

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCOUCHE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCROUCHE,
Rue des Poitevins, n° 14.

TRAGÉDIES

DE

L. A. SÉNÈQUE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. E. GRESLOU

TOME PREMIER.

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE

MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGIION D'HONNEUR

ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXXIV.

INTRODUCTION.

IL n'y a point de peuple moderne qui puisse être bien venu à reprocher aux Latins leur imitation presque servile de la littérature et des arts de la Grèce. Nous avons tous fait la même faute, si c'en est une, ou nous avons subi les mêmes conditions de l'existence humaine, si c'est une loi fatale pour les peuples nouveaux de traduire en leurs langues et d'approprier à leurs époques les monumens des littératures antérieures. Sous ce rapport même nous sommes en quelque sorte plus étonnans que les premiers imitateurs de la Grèce. Depuis l'âge de Thésée jusqu'au siècle d'Auguste, aucun principe nouveau n'avait été mis dans le monde; Rome adorait les mêmes dieux qu'Athènes, et lorsque, après avoir achevé son œuvre de guerre et de conquête, elle voulut recueillir aussi l'héritage intellectuel des peuples vaincus, rien ne s'opposait à ce qu'un théâtre païen prît place dans la ville éternelle à côté des temples païens. Nous, au contraire, nous sommes tombés dans cette contradiction remarquable, d'être chrétiens à la messe et païens à l'Opéra, comme l'a dit Voltaire. Nous aussi nous nous sommes parés des dépouilles du paganisme vaincu : la même puissance qui avait plié le génie

conquérant des Romains sous le génie plastique des Grecs, a soumis notre foi, notre science, notre morale chrétiennes à l'adoration de ce qu'elles devaient détruire, au culte de ce qu'elles avaient remplacé. Il nous a fallu percer la couche épaisse de civilisation que dix-sept siècles avaient formée sur les débris de l'ancien monde, pour en exhumer des richesses qui ne l'ont pas empêché de périr; et comme ces Romains qui allaient demander l'initiation des arts, de la philosophie et des lettres à une ville que Sylla avait presque noyée dans le sang de ses habitans, nous nous sommes mis à l'école de ces Grecs et de ces Romains que la science juive et le glaive des Barbares avaient dépossédés en même temps du double empire qu'ils exerçaient sur les idées et sur les choses.

Et si cette manie de refaire ce qui a été fait nous semble surtout préjudiciable en ce que, ramenant sans cesse l'esprit humain sur un thème usé, elle remplace nécessairement les créations nouvelles qui pourraient surgir par des contrefaçons ou des copies des anciens modèles, le mal est encore bien plus grand chez nous que chez les Romains. Nous ne croyons pas sans doute, pour ne parler que du théâtre, que les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les comédies d'Aristophane et de Ménandre, n'aient été traduites ou imitées qu'une seule fois dans la langue romaine; mais il est sûr au moins que jamais elles ne l'ont été aussi souvent que chez nous : Rome alors était le monde; ce n'était qu'à Rome, et dans la langue de Rome, que l'on traduisait le théâtre des Grecs : aujourd'hui que les royau-

mes ont germé sur les débris de l'unité païenne, et que la poussière du grand empire a produit de tous côtés une moisson de peuples nouveaux et vivans de leur vie propre, des centres nombreux se sont formés, les langues sont arrivées à l'âge littéraire, et, par suite, les traductions, les imitations, les reproductions plus ou moins serviles des littératures anciennes se sont multipliées, non plus dans une seule capitale, comme autrefois à Rome, non plus dans une seule langue, mais dans toutes les capitales et dans toutes les langues de l'Europe moderne. Le mal, comme on voit, s'est agrandi dans une effrayante proportion.

Que l'Italie donc ait pris aux Grecs leurs sciences, leurs arts et leur littérature, c'est une vérité certaine; mais cette vérité ne peut être un reproche adressé par nous aux Latins, puisque nous les avons imités nous-mêmes dans leur imitation; et ce qu'il y a de plus curieux à observer dans ce rapprochement, c'est que ni de leur part ni de la nôtre ce joug d'une influence étrangère ne fut volontairement accepté. Mêmes efforts à Rome et à Paris pour échapper à cette étreinte fatale, même protestation du génie moderne et du génie romain contre l'envahissement du génie antique et du génie grec, même résistance et même inutilité dans la résistance.

Ce fut vers le temps de la seconde guerre contre Carthage, que Rome sentit les premières atteintes de la Grèce.

« Rome alors, dit M. Michelet *, recevait docilement

* *Histoire romaine*, tome II, page 87.

en littérature le joug de la Grèce, comme en politique celui de l'aristocratie protectrice des Grecs, celui des Metellus, des Fabius, des Quintius, des Émilius, des Marcius, des Scipions surtout. Ces nobles orgueilleux qui foulèrent si cruellement la vieille Italie, dont les armes leur soumettaient le monde, accueillèrent avec faveur les hommes et les mœurs étrangères. Ils fermaient Rome aux Italiens pour l'ouvrir aux Grecs. Peu à peu s'effaçait le type rude et fruste du génie latin. On ne trouvait plus de vrais Romains que hors de Rome, chez les Italiens, par exemple à Tusculum en Caton, et plus tard dans ce paysan d'Arpinum qui fut Marius. »

Cette invasion des idées étrangères avait pour chef politique le premier Scipion, pour chef littéraire le vieil Ennius, qui tous deux poussaient à l'hellénisme, l'un par ses mœurs, par son langage, par l'autorité de son nom, l'autre par ses écrits. Le génie du vieux Latium se leva pour défendre son originalité compromise, et leur suscita deux puissans adversaires, un homme d'état et un poète, Caton et Névius. Caton se déclara l'ennemi personnel des Grecs, et des Scipions qui les avaient pris sous leur patronage; Névius attaqua les uns et les autres dans ses vers mordans et pleins de sel, mais rudes comme le génie latin qu'il représentait. La lutte fut longue et les succès balancés. Le parti national sembla un moment vaincu : Névius, banni par la cabale victorieuse des Scipions, s'exila de Rome en prédisant à ses concitoyens que, lui mort, ils n'auraient plus personne pour leur apprendre à parler leur langue : mais le génie persévérant de l'homme d'état vint au secours du

poète; Caton vengea l'exil forcé de Névius par l'exil volontaire de Scipion, qui, en mourant, déclara sa patrie ingrate, et la déshérita *de ses os* parce qu'elle avait repoussé dans sa personne les mœurs, les idées et les arts de la Grèce.

Mais ce triomphe du génie latin ne fut pas de longue durée; il semble même que la Grèce ne fut un instant repoussée de Rome que grâce au zèle immodéré de ses patrons qui voulaient l'y faire entrer avec trop de puissance et de fracas; naturellement et sans violence, elle devait s'emparer de cette terre vers laquelle un certain vide attirait tous les souffles de l'Orient. Caton lui-même, le plus ardent défenseur du génie latin, finit par reconnaître l'inutilité de sa résistance; il étudia les lettres grecques avant de mourir, et, tout en maudissant le génie corrupteur et la perversité des Grecs, il déclare à son fils qu'il est peut-être bon d'effleurer leurs arts. Après lui, Rome n'eut plus qu'à se laisser aller tout ouvertement dans cette voie, où une puissance mystérieuse l'entraînait; et cent ans plus tard les compatriotes d'Ennius avaient mérité l'épithète que ce poète calabrois leur avait donnée: ils étaient Grecs autant qu'ils pouvaient l'être, c'est-à-dire autant qu'un peuple qui adopte les idées d'un autre peut cesser d'être lui-même.

La même chose est arrivée chez nous, avec la même résistance du génie national ou plutôt de l'esprit moderne. « Si les Latins, dit La Harpe, ont tout emprunté des Grecs, nous avons tout emprunté des uns et des autres. » Mais ce qui nous semble n'avoir pas été assez remarqué, c'est que nous devons plus aux premiers

qu'aux seconds, et que notre imitation de la littérature grecque est avant tout une imitation de la littérature latine. Il suffit de comparer attentivement les trois littératures pour s'en convaincre. C'est en copiant nous-mêmes les premiers copistes que nous avons reproduit les originaux; c'est à Rome que nous avons pris Athènes, c'est par l'Italie que la Grèce nous est venue.

L'imitation des Romains et la nôtre une fois placées sur la même ligne, il s'agit de les qualifier toutes deux, et d'en trouver la raison : elle est tout entière, selon nous, dans les conditions mêmes de l'existence humaine, qui, considérée d'un point de vue élevé, se résume toujours en une œuvre synthétique, en une majestueuse unité; trame savante qui se développe à travers le temps sous la main des générations. Sous d'autres rapports, cette unité du travail de l'homme est peut-être plus sensible; en politique, par exemple, et en morale, on découvre plus facilement cette liaison des faits qui nous montre l'œuvre d'un peuple se poursuivant chez un autre peuple, la vie des anciens continuée par les modernes. Mais la même loi n'agit pas moins dans la littérature et dans l'art. La distraction seule empêche de l'y voir, et sans doute aussi l'erreur commune, qui, ramenant l'art pour ainsi dire à lui-même, prétend lui donner je ne sais quelle existence absolue et indépendante de la vie réelle des sociétés.

Séparé de toutes les circonstances qui l'inspirent et le modifient, retiré du temps et de l'espace, l'art n'a plus qu'une existence abstraite, vague et idéale. Mais, considéré comme l'expression d'une œuvre et d'une pensée,

il acquiert une valeur plus positive, une forme plus saisissable; il devient pour ainsi dire actif, et se mêle à la vie humaine. Debout sur le faite d'une société parvenue à la complète expression de son principe, il reprend les idées générales au point où le dernier peuple, avant de s'éteindre, les a laissées, et les augmente ou les modifie de tout le travail qui s'est accompli dans la société qu'il représente.

De ce point de vue, l'imitation des Grecs par les Romains, celle des anciens par les modernes, s'offrent à nous comme la continuation d'une œuvre éternelle qui se déroule dans le temps, qui se poursuit toujours et ne se recommence jamais; ancienne parce qu'elle se fait dès le commencement; nouvelle parce qu'elle se fait encore aujourd'hui; toujours même et toujours autre, comme dirait Platon. Tout se suit, tout s'enchaîne dans cette ŒUVRE merveilleuse des peuples et des siècles: les premiers hommes avaient semé; d'autres, plus tard, sont entrés dans leurs travaux; et, après avoir recueilli ce qui n'était point venu par leurs soins, ils ont dû semer eux-mêmes pour transmettre à leurs successeurs l'héritage qu'ils avaient reçu.

Si les Romains n'avaient fait que traduire en leur langue les chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce, les Romains n'auraient point de littérature: il faudrait en dire autant des modernes, s'ils s'étaient bornés à une reproduction stérile de l'antiquité; mais il n'en est point ainsi; dans la littérature latine, on reconnaît l'empreinte du génie romain, et dans toutes nos littératures le cachet du génie moderne. Le peu d'étendue de cette no-

tice ne nous permet pas de donner à cette idée les développemens nécessaires, ni de l'exposer avec détail. Mais tout ce que nous pourrions dire ne serait que la justification de ce principe évident par lui-même, que chaque peuple, placé dans des conditions particulières de temps et de lieu, a une physionomie propre, une personnalité distincte, un caractère sien, qui se retrouvent nécessairement dans la part qu'il a prise à l'œuvre humaine.

Il semble jusqu'ici que, dans le jugement porté sur la littérature latine, on ait pris au pied de la lettre ce nom de Grecs donné aux Romains par Ennius, peu de temps après la seconde guerre punique. On a oublié que l'imitation des formes n'a rien de commun avec le fond des idées. En admettant que, dans les lettres et les arts, la Grèce ait découvert le beau, et nous ait transmis des modèles qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter, il faut toujours comprendre que le beau dans l'art n'est que la meilleure manière d'exprimer des idées quelconques, et que ces modèles ne se rapportent qu'à la forme et à la manifestation de ces idées. Que Rome ait tout pris à la Grèce, il faut en convenir; mais s'ensuit-il qu'elle n'y ait pas ajouté? qu'elle ne nous ait transmis exactement que ce qu'elle avait reçu? il n'est pas permis de le croire. En principe, l'œuvre humaine ne demeure pas stationnaire d'un peuple à l'autre, d'un siècle à l'autre; en fait, la comparaison des deux littératures marque la différence et le progrès. Dans Virgile, par exemple, le poète romain, nous trouvons trois poètes grecs résumés en un seul, Homère, Hésiode et Théocrite; mais toutes les différences de temps et de lieu sont par-

faitement observées. La description des enfers dans l'*Énéide* n'est point la servile copie de celle de l'*Odysée* ; les *Géorgiques* sont romaines ; et si le poète bucolique reste Grec dans quelques églogues, il ne l'est point dans Gallus, il est presque chrétien dans Pollion. Ainsi de toute la littérature vraiment latine : Horace n'a pas seulement reproduit les idées de Pindare, de Stésichore et d'Alcée ; il a mis dans la forme grecque l'esprit de son temps, il a touché l'avenir en s'appuyant sur le passé. Il faut en dire autant de Lucrèce, de Catulle, d'Ovide et des poètes latins qui n'ont pas écrit seulement pour écrire, et qui ont pensé que le premier point pour faire de l'art, c'était d'avoir une idée à exprimer.

Voilà comment nous croyons qu'il faut comprendre l'imitation littéraire. Cette manière n'a pas l'inconvénient de stériliser l'art en l'isolant de tout ce qui peut lui prêter une valeur positive. Envisagé comme l'expression des idées et des faits de chaque époque, il devient le témoin du passé, le représentant des peuples dont il éternise la mémoire et les œuvres ; il marque le rapport des temps et la succession des idées. De ce point de vue, les questions d'art sont vraiment utiles, et servent à résoudre d'autres questions plus graves et plus profondes ; au lieu qu'en séparant l'art de ce qui le fait vivre, de manière à ne lui laisser d'autre but et d'autre fin que lui-même, on se perd dans un abîme de divagations stériles, et de questions mal posées, sans fruit et sans sagesse, comme celle qui fut agitée au dix-septième siècle sur le mérite relatif des anciens et des modernes.

Il ne s'agit donc plus de s'enquérir si les Romains ont une littérature propre, si cette littérature est inférieure à celle des Grecs. On a déjà trop dit de paroles inutiles sur ce texte. Les Romains ont dû prendre des idées générales au point même où la Grèce les avait laissées, et c'est ce qu'ils ont fait. Au temps d'Ennius et de Scipion, l'âge littéraire n'était pas venu pour l'Italie; à cette époque, le génie d'Athènes eût étouffé celui de Rome, et déjà, sans l'opposition vigoureuse du parti national, la langue latine allait être sacrifiée à la grecque, parce qu'elle était faible encore pour les œuvres de l'art, comme au treizième siècle l'italien fut méprisé par Pétrarque, et faillit céder au latin l'épopée catholique du moyen âge. C'est qu'une littérature est pour ainsi dire le testament de mort d'une société qui, avant de commencer à mourir, doit avoir fini de vivre. Rome, au temps de Scipion, n'était point encore arrivée à ce point culminant où l'on ne peut plus que descendre; il lui restait encore quelque chemin à faire pour atteindre la plénitude et remplir le cadre de sa destinée. Ni la langue, ni les idées n'étaient mûres, pas plus que le cercle politique n'était complet dans les vagues et flottantes limites de l'empire. Ce ne fut que plus tard, au temps de César et d'Auguste, que Rome devait trouver une littérature au bout de ses conquêtes.

A ce moment, elle put imiter la Grèce impunément, et sans compromettre l'originalité de son génie; elle avait en elle-même tous les éléments de sa littérature, elle était sûre d'exprimer ses propres idées dans la forme étrangère qu'elle empruntait. De plus, cette forme deve-

nait sienne par l'emploi. Le monde oriental, à cette époque, était épuisé de sève et de vie; la forme s'affaissait, n'étant plus soutenue par l'esprit; l'art, après avoir tout dit, tout exprimé, ne savait plus où se prendre: il était temps que le monde occidental ou barbare vînt remplir le moule sans le briser. C'est ce que firent les Latins. Homère avait fermé les temps héroïques et ouvert l'âge de l'histoire: Virgile à son tour ferma le monde païen, et annonça les siècles nouveaux, comme Dante, après treize siècles de catholicisme, vint fermer le moyen âge, et marquer le point de départ de ce qu'on nomme les temps modernes. L'épopée d'Homère est grecque, celle de Virgile est romaine, celle du Dante est catholique: mais au fond ces trois poèmes n'en font qu'un. C'est la même épopée qui se déroule et se continue, comme l'œuvre humaine dont elle est l'expression croissante et progressive*. Les Grecs avaient localisé dans leur pays les faits obscurs des premiers âges, et donné la forme de leur génie à ce que l'Orient leur avait transmis des traditions primitives. La science et l'antiquité se résumaient en eux, quoique Bacon leur reproche d'avoir ignoré tout ensemble et l'antiquité de la science et la science de l'antiquité. Pour continuer l'œuvre humaine, il fallait, au temps d'Auguste, continuer l'œuvre des Grecs, de même qu'au quatorzième siècle il fallut continuer celle des Romains. Voilà comment Virgile fut le

* Voir ce point de vue très-heureusement développé dans *l'Étude sur Virgile*, en tête du premier volume de la traduction de ce poète, par M. Charpentier, professeur de rhétorique au collège royal de Saint-Louis.

poète universel après Homère, et Dante le poète catholique après Virgile. Rome avec l'*Énéide* reçut les origines de Troie et son berceau dans l'Orient. Par le poète florentin, la vie des peuples modernes se rattache à celle de l'ancien monde, en traversant l'Italie pour arriver à la Grèce, et la Grèce pour atteindre au commencement de toutes choses.

Ainsi une littérature considérée du point de vue le plus élevé, n'est que l'expression de la vie d'un peuple : d'où il s'ensuit que tout peuple a sa littérature propre, imitée sans doute, en la manière que nous avons dite, mais originale encore et tout empreinte des conditions spéciales de temps et de lieu qu'elle doit réfléchir. Une littérature est un fruit du temps qui suppose toujours une longue existence antérieure, et qui, comme les fruits de la terre, ne garde qu'un moment les couleurs et les parfums de la maturité. L'âge heureux où l'homme sent en lui toute sa vie, suppose l'enfance et la jeunesse dans le passé, la vieillesse et la décrépitude dans l'avenir. La virilité d'un peuple, c'est cette époque de force et d'accomplissement, de calme et de plénitude, qui marque l'entier développement des facultés. Telle fut pour les Romains l'époque d'Auguste, où Rome avait touché tous les points du cercle qu'elle devait remplir, et où il ne restait plus qu'à poser les bornes de toutes choses. Ces bornes furent en effet posées, dans la littérature comme dans la politique, pour un seul moment; car le sommet d'une montagne n'est qu'un point presque sans étendue entre deux longues pentes, l'une qu'il faut monter, l'autre qu'il faut descendre. En gravissant la pyramide

romaine, on rencontre, avant d'arriver au faite, Ennius et Scipion; au faite même, Virgile et Auguste; au dessous du côté de la descente, Sénèque et Néron, le commencement, la force, la décadence, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, trois âges qui résument la vie des sociétés comme celle des individus.

C'est à ce dernier âge de la littérature latine qu'appartient le poète dont nous avons à parler, l'auteur, quel qu'il soit, du *Théâtre* qu'on attribue à Sénèque. La tragédie est regardée généralement comme la partie faible de cette littérature; Boileau, Racine, La Harpe en ont porté ce jugement. Nous ne voulons certes pas y contredire; mais il est juste d'observer que cette sentence, rendue contre la tragédie latine en général, ne doit frapper que les restes de ce genre de littérature qui sont parvenus jusqu'à nous; le siècle d'Auguste échappe nécessairement à cette décision, puisqu'aucune tragédie de cette époque n'a été soumise à l'appréciation des critiques. Leur jugement ne porte donc que sur le *Théâtre* de Sénèque, débris de la décadence. Reste à examiner si le génie romain dans sa force pouvait enfanter des œuvres comparables à celles du temps de Périclès, et si la tragédie, qui n'est après tout qu'une forme à exprimer des idées, trouvait à Rome les mêmes conditions d'existence et de succès qu'elle avait trouvées dans Athènes. Virgile, Varius, Ovide, à n'en pas douter, avaient composé des tragédies dont nous connaissons même les titres; c'étaient les premiers génies de l'époque et les plus capables de lutter contre les modèles de la Grèce. Horace parle aussi d'un certain Titius, dont il demande avec

intérêt, « s'il se livre en vers pompeux à de tragiques fureurs * . »

Dans un autre endroit **, cet excellent juge se plaît à reconnaître aux écrivains de son époque d'heureuses dispositions pour ce genre de poème : « Le génie romain, dit-il, ne manque naturellement ni d'élévation, ni de force ; il a l'accent tragique et montre une heureuse audace. » Il est vrai qu'il ajoute : « Nos auteurs craignent trop les ratures et les corrections. » Mais que penser de cette parole ? Elle s'applique évidemment à tous les écrivains de l'époque en général, et cependant ceux de ces auteurs dont les œuvres nous sont parvenues, ne nous semblent en rien inférieurs aux plus grands d'entre les Grecs. On peut croire qu'il en serait de même des poètes tragiques, si le temps les avait épargnés.

Cette erreur, de voir toute la tragédie latine dans le *Théâtre* de Sénèque, a fait chercher dans la nature même du génie romain, dans les institutions, dans les mœurs, des raisons à l'appui du jugement abusif qu'on en a porté. Ce qu'on a pu dire dans ce sens, Horace l'avait déjà dit. Il ne cache pas le peu de goût des Romains pour la tragédie, ou plutôt leur préférence pour d'autres spectacles moins nobles et moins dignes de leur attention. « Ce qui effraie, dit-il, et chasse de la scène le poète le plus hardi, c'est de voir la multitude ignorante et stupide, sans mérite et sans dignité, mais fière de la puissance du nombre, et prête à fermer le

* *Épîtres*, livre 1^{er}, ép. 3, *An tragica descevit et ampullatur in arte.*

** *Épîtres*, livre II, ép. 1.

poing si les chevaliers la contrarient, demander au milieu de la pièce un ours ou des lutteurs. C'est là ce qui charme la populace. » Mais de ce que la foule grossière et brutale ne savait point goûter ces nobles jeux du théâtre, il ne s'ensuit pas que les œuvres qu'elle dédaignait fussent indignes de plaire à de meilleurs juges. Horace lui-même en fait un éloge que ne méritent point à notre avis les tragédies de Sénèque, et qui devait nécessairement s'adresser à quelque chose de mieux. Il déclare en propres termes que la tragédie latine est ce qu'elle doit être, *quum recte tractent alii*. « J'admire, dit-il encore, le poète qui tourmente mon cœur pour des maux imaginaires, qui l'irrite ou l'apaise à son gré, et le remplit de fausses terreurs; qui, comme un magicien, me transporte tantôt à Thèbes, et tantôt dans Athènes*. » La conséquence que nous voulons tirer de ce passage s'appuie encore sur le témoignage de Quintilien, qui, après avoir avoué la faiblesse de la comédie latine, cite avec éloge quelques tragédies romaines, et surtout la *Médée* d'Ovide** ; il donne même à entendre que le *Thyeste* de Varius était comparable à tout ce que les Grecs avaient laissé de plus parfait en ce genre.

Après avoir montré que le jugement porté sur la tragédie latine ne regarde que les tragédies de Sénèque, nous demanderons quelle est au fond la valeur d'un pareil jugement? Aujourd'hui qu'il n'y a plus de questions purement littéraires, il est difficile de savoir pré-

* *Épîtres*, livre II, ép. I.

** QUINTILIEN, *Institution oratoire*, livre X.

cisément ce que c'est qu'une bonne tragédie. La Harpe le savait; mais on ne le sait plus guère depuis lui. La tragédie est chose humaine et suit le mouvement des sociétés. Si les hommes du siècle de Louis XIV voyaient dans la tragédie grecque le type et la perfection du genre, pourquoi ne l'ont-ils pas mieux imitée? pourquoi même sont-ils plus redevables au tragique romain, pour lequel assurément ils ne cachaient pas leur mépris? C'est que, dans ce dernier, il y avait à la fois décadence et progrès, et que, tout en exaltant la belle simplicité du théâtre d'Athènes, nos grands poètes sentaient profondément la différence des temps et les conditions particulières de leur époque : Corneille, Racine, Voltaire ont imité Sénèque en mille endroits, sans en rien dire, tandis qu'ils parlaient beaucoup de Sophocle et d'Euripide, qu'ils n'imitaient pas. Un examen comparé de la *Phèdre* grecque, de l'*Hippolyte* latin et de la *Phèdre* de Racine, mettrait cette vérité dans tout son jour. En retranchant de la dernière tout ce qui est moderne, tout ce qui est français, on y trouvera la pièce latine, comme, en ôtant de celle-ci tout ce qui est romain, tout ce qui est du siècle de Néron, il n'en restera plus que les élémens primitifs de la tragédie grecque. Voilà comment nous concevons la difficulté d'établir un jugement juste en cette matière, et de prononcer en dernier ressort et d'une manière absolue sur le mérite des trois tragédies dont il s'agit. Ce qu'il y a de mieux à dire, c'est que chacun d'eux a été le meilleur en son temps, puisqu'il en exprimait la vie et les idées. Nous concevons la supériorité de la *Phèdre* de Racine sur celle de Pradon,

celle de l'*Antigone* de Sophocle sur l'œuvre de quelque mauvais poète du même temps; nous concevons que les pièces d'un théâtre puissent être classées suivant leur mérite relatif, parce que la raison de ce jugement est prise dans les conditions mêmes de l'époque; mais qu'on doive abaisser un siècle pour en élever un autre, en les jugeant du point de vue d'un idéal qu'on ne connaît pas encore, c'est à quoi nous ne pouvons souscrire.

Le *Théâtre* de Sénèque, nous l'avons déjà dit, représente, pour nous, toute la tragédie latine. Le temps ne nous a rien laissé des poèmes de ce genre qui furent écrits au siècle d'Auguste, et de tous ceux des temps antérieurs il ne nous reste que de très-courts fragmens. Ce fut l'an de Rome 514, que Livius Andronicus donna, pour la première fois, ce spectacle aux Romains : ses tragédies étaient des traductions du grec. Après lui vint Névius, dont Horace* disait qu'on ne lisait pas les ouvrages, mais qu'on les savait par cœur; il fut suivi d'Ennius, le plus chaud partisan des Grecs au temps de la seconde guerre punique; de Pacuvius, à qui Cicéron paraît accorder le premier rang dans ce genre**; d'Accius enfin ou Attius, dont Horace*** vante la profondeur. On parle aussi d'un Afranius, poète comique, mais qui composa quelques tragédies. Ce fut le premier âge du théâtre latin.

Plus tard, on dit que Varron, le plus savant des Romains, Jules César, Quintus Cicéron, frère du grand

* Voyez HORACE, *Épîtres*, liv. II, ép. 1.

** Voyez de *Optimo genere oratorum*, in initio.

*** HORACE, au lieu déjà cité.

orateur; Virgile, Auguste, Turanius, et Aristius Fuscus, ami d'Horace, écrivirent pour la scène tragique. Quintilien parle avec éloge d'une *Médée* d'Ovide; mais rien ne reste de ces compositions, qui seules pourraient nous donner une juste idée de la tragédie latine. Cicéron lui-même avait traduit, à ce qu'il paraît, un grand nombre de pièces du théâtre grec; en général, presque tous les écrivains latins, mais surtout les orateurs, avaient traité ce genre comme un exercice utile pour l'éloquence.

Après Auguste, sous les règnes de Caligula et de Claude, peu de temps avant Sénèque, fleurit un auteur de tragédies, le meilleur de l'époque, au jugement de Quintilien* : c'est Pomponius Secundus. Tacite parle d'un décret impérial tendant à réprimer l'irrévérence du peuple envers ses ouvrages, et l'auteur du *Dialogue sur la corruption de l'éloquence* le cite comme un exemple de la vie honorable et glorieuse que donne le culte des Muses; mais il ne nous est rien resté de ses ouvrages, non plus que de ceux de Maternus, l'un des interlocuteurs du même Dialogue, homme de talent, qui avait aussi composé quatre tragédies, *Médée*, *Thyeste*, *Caton* et *Domitius*. Ces deux dernières étaient tirées de l'histoire romaine, comme leur titre même l'indique; mais en général les sujets des tragédies latines étaient empruntés à la tragédie grecque. Horace parle avec éloge des écrivains qui avaient osé mettre sur la scène des faits tirés de l'histoire nationale, *celebrare domestica facta*.

* *Institution oratoire*, livre x, 1, 98.

Mais ce n'était guère qu'une exception, comme chez nous; et cela doit être, par la raison que l'actualité n'est jamais poétique: tandis que la distance et le temps donnent aux hommes et aux choses une réalité plus grande, une forme plus arrêtée, et que le poète, au lieu de créer ses personnages, fait mieux de les prendre tout faits dans la mémoire des hommes, et vivant d'une vie plus forte que celle qu'il pourrait leur communiquer.

L'appréciation du *Théâtre de Sénèque* par La Harpe nous paraît pleine de justesse et de mesure: il fait la part des beautés et des défauts avec une sage impartialité. « On y trouve en général, dit-il, peu de connaissance du théâtre, et du style qui convient à la tragédie. Ce sont les plus beaux sujets d'Euripide et de Sophocle, traduits en quelques endroits, mais le plus souvent transformés en longues déclamations du style le plus boursofflé. La sécheresse, l'enflure, la monotonie, l'amas des descriptions gigantesques, le cliquetis des antithèses recherchées, dans les phrases une concision entortillée, et une insupportable diffusion dans les pensées, sont les caractères de ces imitations maladroites et malheureuses, qui ont laissé leurs auteurs si loin de leurs modèles.

« Il ne faut pas pourtant croire que les pièces de Sénèque soient absolument sans mérite: il y a des beautés, et les bons esprits, qui savent tirer parti de tout, ont bien su les apercevoir. On y remarque des pensées ingénieuses et fortes, des traits brillans, et même des morceaux éloquens et des idées théâtrales. Racine a bien su profiter de l'*Hippolyte*, qui est ce qu'il y a de mieux dans Sénèque.

« Les heureux larcins qu'on a faits à Sénèque font voir que, comme poète, il n'est pas indigne d'attention ni de louange; mais le peu de réputation qu'il a laissé en ce genre, et le peu de lecteurs qu'il a eû, sont la preuve de cette vérité, toujours utile à mettre sous les yeux de ceux qui écrivent, que ce n'est pas le mérite de quelques traits semés de loin en loin qui peut faire vivre les ouvrages, et qu'il faut élever des monumens durables, pour attirer les regards de la postérité. »

On peut reprocher néanmoins à cet habile critique de ramener à un point de vue moderne le jugement qu'il porte sur un écrivain de l'antiquité, quand il parle de *connaissance du théâtre* et du *style qui convient à la tragédie*. Qu'est-ce que le théâtre? est-ce quelque chose dont on connaisse le type nécessaire, éternel, invariable? Non, certes. Cette parole de La Harpe ne signifie donc rien autre chose, sinon que le tragique latin ne concevait pas la tragédie comme les modernes l'ont conçue plus tard. Les Grecs non plus ne la concevaient pas comme nous, et sous ce rapport ils méritent de la part du critique la même condamnation. Il faut en dire autant sur le *style qui convient à la tragédie*. Racine admirait certainement celui de Sophocle, mais il ne l'imitait pas; s'il eût fait dire, par exemple, à quelqu'un de ses personnages ce que le prince des tragiques grecs a mis dans la bouche de Déjanire* : « Hercule m'a donné plusieurs enfans; mais à leur égard il est tel qu'un laboureur qui, devenu possesseur d'un champ dans une

* SOPHOCLE, *Trachiniennes*, acte 1, sc. 1.

terre éloignée, n'y paraît qu'au temps des semences et de la moisson, » la justesse de la comparaison n'eût pas empêché le public français d'en rire et de trouver que l'auteur n'entendait rien au style qui convient à la tragédie. Autre temps, autre goût. Cent ans avant Racine, un de nos vieux poètes, Robert Garnier, ne craignait pas de comparer la trace du sang d'Hippolyte à celle d'un limaçon :

Comme on voit un limas qui rampe aventureux
Le long d'un sep tortu laisser un tract glaireux.

Sa pièce était reçue avec enthousiasme : on trouvait que c'était là le vrai style de la tragédie ; Ronsard, l'aristarque du temps, proclamait la gloire immortelle de l'auteur, et le docte Amyot le félicitait en vers latins.

Ce n'est pas certes que nous ne trouvions rien à redire au style de Sénèque, il s'en faut même beaucoup. Mais, pour le juger, nous le comparons avec celui de Virgile ou d'Horace, et, sans prétendre définir le langage propre à la tragédie, nous disons que l'auteur est homme de la décadence, et qu'il écrit comme on écrit à ces époques. Son style est une ombre qui fait ressortir la lumière du grand siècle, comme celui de nos écrivains du jour met en relief la gloire de nos grands maîtres. Parvenue à son plus haut degré de puissance et d'unité, la pensée humaine s'affaiblit et se divise ; un certain trouble se répand dans les idées, et les esprits défaillans ne savent plus rien concevoir avec cette netteté, cette plénitude, cette puissance de vue, dont la condition première est le calme intellectuel. C'est un malheur dont

il n'est pas besoin d'aller chercher l'exemple dans Sénèque ; mais on le trouve chez lui à un degré très-remarquable. Ce défaut peut n'être pas uniquement la faute du siècle, si ces tragédies sont réellement l'ouvrage de Lucius Annéus Sénèque le Philosophe. On sait qu'il était de cette famille espagnole des Annéus, chez qui l'emphase et le mauvais goût semblent un don naturel, un privilège héréditaire. Lucain et Florus prouvent, avec lui, cette vertu du sang. De plus, il paraît certain que, même au temps d'Auguste, le langage et le ton de la tragédie n'étaient rien moins que simples et naturels. Horace parle, dans son *Art poétique*, des *phrases ampoulées* et de *l'orgueil des grands mots*, que Télèphe et Pélée doivent rejeter dans le malheur et à cause de leur malheur ; ce qui prouve que, dans une position plus heureuse, ils pouvaient se les permettre :

Projicit ampullas, et sesquipedalia verba.

Dans un autre endroit *, voulant savoir si un de ses amis, dont il estime le talent, s'occupe de quelque tragédie, il demande en propres termes s'il se livre à la fureur et à l'emphase du vers tragique, *an*

Tragica desævit et ampullatur in arte.

Du reste, ce poète, d'un goût si pur, ne voit point, dans cette pompe et dans cette élévation du style, un défaut général de la tragédie latine. Elle pouvait être plus grandiose et plus imposante que la tragédie grecque, sans être pour cela plus mauvaise. Le génie romain le

* *Épîtres*, livre 1, ep. 3.

permettait, l'exigeait même. Ce qui nous choque dans Sénèque, c'est l'excès d'un esprit vigoureux, mais souvent faux et déréglé, qui ne sait pas garder une juste mesure. La grandeur des théâtres romains, la multitude des spectateurs, le besoin de frapper l'attention d'un peuple affamé de fortes émotions, et surtout de répondre à la magnificence de l'appareil théâtral*, de sorte que l'oreille fût remplie comme les yeux, avaient dû nécessairement introduire dans la tragédie romaine une pompe et une élévation de style inconnues sur les théâtres grecs et sur les nôtres. Le malheur de notre poète, c'est que chaque pensée qu'il veut exprimer le domine; il court après elle, et souvent il ne l'atteint pas; il monte, il s'élève, et ne trouve plus ce qu'il a cherché dans les nuages.

Au reste, les défauts qu'on peut lui reprocher sont trop connus et trop célèbres pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter long-temps. Le passage du *Cours de littérature* que nous avons cité plus haut les résume tous. Seulement, la critique du dix-huitième siècle, plus littéraire que philosophique, s'est trop exclusivement renfermée dans la question d'art, toujours vaine et toujours stérile, comme nous l'avons dit, quand on l'isole de toutes les circonstances de temps et de lieu qui seules peuvent lui donner une véritable importance. Les tragédies de Sénèque sont surtout une peinture fidèle et souvent hideuse de la société romaine, sous les règnes de Claude et de

* Horace nous en donne une idée. Voyez *Épîtres*, livre II, ép. I, v. 87 et suiv.

Néron. C'est un sombre tableau dans lequel l'auteur semble avoir jeté précipitamment les débris du vieux monde qui s'éteignait sous ses yeux ; nuls principes arrêtés, beaucoup de regrets, et plus encore de doutes ; des lambeaux de morale et de poésie, disparates brillantes, jetées par intervalles pour l'effet*. On sent que l'auteur écrit comme il voit vivre, c'est-à-dire, au hasard, sans règle, sans mesure et sans conviction. La vertu, sous sa plume, perd toute réalité ; le crime acquiert des proportions monstrueuses ; il affirme et nie l'immortalité de l'âme, d'une page à l'autre ; parle des dieux pour dire qu'ils n'existent pas, de la vie humaine comme d'une chose à laquelle il ne trouve pas de sens ; mêle toutes les doctrines, toutes les opinions, comme un homme qui sait beaucoup et qui ne croit à rien.

La haine de la tyrannie, l'instabilité des grandeurs humaines, le regret de la vie primitive, et l'éloge de la médiocrité, reviennent souvent sous sa plume. Le premier de ces thèmes favoris est toujours, comme on le conçoit, le moins développé ; mais son expression, pour être plus brève, n'en devient que plus forte, comme si, plus que toute autre, elle était le cri du cœur, témoin ces vers fameux et souvent cités :

Victima haud ulla amplior
Potest, magisque opima mactari Jovi,
Quam rex iniquus.

(*Hercul. fur.*, v. 923 et ss.)

Mais rien ne peint mieux l'état violent de la société ro-

* Purpureus late qui splendeat unus et alter
Assuitur pannus.

(HORAT., *de Arte poet.*, v. 115 et ss.)

maine que certaines descriptions que nous n'oserions citer à cause de l'horreur et du dégoût qu'elles inspirent. On se demande, en les lisant, quel devait être ce peuple qui avait besoin de pareilles images pour se sentir vivre et s'émouvoir. Le supplice volontaire d'OEdipe, le festin d'Atrée, l'inventaire des membres d'Hippolyte fait sur le théâtre par son père, etc., nous semblent marquer le dernier terme de la dégradation romaine, ou plutôt de la corruption de l'ancien monde. De tels spectacles supposent un endurcissement des fibres du cœur si difficile à concevoir, qu'on croirait que le peuple romain, comme ce roi d'Asie qui s'était ôté la ressource du poison par l'usage du poison même, avait épuisé en lui, par l'abus, la source des émotions de tout genre. On dit que la délicatesse des Grecs avait trouvé la coupe d'Eschyle parfois trop pleine et trop enivrante; celle où les tragiques latins versaient le crime et la douleur était bien d'une autre mesure et d'un autre goût; il fallait une nourriture plus forte pour assouvir la sensualité grossière et dépravée du peuple-roi, qui s'asseyait au théâtre comme Vitellius à table; il fallait des malheurs étranges, des crimes démesurés, pour exciter quelque émotion dans ces âmes durcies, que des images vraies n'eussent pas seulement effleurées; il fallait remplacer la terreur par l'horreur, outrer les proportions de toutes choses, fausser la nature et la vérité pour leur offrir un spectacle qu'elles pussent aimer et comprendre. C'est surtout dans les rôles de femmes que l'époque se reconnaît. Les vertus de ce sexe ont disparu sur la scène, comme elles avaient disparu dans Rome,

et sont remplacées par je ne sais quoi qui ne peut avoir de nom. Rien ne rappelle mieux les mœurs de ces femmes dont Sénèque le Philosophe a si bien parlé dans ses lettres, de ces matrones romaines qui en étaient venues à ne plus compter leurs années par les consuls, mais par le nombre de leurs maris; qui avaient la goutte comme des hommes, chose étrange qui ne s'était jamais vue que dans ce siècle, dit le moraliste; mais juste punition de leurs débordemens, puisqu'en prenant tous les vices de l'autre sexe elles avaient mérité d'en prendre aussi toutes les maladies. Dieu avait livré ce peuple à son sens dépravé*.

Toutefois, il reste une vérité qu'il est impossible de méconnaître : c'est que ce théâtre, malheureux fruit d'une époque de décadence, a puissamment influé sur le nôtre. Il n'en est pas que nos meilleurs écrivains aient copié plus commodément et moins remercié. On dirait qu'ils ont choisi la tragédie grecque pour l'exalter sans en rien prendre, et la tragédie latine pour en dire le plus de mal possible, tout en l'imitant. Ils ont fait deux parts de Sénèque; ils ont mis d'un côté les beautés pour se les approprier sans en rien dire, et de l'autre les défauts pour décrier, en les montrant, l'homme qu'ils avaient dépouillé. C'est ainsi que les bons esprits qui savent tirer parti de tout, dit La Harpe, ont profité du

* Nous ne faisons qu'indiquer ces considérations morales qui se peuvent tirer des tragédies de Sénèque; on en trouvera le développement dans l'excellent ouvrage intitulé : *Études morales et littéraires sur les poètes latins de la décadence*, par M. Nisard.

bien et du mal qu'ils ont rencontré dans ses tragédies. Rotrou, Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, Le Mercier, Alfieri et beaucoup d'autres, ont largement puisé dans cette source commune et publique. Il nous a été impossible d'enregistrer tous les larcins plus ou moins heureux¹ qu'on a faits à notre auteur, mais ceux que nous avons indiqués dans nos notes suffisent pour établir la preuve de ce que nous avançons.

La première question qui se présente quand on veut parler du *Théâtre de Sénèque*, c'est de savoir quel en est le véritable auteur; il est beaucoup de questions plus importantes que celle-là, mais il n'en est point de plus controversée. Heureusement que nul grave intérêt ne dépend d'un article de foi positif sur cette matière; car, après tant d'efforts pour l'éclaircir, nous serions plus embarrassés que les premiers critiques de formuler aucune assertion précise. Il nous semble même que cette question, si vivement débattue à une autre époque où elle devait exciter plus de sympathie, par des hommes bien plus savans que nous et qui y attachaient bien plus d'importance, est demeurée plus obscure que jamais. Les plus habiles critiques n'ont fait que l'embrouiller en voulant l'éclaircir, et les savantes mains de Juste-Lipse, des deux Scaliger, de Nicolas et de Daniel Heinsius, d'Isaac Pontanus, de Klotsch et de Jacobs, etc., au lieu de faire briller la lumière, ont assemblé plus de nuages.

La crainte de nous égarer dans ce dédale, faute d'un fil assez fort pour nous conduire, surtout après les traces

décevantes que les commentateurs ont laissées derrière eux, nous fait une loi de nous arrêter à l'entrée :

Quia me vestigia terrent,
Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum.
(HORAT., *Epist.* lib. 1, ep. 1.)

Il nous suffira de montrer le résultat de leurs efforts, pour en faire sentir l'impuissance et la stérilité. Le plus grand nombre s'accorde à laisser à L. A. Sénèque le Philosophe, quatre de ces dix tragédies connues de tout temps sous son nom, *OEdipe*, *Hippolyte*, *les Troyennes* et *Médée*, comme les meilleures. Nous ne contesterons point cette paternité qu'on lui attribue ; il nous semble même assez juste de lui faire bonne part dans ces dix pièces orphelines que son nom seul peut-être a sauvées du naufrage, et portées à travers les siècles ; mais la raison qui les a fait déclarer siennes existe-t-elle vraiment, et les tragédies dont on lui fait hommage ont-elles sur les autres une supériorité réelle ? Ce serait encore une nouvelle question à décider, et presque aussi difficile que la question principale, à en juger par les contradictions des critiques à cet égard. Juste-Lipse, par exemple, exalte comme une œuvre *sublime, incomparable et digne du siècle d'Auguste*, *les Phéniciennes*, que Daniel Heinsius et beaucoup d'autres avec lui, notamment Racine, flétrissent de tout leur mépris. Même contradiction pour *les Troyennes*, la meilleure des tragédies de Sénèque, suivant Heinsius, la plus mauvaise au jugement de Juste-Lipse. Quand on voit deux critiques d'une autorité si grande

et si respectable se heurter ainsi de front, avant de songer soi-même à rectifier ce que leurs sentimens peuvent avoir de faux et d'exagéré, on apprend à se défier des lumières que l'examen de ces tragédies semble offrir pour déterminer l'auteur soit de toutes, soit de quelques-unes. Ce seul exemple donne une assez juste idée de la manière dont les commentateurs ont procédé dans leurs recherches : toutes leurs hypothèses se sont détruites les unes par les autres; le dernier venu a prouvé l'erreur de ses devanciers, jusqu'à ce qu'un autre vînt lui prouver la sienne, et ainsi de suite. L'un a cru trouver dans les principes des stoïciens, qui se rencontrent à tous momens dans ces tragédies, une raison péremptoire pour les attribuer à Sénèque le Philosophe; mais un autre est venu qui a démontré, par beaucoup de passages, qu'elles étaient évidemment l'œuvre de quelque partisan des doctrines d'Épicure. L'hypothèse du premier se trouvait ainsi renversée, quand un troisième les a mis d'accord en produisant une foule de témoignages tirés des *Lettres à Lucilius*, et des traités philosophiques de Sénèque, par lesquels il est facile de voir que le philosophe, éclectique par excellence, allait et revenait d'Épicure à Zénon, et qu'à ce double titre il pouvait être ou n'être pas l'auteur des tragédies dont on cherchait le père.

Ainsi tous les fils qui devaient conduire les critiques jusqu'à la vérité se sont trouvés courts, ou se sont brisés dans leurs mains; tant d'efforts ne les ont menés qu'au doute, qui sera pour nous la science de Socrate, et dans lequel nous nous reposerons très-volontiers en

reconnaissant l'impossibilité d'en sortir. Voici du reste les diverses conjectures hasardées par les critiques :

Pétrarque, Pierre Crinitus et Daniel Caiétan reconnaissent les dix tragédies pour être de L. A. Sénèque le Philosophe.

Érasme adopte la même opinion ; mais il retranche *Octavie*, dans laquelle Sénèque joue un rôle, et qui ne peut sérieusement lui être attribuée.

Le P. Brumoi soutient que ce *Théâtre* n'est point de Sénèque le Philosophe, ni d'aucun autre membre de sa famille, mais d'un anonyme qui aura mis son œuvre sous un nom fameux alors dans la littérature latine.

Vulcanius, Delrio, Scriverius, Borrichius, n'hésitent pas à accorder à Sénèque le Philosophe la plus grande partie des pièces de ce *Théâtre*.

Suivant un des derniers traducteurs, l'abbé Coupé, Sénèque est l'auteur de toutes, moins *Octavie* ; dans cette hypothèse, il les aurait composées pour l'instruction de son élève ; mais il ne les aurait pas publiées ni reconnues pour siennes, par crainte de la jalousie de Néron, que ses doctes leçons n'auraient pas guéri de la manie poétique dont il était dominé jusqu'à faire mourir ceux qui composaient de meilleurs vers que lui.

Le dernier traducteur, Levée, pense au contraire que si Sénèque le Philosophe avait composé ces tragédies pour ramener son siècle à la vertu, comme on l'a dit (à tort, selon nous, car ce n'en était guère le moyen), il devait au contraire les publier pour appliquer le remède au mal, et qu'en tout cas il ne pouvait se défendre de

les avouer pour siennes, vu que Néron n'aurait pas manqué de le reconnaître à son style.

Le même critique ajoute qu'il doute fortement que Sénèque soit l'auteur de ces tragédies. Il soupçonne qu'elles pourraient bien être de Pomponius Secundus, qui certainement avait composé des tragédies, dont aucune ne nous est parvenue, au moins sous son nom.

Puis il propose Méla, frère de Sénèque et père de Lucain, homme capable, exclusivement livré à l'étude de l'éloquence et des lettres, et que son père, M. Ann. Sénèque, mettait au dessus de ses deux frères, Luc. Ann. Sénèque et Gallion.

Puis il déclare qu'il abandonne la discussion et laisse aux savans du premier ordre le soin de résoudre ce problème : « Si Sénèque le Philosophe n'est point l'auteur des tragédies publiées sous son nom, ces tragédies sont-elles l'ouvrage d'un écrivain bien postérieur à Sénèque, ou celui d'un poète contemporain, ou parent du précepteur de Néron ? » Ce problème n'est pas nouveau, c'est précisément la question que les savans du premier ordre s'étaient faite et qu'ils n'ont pu résoudre avec certitude.

Puis enfin, et c'est par où peut-être il aurait dû commencer, il dit que « son intention ne fut jamais d'opposer son sentiment personnel à l'opinion la plus accréditée, qui attribue toutes les tragédies à Sénèque le Philosophe. » Conclusion fâcheuse, et qui réduit à rien tout ce qu'il a dit jusque-là. Son exemple serait bien propre à nous guérir de la velléité d'avoir une opinion

personnelle en pareille matière. Cependant nous adoptons, comme conjecture et non comme certitude, le sentiment de Scaliger, de D. Heinsius et de quelques autres commentateurs, qui attribuent à Sénèque le Philosophe les quatre meilleures pièces du *Théâtre* qui porte son nom (nous les avons citées plus haut), sans prétendre au reste désigner l'auteur ou les auteurs de celles qui ne lui sont pas attribuées.

N. B. Sénèque le Tragique n'étant point pour nous un personnage réel et distinct du Philosophe, nous renvoyons le lecteur à la *Vie de Sénèque*, publiée en tête du premier volume de ses œuvres, par M. Ch. Du Rozoir.

E. GRESLOU.

SÉNÈQUE.

HERCULE FURIEUX.

DRAMATIS PERSONÆ.

JUNO.
HERCULES.
LYCUS.
MEGARA.
AMPHITRYON.
THESEUS.
CHORUS THEBANORUM.

PERSONNAGES.

**JUNON.
HERCULE.
LYCUS.
MÉGARE.
AMPHITRYON.
THÉSÉE.
CHOEUR DE THÉBAINS.**

ARGUMENTUM.

HERCULES Megaram in matrimonium duxerat, filiam Creontis, qui regnum apud Thebanos obtinebat. Dum vero ille inferos, Eurysthei jussu, penetraret, Eubæus quidam, nomine Lycus, regnum occupat per seditionem, regemque et filios ejus occidit. Tum Megaram ad nuptias sollicitat, et vim parat abnuenti. At Hercules, opportuno reditu, factionem Lyci proturbat, ipsumque interficit. Hæc tam feliciter gesta Juno non ferens, immittit illi furorem, quo correptus uxorem suam cum liberis trucidat. Quod ubi saniore mente intellexit, doloris impatiens, vix Amphitryonis et Thesei precibus detinetur, ne sibi mortem inferat, et Athenas cum Theseo purgandus proficiscitur.

ARGUMENT.

HERCULE avait épousé Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes ; mais tandis qu'il descend aux enfers, par ordre d'Eurysthée, un Eubéen nommé Lycus excite une sédition, s'empare du trône, et fait mourir le roi avec ses fils. Cela fait, il offre à Mégare de l'épouser, et, sur son refus, se dispose à l'y contraindre par la force. Mais Hercule, revenant à propos, dissipe la faction de Lycus, et le tue lui-même. Junon, irritée de ces glorieux succès, jette dans son âme une fureur qui le porte à égorger sa femme et ses enfans. Revenu à lui-même, il reconnaît son crime. Sa douleur est si forte, que les prières d'Amphitryon et de Thésée ne peuvent qu'à peine l'empêcher de se donner la mort. Il part pour Athènes, avec Thésée, pour s'y purifier.

L. ANNÆI SENECAE
HERCULES FURENS.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

JUNO.

SOROR Tonantis, (hœc enim solum mihi
Nomen relictum est), semper alienum Jovem
Ac templa summi vidua deserui ætheris,
Locumque, cœlo pulsa, pellicibus dedi.
Tellus colenda est; pellices cœlum tenent.
Hinc Arctos alta parte glacialis poli
Sublime classes sidus Argolicas agit:
Hinc, qua tepenti vere laxatur dies,
Tyriæ per undas vector Europæ nitet:
Illinc timendum ratibus ac ponto gregem
Passim vagantes exserunt Atlantides.
Fera coma hinc exterret Orion deos;
Suasque Perseus aureas stellas habet:

HERCULE FURIEUX

DE L. A. SÉNÈQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JUNON.

SŒUR du dieu de la foudre, car c'est le seul nom qui me reste, j'ai fui cet époux toujours infidèle, et, me bannissant moi-même des demeures éthérées, j'ai quitté l'Olympe, et cédé la place à mes indignes rivales. Il faut bien habiter la terre, puisque les courtisanes ont pris le ciel. Là, sur la partie la plus élevée du pôle glacial, je vois l'astre brillant de Calisto, qui conduit les flottes d'Argos. Là, du côté où se font sentir les tièdes haleines du printemps, je vois le taureau qui ravit Europe la Tyrienne. D'un autre côté, dans ces astres errans et redoutés des navigateurs, je reconnais les nombreuses filles d'Atlas. Ici, Orion, qui étale son effrayante chevelure, et les étoiles d'or de Persée. Là, brillent les

Hinc clara gemini signa Tyndaridæ micant ;
Quibusque natis mobilis tellus stetit.
Nec ipse tantum Bacchus, aut Bacchi parens,
Adiere superos : ne qua pars probro vacet,
Mundus puellæserta Gnoſſiacæ gerit.

Sed vetera querimur : una me dira ac fera
Thebana nuribus sparsa tellus impiis
Quoties novercam fecit? escendat licet,
Meumque victrix teneat Alcmenæ locum,
Pariterque natus astra promissa occupet,
In cujus ortu mundus impendit diem,
Tardusque Eo Phœbus effulsit mari,
Retinere mersum jussus Oceano jubar ;
Non sic abibunt odia. Vivaces aget
Violentus iras animus, et sævus dolor
Æterna bella pace sublata geret.
Quæ bella? quidquid horridum tellus creat
Inimica; quidquid pontus aut aer tulit
Terribile, dirum, pestilens, atrox, ferum,
Fractum atque domitum est : superat, et crescit malis,
Iraque nostra fruitur; in laudes suas
Mea vertit odia : dum nimis sæva impero,
Patrem probavi; gloriæ feci locum :
Qua sol reducens, quaque reponens diem,
Binos propinqua tingit Æthiopas face,
Indomita virtus colitur, et toto deus
Narratur orbe. Monstra jam desunt mihi,
Minorque labor est Herculi jussa exsequi,
Quam mihi jubere : lætus imperia excipit.

Gémeaux brillans, fils de Tyndare, et les enfans de Latone, dont la naissance rendit à l'île de Délos son ancienne stabilité. Ce n'était pas assez de Bacchus et de sa mère dans le séjour des dieux; pour qu'il n'y ait aucune partie du ciel exempte de cette profanation, la couronne d'Ariadne y trouve aussi sa place.

Mais ce sont là d'anciens outrages. Combien de fois la malheureuse Thèbes, féconde en femmes adultères et impies, n'a-t-elle pas donné à mon époux des enfans dont je n'étais que la marâtre! Que la mère d'Alcide monte au ciel, et triomphe à ma place; que les honneurs divins soient accordés à son fils, dont la naissance prit au monde un jour tout entier, le soleil ayant dû ralentir sa marche pour obéir à Jupiter, et retenir sa lumière captive au sein des flots; je ne resterai pas sans vengeance. Mon cœur se remplira d'une haine implacable et vivante; point de paix entre nous, mais une guerre cruelle comme mon ressentiment. La guerre?—Mais tous les fléaux qu'une terre ennemie peut enfanter, tout ce que l'air et les flots peuvent produire de terreurs, de monstres, de pestes, de bêtes cruelles et sauvages, il a tout soumis, tout dompté. Il triomphe et se fortifie par les dangers même. Il jouit de ma colère, et trouve dans ma haine l'élément de sa gloire. Les travaux surhumains que je lui impose ne servent qu'à prouver sa haute origine; je suis moi-même l'ouvrière de sa renommée. Aux lieux où le soleil, éteignant ou rallumant ses feux, noircit l'Éthiopien rapproché de ces deux points extrêmes, son indomptable courage lui fait dresser des autels, et l'univers tout entier le révère comme un dieu. Les mons-

Quæ fera tyranni jussa violento queant
Nocere juveni? nempe pro telis gerit
Quæ timuit, et quæ fudit: armatus venit
Leone et hydra. Nec satis terræ patent:
Effregit ecce limen inferni Jovis,
Et opima victi regis ad superos refert.
Parum est reverti; fœdus umbrarum perit.
Vidi ipsa, vidi, nocte discussa inferum,
Et Dite domito, spolia jactantem patri
Fraterna. Cur non vinctum et oppressum trahit
Ipsam catenis paria sortitum Jovi?
Ereboque capto potitur, et reteggit Styga?
Patefacta ab imis manibus retro via est,
Et sacra diræ mortis in aperto jacent.
At ille, rupto carcere umbrarum, ferox
De me triumphat, et superbifica manu
Atrum per urbes ducit Argolicas canem.
Viso labantem Cerbero vidi diem;
Pavidumque solem: me quoque invasit tremor,
Et terna monstri colla devicti intuens,
Timui imperasse. Levia sed nimium queror:
Cælo timendum est, regna ne summa occupet,
Qui vicit ima. Sceptra præripit patri:
Nec in astra lenta veniet, ut Bacchus, via;
Iter ruina quæret, et vacuo volet
Regnare mundo. Robore experto tumet,
Et posse cælum viribus vinci suis
Didicit ferendo: subdidit mundo caput,
Nec flexit humeros molis immensæ labor,
Mediusque collo sedit Herculeo polus;

tres manquent à ma vengeance, et il est moins difficile à Hercule d'exécuter mes ordres, qu'à moi d'ordonner. Il reçoit mes commandemens avec joie; et certes, que pourraient contre ce jeune et puissant guerrier les arrêts du tyran le plus barbare? Ses armes, ce sont maintenant les monstres qu'il a redoutés et qu'il a vaincus. L'hydre de Lerne et le lion de Némée font sa force dans les combats. La terre n'est déjà plus assez grande pour lui. Il a brisé les portes du Jupiter souterrain; il est remonté vers les vivans chargé des dépouilles opimes du roi des morts. C'est peu même d'en revenir; il a rompu le pacte que le ciel avait fait avec les ombres. Je l'ai vu moi-même, je l'ai vu tirer le voile qui recouvre les abîmes des enfers, triompher du roi des morts, et venir étaler aux yeux de Jupiter les trophées ravis à son frère. Qui l'empêche de charger de chaînes et d'emmener captif ce dieu même, dont la puissance est égale à celle du maître des dieux? Qui l'empêche de garder les enfers comme sa conquête, et de briser pour jamais les barrières du Styx? Il a bien pu trouver une voie pour remonter du séjour des mânes, et profaner, en les exposant à tous les yeux, les profondeurs mystérieuses de la mort. Tout fier d'avoir brisé les portes du séjour des ombres, il triomphe de ma puissance, et traîne insolemment le chien du Ténare à travers les villes de l'Argolide: j'ai vu le jour défaillir à l'aspect de Cerbère, et le soleil trembler; moi-même j'en ai pâli, et, à la vue des trois têtes de ce monstre vaincu, je me suis repentie de l'ordre que j'avais donné. Mais ce sont là de faibles sujets de plainte: il faut craindre pour le ciel même. Vainqueur des divinités infernales,

Immota cervix sidera et cælum tulit,
Et me prementem. Quærit ad superos viam :
Perge ira, perge, et magna meditantem opprime ;
Congredere; manibus ipsa jam lacera tuis.
Quid tanta mandas odia? discedant feræ :
Ipse imperando fessus Eurystheus vacet.
Titanas ausos rumpere imperium Jovis
Emitte : Siculi verticis laxa specum.
Tellus gigante Doris excusso tremens
Supposita monstri colla terrifici levet.
Sublimis alias luna concipiat feras.

Sed vicit ista. Quæris Alcidæ parem?
Nemo est, nisi ipse : bella jam secum gerat.
Adsint ab imo Tartari fundo excitæ
Eumenides: ignem flammeæ spargant comæ;
Viperea sævæ verbera incutiant manus.

il pourrait triompher aussi de celles d'en haut. Il ravira le sceptre à son père : au lieu de s'élever lentement jusqu'au ciel, comme Bacchus, il voudra s'en ouvrir la route à travers des ruines, et régner seul dans l'univers après en avoir chassé tous les dieux. C'est l'épreuve de sa force qui lui donne cet excès d'audace; en portant le ciel, il s'est reconnu assez fort pour le vaincre. Sa tête s'est tenue ferme sous le monde, et ses épaules n'ont point fléchi sous cet immense fardeau. Le firmament tout entier, avec tous ses astres et moi-même qui le pressais de tout mon poids, a reposé sur Hercule sans l'ébranler. Maintenant il cherche à envahir le ciel. Poursuis, ô ma colère! poursuis; frappe-le au milieu de ces vastes projets. Dresse-toi en bataille contre lui; déchire-le de tes propres mains. Pourquoi chercher ailleurs l'instrument d'une haine si forte? Laisse là tous les monstres; laisse là Eurysthée, il n'a plus de force pour commander. Déchaîne contre ton ennemi les Titans, qui osèrent attaquer Jupiter lui-même; lâche le prisonnier que presse le volcan de Sicile; que le géant monstrueux soulève sa tête effroyable, enchaînée sous le poids de la terre de Doris; que la lune, du haut des cieux, laisse tomber de nouveaux monstres qu'elle aura conçus.

Mais tous ces fléaux, il les a surmontés : veux-tu trouver un rival à Hercule? il n'en peut avoir d'autre que lui-même : qu'il se fasse donc la guerre à lui-même. Il faut appeler du fond des enfers les terribles Euménides; qu'elles viennent en agitant leur chevelure de flammes, et en brandissant dans leurs mains cruelles leurs fouets de serpens enlacés.

I nunc, superbe, cælitum sedes pete ;
Humana temne. Jam Styga et manes ferox
Fugisse credis ? hic tibi ostendam inferos.
Revocabo, in alta conditam caligine
Ultra nocentum exsilia, discordem deam,
Quam munit ingens montis oppositi specus.
Educam, et imo Ditis e regno extraham
Quidquid relictum est. Veniat invisum Scelus,
Suumque lambens sanguinem Impietas ferox,
Errorque, et in se semper armatus Furor.

Hoc, hoc ministro noster utatur dolor.
Incipite, famulæ Ditis : ardentem incitæ
Concutite pinum ; et agmen horrendum anguibus
Megæra ducat, atque luctifica manu
Vastam rogo flagrante corripiat trabem.
Hoc agite : pœnas petite violatæ Stygis :
Concutite pectus : acrior mentem excoquat
Quam qui caminis ignis Ætnæis furit.
Ut possit animum captus Alcides agi,
Magno furore percitus, nobis prius
Insaniendum est. Juno, cur nondum furis ?
Me, me, sorores, mente dejectam mea
Versate primam, facere si quidquam apparo
Dignum noverca. Jam odia mutantur mea.
Natos reversus videat incolumes præcor,
Manuque fortis redeat : inveni diem,
Invisa quo nos Herculis virtus juvet :
Me pariter et se vincat ; et cupiat mori
Ab inferis reversus : hic prosit mihi,

Va maintenant, superbe ; porte jusqu'au ciel tes vœux hardis, et méprise la terre. Tu crois avoir échappé au Styx, et à la puissance des divinités infernales ? sur la terre même tu vas retrouver l'enfer. Je ramènerai sur toi la Discorde affreuse des lieux profonds et ténébreux qu'elle habite au dessous du Tartare, sous l'épaisseur d'une montagne énorme qui l'enferme dans ses flancs ; avec elle, je susciterai ce qui reste encore de monstres dans le royaume de Pluton. Viennent donc le Crime odieux, l'Impiété farouche, qui lèche son propre sang, l'Égarment, et la Fureur toujours armée contre elle-même.

La Fureur ! oui, c'est elle qui sera le ministre de mon ressentiment. Hâtez-vous, filles d'enfer ; secouez vos torches ardentes ; que Mégère conduise la troupe effroyable des Furies, et que sa main funèbre s'arme d'une poutre brûlante, prise dans les flammes d'un bûcher ! Allons, punissez les profanateurs du Styx ; frappez vos seins ; que vos cœurs s'embrasent de plus de feux que n'en peuvent contenir les forges de l'Etna ! Pour mieux bouleverser l'âme d'Hercule, et la transporter de fureur, il faut d'abord me rendre moi-même furieuse. Je suis trop calme encore. C'est moi, fières sœurs, c'est moi dont vous devez premièrement troubler la raison, si vous voulez allumer en moi toute la rage d'une marâtre. Donnons à ma haine un autre cours. Je veux qu'il revienne ici victorieux, et qu'il ait la joie de revoir ses enfans. Le jour est venu où son courage abhorré doit enfin trouver grâce à mes yeux. Qu'il triomphe de moi, qu'il triomphe de lui-même ; qu'il souhaite de mourir après être remonté des enfers, et qu'alors je ne regrette

Jove esse genitum. Stabo, et ut certo exeant
Emissa nervo tela, librabo manum :
Regam furentis arma : pugnanti Herculi
Tandem favebo. Scelere perfecto, licet
Admittat illas genitor in cælum manus.
Movenda jam sunt bella ; clarescit dies,
Ortuque Titan lucidus croceo subit.

SCENA II.

CHORUS THEBANORUM.

Jam rara micant sidera pronò
Languida mundo : nox victa vagos
Contrahit ignes : luce renata
Cogit nitidum Phosphoros agmen :
Signum celsi glaciale poli
Septem stellis Arcades ursæ
Lucem verso temone vocant :
Jam cæruleis evectus aquis
Titan summum prospicit OEtam :
Jam Cadmeis inclyta Bacchis
Aspersa die dumeta rubent ;
Phœbique fugit reditura soror.
Labor exoritur durus, et omnes
Agitat curas, aperitque domos.

plus qu'il soit né de Jupiter. Je me tiendrai à ses côtés, et pour que ses flèches ne manquent pas leur but, je conduirai moi-même sa main ; je dirigerai les coups qu'il frappera dans sa fureur ; pour la première fois, je lui prêterai mon secours dans ses combats. Le crime commis, je consens à ce que Jupiter l'admette enfin dans le ciel avec des mains si pures. Allons, il faut se mettre à l'œuvre : le jour commence à paraître, et le char brillant du Soleil s'avance déjà sur les pas de l'Aurore.

SCENE II.

CHOEUR DE THÉBAINS.

Déjà les étoiles, moins nombreuses, commencent à pâlir ; la nuit, vaincue, rassemble ses feux épars ; la lumière renaît, et l'astre brillant du matin chasse devant lui le cortège lumineux des astres nocturnes. Les sept constellations de l'Ourse d'Arcadie, qui brille au sommet du pôle glacé, retournent le timon du Chariot, et appellent le jour. Déjà, traîné par ses coursiers d'azur, le Soleil dore la cime de l'OEta ; déjà les bruyères du Cithéron, théâtre des fêtes de Bacchus, se colorent des premiers feux du jour, et la sœur d'Apollon s'en va pour revenir encore.

Avec la lumière le travail aussi renaît, éveillant toutes les inquiétudes, ouvrant toutes les demeures des

Pastor gelida cana pruina
Grege dimisso pabula carpit.
Ludit prato liber aperto
Nondum rupta fronte juvenus.
Vacuæ reparant ubera matres.
Errat cursu levis incerto
Molli petulans hœdus in herba.
Pendet summo stridula ramo,
Pennasque novo tradere soli
Gestit querulos inter nidos
Thracia pellex; turbaque circa
Confusa sonat, murmure misto
Testata diem. Carbasa ventis
Credit, dubius navita vitæ,
Laxos aura complente sinus.
Hic exesis pendens scopulis,
Aut deceptos instruit hamos,
Aut suspensus spectat pressa
Præmia dextra: sentit tremulum

Linea piscem.

Hæc, innocuæ quibus est vitæ
Tranquilla quies, et læta suo
Parvoque domus, spes et in agris.

Turbine magno spes sollicitæ
Urbibus errant, trepidique metus.
Ille superbos aditus regum,
Durasque fores, expers somni,
Colit: hic nullo fine beatas
Componit opes, gazis inhians,

hommes. Le berger tire ses troupeaux des étables, et les lâche dans les prairies, toutes blanches de la fraîche rosée du matin. Le jeune taureau, dont le front n'est pas encore armé, s'élance en liberté dans les pâturages, tandis que les mères remplissent leurs mamelles épuisées. Errant et folâtre, le chevreau bondit sur l'herbe tendre. La triste Philomèle, suspendue au sommet d'une branche, redit sa chanson au dessus de sa couvée bruyante, et brûle de déployer ses ailes au soleil nouveau. Les oiseaux en chœur mêlent confusément leurs voix à la sienne, et saluent de concert le réveil du jour. Le nocher développe et livre au souffle des vents sa voile aventureuse. Là, sur des roches creusées par le temps, c'est un pêcheur qui remet un appât à l'hameçon trompé, ou qui, penché sur les eaux, suit de l'œil et d'une main attentive la proie qu'il va saisir, et qui, en se débattant, courbe la ligne.

Voilà pour les hommes heureux qui goûtent la paix d'une vie simple et paisible, qui se contentent de ce qu'ils possèdent, et bornent leur espérance à la mesure de leurs champs.

Mais les soucis inquiets et les tristes alarmes s'agitent au sein des villes en noirs tourbillons. L'un se dérobe au sommeil pour aller assiéger l'entrée du palais des rois, et frapper à ces portes si lentes à s'ouvrir; l'autre s'amasse des trésors sans fin, se consume à contempler ses richesses, et reste pauvre sur des monceaux d'or; un

Et congesto pauper in atro est.
Illum populi favor attonitum,
Fluctuque magis mobile vulgus
Aura tumidum tollit inani :
Hic clamosi rabiosa fori
Jurgia vendens, improbus iras
Et verba locat. Novit paucos
Secura quies, qui velocis
Memores ævi, tempora nunquam
Reditura tenent.

Dum fata sinunt,
Vivite læti : properat cursu
Vita citato, volucrique die
Rota præcipitis vertitur anni.
Duræ peragunt pensa sorores,
Nec sua retro fila revolvunt.
At gens hominum fertur rapidis
Obvia fati, incerta sui :
Stygias ultro quærimus undas.
Ninium, Alcide, pectore forti
Properas mæstos visere manes.
Certo veniunt ordine Parcæ :
Nulli jusso cessare licet,
Nulli scriptum proferre diem :
Recipit populos urna citatos.
Alium multis gloria terris
Tradat, et omnes fama per urbes
Garrula laudet, cæloque parem
Tollat et astris ; alius curru
Sublimis eat : me mea tellus

autre boit jusqu'à l'ivresse le doux poison de la faveur populaire, et se repaît des vains applaudissemens d'une multitude plus inconstante que les flots de la mer. Un autre enfin trafique des luttes orageuses du barreau, et se fait un revenu honteux de ses paroles et de ses emportemens oratoires. Il en est peu qui connaissent le prix du repos, et qui, songeant à la brièveté de notre vie, sachent profiter d'un temps qui ne doit plus revenir.

Pendant que les destins le permettent, vivez heureux; la vie s'écoule avec vitesse, et le cercle du jour entraîne rapidement celui de l'année. Les cruelles sœurs travaillent sans relâche, et ne ramènent point en arrière leurs fuseaux. Cependant la race humaine va d'elle-même au devant de sa destinée, dans l'égarement qui l'aveugle. Oui, nous allons chercher volontairement les eaux du Styx avant l'appel du destin.

O Hercule! pourquoi ton noble cœur t'a-t-il entraîné si tôt vers le ténébreux séjour des Mânes? Les Parques ont leur jour marqué d'avance. Il n'est donné à aucun mortel de prévenir ce terme fatal, ni de le devancer; la mort ne reçoit que ceux qu'elle appelle.

Qu'un autre porte bien loin la gloire de son nom, et remplisse la terre du bruit de ses exploits; qu'un autre s'élève jusqu'au ciel sur les ailes de la gloire, et marche au dessus des hommes sur un char triomphal; pour moi, je ne demande qu'un asile obscur et tranquille, sur la

Lare secreto tutoque tegat.
Venit ad pigros cana senectus,
Humilique loco, sed certa sedet
Sordida parvæ fortuna domus:
Alte virtus animosa cadit.
Sed mœsta venit crine soluto
Megara, parvum comitata gregem;
Tardusque senio graditur Alcidae parens.

terre qui m'a vu naître. Le repos seul mène jusqu'à la plus longue vieillesse, et ce n'est que sous un humble toit que se rencontre l'heureuse médiocrité d'une fortune obscure mais assurée. Le courage qui s'élève doit aussi tomber de plus haut.

Mais voici Mégare qui s'avance, triste, les cheveux en désordre, et suivie de ses jeunes enfans. Le vieux père d'Hercule vient derrière elle à pas pesans.

ACTUS SECUNDUS.

SCENA I.

MEGARA.

O magne Olympi rector, et mundi arbiter,
Jam statue tandem gravibus ærumnis modum,
Finemque cladi! Nulla lux unquam mihi
Secura fulsit: finis alterius mali
Gradus est futuri. Protenus reduci novus
Paratur hostis: antequam lætam domum
Contingat, aliud jussus ad bellum meat.
Nec ulla requies, tempus aut ullum vacat,
Nisi dum jubetur. Sequitur a primo statim
Infesta Juno. Numquid immunis fuit
Infantis ætas? monstra superavit prius,
Quam nosse posset. Gemina cristati caput
Angues ferebant ora, quos contra obvius
Reptavit infans; igneos serpentium
Oculos remisso lumine ac placido intuens,
Arctos serenis vultibus nodos tulit,
Et tumida tenera guttura elidens manu,
Prolusit hydræ. Mænali pernix fera,
Multo decorum præferens auro caput,
Deprensa cursu est. Maximus Nemeæ timor,

ACTE SECOND.

SCÈNE I.**MÉGARE.**

Puissant maître de l'Olympe, et roi du monde, mets enfin un terme à mes cruelles disgrâces, une borne à mes malheurs ! Jamais un jour tranquille ne s'est levé sur moi. La fin d'un malheur n'est pour moi que le commencement d'un autre. A peine mon époux revient-il vainqueur d'un ennemi, qu'un ennemi nouveau se lève ; avant qu'il ait pu toucher le seuil de sa maison, joyeuse de son retour, il reçoit l'ordre de marcher à d'autres combats. Point de relâche pour lui, point de repos que le temps nécessaire pour lui imposer de nouveaux périls. La colère de Junon le poursuit dès le berceau ; son enfance même ne fut pas à l'abri de cette persécution ; il a vaincu les monstres avant de les pouvoir connaître. Deux serpents dressaient contre lui leurs crêtes menaçantes ; Hercule enfant s'est traîné à leur rencontre ; il a soutenu d'un œil calme et serein les regards enflammés de ces reptiles ; leurs nœuds, étroitement serrés autour de son corps, n'ont fait monter aucun trouble à son visage ; il a pressé de ses tendres mains leurs terribles anneaux, et préludé par cette victoire à ses combats

Gemuit lacertis pressus Herculeis leo.
Quid stabula memorem dira Bistonii gregis,
Suisque regem pabulum armentis datum?
Solitumque densis hispidum Erymanthi jugis
Arcadia quater nemora Mænalium suem?
Taurumque centum non levem populis metum?
Inter remotos gentis Hesperiae greges
Pastor triformis litoris Tartessii
Peremptus : acta est præda ab Occasu ultimo ;
Notum Cithæron pavit Oceano pecus.
Penetrare jussus Solis æstivi plagas,
Et adusta medius regna quæ torret dies,
Utrinque montes solvit ; abrupto objice,
Latam ruenti fecit Oceano viam.
Post hæc, adortus nemoris opulenti domos,
Aurifera vigilis spolia serpentis tulit.
Quid? sæva Lernæ monstra, numerosum malum,
Non igne demum vicit, et docuit mori?
Solitasque pennis condere obductis diem
Petiit ab ipsis nubibus Stymphalidas?
Non vicit illum cælibis semper tori
Regina gentis vidua Thermodontiae :
Nec ad omne clarum facinus audaces manus
Stabuli fugavit turpis Augiæ labor.

contre l'hydre. La biche du mont Ménale, si légère et si orgueilleuse de ses cornes d'or, fut par lui vaincue à la course, et saisie comme une proie. Le lion terrible de la forêt de Némée expira sous l'étreinte des bras d'Hercule, avec un profond rugissement. Parlerai-je des sanglantes étables des chevaux de la Thrace, et de ce roi cruel livré lui-même à ces monstres qu'il nourrissait du sang des hommes? Rappellerai-je l'affreux sanglier qui, descendu des sommets touffus d'Érymanthe, désolait les bocages de l'Arcadie? et le taureau de Crète, qui seul faisait trembler cent peuples différens? Sur les bords lointains de l'Hespérie, le berger de Tartesse, aux trois corps, a péri sous le bras d'Hercule au milieu de ses troupeaux, que le vainqueur emmena des rivages de la mer Occidentale jusqu'aux prairies du Cithéron. Sommé de s'ouvrir un chemin à travers ces régions brûlées que le soleil du midi consume de ses feux, il sépare deux montagnes, et livre une large voie à l'Océan, en brisant cette barrière qui divisait ses eaux. Plus tard, il attaque les riches jardins des Hespérides, trompe la vigilance du dragon, et s'empare des pommes d'or. N'a-t-il pas aussi entouré de flammes et fait périr le monstre de Lerne, ce fléau renaissant et multiple? Ses flèches n'ont-elles pas atteint au milieu des nues les oiseaux cruels du lac de Stymphale, dont les sombres ailes déployées cachaient la lumière du soleil? La reine des vierges guerrières du Thermodon, cette femme sans époux, n'a point prévalu contre lui; et ses mains, si ardentes aux plus hautes entreprises, n'ont point dédaigné la tâche ignoble qu'il fallut remplir dans les étables d'Augias.

Quid ista prosunt? orbe defenso caret.
Sensere terræ pacis auctorem suæ
Abesse terris. Prosperum ac felix scelus
Virtus vocatur: sontibus parent boni;
Jus est in armis, opprimit leges timor.
Ante ora vidi nostra, truculenta manu
Natos paterni cadere regni vindices,
Ipsamque Cadmi nobilis stirpem ultimam.
Occidere: vidi regium capitis decus
Cum capite raptum. Quis satis Thebas fleat?
Ferox deorum terra, quem dominum tremis?
E cujus arvis, eque fœcundo sinu
Stricto juvenus orta cum ferro stetit,
Cujusque muros natus Amphion Jove
Struxit, canoro saxa modulatu trahens;
In cujus urbem non semel divum parens
Cælo relicto venit; hæc quæ cælites
Recepit, et quæ fecit, et (fas sit loqui)
Fortasse faciet, sordido premitur jugo.
Cadmea proles, civitasque Amphionis,
Quo recidistis? Tremitis ignavum exsulem,
Suis carentem finibus, nostris gravem?
Qui scelera terra, quique persequitur mari,
Ac sæva justa sceptrâ confringit manu,
Nunc servit absens, fertque quæ ferri vetat;
Tenetque Thebas exsul Herculeas Lycus.
Sed non tenebit: aderit, et pœnas petet,
Subitusque ad astra emerget; inveniet viam,
Aut faciet. Adsis sospes et remees, precor,
Tandemque venias victor ad victam domum.

Mais quel est le prix de tant de travaux ? Il ne jouit pas de ce monde qu'il a défendu. La terre sent aujourd'hui l'absence du héros qui lui a donné la paix. Le crime heureux et triomphant s'appelle vertu ; les bons obéissent aux méchants, la force fait le droit, et la terreur fait taire toutes les lois. J'ai vu de mes yeux des fils de rois, nobles soutiens du trône paternel, périr sous une main sanglante, et les derniers rejetons de la noble race de Cadmus indignement égorgés. J'ai vu ravir la tête et le bandeau royal de mon père. Où trouver assez de larmes pour les malheurs de Thèbes ? Terre si féconde en dieux, sous quel maître trembles-tu maintenant ? toi dont le sein fertile et les fortes campagnes firent croître une valeureuse moisson de guerriers en armes ; toi dont le fils de Jupiter, Amphion, bâtit les murs aux sons de sa lyre qui commandait aux pierres mêmes ; toi pour qui le père des dieux a plus d'une fois déserté le ciel ; toi qui as reçu des dieux dans ton sein, qui en as produit, et qui peut-être en produiras encore, tu rampes sous un joug avilissant. Race de Cadmus, cité d'Amphion, en quel abîme de misères êtes-vous retombées ! Vous tremblez devant un fugitif sans cœur, chassé de son pays, et le fléau du nôtre ! et le héros qui, sur terre et sur mer, poursuit la vengeance des crimes, qui de ses justes mains brise les sceptres de fer, il est maintenant esclave pendant son absence, et souffre lui-même les maux dont il délivre les autres. Lycus, le banni, règne en souverain dans Thèbes, la ville d'Hercule ; mais il n'y régnera pas long-temps : Hercule va revenir, il va nous venger ; il remontera tout à coup vers la lumière, et s'il ne trouve

Emerge, conjux, atque dispulsas manu
Abrumpe tenebras : nulla si retro via,
Iterque clausum est, orbe diducto redi,
Et quidquid atra nocte possessum latet,
Emitte tecum : dirutis qualis jugis
Præceps citato flumini quærens iter,
Quondam stetisti, scissa quum vasto impetu
Patuere Tempe ; pectore impulsus tuo
Huc mons et illuc cecidit, et rupto aggere
Nova cucurrit Thessalus torrens via ;
Talis parentes, liberos, patriam petens,
Erumpe, rerum terminos tecum efferens ;
Et quidquid avida tot per annorum gradus
Abscondit ætas, redde ; et oblitos sui,
Lucisque pavidos ante te populos age.
Indigna te sunt spolia, si tantum refers,
Quantum imperatum est.

Magna sed nimium loquor,
Ignara nostræ sortis. Unde illum mihi,
Quo te tuamque dexteram amplectar, diem,
Reditusque lentos nec mei memores querar ?
Tibi, o deorum ductor, indomiti ferent
Centena tauri colla : tibi, frugum potens,
Secreta reddam sacra : tibi muta fide
Longas Eleusi tacita jactabo faces.
Tum restitutas fratribus rebor meis

pas une voie, il s'en fera une lui-même. Oh ! reviens, cher époux, reviens, repars vainqueur au milieu de ta famille vaincue; remonte vers nous, et brise la prison de ténèbres qui te retient. Si l'enfer s'est refermé sur toi, si tu ne trouves point d'issue pour revenir, entr'ouvre le monde même, et laisse paraître avec toi tous les trésors que la nuit éternelle cache dans son sein. Comme on t'a vu cherchant à creuser un lit aux flots impétueux du Pénée, t'affermir sur tes pieds, et former tout à coup la profonde vallée de Tempé, d'un seul effort de ta poitrine, qui sépara violemment deux montagnes, et ouvrit une issue nouvelle au torrent de la Thessalie; ainsi, pour remonter vers tes parens, tes enfans, ta patrie, il te faut trouver une voie, et ramener avec toi les entrailles mêmes du monde; rends à la vie tout ce que l'action destructive du temps a plongé dans l'ombre de la mort, depuis tant de siècles; chasse devant toi les générations éteintes qui ont bu dans les eaux du Léthé l'oubli de l'existence, et tous ces morts que la lumière du soleil effraiera. Il serait indigne de toi de ne rapporter de dépouilles que celles qu'on t'a demandées.

Mais je m'é gare en des vœux insensés, ignorant le sort qui nous attend. Qui me fera voir ce jour heureux où je t'embrasserai, cher Hercule? où je baisera tes mains puissantes? ou je te reprocherai ta longue absence et l'oubli de ton épouse? J'immolerai au maître des dieux cent taureaux indomptés; j'offrirai à la déesse des moissons de secrets sacrifices; j'irai dans la silencieuse Éleusis, avec la discrétion qu'exigent les mystères, jeter de longs flambeaux sur ses autels. Le jour où mon époux reviendra, je croirai

Animas, et ipsum regna moderantem sua
Florere patrem. Si qua te major tenet
Clausum potestas, sequimur : aut omnes tuo
Defende reditu sospes, aut omnes trahe.
Trahes, nec ullus eriget fractos deus.

SCENA II.

AMPHITRYON, MEGARA.

AMPHITRYON.

O socia nostri sanguinis, casta fide
Servans torum natosque magnanimi Herculis,
Meliora mente concipe, atque animum excita.
Aderit profecto, qualis ex omni solet
Labore, major.

MEGARA.

Quod nimis miseri volunt,
Hoc facile credunt.

AMPHITRYON.

Immo quod metuunt nimis,
Nunquam amoveri posse, nec tolli putant :
Prona est timori semper in pejus fides.

MEGARA.

Demersus, ac defossus, et toto insuper

voir tous mes frères rendus à la vie, et mon père lui-même assis plein de gloire sur son trône. Si une puissance invincible t'enchaîne là-bas, je vais te suivre; reviens ici pour nous sauver tous, ou entraîne-nous tous après toi. Ah! tu nous entraîneras tous dans ta ruine, et aucune divinité ne viendra nous relever de l'abaissement où nous sommes.

SCÈNE II.

AMPHITRYON, MÉGARE.

AMPHITRYON.

Épouse de mon fils, chaste gardienne de la couche et des enfans du magnanime Hercule, ouvrez votre âme à de meilleures espérances, et ranimez votre courage abattu. Il reviendra, soyez-en sûre, et vous le verrez, comme au retour de toutes ses entreprises, plus grand que vous ne l'avez quitté.

MÉGARE.

Les malheureux croient facilement ce qu'ils désirent.

AMPHITRYON.

Ils sont encore plus portés, quand ils craignent, à ne point espérer de remède ni de fin à leurs maux. Toujours la peur met les choses au pire.

MÉGARE.

Descendu dans les entrailles de la terre, enseveli sous

Oppressus orbe, quam viam ad superos habet?

AMPHITRYON.

Quam tunc habebat, quum per arentem plagam,
Et fluctuantes more turbati maris
Abiit arenas, bisque discedens fretum,
Et bis recurrens; quumque deserta rate
Deprensus hæsit Syrtium brevibus vadis,
Et puppe fixa maria superavit pedes.

MEGARA.

Iniqua raro maximis virtutibus
Fortuna parcit: nemo se tuto diu
Periculis offerre tam crebris potest.
Quem sæpe transit casus, aliquando invenit.
Sed ecce sævus, ac minas vultu gerens,
Et qualis animo est, talis incessu venit,
Aliena dextra sceptrā concutiens Lycus.

SCENA III.

LYCUS, MEGARA, AMPHITRYON.

LYCUS.

Urbis regens opulenta Thebanæ loca,
Et omne quidquid uberi cingit solo
Obliqua Phocis, quidquid Ismenos rigat,
Quidquid Cithæron vertice excelso videt,

elle, écrasé sous le poids du monde, quelle voie trouvera-t-il pour remonter à la vie?

AMPHITRYON.

Celle qu'il a trouvée dans les plaines brûlantes de l'Afrique, à travers ces sables mouvans comme les flots de la mer orageuse qui deux fois les couvre de ses vagues, et deux fois les laisse à découvert; et lorsque, ayant quitté son navire échoué dans les sables, au milieu des écueils étroits des deux Syrtes, il franchit à pied cette mer furieuse.

MÉGARE.

Rarement l'injustice du sort épargne les plus nobles courages : nul mortel ne peut impunément braver tant de fois de si grands périls; le malheur finit toujours par atteindre celui qui long-temps avait échappé à ses coups.

Mais voici venir Lycus, portant en ses mains un sceptre usurpé; son visage cruel respire la menace, et son déportement annonce tout ce qui se passe dans son âme.

SCÈNE III.

LYCUS, MÉGARE, AMPHITRYON.

LYCUS.

Roi de l'opulent territoire de Thèbes, de tout le fertile pays qu'entoure obliquement la Phocide, de toutes les terres que l'Ismène arrose, de celles que le Cithéron découvre de sa cime orgueilleuse, jusqu'à l'Isthme étroit

Et bina findens Isthmos exilis freta ,
 Non vetera patriæ jura possideo domus
 Ignavus heres : nobiles non sunt mihi
 Avi, nec altis inclytum titulis genus ,
 Sed clara virtus : qui genus jactat suum ,
 Aliena laudat. Rapta sed trepida manu
 Sceptra obtinentur : omnis in ferro est salus ;
 Quod civibus tenere te invitis scias,
 Strictus tuetur ensis : alieno in loco
 Haud stabile regnum est : una sed nostras potest
 Fundare vires, juncta regali face
 Thalamisque Megara : ducet e genere inclyto
 Novitas colorem nostra. Non equidem reor
 Fore ut recuset, ac meos spernat toros :
 Quod si impotenti pertinax animo abnuet,
 Stat tollere omnem penitus Herculeam domum.
 Invidia factum ac sermo popularis premet ?
 Ars prima regni, posse te invidiam pati.
 Tentemus igitur : fors dedit nobis locum.
 Namque ipsa tristi vestis obtentu caput
 Velata, juxta præsidēs adstat deos,
 Laterique adhæret verus Alcidæ sator.

MEGARA.

Quidnam iste, nostri generis exitium ac lues,
 Novi parat? quid tentat?

LYCUS.

O clarum trahens
 A stirpe nomen regia, facilis mea

qui sépare deux mers, je ne suis point assis sur le trône comme un lâche héritier de rois, qui règne en vertu de droits antiques et transmis par ses pères. Je n'ai point de nobles aïeux, et je ne puis montrer dans ma famille de titres éclatans; mais j'ai la gloire que donne le courage. Vanter son origine, c'est exalter le mérite d'un autre. Toutefois un sceptre usurpé tremble toujours dans la main qui le porte : il n'a de salut que dans la force. Quand on sait que les sujets n'obéissent qu'en frémissant, il faut tenir le glaive levé sur eux, pour assurer ses droits. Rien de moins stable qu'un trône où l'on s'assied à la place d'un autre. Mais il est un moyen de fortifier ma position; il suffit pour cela que Mégare me soit unie par les liens d'un royal hymen. La noblesse de sa naissance rehaussera l'éclat de ma gloire nouvelle. Je ne pense pas qu'elle refuse, et qu'elle ose rejeter mon alliance : mais si elle s'obstine dans un refus superbe, je suis résolu d'avance à exterminer toute la famille d'Hercule; cet acte soulèvera la haine et les murmures du peuple : le premier point de l'art de régner, c'est de savoir braver la haine. Essayons donc ; le hasard me favorise : voici Mégare elle-même, triste et voilée, debout auprès de ses dieux protecteurs, et le véritable père d'Hercule est à ses côtés.

MÉGARE.

Quel nouveau dessein médite ce monstre, le fléau et la ruine de notre maison? quel attentat?

LYCUS.

O vous, noble héritière du sang des rois! daignez pour un moment prêter à mes paroles une oreille favo-

Parumper aure verba patienti excipe.
 Si æterna semper odia mortales agant,
 Nec cœptus unquam cedat ex animis furor,
 Sed arma felix teneat, infelix paret,
 Nihil relinquent bella : tum vastis ager
 Squalebit arvis; subditâ tectis face
 Altus sepultas obruet gentes cinis.
 Pacem reduci velle, victori expedit,
 Victo necesse est. Particeps regno veni :
 Sociemus animos : pignus hoc fidei cape ;
 Continge dextram. Quid truci vultu siles ?

MEGARA.

Egono ut parentis sanguine aspersam manum
 Fratrumque gemina cæde contingam ? Prius
 Exstinguet Ortus, referet Occasus diem ;
 Pax ante fida nivibus et flammis erit,
 Et Scylla Siculum junget Ausonio latus ;
 Priusque multo vicibus alternis fugax
 Euripus unda stabit Euboica piger.
 Patrem abstulisti, regna, germanos, larem,
 Patriam : quid ultra est ? Una res superest mihi,
 Fratrem ac parentem carior, regnum ac larem,
 Odium tui : quod esse cum populo mihi
 Commune doleo ; pars quota ex illo mea est ?
 Dominare tumidus ; spiritus altos gere :
 Sequi superbos ultor a tergo deus.
 Thebas novi regna. Quid matrem loquar
 Passas et ausas scelera ? quid geminum nefas,

nable. S'il faut que les hommes nourrissent entre eux des haines éternelles, que la fureur, une fois entrée dans leur sein, n'en sorte plus, mais que le vainqueur ait toujours la main à l'épée pour maintenir sa victoire, et le vaincu pour réparer sa défaite, cet état de guerre ne laissera rien subsister : les campagnes ravagées resteront sans culture, les cités seront la proie des flammes, et les peuples disparaîtront sous des monceaux de cendres. Ramener la paix, c'est l'intérêt du vainqueur et le besoin des vaincus. Partagez avec moi l'autorité suprême, unissons nos cœurs ; voici le gage de ma foi, touchez la main que je vous présente. Pourquoi ce silence, et ces regards irrités ?

MÉGARE.

Moi, que je touche une main couverte du sang de mon père, et souillée par le meurtre de mes deux frères ! On verra plutôt le jour s'éteindre au lever du soleil, et renaître à son coucher ; la flamme s'unir fraternellement à la neige, Scylla joindre la côte de Sicile aux rivages d'Ausonie, et l'Éuripe calmer la violence de son flux et reflux, pour baigner doucement d'un flot paisible le rivage de l'Eubée. Vous m'avez ravi père, couronne, frères, foyer domestique, patrie : que me reste-t-il encore ? Un bien plus précieux que mon père, mes frères, ma couronne, et mon foyer domestique, la haine que je vous porte ; je regrette que tout un peuple doive la partager avec moi, la part qui m'en reste s'en trouve affaiblie d'autant. Règne avec insolence ; élève bien haut l'orgueil de tes pensées ; un dieu vengeur s'attache aux pas des hommes superbes. Je connais la destinée des rois

Mixtumque nomen conjugis, nati, patris?
Quid bina fratrum castra? quid totidem rogos?
Riget superba Tantalus luctu parens,
Mœstusque Phrygio manat in Sipylo lapis.
Quin ipse torvum subrigens crista caput
Illyrica Cadmus regna permensus fuga,
Longas reliquit corporis tracti notas.
Hæc te manent exempla. Dominare, ut lubet,
Dum solita regni fata te nostri vocent.

LYCUS.

Agedum, efferatas rabida voces amove,
Et disce regum imperia ab Alcide pati.
Ego, rapta quamvis sceptrâ victricis geram
Dextra, regamque cuncta sine legum metu,
Quas arma vincunt, pauca pro causa loquar
Nostra. Cruentor cecidit in bello pater?
Cecidere fratres? arma non servant modum,
Nec temperari facile, nec reprimi potest
Stricti ensis ira; bella delectat cruor.
Sed ille regno pro suo, nos improba
Cupidine acti? quæritur belli exitus,
Non causa. Sed nunc pereat omnis memoria:
Quum victor arma posuit, et victum decet
Deponere odia. Non ut inflexo genu
Regnantem adores, petimus: hoc ipsum placet,
Animo ruinas quod capis magno tuas.
Es rege conjux digna: sociemus toros.

de Thèbes. Faut-il rappeler les attentats commis ou soufferts par des reines ? le double crime d'OEdipe, qui mêla en sa personne les noms d'époux, de fils, et de père ? et le camp des deux frères ennemis, et leurs deux bûchers ? la douleur a changé en pierre la superbe fille de Tantale, qui, tout insensible qu'elle est, verse encore des pleurs sur le mont Sipyle. Cadmus lui-même, dressant une crête menaçante, et obligé de fuir à travers les champs de l'Illyrie, a laissé partout sur la terre l'empreinte de ses anneaux. Voilà le sort qui t'attend ; règne au gré de ton caprice, pourvu que tu viennes un jour à subir la fatalité qui pèse sur ce royaume.

LYCUS.

Épargnez-vous ces discours pleins de fiel et de fureur ; femme d'Hercule, apprenez, par son exemple, à plier sous l'autorité des rois. Quoique je porte un sceptre conquis par mes mains victorieuses, et que je règne souverainement, sans craindre des lois qui ne résistent jamais à la puissance des armes, je veux bien descendre à me justifier en peu de mots. Votre père a succombé, vos frères ont péri dans une lutte sanglante ; mais on sait que la guerre ne connaît point de mesure, et qu'il n'est point facile de calmer ou d'éteindre la fureur du glaive une fois sorti du fourreau. Il faut du sang aux batailles. Mais il combattait, lui, pour le droit de sa couronne ; moi, par une coupable ambition ; c'est le résultat qu'il faut considérer dans ces guerres, et non la cause. Mais périsse désormais le souvenir de ce qui s'est passé. Quand le vainqueur a déposé ses armes, le vaincu doit aussi déposer sa haine. Je ne demande pas que vous fléchis-

MEGARA.

Gelidus per artus vadit exsanguis tremor.
Quod facinus aures pepulit? Haud equidem horruī,
Quum pace rupta bellicus muros fragor
Circumsonaret; pertuli intrepide omnia:
Thalamos tremisco; capta nunc videor mihi.
Gravent catenæ corpus, et longa fame
Mors protrahatur lenta, non vincet fidem
Vis ulla nostram: moriar, Alcide, tua.

LYCUS.

Animosne mersus inferis conjux facit?

MEGARA.

Inferna tetigit, posset ut supera assequi.

LYCUS.

Telluris illum pondus immensæ premit.

MEGARA.

Nullo premetur onere, qui cælum tulit.

LYCUS.

Cogere.

MEGARA.

Cogi qui potest, nescit mori.

siez le genou devant moi pour adorer ma puissance. Au contraire, j'aime en vous ce fier courage que vous montrez dans vos malheurs. Vous méritez d'avoir un roi pour époux, unissons nos destinées.

MÉGARE.

Une sueur glacée découle de tous mes membres dont le sang se retire. Quelle affreuse parole a frappé mes oreilles! Je n'ai point éprouvé cette horreur quand le cri de la guerre et le fracas des armes ébranlaient nos murailles. J'ai supporté sans pâlir tous ces malheurs. Mais l'idée de ce mariage m'épouvante, et me fait sentir enfin mon esclavage. Qu'on m'accable de chaînes, que le long supplice de la faim me conduise lentement à la mort, nulle puissance ne vaincra ma fidélité. Je mourrai ton épouse, ô Hercule!

LYCUS.

Est-ce donc cet époux descendu aux enfers qui vous inspire cet orgueil?

MÉGARE.

Il n'est descendu aux enfers que pour conquérir le ciel.

LYCUS.

Mais la terre immense pèse sur lui de tout son poids.

MÉGARE.

Il a porté le ciel, nul fardeau ne saurait l'accabler.

LYCUS.

Je saurai bien vous contraindre.

MÉGARE.

Pour se laisser contraindre, il faut ne savoir pas mourir.

LYCUS.

Effare, thalamis quod novis potius parem
Regale munus?

MEGARA.

Aut tuam mortem, aut meam.

LYCUS.

Moriere demens.

MEGARA.

Conjugi occurram meo.

LYCUS.

Scepтрone nostro potior est famulus tibi?

MEGARA.

Quot iste famulus tradidit reges neci!

LYCUS.

Cur ergo regi servit, et patitur jugum?

MEGARA.

Imperia dura tolle, quid virtus erit?

LYCUS.

Objici feris monstrisque, virtutem putas?

MEGARA.

Virtutis est domare, quæ cuncti pavent.

LYCUS.

Tenebræ loquentem magna Tartareæ premunt.

MEGARA.

Non est ad astra mollis e terris via.

LYCUS.

Dites, quel est le présent de mariage qui flatterait le plus votre cœur, et que je pourrais vous offrir?

MÉGARE.

Votre mort, ou la mienne.

LYCUS.

Eh bien, insensée que vous êtes, vous mourrez.

MÉGARE.

J'irai au devant de mon époux.

LYCUS.

Vous préférez donc un esclave à mon sceptre de roi?

MÉGARE.

Combien de rois sont tombés sous le bras de cet esclave!

LYCUS.

Pourquoi donc sert-il Eurysthée, et rampe-t-il sous le joug?

MÉGARE.

Otez les tyrans du monde, à quoi servira le courage?

LYCUS.

Être exposé aux bêtes et aux monstres, vous appelez cela du courage?

MÉGARE.

Il y a du courage à vaincre ce qui fait trembler tous les hommes.

LYCUS.

Avec ses hautes prétentions, il est maintenant plongé dans la nuit du Tartare.

MÉGARE.

Le sentier qui mène de la terre au ciel est rude et difficile.

LYCUS.

Quo patre genitus cœlitum sperat domos?

AMPHITRYON.

Miseranda conjux Herculis magni sile :
Partes meæ sunt, reddere Alcidæ patrem,
Genusque verum : post tot ingentis viri
Memoranda facta, postque pacatum manu
Quodcunque Titan ortus et labens videt,
Post monstra tot perdomita, post Phlegram impio
Sparsam cruore, postque defensos deos,
Nondum liquet de patre? mentimur Jovem?
Junonis odio crede.

LYCUS.

Quid violas Jovem?

Mortale cœlo non potest jungi genus.

AMPHITRYON.

Communis ista pluribus causa est deis.

LYCUS.

Famuline fuerant ante quam fierent dei?

AMPHITRYON.

Pastor Pheræos Delius pavit greges.

LYCUS.

Sed non per omnes exsul erravit plagas.

AMPHITRYON.

Quem profuga terra mater errante edidit.

LYCUS.

Et quelle est donc sa naissance, pour espérer une place dans le séjour des dieux ?

AMPHITRYON.

Triste épouse du grand Hercule, ne répondez pas ; c'est à moi de faire connaître la naissance d'Alcide et de nommer son père. Tant de nobles exploits, le monde pacifié, depuis le couchant jusqu'à l'aurore, par le bras de ce héros, tant de monstres vaincus, la Thessalie trempée du sang coupable des géants, et les dieux défendus par sa valeur, ne révèlent-ils pas assez clairement son père ? n'est-il pas fils du maître des dieux ? croyez-en du moins la haine de Junon.

LYCUS.

Pourquoi faire cette injure à Jupiter ? Est-il possible que le sang des dieux se mêle à celui des mortels ?

AMPHITRYON.

Telle est pourtant l'origine d'un grand nombre de dieux.

LYCUS.

Mais avaient-ils aussi connu la servitude, avant de monter au ciel ?

AMPHITRYON.

Le dieu de Délos a gardé les troupeaux du roi de Thessalie.

LYCUS.

Mais il n'a jamais erré par le monde comme un vil proscrit.

AMPHITRYON.

Il avait reçu le jour d'une mère vagabonde, sur une terre flottante.

LYCUS.

Num monstra, sævas Phœbus aut timuit feras?

AMPHITRYON.

Primus sagittas imbuat Phœbi draco.

LYCUS.

Quam gravia parvus tulerit, ignoras, mala?

AMPHITRYON.

E matris utero fulmine ejectus puer,
Mox fulminanti proximus patri stetit.
Quid? qui gubernat astra, qui nubes quatit,
Non latuit infans rupis exesæ specu?
Sollicita tanti pretia natales habent,
Semperque magno constitit, nasci deum.

LYCUS.

Quemcunque miserum videris, hominem scias.

AMPHITRYON.

Quemcunque fortem videris, miserum neges.

LYCUS.

Fortem vocemus, cujus ex humeris leo
Donum puellæ factus, et clava excidit,
Fulsitque pictum veste Sidonia latus?
Fortem vocemus, cujus horrentes comæ
Maduere nardo? laude qui notas manus
Ad non virilem tympani movit sonum.

LYCUS.

Du moins il ne fut point exposé à la fureur des monstres ni des bêtes féroces.

AMPHITRYON.

Les premières flèches qu'il lança furent teintes du sang d'un dragon.

LYCUS.

Ignorez-vous les maux cruels qui assiégèrent l'enfance d'Hercule?

AMPHITRYON.

Le jeune Bacchus fut tiré du ventre de sa mère par un coup de foudre, et bientôt il prit place à côté du dieu qui lance le tonnerre. Mais quoi? le roi des cieux lui-même, qui ébranle les nuages, ne fut-il pas caché pendant son enfance dans un antre du mont Ida? Une si haute naissance ne va jamais sans de grandes infortunes, et l'honneur d'une céleste origine veut être chèrement payé.

LYCUS.

Là où vous voyez le malheur, sachez bien qu'il n'y a qu'un homme.

AMPHITRYON.

Là où vous voyez le courage, sachez bien qu'il n'y a point de malheur.

LYCUS.

Appelez-vous courageux celui qui, laissant tomber de ses épaules sa massue et la peau du lion de Némée, aux pieds d'une jeune fille, ne rougit pas de revêtir une robe de pourpre tyrienne? Appelez-vous courageux celui qui frotta de parfums sa rude chevelure? qui tira de ses mains guerrières les sons efféminés des tambours de

Mitra ferocem barbara frontem premens?

AMPHITRYON.

Non erubescit Bacchus effusus tener
Sparsisse crines, nec manu molli levem
Vibrare thyrsus, quum parum forti gradu
Auro decorum syrma barbarico trahit.
Post multa virtus opera laxari solet.

LYCUS.

Hoc Euryti fatetur eversi domus,
Pecorumque ritu virginum oppressi greges.
Hoc nulla Juno, nullus Eurystheus jubet :
Ipsius hæc sunt opera.

AMPHITRYON.

Non nosti omnia.

Ipsius opus est, cæstibus fractus suis
Eryx, et Eryci junctus Antæus Libys ;
Et qui hospitali cæde manantes foci
Bibere justum sanguinem Busiridis.
Ipsius opus est, vulneri et ferro obvius,
Mortem coactus, integer Cygnus, pati :
Nec unus una Geryon victus manu.
Eris inter istos ; qui tamen nullo stupro
Læsere thalamos.

LYCUS.

Quod Jovi, hoc regi licet :
Jovi dedisti conjugem, regi dabis.

Phrygie ? qui ceignit autour de son front terrible la mitre des Barbares ?

AMPHITRYON.

Bacchus ne rougit point de laisser flotter les anneaux de sa blonde chevelure, d'agiter dans ses jeunes mains les thyrses légers, en traînant dans sa marche efféminée les plis ondoyans de la robe longue et enrichie d'or des Barbares. Il faut bien qu'après de grands exploits le courage se repose.

LYCUS.

Oui, la maison d'Eurytus détruite, et ses cinquante filles brutalement violées, sont des monumens de ce repos. Ce sont là des exploits que ni Eurysthée ni Junon n'avaient commandés ; à lui seul en revient tout l'honneur.

AMPHITRYON.

Vous ne savez pas tout ; on peut citer d'autres traits qui n'appartiennent qu'à lui seul, Eryx vaincu au combat du ceste, et tué avec ses propres armes, Antée, le roi des sables de Libye, subissant le même sort, le sang de Busiris justement répandu sur les autels qu'il arrosait du sang de ses hôtes. Ajoutez encore à sa gloire la défaite de Cygnus, qui, tout invulnérable, et tout inaccessible qu'il était aux coups, périt néanmoins sous le bras d'Hercule, sans blessure ; et le triple Géryon trois fois vaincu par ce puissant adversaire. Vous partagerez le sort de ces criminels dont aucun cependant n'avait souillé sa couche par l'adultère.

LYCUS.

Ce que peut Jupiter, un roi le peut. Vous avez donné une épouse à Jupiter, vous m'en donnerez une aussi.

Et te magistro non novum hoc discet nurus,
Etiam viro probante, meliorem sequi.
Sin copulari pertinax tædis negat;
Vel ex coacta nobilem partum feram.

MEGARA.

Umbrae Creontis, et Penates Labdaci,
Et nuptiales impii OEdipodæ faces,
Nunc solita nostro fata conjugio date.
Nunc, nunc cruentæ regis Ægypti nurus,
Adeste, multo sanguine infectæ manus.
Deest una numero Danais: explebo nefas.

LYCUS.

Conjugia quoniam pervicax nostra abnuis,
Regemque terres, sceptrâ quid possint, scies.
Complectere aras, nullus eripiet deus
Te mihi; nec, orbe si remolito queat
Ad supera victor numina Alcides vehi.
Congerite silvas: templa supplicibus suis
Injecta flagrent; conjugem et totum gregem
Consumat unus igne subjecto rogas.

AMPHITRYON.

Hoc munus a te genitor Alcidæ peto,
Rogare quod me deceat, ut primus cadam.

LYCUS.

Qui morte cunctos luere supplicium jubet,

Personne, mieux que vous, ne peut apprendre à votre belle-fille à choisir le plus digne, avec l'approbation même de son mari. Au reste, si elle refuse d'allumer avec moi le flambeau de l'hyménée, j'emploierai la force, et j'en aurai toujours des enfans de race illustre.

MÉGARE.

Mânes de Créon, dieux domestiques de Labdacus, torches nuptiales de l'incestueux OEdipe, attachez à cet hymen les destinées héréditaires de notre famille. Cruelles fiancées des fils d'Égyptus, venez, avec le sang qui découle de vos mains homicides; une seule d'entre vous a manqué au crime; je ferai ce qu'elle n'a pas voulu faire.

LYCUS.

Puisque vous repoussez obstinément l'hymen que je vous propose, et que vous menacez votre roi, vous apprendrez à connaître ma puissance. Embrassez les autels, aucune divinité ne vous arrachera de mes mains, pas même Hercule, quand il pourrait soulever la terre qui l'écrase de son poids, et remonter vainqueur au séjour des vivans. Apportez ici les dépouilles des forêts, que ce temple s'embrace, et tombe sur la tête des supplians qui y cherchent un refuge; qu'il devienne un bûcher où la femme d'Hercule et tous ses enfans périssent consumés.

AMPHITRYON.

Je ne vous demande qu'une seule grâce, et, comme père d'Hercule, j'ai le droit de la demander, c'est de périr le premier.

LYCUS.

N'infliger à tous qu'un supplice commun, la mort,

Nescit tyrannus esse : diversa irroga ;
Miserum veta perire , felicem jube.
Ego , dum cremandis trabibus accrescit rogas ,
Sacro regentem maria votivo colam.

AMPHITRYON.

Proh numinum vis summa , proh cælestium
Rector parensque , cujus excussis tremunt
Humana telis , impiam regis feri
Compesce dextram ! quid deos frustra precor ?
Ubicunque es , audi , nate. Cur subito labant
Agitata motu templa ? cur mugit solum ?
Infernus imo sonuit e fundo fragor.
Audimur : est , est sonitus Herculei gradus.

SCENA IV.

CHORUS THEBANORUM.

O fortuna viris invida fortibus ,
Quam non æqua bonis præmia dividis !
Eurystheus facili regnet in otio :
Alcmena genitus bella per omnia
Monstris exagitet cælifera manum ;
Serpentis resecat colla feracia ;
Deceptis referat mala sororibus ,
Quum somno dederit pervigiles genas
Pomis divitibus præpositus draco.
Intravit Scythiæ multivagas domos ,

c'est ne savoir pas jouir de la tyrannie. Il faut varier les peines. Il faut condamner les malheureux à vivre, et les heureux à mourir. — Pendant qu'on amasse ici le bois qui doit servir à brûler ce temple, je vais offrir au dieu des mers le sacrifice que je lui ai promis.

AMPHITRYON.

O toi, le souverain des dieux ! ô toi, le père et le maître des Immortels ! toi, dont les traits enflammés font trembler la terre, arrête la main sacrilège de ce roi cruel ! Mais pourquoi adresser aux dieux de vaines prières ? où que tu sois, mon fils, écoute-moi ! Quel puissance inconnue ébranle tout à coup les fondemens de ce temple ? Pourquoi ce mugissement sourd qui sort de la terre ? Un bruit infernal s'échappe du fond de ses entrailles. Je suis exaucé ; j'entends, oui j'entends retentir les pas d'Hercule.

SCÈNE IV.

CHOEUR DE THÉBAINS.

O fortune jalouse des grands courages, que tu sais mal récompenser la vertu ! Tu donnes à Eurysthée un règne heureux et tranquille ; tandis que le fils d'Alcmène, occupé sans cesse à de nouveaux combats, fatigue, à tuer des monstres, ses mains qui ont porté les cieux : il lui faut couper les mille têtes renaissantes de l'hydre de Lerne, dérober les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir endormi le dragon, gardien vigilant de ce précieux trésor. Il pénètre dans le désert des Scythes errans qui vivent comme étrangers sur la terre de

Et gentes patriis sedibus hospitas ;
Calcavitque freti terga rigentia ,
Et mutis tacitum litoribus mare.
Illic dura carent æquora fluctibus ;
Et, qua plena rates carbasa tenderant ,
Intonsis teritur semita Sarmatis.
Stat pontus vicibus mobilis annuis ,
Navem nunc facilis , nunc equitem pati.
Illic quæ viduis gentibus imperat ,
Aurato religans ilia balteo ,
Detraxit spoliū nobile corpori ,
Et peltam, et nivei vincula pectoris ,
Victorem posito suspiciens genu.
Qua spe præcipites actus ad inferos ,
Audax ire vias irremeabiles ,
Vidisti Siculæ regna Proserpinæ ?
Illic nulla Noto , nulla Favonio
Consurgunt tumidis fluctibus æquora.
Non illic geminum Tyndaridæ genus
Succurrunt timidis sidera navibus.
Stat nigro pelagus gurgite languidum ;
Et, quum Mors avidis pallida dentibus
Gentes innumeras Manibus intulit ,
Uno tot populi remige transeunt.
Evinças utinam jura feræ Stygis ,
Parcarumque colos non revocabiles !
Hic, qui rex populis pluribus imperat ,
Bello quum peteres Nestoream Pylon ,
Tecum conseruit pestiferas manus ,
Telum tergemina cuspide præferens :

leurs aïeux. Il affronte les glaces d'une mer effrayante dont les flots dorment sans bruit sur les grèves silencieuses; mer affreuse et durcie, qui n'a point de vagues mouvantes, qui, après avoir porté des navires aux voiles enflées, présente une route solide et ferme aux Sarmates sauvages; et qui, par une étrange révolution, suivant les époques de l'année, se courbe tantôt sous le sillon du vaisseau, tantôt sous les pas du coursier. C'est dans ces déserts que la reine des vierges belliqueuses du Thermodon, qui ceint d'un baudrier d'or ses flancs généreux, a détaché de son corps ce précieux ornement, et son bouclier, et l'écharpe qui couvrait son sein d'albâtre, pour les déposer aux pieds de son vainqueur.

Mais quel espoir te poussait dans l'abîme profond du Ténare? quelle imprudente audace entraînait tes pas dans le sentier sans retour qui mène au sombre royaume de Proserpine? là, point de mers dont le Notus ou le Zéphyr soulèvent les flots roulans. Là, ne brillent point les deux frères d'Hélène, astres chers aux pâles matelots. Là, croupissent les eaux noires et dormantes du fleuve infernal; et les générations sans nombre que la mort pâle et dévorante amène sur ses bords, n'ont besoin que d'un seul nocher pour les passer toutes dans sa barque. Ah! puisses-tu vaincre les fatales puissances de l'enfer, et braver les fuseaux des Parques impitoyables! Déjà, quand tu portas la guerre contre Pylos, patrie du vieux Nestor, le roi des Ombres se mit en bataille contre toi, brandissant de sa main funeste une lance à trois dards. Mais il prit la fuite, légèrement blessé, et le roi de la mort craignit lui-même de mourir.

Effugit tenui vulnere saucius ,
Et mortis dominus pertimuit mori.
Fatum rumpe manu : tristibus inferis
Prospectus pateat lucis , et invius
Limes det faciles ad superos vias.
Immites potuit flectere cantibus
Umbrarum dominos, et prece supplici
Orpheus , Eurydicen dum repetit suam.
Quæ silvas et aves saxaque traxerat
Ars , quæ præbuerat fluminibus moras ,
Ad cujus sonitum constiterant feræ ,
Mulcet non solitis vocibus inferos ,
Et surdis resonat clarius in locis.
Deflent Eurydicen Threiciæ nurus ,
Deflent et lacrymis difficiles dei ;
Et qui fronte nimis crimina tetrica
Quærunt , ac veteres excutiunt reos ,
Flentes Eurydicen juridici sedent.
Tandem mortis, ait , « Vincimur , » arbiter :
« Evade ad superos , lege tamen data :
« Tu post terga tui perge viri comes ;
« Tu non ante tuam respice conjugem ,
« Quam quum clara deos obtulerit dies ,
« Spartanique aderit janua Tænari. »
Odit verus amor , nec patitur moras.
Munus , dum properat cernere , perdidit.
Quæ vinci potuit regia carmine ,
Hæc vinci poterit regia viribus.

Brise les lois du trépas ; fais descendre le jour dans le sombre abîme des enfers, et que ses portes infranchissables deviennent une voie facile pour remonter vers la terre des vivans. Orphée a bien su par ses chants et par ses prières attendrir les inflexibles souverains des Mânes, et les forcer à lui rendre son Eurydice. Cette lyre enchantresse qui entraînait les oiseaux, les bois, les rochers, qui suspendait le cours des fleuves, qui forçait les bêtes farouches à s'arrêter pour l'entendre, charme les enfers par des sons inconnus, et résonne avec plus de puissance dans les sourdes cavités du Tartare. Les beautés de la Thrace pleurent Eurydice, les divinités insensibles de l'enfer la pleurent aussi ; les trois juges même, qui, d'un front si sévère, interrogent les coupables et recherchent les crimes, pleurent sur leurs sièges. Enfin le roi de la mort s'écrie : « Je cède ; remonte vers la vie, mais à une condition : tu marcheras derrière ton époux, et lui ne se retournera pas pour te regarder, avant d'être arrivé à la clarté des cieus et d'avoir touché la porte du Ténare, voisin de Lacédémone. » Hélas ! le véritable amour ne sait pas attendre ni souffrir aucun délai ; trop pressé de voir sa beauté rendue, Orphée la perd une seconde fois. Si la cour de Pluton a pu se laisser vaincre à la puissance de l'harmonie, elle doit céder à la force d'un héros.

ACTUS TERTIUS.

SCENA I.

HERCULES.

O lucis alme rector, et cæli decus,
Qui alterna curru spatia flammifero ambiens,
Illustre lætis exseris terris caput,
Da, Phœbe, veniam, si quid illicitum tui
Videre vultus : jussus in lucem extuli
Arcana mundi. Tuque cælestum arbiter
Parensque, visus fulmine opposito tege;
Et tu secundo maria qui sceptro regis,
Imas pete undas. Quisquis ex alto aspicit
Terrena, facie pollui metuens nova,
Aciam reflectat, oraque in cælum erigat,
Portenta fugiens : hoc nefas cernant duo,
Qui advexit, et quæ jussit. In pœnas meas,
Atque in labores non satis terræ patent.
Junonis odio vidi inaccessa omnibus,
Ignota Phœbo, quæque deterior polus
Obscura diro spatia concessit Jovi;
Et si placerent tertiæ sortis loca,
Regnare potui. Noctis æternæ chaos,
Et nocte quiddam gravius, et tristes deos,

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HERCULE.

Dispensateur de la lumière, ornement du ciel, toi qui, le parcourant d'une extrémité jusqu'à l'autre sur ton char enflammé, réjouis la terre par l'éclat radieux de ton visage, pardonne, ô Soleil, si j'offre à tes yeux un spectacle qu'ils ne devraient point voir. Je ne fais qu'obéir en traînant à la lumière du jour les mystères du monde invisible. Et toi, père et souverain des dieux immortels, mets la foudre au devant de ton visage; et toi aussi, qui tiens sous ton sceptre le second empire, celui des mers, plonge-toi au sein de tes eaux profondes. Vous tous, dieux, qui du haut du ciel abaissez vos regards sur la terre, détournez vos yeux si vous ne voulez pas les souiller par l'aspect d'un objet étrange, et reportez-les vers les demeures étoilées pour ne pas voir un monstre inconnu. Il ne doit être regardé que par celui dont la main l'a traîné sur la terre, et par celle qui a commandé cet exploit. La terre ne suffit plus à mon châtiement et à mes épreuves; la haine de Junon m'a forcé d'entrer dans des profondeurs inaccessibles à tous les yeux, inconnues du soleil, cachées sous le pôle inférieur,

Et fata vici : morte contempta redii.
Quid restat aliud? vidi, et ostendi inferos.
Da, si quid ultra est; tam diu pateris manus
Cessare nostras, Juno? quæ vinci jubes?
Sed templa quare miles infestus tenet,
Limenque sacrum terror armorum obsidet?

SCENA II.

MEGARA, AMPHITRYON, HERCULES, THESEUS.

AMPHITRYON.

Utrumne visus vota decipiunt meos,
An ille domitor orbis, et Grajum decus,
Tristi silentem nubilo liquit domum?
Estne ille natus? membra lætitia stupent.
O nate! certa et sera Thebarum salus!
Teneone in auras editum, an vana fruor
Deceptus umbra? tunc es? agnosco toros,
Humerosque, et alto nobilem trunco manum.

HERCULES.

Unde iste, genitor, squalor, et lugubribus

ténébreux royaume du Jupiter souterrain. Si j'avais voulu régner sur cette troisième partie du monde, il ne tenait qu'à moi. J'ai vaincu le chaos de la nuit éternelle, et quelque chose de plus terrible encore, des dieux cruels, et l'inflexible destin. Je retourne vainqueur de la mort. Que me reste-t-il à entreprendre? j'ai vu et j'ai fait voir les enfers. Connais-tu quelque nouveau travail à m'imposer, ô Junon? Pourquoi laisser mes mains si long-temps oisives? quelle victoire vas-tu me demander? — Mais pourquoi des soldats entourent-ils ce temple, et d'où vient que la terreur en assiège les portes sacrées?

SCÈNE II.

MÉGARE, AMPHITRYON, HERCULE, THÉSÉE.

AMPHITRYON.

Est-ce une illusion de mes yeux trompés par mes désirs, ou Hercule, vainqueur du monde et l'orgueil de la Grèce, est-il remonté du noir séjour des Ombres silencieuses? Est-ce bien mon fils que je vois? Tout mon corps tressaille de joie. O mon fils, sûre mais tardive espérance de Thèbes! est-ce réellement toi qui m'es rendu sur la terre, ou n'est-ce qu'une ombre vaine qui m'abuse? Est-ce toi? Oui, je reconnais tes bras vigoureux, tes fortes épaules, et ta main chargée de ta noble massue.

HERCULE.

O mon père, que veut dire ce deuil qui m'environne,

Amicta conjux? unde tam fœdo obsiti
Pædore nati? quæ domum clades gravat?

AMPHITRYON.

Socer est peremptus : regna possedit Lycus ;
Natos , parentem , conjugem leto petit.

HERCULES.

Ingrata tellus ! nemo ad Herculeæ domus
Auxilia venit ? vidit hoc tantum nefas
Defensus orbis ? Cur diem questu tero ?
Mactetur hostis.

THESEUS.

Hanc ferat virtus notam ,
Fiatque summus hostis Alcidæ Lycus ?
Ad hauriendum sanguinem inimicum feror.

HERCULES.

Theseu , resiste , ne qua vis subita ingruat :
Me bella poscunt . Differ amplexus , parens ,
Conjuxque , differ : nuntiet Diti Lycus
Me jam redisse.

THESEUS.

Flabilem ex oculis fuga ,
Regina , vultum : tuque nato sospite
Lacrymas cadentes reprime : si novi Herculem ,
Lycus Creonti debitas pœnas dabit :
Lentum est , dabit , dat : hoc quoque est lentum , dedit.

et ces habits lugubres que porte mon épouse? Pourquoi ce honteux désordre dans la parure de nos enfans? Quel malheur est venu s'appesantir sur ma famille?

AMPHITRYON.

Ton beau-père a été tué : Lycus règne à sa place; la vie de tes enfans, de ton père, de ta femme, est par lui menacée.

HERCULE.

Terre ingrate! Personne n'est venu au secours de la famille d'Hercule? l'univers défendu par ces mains a pu voir avec indifférence un pareil attentat! Mais pourquoi perdre le temps en plaintes inutiles; il faut immoler mon ennemi.

THÉSÉE.

Ton courage doit-il recevoir un pareil affront? Lycus sera-t-il le dernier ennemi d'Hercule? Non, c'est moi qui cours verser le sang de ce misérable.

HERCULE.

Reste ici, cher Thésée, pour repousser toute attaque soudaine; moi, je vole au combat. Je recevrai plus tard vos embrassemens, ô mon père! et les tiens aussi, chère épouse. Il faut d'abord que Lycus aille porter à Pluton la nouvelle de mon retour en ces lieux.

THÉSÉE.

Reine, séchez ces pleurs qui défigurent votre visage; et vous, puisque votre fils est vivant, retenez les larmes qui tombent de vos yeux. Je connais Hercule : bientôt la mort de Lycus aura vengé celle de Créon; dire qu'il mourra, c'est trop peu; il meurt, que dis-je? non, mais il est déjà mort.

AMPHITRYON.

Votum secundet, qui potest, nostrum deus,
 Rebusque lapsis adsit. O magni comes
 Magnanime nati, pande virtutum ordinem;
 Quam longa mœstos ducat ad Manes via;
 Ut vincla tulerit dura Tartareus canis.

THESEUS.

Memorare cogis acta, securæ quoque
 Horrenda menti : vix adhuc certa est fides
 Vitalis auræ : torpet acies luminum,
 Hebetesque visus vix diem insuetum ferunt.

AMPHITRYON.

Pervince, Theseu, quidquid alto in pectore
 Remanet pavoris ; neve te fructu optimo
 Frauda laborum : quæ fuit durum pati,
 Meminisse dulce est : fare casus horridos.

THESEUS.

Fas omne mundi, teque dominantem precor
 Regno capaci, teque, quam tota irrita
 Quæsivit Ætna mater, ut jura abdita
 Et operta terris liceat impune eloqui.

Spartana tellus nobile attollit jugum,
 Densis ubi æquor Tænarus silvis premit :
 Hic ora solvit Ditis invisi domus,
 Hiatque rupes alta, et immenso specu

AMPHITRYON.

Que la divinité qui peut nous secourir soit propice à nos vœux, et nous relève de l'abaissement où nous sommes. Généreux compagnon de mon noble fils, racontez-nous la suite de ses hauts faits; dites-moi combien longue est la route qui mène au triste séjour des Mânes; et comment le chien du Tartare a pu être chargé de chaînes aussi pesantes.

THÉSÉE.

Quelque rassuré que je sois, les images du récit que vous me demandez me troublent encore : à peine suis-je certain de respirer l'air des vivans : mes yeux sont éblouis, et ma vue émoussée ne supporte que difficilement le vif éclat du jour dont elle avait perdu l'habitude.

AMPHITRYON.

Tâchez de vaincre, ô Thésée, ce reste de frayeur que vous portez encore au fond de l'âme; ne vous privez pas du plus précieux fruit de vos travaux : les périls sont durs à l'épreuve, mais doux au souvenir : redites-nous vos terribles aventures.

THÉSÉE.

Dieux suprêmes, et toi, souverain de l'immense empire des morts, et toi, que ta mère chercha en vain sur tout l'Etna, qu'il me soit permis de raconter impunément les secrets de l'abîme, et les mystères enfouis dans le sein profond de la terre.

Sur le sol de Sparte s'élève une montagne fameuse, le Ténare, qui projette sur la mer coulant à ses pieds l'ombre de ses noires forêts. Là s'ouvre l'entrée du royaume de Pluton; là, par la crevasse d'une roche pro-

Ingens vorago faucibus vastis patet,
Latumque pandit omnibus populis iter.
Non cæca tenebris incipit primo via :
Tenuis relictæ lucis a tergo nitor,
Fulgorque dubius solis afflicti cadit,
Et ludit aciem : nocte sic mista solet
Præbere lumen primus aut serus dies.
Hinc ampla vacuis spatia laxantur locis,
In quæ omne mersum pereat humanum genus.
Nec ire labor est ; ipsa deducit via :
Ut sæpe puppes æstus invitas rapit,
Sic pronus aer urget atque avidum chaos,
Gradumque retro flectere haud unquam sinunt
Umbrae tenaces. Intus immensi sinus
Placido quieta labitur Lethe vado,
Demitque curas : neve remeandi amplius
Pateat facultas, flexibus multis gravem
Involvit amnem. Qualis incerta vagus
Mæander unda ludit, et cedit sibi,
Instatque, dubius, litus an fontem petat.
Palus inertis fœda Cocyti jacet.
Hic vultur, illic luctifer bubo gemit,
Omenque triste resonat infaustæ strigis :
Horrent opaca fronde nigrantes comæ,
Taxo imminente, quam tenet segnis Sopor,
Famesque mœsta tabido rictu jacens,
Pudorque serus conscios vultus tegit ;
Metus, Pavorque, Funus, et frendens Dolor,
Aterque Luctus sequitur, et Morbus tremens,

fonde, se découvre une caverne immense aux flancs vastes et ténébreux, large route par où doivent passer toutes les générations humaines. L'entrée de cet abîme n'est pas entièrement obscurcie de ténèbres, on y trouve encore quelques rayons de la lumière qu'on a laissée derrière soi, et de pâles reflets d'un soleil blafard qui trompe la vue : c'est un demi-jour assez semblable à ce mélange de lumière et d'ombre qu'offre le crépuscule du soir, et celui du matin. A partir de là se déroulent des espaces infinis, dans lesquels toute la race humaine doit se perdre et disparaître. Il n'est pas difficile d'y pénétrer, la route elle-même vous conduit. Comme les courans emportent malgré eux les navigateurs, de même il y a là un certain courant de l'air qui vous presse de son poids ; l'avidité du Chaos vous attire, et les ténèbres venant à vous prendre ne vous permettent plus de revenir sur vos pas. Au centre de ce vaste abîme, coulent les flots pesans et paresseux du Léthé, qui portent avec eux l'oubli des maux de la vie ; et pour fermer aux Mânes le chemin du retour, ce fleuve tranquille étend partout ses mille bras en replis sinueux, imitant le cours bizarre et capricieux du Méandre, qui semble tantôt se chercher, tantôt se fuir lui-même, incertain s'il doit descendre à la mer, ou remonter vers sa source. Plus loin, s'étendent les eaux noires et dormantes du Cocyte. On n'entend là que le cri des vautours, le gémissement funèbre des hiboux, la voix sinistre de l'effraie. Là s'élèvent des forêts sombres et effrayantes que domine l'if funéraire : sous son ombrage se tient le Sommeil paresseux, la Faim tristement couchée à terre et la bouche béante, le Remords qui se couvre le

Et cincta ferro Bella : in extremo abdita
Iners Senectus adjuvat baculo gradum.

AMPHITRYON.

Estne aliqua tellus Cereris aut Bacchi ferax?

THESEUS.

Non prata viridi læta facie germinant,
Nec adulta leni fluctuat Zephyro seges;
Non ulla ramos silva pomiferos habet :
Sterilis profundi vastitas squallet soli,
Et fœda tellus torpet æterno situ;
Rerumque mœstus finis et mundi ultima :
Immotus aer hæret, et pigro sedet
Nox atra mundo ; cuncta mœrore horrida,
Ipsaque morte pejor est Mortis locus.

AMPHITRYON.

Quid, ille opaca qui regit sceptro loca,
Qua sede positus temperat populos leves?

THESEUS.

Est in recessu Tartari obscuro locus,
Quem gravibus umbris spissa caligo alligat.
A fonte discors manat hinc uno latex :
Alter, quieto similis (hunc jurant dei),
Tacente sacram devehens fluvio Styga :
At hic tumultu rapitur ingenti ferox,

visage pour n'y pas laisser voir ses crimes, la Peur, l'Épouvante, le Deuil, la Douleur frémissante, le noir Chagrin, la Maladie tremblante, et la Guerre homicide; puis, cachée en un coin, tout au fond, l'impuissante Vieillesse qui appuie d'un bâton ses pas chancelans.

AMPHITRYON.

Y a-t-il au moins quelque partie de ce sol affreux qui produise les dons de Cérès ou de Bacchus?

THÉSÉE.

Non, point de prés fleuris qui charment les yeux par leur douce verdure; point de moissons joyeusement balancées dans l'air par le souffle du Zéphyr, point d'arbres courbés sous le poids de leurs fruits. Ces lieux profonds n'offrent partout que l'image de la mort et de la stérilité: c'est une terre affreuse, éternellement inculte et désolée, la limite du monde où toute vie expire. L'air y est épais et immobile, une nuit sombre pèse lourdement sur ce monde engourdi: tout y respire la tristesse et l'horreur, et ce séjour de la Mort est plus hideux que la mort même.

AMPHITRYON.

Et le dieu qui règne sur ces demeures ténébreuses, où a-t-il son trône et le siège de son triste empire?

THÉSÉE.

Il est dans un obscur enfoncement du Tartare un espace enveloppé de brouillards épais et de sombres nuages. Là, d'une source commune, s'échappent deux fleuves bien différens: l'un, et c'est celui que les dieux prennent à témoin de leurs sermens, roule d'un cours tranquille et doux ses eaux sacrées; l'autre s'élance avec

Et saxa fluctu volvit, Acheron, inuius
Renavigari. Cingitur duplici vado
Adversa Ditis regia, atque ingens domus
Umbrante luco tegitur : hic vasto specu
Pendent tyranni limina : hoc umbris iter ;
Hæc porta regni : campus hanc circa jacet,
In quo superbo digerit vultu sedens
Animas recentes. Dira majestas deo,
Frons torva, fratrum quæ tamen speciem gerat
Gentisque tantæ : vultus est illi Jovis,
Sed fulminantis. Magna pars regni trucis
Est ipse dominus, cujus aspectus timet,
Quidquid timetur.

AMPHITRYON.

Verane est fama, inferis
Tâm sera reddi jura, et oblitos sui
Sceleris nocentes debitas pœnas dare ?
Quis iste veri rector atque æqui arbiter ?

THESEUS.

Non unus alta sede quæsitur sedens
Judicia trepidis sera sortitur reis.
Aditur illo Gnossius Minos foro ;
Rhadamanthus illo ; Thetidis hoc audit socer.
Quod quisque fecit, patitur : auctorem scelus
Repetit, suoque premitur exemplo nocens.
Vidi cruentos carcere includi duces,
Et impotentis terga plebeia manu

un fracas épouvantable, et entraîne des rochers dans ses flots, qu'il est impossible de remonter : c'est l'Achéron. Derrière s'élève le palais de Pluton, vaste demeure ombragée par un bois épais. Des rochers suspendus et creusés forment le vestibule immense de ce noir séjour : c'est le chemin des Mânes, et l'entrée du sombre royaume. Tout autour s'étend la plaine, où Pluton, fièrement assis sur son trône, reconnaît les âmes qui arrivent. Son visage est majestueux, mais terrible ; son front menaçant, mais empreint encore de la beauté de ses frères, et du cachet de sa haute origine : c'est Jupiter, mais Jupiter lançant la foudre. Il résume en lui presque tout le sombre empire qu'il tient sous sa puissance, et son regard fait trembler tout ce qui fait trembler les hommes.

AMPHITRYON.

Est-il vrai que la justice tardive saisit les coupables dans l'Enfer, et que les forfaits, oubliés de ceux même qui les avaient commis, y trouvent leur châtement ? Quel est le juge qui tient la balance de la justice et recherche la vérité ?

THÉSÉE.

Il n'y a pas un seul juge, mais plusieurs qui, assis sur des sièges élevés, prononcent enfin contre les coupables les sentences qu'ils ont méritées. Ici c'est le tribunal de Minos, là celui de Rhadamanthe, là celui du beau-père de Thétis. Les scélérats souffrent les maux qu'ils ont faits, le crime retourne à son auteur, et le coupable reçoit selon ses œuvres. J'ai vu des rois cruels plongés dans des cachots, et des tyrans impitoyables déchirés de

Scindi tyranni. Quisquis est placide potens,
Dominusque vitæ servat innocuas manus,
Et incruentum mitis imperium regit,
Animæque parcit, longa permensus diu
Felicis ævi spatia, vel cœlum petit,
Vel læta felix nemoris Elysii loca,
Judex futurus. Sanguine humano abstine,
Quicumque regnas : scelera taxantur modo
Majore vestra.

AMPHITRYON.

Certus inclusos tenet
Locus nocentes ? utque fert fama, impios
Supplicia vinclis sæva perpetuis domant ?

THESEUS.

Rapitur volucris tortus Ixion rota.
Cervice saxum grande Sisiphia sedet.
In amne medio faucibus siccis senex
Sectatur undas ; alluit mentum latex ;
Fidemque quum jam sæpe decepto dedit,
Perit unda in ore, poma destituunt famem.
Præbet volucris Tityos æternas dapes :
Urnasque frustra Danaides plenas gerunt.
Errant furentes impiæ Cadmeides ;
Terretque mensas avida Phineas avis.

AMPHITRYON.

Nunc ede nati nobilem pugnam mei.

verges par des mains plébéiennes. Mais le roi qui a uni la douceur à la puissance, qui, maître de la vie des hommes, a gardé ses mains pures, qui, au lieu de rougir de sang son sceptre pacifique, a respecté les jours de ses sujets, après avoir mesuré la carrière d'une vie longue et fortunée, il monte au ciel, ou, reçu dans les bocages rians de l'heureux Élysée, devient juge aux Enfers. Épargnez le sang des hommes, rois de la terre, car vous aurez à rendre un compte plus rigoureux.

AMPHITRYON.

Il est donc vrai qu'il y a aux Enfers un lieu réservé aux coupables, et que les impies, comme la renommée nous l'assure, y souffrent chargés de chaînes, et livrés à des tourmens éternels ?

THÉSÉE.

Là, Ixion tourne rapidement au branle de sa roue. Un énorme rocher presse la tête de Sisiphe. Tourmenté de la soif au milieu du fleuve dans lequel il est plongé, le vieux Tantale cherche en vain à saisir l'onde qui le fuit ; elle vient baigner son menton, et au moment où, tant de fois trompé dans son espérance, il croit la tenir, elle échappe à ses lèvres, ainsi que les fruits dont la présence irrite ses désirs. Un vautour affamé ronge éternellement le foie de Tityus ; les Danaïdes se fatiguent vainement à remplir leurs urnes ; les filles dénaturées de Cadmus s'agitent dans le même transport de fureur qui fit leur crime ; et les avides Harpies menacent toujours la table de Phinée.

AMPHITRYON.

Maintenant, racontez-moi le glorieux combat de mon

Patruī volentis munus; an spoliū refert?

THESEUS.

Ferale tardis imminet saxum vadis,
Stupente ubi unda, segne torpescit fretum:
Hunc servat amnem cultu et aspectu horridus,
Pavidosque Manes squalidus gestat senex;
Impexa pendet barba; deformem sinum
Nodus coerces; concavæ lucent genæ:
Regit ipse conto portitor longo ratem.

Hic onere vacuam litori puppim applicans
Repetebat umbras: poscit Alcides viam,
Cedente turba: dirus exclamat Charon:
« Quo pergis audax? siste properantem gradum. »
Non passus ullas natus Alcmēna moras,
Ipso coactum navitam conto domat,
Scanditque puppim: cymba populorum capax
Succubuit uni; sedit, et gravior ratis
Utrinque Lethen latere titubanti bibit.
Tunc victa trepidant monstra, Centauri truces,
Lapithæque multo in bella succensi mero.
Stygiæ paludis ultimos quærens sinus,
Fœcunda mergit capita Lernæus labos.

Post hæc avari Ditis apparet domus:
Hic sævus umbras territat Stygius canis,
Qui trina vasto capita concutiens sono
Regnum tuetur: sordidum tabo caput

fil. Cerbère, qu'il ramène, est-il un présent volontaire de son oncle, ou le trophée de sa victoire?

THÉSÉE.

Une roche funèbre domine les eaux dormantes du Styx, à l'endroit où son cours est si lent qu'il semble tout-à-fait immobile. Ce fleuve est gardé par un sombre vieillard dont l'aspect seul épouvante : c'est lui qui passe d'une rive à l'autre les Mânes tremblans ; sa barbe en désordre pend sur sa poitrine ; un nœud grossier ferme sa robe hideuse ; un feu sauvage brille dans ses yeux ardents et enfoncés ; lui-même tient en ses mains la longue rame qui lui sert à conduire sa barque.

Il la ramenait vide au rivage pour y prendre d'autres âmes : Hercule demande à passer, et les Ombres s'écartent devant lui. Où vas-tu, mortel audacieux ? arrête ! s'écrie l'outrageux Charon. Impatient de tout retard, le fils d'Alcmène saisit la rame du vieux nocher, l'en frappe, et s'élance dans sa barque ; cet esquif, assez fort pour porter les générations humaines, fléchit sous le poids du héros ; il s'assied, et les deux côtés de la barque surchargée et tremblante reçoivent l'eau du Léthé. La vue d'Hercule fait pâlir tous les monstres qu'il a vaincus, les cruels Centaures, et les Lapithes enivrés que le vin poussait aux combats. Pour trouver un asile dans les dernières profondeurs du Styx, l'hydre de Lerne enfonce à la fois sous les eaux toutes ses têtes renaissantes.

Alors se découvre le palais de l'avare Pluton : c'est là que le terrible chien des Enfers épouvante les Ombres, et, secouant ses trois têtes avec un bruit affreux, veille à la garde du noir empire. Des serpens lèchent l'écume

Lambunt colubræ : viperis horrent jubæ ;
Longusque torta sibilat cauda draco :
Par ira formæ. Sensit ut motus pedum ,
Attollit hirtas angue vibrato comas ,
Missumque captat aure subrecta sonum ,
Sentire et umbras solitus. Ut propior stetit
Jove natus , antro sedit incertus canis ,
Et uterque timuit. Ecce , latratu gravi
Loca muta terret : sibilat totos minax
Serpens per armos : vocis horrendæ fragor
Per ora missus terna felices quoque
Exterret umbras. Solvit a læva feros
Tunc ipse rictus , et Cleonæum caput
Opponit , ac se tegmine ingenti clepit :
Victrix magnum dextera robur gerens ,
Huc nunc et illuc verberare assiduo rotat :
Ingeminat ictus. Domitus infregit minas ,
Et cuncta lassus capita submitit canis ,
Antroque toto cessit.

Extimuit sedens

Uterque solio dominus , et duci jubet :
Me quoque petenti munus Alcidæ dedit.
Tunc gravia monstri colla permulcens manu
Adamante texto vincit : oblitus sui
Custos opaci pervigil regni canis

sanglante qui sort de ses trois gueules; des vipères se dressent parmi les poils de son cou; sa queue recourbée est un énorme dragon qui toujours siffle. La fureur de ce monstre répond à sa figure: à peine a-t-il entendu le bruit des pas d'un homme, que les serpens de son cou se dressent et se hérissent, et son oreille attentive cherche à recueillir le son qui la frappe, habituée qu'elle est à entendre même le pas silencieux des Ombres. Dès que le fils de Jupiter se fut approché, le monstre s'assit dans son antre, indécis et troublé. Les deux ennemis tremblèrent l'un devant l'autre. Tout à coup Cerbère pousse un aboiement affreux qui ébranle les muettes profondeurs de l'Enfer; les serpens dont il est couvert sifflent tous à la fois. Le son de cette voix horrible s'échappant de ses trois gueules porte l'effroi jusque parmi les Ombres heureuses. Hercule aussitôt ramène autour de son bras gauche une tête effroyable, à la gueule ouverte et menaçante, la tête du lion de Némée, et s'en couvre comme d'un large bouclier. Sa main droite est armée de sa forte massue, instrument de ses victoires; il la tourne rapidement de tous côtés, frappe et redouble ses coups. Cerbère, vaincu, tombe dans l'abattement; épuisé de lassitude, il incline à la fois ses trois têtes, et sort de son antre, qu'il abandonne au vainqueur.

A cette vue, Pluton et Proserpine se troublent sur leur trône, et laissent emmener Cerbère: ils accordent de plus ma liberté à la demande de votre fils. Hercule, caressant de la main les têtes furieuses du monstre qu'il a vaincu, les assujétit avec une chaîne de diamant. Oubliant sa fureur, le gardien vigilant du sombre empire

Componit aures timidus, et patiens trahi,
Herumque fassus, ore submisso obsequens
Utrumque cauda pulsat anguifera latus.
Postquam est ad oras Tænari ventum, et nitor
Percussit oculos lucis ignotæ, novos
Resumit animos vinctus, et vastas furens
Quassat catenas : pæne victorem abstulit
Pronumque retro vexit, et movit gradu.
Tunc et meas respexit Alcides manus :
Geminis uterque viribus tractum canem
Ira furentem, et bella tentantem irrita,
Intulimus orbi. Vidit ut clarum æthera,
Et pura nitidi spatia conspexit poli,
Oborta nox est, lumina in terram dedit,
Compressit oculos, et diem invisum expulit,
Aciemque retro flexit, atque omni petiit
Cervice terram : tum sub Herculea caput
Abscondit umbra.

Densa sed læto venit
Clamore turba, frontibus laurum gerens,
Magnique meritas Herculis laudes canit.

baisse timidement les oreilles, se laisse emmener, reconnaît son maître, se soumet à sa puissance, et le suit en agitant sans colère, autour de ses flancs, le dragon qui lui sert de queue. Mais arrivé à l'ouverture du Ténare, le vif éclat de la lumière céleste frappant ses yeux pour la première fois, il se ranime tout enchaîné qu'il est, et secoue violemment les chaînes qui l'accablent. Il est au moment d'entraîner son vainqueur, de le ramener en arrière, et de lui faire lâcher pied. Alcide réclame alors l'assistance de mon bras. Je joins mes forces aux siennes, et, après beaucoup d'efforts pour dompter la résistance de ce monstre qui se débattait entre nos bras plein de fureur et de violence, nous parvenons à le traîner sur la terre. A peine a-t-il vu le jour et cet océan de vive lumière qui flotte dans l'espace éthéré, c'est la nuit pour ses yeux ; il les attache à la terre, et les ferme afin d'échapper au jour qui le brûle ; il tourne ses têtes en arrière, les ramène vers la terre, et finit par les cacher sous l'ombre d'Hercule.

Mais j'entends les pas d'une multitude joyeuse et bruyante, qui, le front ceint de lauriers, célèbre les hauts faits du grand Alcide.

SCENA III.

CHORUS THEBANORUM.

Natus Eurystheus properante partu,
Jusserat mundi penetrare fundum :
Deerat hoc solum numero laborum ,
Tertiæ regem spoliare sortis.
Ausus et cæcos aditus inire ,
Ducit ad manes via qua remotos
Tristis , et silva metuenda nigra ,
Sed frequens magna comitante turba.
Quantus incedit populus per urbes
Ad novi ludos avidus theatri :
Quantus Eleum ruit ad Tonantem ,
Quinta quum sacrum revocavit æstas :
Quanta , quum longæ redit hora noctis ,
Crescere et somnos cupiens quietos
Libra , Phœbeos tenet æqua currus ,
Turba secretam Cererem frequentat ,
Et citi tectis properant relictis
Attici noctem celebrare mystæ :
Tanta per campos agitur silentes
Turba ! pars tarda gradiens senecta ,
Tristis , et longa satiata vita :
Pars adhuc currit melioris ævi ,
Virgines nondum thalamis jugatæ ,
Et comis nondum positus ephebi ,
Matris et nomen modo doctus infans.

SCÈNE III.

CHOEUR DE THÉBAINS.

Eurysthée, que Junon fit naître avant Hercule, avait ordonné à ce héros de pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs du monde : il ne lui manquait plus pour fermer la liste de ses travaux que de vaincre Pluton, roi de la troisième partie de l'univers. Hercule a eu l'audace de tenter le ténébreux passage qui mène au sombre pays des Mânes, voie funeste, et semée de noires forêts, mais fréquentée par la foule innombrable des âmes qui descendent aux enfers. Comme les habitans des villes s'empressent au théâtre, attirés par la nouveauté des jeux ; comme les peuples accourent aux combats d'Olympie, quand le cinquième été ramène les fêtes de Jupiter ; comme au retour des longues nuits, quand la Balance vient allonger les heures du sommeil et partage également le cours du soleil entre les deux hémisphères, la foule se rend aux mystérieux sacrifices de Cérès, et que les initiés de l'Attique sortent de leurs maisons pour célébrer les nocturnes cérémonies d'Éleusis ; telle et aussi nombreuse est la foule qui chemine sur la route silencieuse des enfers. Les uns se traînent à pas lents, sous le poids des années, tristes, et rassasiés de jours ; d'autres, plus jeunes, marchent aussi plus vite ; ce sont les vierges qui n'ont point connu les nœuds sacrés de l'hymen, des adolescens qui n'ont point coupé leur première chevelure, des enfans qui commencent à peine à bégayer le nom de

His datum solis, minus ut timerent,
Igne prælato relevare noctem.
Cæteri vadunt per opaca tristes;
Qualis est nobis animus, remota
Luce, quum mœstus sibi quisque sentit
Obrutum tota caput esse terra.
Stat chaos densum, tenebræque turpes,
Et color noctis malus, ac silentis
Otium mundi, vacuæque nubes.
Sera nos illo referat senectus:
Nemo ad id sero venit, unde nunquam,
Quum semel venit, potuit reverti.
Quid juvat durum properare fatum?
Omnis hæc magnis vaga turba terris
Ibit ad Manes, facietque inertis
Vela Cocyto. Tibi crescit omne,
Et quod Occasus videt, et quod Ortus:
Parce venturis; tibi, Mors, paramur:
Sis licet segnis; properamus ipsi.
Prima quæ vitam dedit hõra, carpit.

Thebis læta dies adest:
Aras tangite supplices;
Pingues cædite victimas:
Permixtæ maribus nurus
Solemnes agitent choros:
Cessent deposito jugo
Arvi fertilis incolæ.
Pax est Herculeæ manu
Auroram inter et Hesperum,

leur mère. A eux seuls, pour diminuer leur effroi, il est donné des flambeaux qui dissipent devant eux l'horreur des ténèbres. Les autres âmes cheminent dans la nuit, tristes comme nous le sommes, quand, loin du jour, nous sentons avec un douloureux serrement de cœur la terre tout entière peser sur nos têtes.

Là règne l'épais chaos, d'affreuses ténèbres, une nuit de couleur sinistre, un repos et un silence effrayans, des nuées vides et sans eau.

Puisse une lente vieillesse ne nous conduire que bien tard à cet affreux séjour, où l'on arrive toujours trop tôt puisqu'on n'en revient jamais ! Que sert de prévenir l'heure fatale ? Toute cette foule d'hommes, qui s'agite confusément sous le soleil, doit un jour descendre au séjour des Mânes, et passer l'eau stagnante du Cocyte. Du couchant à l'aurore, le genre humain croît tout entier comme une moisson que tu dois recueillir ; c'est pour toi qu'elle mûrit, ô Mort ! épargne du moins les générations futures : quand tu serais lente à venir, qu'importe, ne courons-nous pas nous-mêmes au devant de toi ? Le jour où nous recevons la vie, nous commençons à la perdre.

Ce jour est un jour de fête et de joie pour Thèbes. Empressez-vous autour des autels, et immolez de grasses victimes. Hommes et femmes, réunissez-vous pour former des danses solennelles. Que les habitans de nos riches campagnes laissent reposer leurs charrues. Le bras d'Hercule assure la paix au monde, depuis l'astre du matin jusqu'à l'étoile du couchant, et dans ces climats où le soleil, occupant le milieu du ciel, ne laisse point d'ombre autour des corps. Sur toute cette étendue que



Et qua sol medium tenens
Umbras corporibus negat.
Quodcunque alluitur solum
Longo Tethyos ambitu,
Alcidæ domuit labor.
Transvectus vada Tartari
Pacatis redit inferis.
Jam nullus superest timor :
Nil ultra jacet inferos.
Stantes sacrificus comas
Dilecta tege populo.

Téthys enferme de sa vaste ceinture, il n'y a plus rien qu'Alcide n'ait surmonté. Il a passé les fleuves du Tartare, et voici qu'il remonte vainqueur des enfers. Que craindre encore désormais ? Après les enfers il n'y a plus rien. Prêtre des dieux, faites pour son noble front une couronne du peuplier qu'il aime.

ACTUS QUARTUS.

SCENA I.

HERCULES, THESEUS, AMPHITRYON, MEGARA.

HERCULES.

Ultrice dextra fusus adverso Lycus
Terram cecidit ore: tum quisquis comes
Fuerat tyranni, jacuit et pœnæ comes.
Nunc sacra patri victor et superis feram,
Cæsisque meritas victimis aras colam.

Te, te, laborum socia et adjutrix, precor,
Belligera Pallas, cujus in læva ciet
Ægis feroces ore saxifico minas.
Adsit Lycurgi domitor et Rubri maris,
Tectam virenti cuspidem thyrsos gerens;
Geminumque numen, Phœbus et Phœbi soror.
Soror sagittis aptior, Phœbus lyræ;
Fraterque quisquis incolit cælum meus,
Non ex noverca frater.

Huc appellite

Greges opimos: quidquid Indorum seges,
Arabesque odoris quidquid arboribus legunt,

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HERCULE, THÉSÉE, AMPHITRYON, MÉGARE.

HERCULE.

Renversé par mon bras vengeur, Lycus a mordu la poussière : tous ceux qui avaient partagé sa tyrannie, ont aussi partagé son trépas. Maintenant je vais offrir des sacrifices à mon père et aux autres dieux, en reconnaissance de ma victoire, et immoler sur leurs autels les victimes qui leur sont dues.

Déesse des combats, ma compagne et mon appui dans mes travaux, toi dont la main gauche porte l'égide redoutable armée de la tête de la Gorgone, je t'invoque, ô Pallas ! Dieu vainqueur de Lycurgue, et conquérant de l'Inde, toi qui balances dans tes mains le thyrses orné de pampres verts, sois-moi propice. Apollon, dieu de la lyre, et toi, Diane, sa sœur, qui te plais à lancer des flèches rapides, vous tous mes frères, qui habitez l'Olympe, et qui ne devez pas le jour à la marâtre qui me poursuit de sa colère, écoutez mes vœux.

Qu'on amène ici les plus grasses victimes. Que les parfums de l'Inde, que l'encens de l'Arabie, brûlent sur les autels ; que leur douce vapeur s'élève en épais tourbil-

Conferte in aras ; pinguis exundet vapor.
 Populea nostras arbor exornet comas :
 Te ramus oleæ fronde gentili tegat,
 Theseu. Tonantem nostra adorabit manus :
 Tu conditores urbis , et silvestria
 Trucis antra Zethi, nobilis Dircen aquæ ,
 Laremque regis advenæ Tyrium coles.
 Date tura flammis.

AMPHITRYON.

Nate, manantes prius
 Manus cruenta cæde et hostili expia.

HERCULES.

Utinam cruorem capitis invisi deis
 Libare possem ! gratior nullus liquor
 Tinxisset aras ; victima haud ulla amplior
 Potest, magisque opima mactari Jovi,
 Quam rex iniquus.

AMPHITRYON.

Finiat genitor tuos
 Opta labores : detur aliquando otium,
 Quiesque fessis.

HERCULES.

Ipsè concipiam preces
 Jove meque dignas. Stet suo cælum loco,
 Tellusque et æther : astra inoffensos agant
 Æterna cursus : alta pax gentes alat :
 Ferrum omne teneat ruris innocui labor,
 Ensesque lateant : nulla tempestas fretum
 Violenta turbet : nullus irato Jove
 Exsiliat ignis : nullus hiberna nive

lons. Que les rameaux du peuplier se tressent en couronnes sur nos têtes; vous, Thésée, mettez autour de la vôtre l'olivier de la ville de Minerve; nous adorerons, nous, le maître du tonnerre; vos hommages s'adresseront aux fondateurs de Thèbes, à la grotte sauvage du belliqueux Zéthus, à la fontaine célèbre de Dircé, au dieu tyrien qu'un roi étranger apporta parmi nous. Jetez de l'encens sur les brasiers sacrés.

AMPHITRYON.

Mon fils, il faudrait d'abord purifier tes mains souillées de carnage et teintes du sang ennemi.

HERCULE.

Que ne puis-je au contraire offrir aux dieux le sang de cet homme impie! jamais libation plus agréable n'eût coulé sur un autel: la victime la plus méritoire et la plus acceptable qui puisse être sacrifiée à Jupiter, c'est un tyran.

AMPHITRYON.

Demande à ton père la fin de tes rudes travaux; prie-le de mettre un terme à tes fatigues.

HERCULE.

Je vais prononcer des vœux dignes de Jupiter et dignes de moi. Que le ciel, la terre et l'air maintiennent leur antique harmonie; que les astres accomplissent sans désordre leurs révolutions éternelles; qu'une profonde paix descende sur le monde; que le fer ne serve désormais qu'aux travaux innocens qui fécondent la terre; que l'épée disparaisse; plus de vents furieux qui soulèvent les flots, plus de foudres lancées par la main vengeresse

Nutritus agros amnis eversos trahat :
 Venena cessent : nulla nocituro gravis
 Succo tumescat herba ; non sævi ac truces
 Regnent tyranni. Si quod etiamnum est scelus
 Latura tellus , properet ; et si quod parat
 Monstrum , meum sit.....

Sed quid hoc? medium diem

Cinxere tenebræ : Phœbus obscuro meat
 Sine nube vultu. Quis diem retro fugat ,
 Agitque in ortus ? unde nox atrum caput
 Ignota profert ? unde tot stellæ polum
 Implent diurnæ ? Primus en noster labor
 Cæli refulget parte non minima Leo ,
 Iraque totus fervet , et morsus parat :
 Jam rapiet aliquod sidus : ingenti minax
 Stat ore , et ignes efflat , et rutilat jubam
 Cervice jactans : quidquid autumnus gravis ,
 Hiemsque gelido frigida spatio refert ,
 Uno impetu transiliet , et verni petet
 Frangetque Tauri colla.

AMPHITRYON.

Quod subitum hoc malum est ?
 Quo, nate, vultus huc et huc acres refers ?
 Acieque falsum turbida cælum vides ?

HERCULES.

Perdomita tellus , tumida cesserunt freta ,
 Inferna nostros regna sensere impetus :
 Immune cælum est ; dignus Alcidae labor.

de Jupiter ; que nul torrent grossi par les neiges de l'hiver ne déracine les moissons dans son cours ; plus de poisons, plus d'herbe malfaisante, aux sucS vénéneux et mortels ; plus de tyrans cruels et barbares. Si la terre cache encore dans son sein quelque monstre qui doive en sortir un jour, qu'elle se hâte ; que ce fléau paraisse, afin qu'il tombe sous la puissance de mon bras.

Mais quoi ? nous sommes au milieu du jour, et la nuit couvre le ciel. Le soleil pâlit, sans qu'aucun nuage le voile. Quelle puissance ramène le jour en arrière, et le fait rétrograder vers l'orient ? Pourquoi cette nuit profonde et inconnue ? que signifient ces étoiles qui brillent au ciel en plein midi ? le lion de Némée, dont la mort fut le premier de mes travaux, éclaire la plus belle partie du firmament ; il est tout étincelant de fureur, sa gueule s'ouvre comme pour dévorer quelque constellation ; sa tête se dresse avec menace ; le feu jaillit de ses naseaux, l'or de sa crinière fauve étincelle autour de son cou. Tous les astres qui ramènent le fertile automne, et ceux qui nous versent les frimas et les glaces de l'hiver, il va les franchir d'un bond, pour attaquer le signe du printemps, et briser la tête du Taureau.

AMPHITRYON.

D'où vient ce trouble soudain ? ô mon fils ! pourquoi porter çà et là tes yeux ardents, et quel est ce vertige qui change ainsi pour toi l'aspect du ciel ?

HERCULE.

J'ai soumis la terre, et vaincu les flots orageux ; l'enfer même a éprouvé ma puissance, le ciel seul ne la connaît pas encore : c'est une conquête digne de moi. Je vais

In alta mundi spatia sublimis ferar ;
 Petatur æther ; astra promittit pater.
 Quid si negaret ? Non capit terra Herculem ,
 Tandemque superis reddit. En ultro vocat
 Omnis deorum cœtus, et laxat fores ,
 Una vetante. Recipis, et reseras polum ?
 An contumacis januam mundi traho ?
 Dubitatur etiam ? vincla Saturno exuam ,
 Contraque patris impii regnum impotens
 Avum resolvam. Bella Titanes parent
 Me duce furentes : saxa cum silvis feram ,
 Rapiamque dextra plena Centauris juga.
 Jam monte gemino limitem ad superos agam.
 Videat sub Ossa Pelion Chiron suum :
 In cœlum Olympus tertio positus gradu
 Perveniet, aut mittetur.

AMPHITRYON.

Infandos procul
 Averte sensus : pectoris sani parum ,
 Magni tamen, compesce dementem impetum.

HERCULES.

Quid hoc ? gigantes arma pestiferi movent :
 Profugit umbras Tityos, ac lacerum gerens
 Et inane pectus, quam prope a cœlo stetit !
 Labat Cithæron, alta Pallene tremit,
 Macetumque Tempe : rapuit hic Pindi juga ;
 Hic rapuit OËten : sævit horrendum Mimas.
 Flammifera Eriunys verbere excusso sonat,

m'élever dans les plus hautes régions du monde céleste ; oui, montons jusqu'au séjour des dieux, Jupiter m'en permet l'entrée. Mais s'il me la refuse ? non, la terre ne peut me porter plus long-temps, elle doit enfin me rendre au ciel ma patrie. Voici que tous les dieux m'appellent de concert, et m'ouvrent les portes de l'Olympe ; Junon seule veut me les fermer. Laisse-moi entrer, ouvre-moi la porte, ô Junon, si tu ne veux pas que je la brise. Tu hésites encore ? je vais rompre les chaînes de Saturne, et lâcher ce vieux roi du ciel contre le fils impie qui l'a détrôné. Que les Titans furieux se préparent à recommencer la guerre, je leur servirai de chef ; j'arracherai les collines avec les forêts qui les couvrent, je déracinerai les montagnes habitées par les Centaures ; je les poserai l'une sur l'autre, comme des degrés pour monter au ciel. Chiron va voir l'Ossa dominer le Pélion ; l'Olympe sera le dernier échelon qui me portera, ou que je lancerai jusqu'au séjour des dieux.

AMPHITRYON.

Écarte, ô mon fils, ces coupables pensées. Ton cœur est noble, mais il s'égare ; hâte-toi de calmer cette fougue impétueuse.

HERCULE.

Que vois-je ? les Géans furieux se dressent tous en armes ! Tityus s'est échappé du séjour des Ombres, le sein déchiré, sans entrailles, et le voilà tout près du ciel ! le Cithéron s'ébranle, l'orgueilleuse Pallène tremble jusque dans ses fondemens, et toute la vallée de Tempé. Un des Titans a soulevé la cime du Pinde, un autre l'OËta. Mimas se livre à toute sa furie. La cruelle Érin-

Rogisque adustas propius ac propius sudes
 In ora tendit. Sæva Tisiphone caput
 Serpentibus vallata, post raptum canem
 Portam vacantem clausit opposita face.
 Sed ecce proles regis inimici latet,
 Lyci nefandum semen : in viso patri
 Hæc dextra jam vos reddet : excutiat leves
 Nervus sagittas : tela sic mitti decet
 Herculea.

AMPHITRYON.

Quo se cæcus impegit furor ?
 Vastum coactis flexit arcum cornibus,
 Pharetramque solvit : stridet emissa impetu
 Arundo ; medio spiculum collo fugit,
 Vulnere relicto.

HERCULÆS.

Cæteram prolem eruam,
 Omnesque latebras. Quid moror ? majus mihi
 Bellum Mycenis restat, ut Cyclopea
 Eversa manibus saxa nostris concidant.
 Huc eat et illuc aula disjecto objice,
 Rumpatque postes : columen impulsum labet.
 Perlucet omnis regia : hic video abditum
 Natum scelesti patris.

AMPHITRYON.

En, blandas manus
 Ad genua tendens, voce miseranda rogat.
 Scelus nefandum, triste, et adspectu horridum,
 Dextra precante rapuit, et circa furens

nys agite son fouet terrible, et, balançant dans ses mains des tisons ardens retirés des flammes d'un bûcher, elle en menace ma tête, et toujours de plus près. L'affreuse Tisiphone, avec sa chevelure de serpens, ferme avec sa torche enflammée la porte des enfers, restée sans défense depuis l'enlèvement de Cerbère. Mais j'aperçois ici cachés les enfans de Lycus, race coupable d'un tyran : je vais vous réunir à votre père ; deux flèches rapides vont partir de mon arc ; le but est digne de mes coups.

AMPHITRYON.

Où l'emporte son aveugle fureur ? il a ramené l'une vers l'autre les deux extrémités de son arc immense ; il prend une flèche dans son carquois ; elle s'échappe en sifflant, traverse par le milieu la tête de l'enfant, et n'y laisse que la blessure qu'elle a faite.

HERCULE.

Je découvrirai ce qui subsiste encore de cette race infâme, et ses retraites les mieux cachées. Mais pourquoi différer ? il me reste de plus grands coups à frapper, il me faut combattre Mycènes, et détruire de mes mains ses fortes murailles bâties par les Cyclopes. Allons, renversons ce palais, vain obstacle qui m'arrête, brisons ses portes, et les colonnes qui le soutiennent. Le voilà maintenant à jour ; et je découvre ici caché le fils d'un père abominable.

AMPHITRYON.

Le pauvre enfant lui demande grâce d'une voix timide en étendant vers lui ses petites mains suppliantes. O crime affreux, spectacle horrible et déchirant ! il l'a saisi par cette main qu'il lui tendait, l'a fait tourner trois

Bis ter rotatum misit : ast illi caput
 Sonuit ; cerebro tecta disperso madent.
 At misera parvum protegens natum sinu
 Megara , furenti similis , e latebris fugit.

HERCULES.

Licet Tonantis profuga condaris sinu ,
 Petet undecunque temet hæc dextra , et feret.

AMPHITRYON.

Quo misera pergis ? quam fugam , aut latebram petis ?
 Nullus salutis Hercule infenso est locus :
 Amplexere ipsum potius , et blanda prece
 Lenire tenta.

MEGARA.

Parce jam , conjux , precor ;
 Agnosce Megaram : natus hic vultus tuos
 Habitusque reddit : cernis ut tendat manus ?

HERCULES.

Teneo novercam : sequere , da pœnas mihi ,
 Jugoque pressum libera turpi Jovem.
 Sed ante matrem parvulum hoc monstrum occidat.

MEGARA.

Quo tendis amens ? sanguinem fundes tuum ?

AMPHITRYON.

Pavefactus infans igneo vultu patris .
 Perit ante vulnus : spiritum eripuit timor.

fois autour de sa tête, et l'a lancé avec fureur. La tête a retenti en se brisant contre la pierre, et la cervelle a jailli contre les murailles. Mais voici la malheureuse Mégare qui, tremblante et égarée, s'échappe de sa retraite en cachant dans son sein le plus jeune de ses enfans.

HERCULE.

Quand même tu pourrais fuir jusque dans les bras de Jupiter et t'y cacher, ma main saurait bien t'y atteindre et t'en arracher.

AMPHITRYON.

Où courez-vous, malheureuse! quelle retraite, quel asile pensez-vous chercher? il n'en est point au monde contre la fureur d'Hercule; jetez-vous plutôt dans ses bras, en essayant de le fléchir par de douces prières.

MÉGARE.

Grâce! ô mon époux, grâce! reconnais Mégare; cet enfant, c'est ta vivante image, c'est toi-même: vois-tu comme il te tend les mains?

HERCULE.

Cette cruelle marâtre est en ma puissance; viens, je vais te punir, et délivrer Jupiter du joug honteux que tu fais peser sur lui; mais avant la mère il faut tuer d'abord ce petit monstre.

MÉGARE.

Insensé, que vas-tu faire? c'est ton sang que tu vas répandre!

AMPHITRYON.

Le pauvre enfant est déjà mort, avant d'avoir été frappé, de la peur que lui causent les regards enflammés

In conjugem nunc clava libratur gravis.
Perfregit ossa : corpori trunco caput
Abest, nec usquam est. Cernere hoc audes nimis
Vivax senectus? si piget luctus, habes
Mortem paratam : pectus in tela indue,
Vel stipitem istum, cæde monstrorum illitum,
Converte : falsum ac nomini turpem tuo
Remove parentem, ne tuæ laudi obstrepat.

THESEUS.

Quo te ipse, senior, obvium morti ingeris?
Quo pergis amens? profuge, et obtectus late,
Unumque manibus aufer Herculeis scelus.

HERCULES.

Bene habet : pudendi regis excisa est domus.
Tibi hunc dicatum, maximi conjux Jovis,
Gregem cecidi : vota persolvi libens
Te digna ; et Argos victimas alias dabit.

AMPHITRYON.

Nondum litasti, nate : consumma sacrum.
Stat, ecce, ad aras hostia ; expectat manum
Cervice prona : præbeo, occurro, insequor ;
Macta. Quid hoc est? errat acies luminum,
Visusque mœror hebetat. En video Herculis
Manus trementes? Vultus in somnum cadit,
Et fessa cervix capite submisso labat :
Flexo genu jam totus ad terram ruit ;
Ut cæsa silvis ornus, aut portus mari
Datura moles. Vivis? an leto dedit

de son père ; il ne respire plus. Maintenant c'est contre son épouse qu'il brandit sa pesante massue ; il lui brise les os ; sa tête, séparée, manque au tronc, et ne peut se retrouver nulle part. O malheureuse et trop longue vieillesse ! peux-tu bien contempler ce spectacle ? Si ma douleur t'irrite, je suis prêt à mourir ; prends-moi pour but de tes flèches, ou tourne contre moi cette massue, couverte du sang des monstres ; délivre-toi d'un homme qui n'est pas ton père, et dont le nom déshonorerait ta gloire.

THÉSÉE.

Pourquoi, malheureux vieillard, vous offrir de vous-même à la mort ? que voulez-vous faire ? fuyez, cachez-vous, épargnez un crime à la main d'Hercule.

HERCULE.

C'est bien. J'ai entièrement détruit la famille d'un odieux tyran. C'est à toi, épouse de Jupiter, que je viens d'immoler ces victimes ; mes vœux étaient dignes de toi, je les accomplis sans regret ; je trouverai dans Argos d'autres victimes à t'offrir.

AMPHITRYON.

Ton sacrifice n'est pas complet, mon fils ; il faut l'achever. La victime est au pied des autels ; la tête inclinée, elle n'attend que la main qui doit l'immoler. Me voici, j'appelle, je provoque tes coups. Frappe donc. Mais quoi ! sa vue se trouble, un nuage de douleur se répand sur ses yeux, sa main tremble ! le sommeil descend sur lui, sa tête fatiguée s'incline et se penche sur sa poitrine. Ses genoux s'affaissent, et le voilà qui roule à terre de tout son poids, comme un orme qui tombe dans les forêts, comme une digue jetée à la mer pour y

Idem, tuos qui misit ad mortem, furor ?
Sopor est ; reciprocos spiritus motus agit.
Detur quieti tempus , ut somno gravi
Vis victa morbi pectus oppressum levet.
Removete, famuli, tela, ne repetat furens.

SCENA II.

CHORUS THEBANORUM.

Lugeat æther, magnusque parens
Ætheris alti, tellusque ferax,
Et vaga ponti mobilis unda.
Tuque ante omnes, qui per terras,
Tractusque maris fundis radios,
Noctemque fugas ore decoro,
Fervide Titan : obitus pariter
Tecum Alcides vidit et ortus,
Novitque tuas utrasque domos.
Solvite tantis animum monstris,
Solvite, superi : rectam in melius
Flectite mentem. Tuque, o domitor,
Somne, laborum, requies animi,
Pars humanæ melior vitæ,
Volucer, matris genus Astrææ,
Frater duræ languide Mortis,
Veris miscens falsa, futuri
Certus, et idem pessimus auctor :

former un port. Vis-tu, ou si ta fureur, qui t'a porté à détruire ta famille, t'a détruit toi-même? Il dort : on le sent vivre et respirer. Laissons-lui prendre quelques momens de repos, afin que le calme profond du sommeil apaise le trouble violent qui l'agite. Enlevez-lui ses armes, pour que sa fureur ne les reprenne pas au réveil.

SCENE II.

CHOEUR DE THÉBAINS.

Que le ciel et le dieu puissant qui le tient sous ses lois, que la terre féconde, et les flots mouvans de la mer prennent le deuil; et toi surtout, brillant Soleil, qui colores de tes feux la terre et les mers, et chasses les ténèbres devant l'éclat de tes rayons : de l'aurore au couchant, Hercule a suivi ta marche. Il connaît le lieu de ton lever et celui de ton coucher. Dieux suprêmes, dissipez les terribles visions qui l'obsèdent, et ramenez à la raison ses esprits égarés. Sommeil réparateur des maux, repos de l'âme, toi, la meilleure partie de l'existence humaine, fils ailé d'Astrée, et frère compatissant de la cruelle Mort, qui, mêlant l'erreur à la vérité, tantôt nous révelés, et tantôt nous caches les secrets de l'avenir : père de toutes choses, port assuré contre les orages de la vic, repos du jour, compagnon de la nuit, qui répands également tes dons sur le monarque et sur l'esclave, verse le baume adoucissant de tes pavots sur Hercule, et calme l'affreux désordre de son âme. Toi

Pater o rerum, portus vitæ,
Lucis requies, noctisque comes,
Qui par regi famuloque venis,
Placidus fessum lenisque fove.
Pavidum leti genus humanum
Cogis longam discere mortem;
Preme devinctum torpore gravi:
Sopor indomitos alliget artus;
Nec torva prius pectora linquat,
Quam mens repetat pristina cursum.
En, fusus humi, sæva feroci
Corde volutat somnia: nondum est
Tanti pestis superata mali;
Clavæque gravi lassum solitus
Mandare caput, quærit vacua
Pondera dextra, motu jactans
Brachia vano; nec adhuc omnes
Expulit æstus, sed, ut ingenti
Vexata Noto servat longos
Unda tumultus, et jam vento
Cessante tumet. Pelle insanos
Fluctus animi: redeat pietas,
Virtusque viro. Vel sit potius
Mens vesano concita motu:
Error cæcus, qua cœpit, eat;
Solutus te jam præstare potest
Furor insontem: proxima puris
Sors est manibus, nescire nefas.
Nunc Herculeis percussa sonent
Pectora palmis: mundum solitos

qui donne aux mortels tremblans à l'idée du trépas un avant-goût de la mort véritable, embrasse tout son corps de tes fortes étreintes ; qu'un assoupissement profond enchaîne ses bras invincibles, et ne cesse point de peser sur sa large poitrine jusqu'à ce que sa raison ait repris son cours accoutumé.

Le voilà étendu sur la terre ; des songes affreux s'agitent dans son cœur ; le transport furieux qui s'est emparé de lui n'est pas encore apaisé. Habitué à reposer sa tête fatiguée sur sa lourde massue, il étend vainement sa main pour la saisir, et ses bras s'agitent en mouvemens inutiles. Tout le feu de sa rage n'est pas éteint, mais l'orage gronde encore dans son âme, comme sur une mer qui, battue par des vents impétueux, conserve long-temps l'agitation de ses flots, et s'enfle encore lorsque déjà le vent ne la soulève plus. Apaise les vagues émues de son âme. Rends-lui sa douceur et sa vertu première. Ou plutôt laisse-lui le trouble de son cœur, et donne un libre cours à son triste délire. La folie seule ; ô Hercule, peut te justifier désormais. Après le bonheur de garder ses mains pures, c'en est un encore d'ignorer ses crimes.

Maintenant, malheureux, frappe à grands coups ta poitrine ; que ces mains victorieuses tournent leurs

Ferre lacertos verbera pulsent
Victrice manu : gemitus vastos
Audiat æther, audiat atri
Regina poli, vastisque ferox
Qui colla gerit vincta catenis,
Imo latitans Cerberus antro.
Resonet mœsto clamore chaos,
Latique patens unda profundi,
Et, qui melius tua tela tamen
Senserat, aer.

Pectora tantis obsessa malis
Non sunt ictu ferienda levi ;
Uno planctu tria regna sonent.
Et tu collo decus ac telum
Suspensa, diu fortis, arundo,
Pharetræque graves, date sæva fero
Verbera tergo : cædant humeros
Robora fortes, stipesque potens
Duris oneret pectora nodis :
Plangant tantos arma dolores.
Non vos patriæ laudis comites,
Ulti sævo vulnere reges,
Non Argiva membra palæstra
Flectere docti, fortes cæstu,
Fortesque manu, jam tamen ausi
Telum Scythici leve coryti
Missum certa librare manu,
Tutosque fuga figere cervos,
Nondumque feræ terga jubatæ,
Ite ad Stygios, umbræ, portus,

forces contre elles-mêmes, contre ces bras qui ont porté le monde. Que tes vastes gémissemens soient entendus au ciel, que la reine des enfers les entende, et qu'ils aillent frapper les oreilles du chien terrible, endormi au fond de son antre sous le poids des chaînes qui l'accablent. Que tes lugubres cris retentissent jusqu'au sein du chaos, dans l'abîme des mers profondes, et dans l'air que tu as fait résonner autrefois plus glorieusement au bruit de tes coups.

Ce n'est pas légèrement qu'il faut frapper un sein troublé par tant de remords affreux. Il faut que tes cris ébranlent à la fois le ciel, la terre et les enfers. Carquois long-temps glorieux, qu'il porte sur ses épaules comme un ornement et comme une force, et vous flèches puissantes, frappez-le donc à son tour, cet homme cruel; que sa massue lui serve à se meurtrir lui-même, et fasse retentir à grand bruit sa poitrine coupable. Que toutes ses armes deviennent les instrumens du supplice qu'il a mérité.

Tristes enfans, qui n'aviez pu, trop jeunes, suivre les traces de votre glorieux père, ni mettre à mort les cruels tyrans; qui n'aviez pu encore dresser vos membres aux luttres savantes de la Grèce, aux combats du ceste et du pugilat, qui du moins saviez déjà tendre l'arc léger du Scythe, et d'une flèche rapide, lancée d'une main sûre, frapper le cerf qui fuit devant le chasseur, mais non terrasser les lions à la crinière bondissante, allez, descendez vers les fleuves de l'enfer, innocentes victimes, immolées sur le seuil de la vie par la main criminelle de

Ite, innocuæ, quas in primo
Limine vitæ scelus oppressit
Patriusque furor; ite, infaustum
Genus, o pueri, noti per iter
Triste laboris; ite, iratos
 Visite reges.

vosre père furieux ; allez , pauvres enfans , suivez le sentier funeste , illustré par le plus noble des travaux d'Hercule , allez vous offrir aux maîtres irrités du sombre empire.

ACTUS QUINTUS.

SCENA I.

HERCULES, AMPHITRYON, THESEUS.

HERCULES.

Quis hic locus? quæ regio? quæ mundi plaga?
Ubi sum? sub ortu solis, an sub cardine
Glacialis Ursæ? numquid Hesperii maris
Extrema tellus hunc dat Oceano modum?
Quas trahimus auras? quod solum fesso subest?
Certe redimus: unde prostrata domo
Video cruenta corpora? an nondum exiit
Simulacra mens inferna? post reditus quoque
Oberrat oculos turba feralis meos.
Pudet fateri; paveo: nescio quod mihi,
Nescio quod animus grande præagit malum.
Ubi est parens? ubi illa natorum grege
Animosa conjux? cur latus lævum vacat
Spolio leonis? quonam abiit tegimen meum,
Idemque somno mollis Herculeo torus?
Ubi tela? ubi arcus? arma quis vivo mihi
Detrahere potuit? spolia quis tanta abstulit?
Ipsumque quis non Herculis somnum horruit?
Libet meum videre victorem, libet.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HERCULE, AMPHITRYON, THÉSÉE.

HERCULE.

Quel est ce lieu-ci ? quel est ce pays , quelle est cette partie du monde ? où suis-je donc ? sous les feux du soleil levant, ou vers les climats de l'Ourse glacée ? est-ce enfin la pointe d'Hespérie que je vois , et les rivages de la mer Occidentale ? quel est cet air que je respire ? quelle est la terre où je repose ? c'est bien à Thèbes que je suis ; mais pourquoi ce palais détruit, ces corps sanglans ? Est-ce que les spectres effrayans de l'enfer m'obsèderaient encore ? Oui, même après mon retour à la lumière, ces monstres funèbres s'agitent devant moi. Je suis honteux de l'avouer, j'ai peur ; je ne sais quel pressentiment fatal me trouble, et m'annonce d'affreux malheurs. Où est mon père, où est mon épouse, si fière de ses nombreux enfans ? Pourquoi n'ai-je plus à mon bras gauche la dépouille du lion de Némée ? Qu'est devenu ce trophée qui me donnait à la fois une cuirasse pour les combats, une couche molle pour le sommeil ? Où est mon arc ? où sont mes flèches ? qui a pu m'ôter mes armes à moi vivant ? Quel homme a pu ravir de telles dépouilles, et ne pas

Exsurge, victor, quem novum cælo pater
Genuit relicto; cujus in fœtu stetit
Nox longior, quam nostra. Quod cerno nefas?
Nati cruenta cæde confecti jacent;
Perempta conjux. Quis Lycus regnum obtinet?
Quis tanta Thebis scelera moliri ausus est,
Hercule reverso? Quisquis Ismeni loca,
Actæa quisquis arva, qui gemino mari
Pulsata Pelopis regna Dardanii colis,
Succurre, sævæ cladis auctorem indica.
Ruat ira in omnes: hostis est, quisquis mihi
Non monstrat hostem. Victor Alcidæ lates?
Procede, seu tu vindicas currus truces
Thracis cruenti, sive Geryonæ pecus,
Libyæve dominos: nulla pugnandi mora est:
En nudus adsto, vel meis armis licet
Petas inermem. Cur meos Theseus fugit
Paterque vultus? ora cur condunt sua?
Differte fletus: quis meos dederit neci
Omnes simul, profare. Quid, genitor, siles?
At tu ede, Theseu; sed tua, Theseu, fide.
Uterque tacitus ora pudibunda obtegit,
Furtimque lacrymas fundit. In tantis malis
Quid est pudendum? numquid Argivæ impotens
Dominator urbis, numquid infestum Lyci
Pereuntis agmen clade nos tanta obruit?
Per, te, meorum facinorum laudem, precor,
Genitor, tuique nominis semper mihi

trembler devant Hercule même endormi? Je veux connaître mon vainqueur, oui, je le veux.

Parais, noble rival, à qui mon père, désertant le ciel, a donné le jour après moi; dont la naissance a coûté au monde une plus longue nuit que celle où je suis né. Quelle horreur a frappé ma vue? mes enfans baignés dans leur sang, mon épouse égorgée! Quel nouveau Lycus s'est emparé du trône? qui a pu commettre un pareil forfait dans Thèbes, après que j'y suis rentré? Habitans des bords de l'Ismène, peuples de l'Attique, peuples du Péloponnèse que deux mers baignent de leurs flots, venez à mon secours, montrez-moi l'auteur de cet horrible carnage. Ma colère va tomber sur tous : celui qui ne me dénoncera pas mon ennemi, le deviendra lui-même. Vainqueur d'Alcide, tu te caches? Parais donc; que tu viennes venger le tyran cruel de la Thrace, ou Géryon, à qui j'ai ravi ses troupeaux, ou les deux rois de la Libye, je suis prêt à combattre: me voici tout nu, sans armes, quand tu devrais m'attaquer avec les miennes.

Mais pourquoi Thésée évite-t-il mes regards, et mon père aussi? Pourquoi se cachent-ils le visage? Retenez vos pleurs. Quel est l'assassin de toute ma famille? nommez-le-moi. Vous gardez le silence, ô mon père? Parle donc, toi, Thésée; parle, je l'exige de ta fidèle amitié.

Tous deux restent muets, se cachent le visage de honte, et me dérobent les larmes qui tombent de leurs yeux. Qu'y a-t-il dans ce malheur dont il faille rougir? Est-ce que le cruel tyran d'Argos, ou la faction de Lycus

Numen secundum, fare, quis fudit domum?
Cui præda jacui?

AMPHITRYON.

Tacita sic abeant mala.

HERCULES.

Ut inultus ego sim?

AMPHITRYON.

Sæpe vindicta obfuit.

HERCULES.

Quisquamne segnis tanta toleravit mala?

AMPHITRYON.

Majora quisquis timuit.

HERCULES.

His etiam, pater,

Quidquam timeri majus aut gravius potest?

AMPHITRYON.

Cladis tuæ pars ista, quam nosti, quæta est?

HERCULES.

Miserere, genitor : supplices tendo manus.

Quid hoc? manus refugit : hic errat scelus.

Unde hic cruor? quid illa puerili madens

Arundo leto, tincta Lernæa nece?

Jam tela video nostra, non quæro manum.

Quis potuit arcum flectere? aut quæ dextera

Sinuare nervum vix recedentem mihi?

vengeant la mort de son chef, nous auraient à ce point humiliés? O mon père! je vous en conjure, par mes nobles exploits, par votre nom que j'honore à l'égal de celui des dieux, parlez : quel est le destructeur de ma famille, le vainqueur qui m'a dépouillé?

AMPHITRYON.

Ne cherche point la cause de tes malheurs.

HERCULE.

Et rester sans vengeance?

AMPHITRYON.

La vengeance est souvent funeste.

HERCULE.

Un homme serait-il jamais assez lâche, pour souffrir patiemment de si grands maux?

AMPHITRYON.

Oui, dans la crainte de plus grands encore.

HERCULE.

Mais est-il possible, mon père, de craindre de plus grands, de plus affreux malheurs que les miens?

AMPHITRYON.

Ce que tu connais de tes malheurs, n'en est qu'une bien faible partie.

HERCULE.

Prenez pitié de moi, mon père; j'étends vers vous mes mains suppliantes. Mais quoi? il les repousse. Ah! le crime plane autour de moi. D'où vient ce sang? quelle est cette flèche, teinte du sang de cet enfant? elle fut teinte autrefois de celui de l'hydre de Lerne. Je reconnais mes traits : il n'est pas besoin de chercher la main qui les a lancés. Quel autre aurait pu tendre mon arc,

Ad vos revertor : genitor, hoc nostrum est scelus?

Tacuere ; nostrum est.

AMPHITRYON.

Luctus est istic tuus ;

· Crimen novercæ : casus hic culpa caret.

HERCULES.

Nunc parte ab omni, genitor, iratus tona ;

Oblite nostri, vindica sera manu

Saltem nepotes : stelliger mundus sonet,

Flammasque et hic et ille jaculetur polus :

Rupes ligatum Caspiæ corpus trahant,

Atque ales avida. Cur Promethei vacant

Scopuli? paretur vertice immenso feras

Volucresque pascens Caucasi abruptum latus,

Nudumque silvis. Illa, quæ pontum Scythen

Symplegas arctat, hinc et hinc vinctas manus

Distendat alto ; quumque revocata vice

In se coibunt, saxaque in cælum expriment

Actis utriusque rupibus medium mare,

Ego inquieta montium jaceam mora.

Quin structum acervans nemore congesto aggerem,

Cruore corpus impio sparsum cremo?

Sic, sic agendum est : inferis reddam Herculem.

AMPHITRYON.

Nondum tumultu pectus attonito caret.

et en ramener la corde qui cède à peine à l'effort de mon bras? Oh! je m'adresse à vous encore une fois, mon père; est-ce moi qui ai commis ce crime? Ils ne répondent pas; c'est bien moi.

AMPHITRYON.

A toi le malheur, à ta marâtre le crime; c'est un coup affreux dont tu ne dois pas t'accuser toi-même.

HERCULE.

O Jupiter! lance tes foudres de tous les points du ciel; tu m'as oublié, moi ton fils : que tout s'arme du moins pour venger mes enfans. Que la voûte étoilée s'ébranle, et que des carreaux de flammes partent à la fois de l'un et de l'autre pôle. Que mon corps enchaîné sur les roches caspiennes soit la proie d'un vautour avide. Pourquoi laisser vacante la place de Prométhée? il faut disposer pour mon supplice le sommet affreux du Caucase, montagne escarpée, sans forêts, pleine de bêtes et d'oiseaux féroces. Que mes deux bras, attachés aux deux Symplégades qui resserrent les flots de la mer de Scythie, s'étendent sur l'abîme; et quand ces deux roches viendront à se rapprocher, en lançant jusqu'aux nues les vagues pressées contre leurs flancs, je les empêcherai de se réunir, déchiré moi-même par leur choc éternel. Mais pourquoi ne pas former plutôt un immense bûcher, pour y verser mon sang impie, et me consumer dans les flammes? Oui, oui, c'est ce que je veux exécuter; je veux rendre Hercule aux enfers dont il s'est échappé.

AMPHITRYON.

Le trouble de son cœur n'est pas encore apaisé. Seu-

Mutavit iras ; quodque habet proprium furor,
In se ipse sævit.

HERCULES.

Dira Furiarum loca

Et inferorum carcer, et sonti plaga
Decreta turbæ, et si quod exsilium latet
Ulterius Erebo, Cerbero ignotum et mihi,
Huc me abde tellus : Tartari ad finem ultimum
Mansurus ibo. Pectus o nimium ferum !
Quis vos per omnem, liberi, sparsos domum
Deflere digne poterit ? hic durus malis
Lacrymare vultus nescit. Huc ense date ;
Date huc sagittas ; stipitem huc vastum date.
Tibi tela frangam nostra ; tibi nostros, puer,
Rumpemus arcus, ac tuis stipes gravis
Ardebit umbris ; ipsa Lernæis frequens
Phætra telis in tuos ibit rogos.
Dent arma pœnas : vos quoque infaustas meis
Cremabo telis, o novercales manus.

THESEUS.

Quis nomen unquam sceleris errori addidit ?

HERCULES.

Sæpe error ingens sceleris obtinuit locum.

THESEUS.

Nunc Hercule opus est : perfer hanc molem mali.

HERCULES.

Non sic furore cessit extinctus pudor,

lement sa colère a changé d'objet, et, par un effet naturel de la folie, c'est contre lui-même qu'elle se tourne.

HERCULE.

Sombre demeure des Furies, prison des enfers, cachots réservés aux coupables, lieux plus profonds que l'Érèbe, s'il en est, lieux inconnus de Cerbère et de moi, c'est dans vos ténèbres qu'il faut me cacher : je veux descendre dans les derniers gouffres du Tartare, pour n'en plus remonter. O cœur féroce et barbare ! pauvres enfans, semés en lambeaux par tout ce palais ! qui pourrait vous donner assez de larmes ? Mes yeux, indociles à la douleur, n'en savent point verser. Qu'on m'apporte une épée, qu'on me donne mes flèches et ma lourde massue. Pour toi je briserai mes flèches, ô mon fils ; pour toi je romprai mon arc ; pour toi je brûlerai cette massue qui servira de bois pour ton bûcher ; ce carquois même tout rempli de flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, je le jetterai dans les flammes. Il faut punir mes armes ; et vous, qui les avez déshonorées, je vous brûlerai aussi, mains fatales, instrumens de la haine de Junon.

THÉSÉE.

Qui donna jamais à l'erreur le nom de crime ?

HERCULE.

Quand l'erreur va si loin, elle est bien près du crime.

THÉSÉE.

C'est maintenant que tu dois déployer toute ta force, en portant le poids de ton infortune.

HERCULE.

La fureur ne m'a pas ôté encore toute honte, pour

Populos ut omnes impio aspectu fugem.
 Arma, arma, Theseu, flagito prope me mihi
 Subtracta reddi. Sana si mens est mihi,
 Referte manibus tela : si remanet furor,
 Pater, recede : mortis inveniam viam.

AMPHITRYON.

Per sancta generis sacra, per jus nominis
 Utrumque nostri, sive me altorem vocas,
 Seu tu parentem ; perque venerandos piis
 Canos, senectæ parce desertæ, precor,
 Annisque fessis : unicum lapsæ domus
 Firmamen, unum lumen afflicto malis
 Temet reserva. Nullus ex te contigit
 Fructus laborum : semper aut dubium mare,
 Aut monstra timui : quisquis in toto furit
 Rex sævus orbe, manibus, aut aris nocens,
 A me timetur : semper absentis pater
 Fructum tui, tactumque et aspectum peto.

HERCULES.

Cur animam in ista luce detineam amplius,
 Morerque, nihil est : cuncta jam amisi bona,
 Mentem, arma, famam, conjugem, natos, manus,
 Etiam furorem. Nemo polluto queat
 Animo mederi : morte sanandum est scelus.

AMPHITRYON.

Perimes parentem ?

que je veuille voir les hommes fuir tremblans à mon aspect. Mes armes ! Thésée, mes armes ! on me les a prises ; qu'elles me soient rendues à l'instant. Si j'ai recouvré ma raison , remettez-les-moi ; si ma folie dure encore , éloignez-vous , ô mon père : je saurai bien trouver le chemin de la mort.

AMPHITRYON.

Par le mystère de ta naissance , par le respect que tu me dois pour t'avoir mis au monde , ou seulement pour t'avoir élevé ; par ces cheveux blancs que tous les cœurs vertueux révèrent , je t'en conjure , épargne ma vieillesse délaissée , et la faiblesse de mes vieux ans. Conserve-toi comme l'unique appui de ma maison déchuë , comme la dernière consolation de mes disgrâces. Je n'ai recueilli jamais aucun fruit de tes travaux ; toujours il m'a fallu craindre les dangers de la mer , ou la fureur des monstres. S'il est dans le monde un roi barbare qui tue les hommes , ou verse leur sang sur ses autels , il me faut le redouter. Toujours privé de mon fils , je te demande enfin de m'accorder la joie de ta présence , le bonheur de te voir et de te presser dans mes bras.

HERCULE.

Je n'ai point de raison pour jouir plus long-temps de la lumière ; tous les liens qui pouvaient m'attacher à la vie sont brisés : esprit , armes , gloire , femme , enfans , valeur , j'ai tout perdu , jusqu'à ma fureur. Rien ne peut guérir la plaie de ma conscience : il n'y a de remède au crime que la mort.

AMPHITRYON.

Tu veux donc tuer aussi ton père ?

HERCULES.

Facere ne possim, occidam.

AMPHITRYON.

Genitore coram?

HERCULES.

Cernere hunc docui nefas.

AMPHITRYON.

Memoranda potius omnibus facta intuens,
Unius a te criminis veniam pete.

HERCULES.

Veniam dabit sibi ipse, qui nulli dedit?
Laudanda teci jussus, hoc unum meum est.
Succurre, genitor, sive te pietas movet,
Seu triste fatum, sive violatae decus
Virtutis: effer arma; vincatur mea
Fortuna dextra.

THESEUS.

Sunt quidem patriae preces
Satis efficaces; sed tamen nostro quoque
Movere fletu: surge, et adversa impetu
Perfringe solito: nunc tuum nulli imparem
Animum malo resume; nunc magna tibi
Virtute agendum est: Herculem frasci veta.

HERCULES.

Si vivo, feci scelera: si morior, tuli.
Purgare terras propero: jamdudum mihi
Monstrum impium, saevumque et immitte, ac ferum
Oberrat: agendum, dextra, conare aggredi

HERCULE.

C'est pour m'épargner ce malheur que je veux mourir.

AMPHITRYON.

Quoi ! sous mes yeux ?

HERCULE.

Je les ai rendus témoins d'un crime.

AMPHITRYON.

Tu dois plutôt, en considération de tant de beaux exploits, obtenir de toi-même le pardon du seul acte coupable que tes mains aient commis.

HERCULE.

Peut-on se pardonner à soi-même ce qu'on a toujours puni dans les autres ? Le bien que j'ai fait m'était commandé ; cet acte seul est de moi tout entier. Venez à mon aide, ô mon père, au nom de votre tendresse paternelle, au nom de ma triste destinée, au nom de cette gloire dont j'ai terni l'éclat. Mes armes ! que la mort du moins me dérobe aux coups de la fortune.

THÉSÉE.

Les prières d'un père ont sans doute assez de puissance ; mais pourtant, sois aussi touché de mes pleurs ; sors de cet abattement, et oppose au malheur ta force accoutumée ; reprends ce courage qui jamais ne plie sous l'infortune ; c'est le moment de montrer toute l'énergie de ton âme : il faut vaincre ta colère.

HERCULE.

Vivant, je reste criminel ; mort, je ne suis plus que malheureux. Hâtons-nous de purger la terre : depuis trop long-temps un monstre impie, cruel, féroce, implacable, attend mes coups ; allons, mon bras, il faut exé-

Ingens opus, labore bisseño amplius.
 Ignave, cessas, fortis in pueros modo,
 Pavidasque matres? Arma nisi dantur mihi,
 Aut omne Pindi Thracis excidam nemus,
 Bacchique lucos, et Cithæronis juga
 Mecum cremabo: tota cum domibus suis
 Dominisque tecta, cum deis templa omnibus
 Thèbana supra corpus excipiam meum,
 Atque urbe versa condar: et, si fortibus
 Leve pondus humeris mœnia immissa incident,
 Septemque opertus non satis portis premar,
 Onus omne, media parte quod mundi sedet,
 Dirimitque superos, in meum vertam caput.

AMPHITRYON.

Redde arma.

HERCULES.

Vox est digna genitore Herculis.

Hoc en peremptus spiculo cecidit puer.

AMPHITRYON.

Hoc Juno telum manibus emisit tuis.

HERCULES.

Hoc nunc ego utar.

AMPHITRYON.

Ecce, quam miserum metu

Cor palpitat, corpusque sollicitum ferit!

HERCULES.

Aptata arundo est.

AMPHITRYON.

Ecce jam facies scelus

euter le plus grand des exploits, celui qui doit effacer tes douze travaux. O lâche ! tu hésites ? tu n'as donc de courage que pour tuer des enfans et de faibles femmes ? Si mes armes ne me sont pas rendues, j'arracherai toute la forêt du Pinde, et je me brûlerai moi-même avec les bois sacrés de Bacchus, et tous les arbres du Cithéron. Je renverserai toute la ville de Thèbes, avec ses habitans ; ses temples, avec les dieux qui les habitent ; je périrai sous leur chute, je m'ensevelirai sous leurs débris, et si ses remparts croulans sont un poids trop léger pour mes fortes épaules, et que nos sept portes ne suffisent pas pour m'écraser de leurs ruines, je ferai tomber sur ma tête le poids énorme de toute cette partie du monde qui sépare le ciel des enfers.

AMPHITRYON.

Rendez-lui ses armes.

HERCULE.

A cette parole je reconnais mon père. Voici la flèche qui a percé mon enfant.

AMPHITRYON.

Oui, Junon l'a lancée par tes mains.

HERCULE.

Je vais m'en servir à mon tour.

AMPHITRYON.

Ah ! malheureux ! mon cœur se trouble, et s'agite avec violence dans mon sein.

HERCULE.

La flèche est disposée.

AMPHITRYON.

C'est sciemment, c'est volontairement que tu vas com-

Volens sciensque. Pande, quid fieri jubes?
 Nihil rogamus: noster in tuto est dolor:
 Natum potes servare tu solus mihi,
 Eripere nec tu: maximum evasi metum:
 Miserum haud potes me facere, felicem potes.
 Sic statue, quidquid statuis, ut causam tuam
 Famamque in arcto stare et ancipiti scias:
 Aut vivis, aut occidis. Hanc animam levem,
 Fessamque senio, nec minus quassam malis,
 In ore primo teneo.... Tam tarde patri
 Vitam dat aliquis? Non feram ulterius moram;
 Letale ferro pectus impresso induam:
 Hic, hic jacebit Hercules sani scelus.

HERCULES.

Jam parce, genitor, parce; jam revoca manum.
 Succumbe, virtus, perfer imperium patris.
 Eat ad labores hic quoque Herculeos labor;
 Vivamus: artus alleva affictos solo,
 Theseu, parentis; dextra contactus pios
 Scelerata refugit.

AMPHITRYON.

Hanc manum amplector libens:
 Hac nixus ibo, pectori hanc ægro admovens
 Pellam dolores.

HERCULES.

Quem locum profugis petam?
 Ubi me recondam? quave tellure obruam?
 Quis Tanais, aut quis Nilus, aut quis Persica

mettre ce crime. Eh bien ! dis donc ce que tu veux. Je ne te prie de rien : la mesure de mes maux est comblée, je ne puis plus craindre. Seul tu peux encore me conserver mon fils ; mais me l'enlever, tu ne le peux pas plus qu'un autre : le moment terrible est passé pour moi. Tu ne peux rien pour mon malheur ; mon bonheur seul est encore entre tes mains. Prends un parti ; mais songe , en le prenant , aux obligations sévères et étroites que t'imposent ta vie et ta gloire : il te faut vivre ou me tuer. Mon âme défaillante , non moins accablée par le malheur qu'affaiblie par l'âge , est déjà sur mes lèvres..... Un fils peut-il hésiter ainsi à donner la vie à son père ? Je n'attendrai pas plus long-temps ; cette épée va percer mon sein : je vais mourir , et tomber ici même , par la main d'Alcide , qui aura commis ce crime de sang-froid.

HERCULE.

Pardonnez , mon père ; pardonnez , arrêtez votre main. Humilie-toi , ô mon courage , et cède à la puissance paternelle. Ajoutez ce nouvel effort à la liste de mes premiers travaux ; je vivrai. Thésée , relève mon père abattu et renversé contre terre ; ma main criminelle craindrait de faire outrage à sa pureté.

AMPHITRYON.

Cette main , je veux la baiser , ô mon fils : elle soutiendra mes pas chancelans , je la mettrai sur mon cœur malade , et je guérirai ainsi mes douleurs.

HERCULE.

Où fuir ? où me cacher ? où chercher l'oubli du tombeau ? Les eaux du Tanais ou du Nil , les flots impétueux du Tigre ou du Rhin , ceux du Tage qui roule

Violentus unda Tigris, aut Rhenus ferox,
 Tagusve Ibera turbidus gaza fluens,
 Abluere dextram poterit? Arotoum licet
 Meotis in me gelida transfundat mare,
 Et tota Tethys per meas curvat manus,
 Hærebit altum facinus. In quas impius,
 Terras recedes? Ortum, an Occasum petes?
 Ubique notus perdidit exsilio locum.
 Me refugit orbis: astra transversos agunt
 Obliqua cursu: ipse Titan Cerberum
 Meliore vultu vidit. O fidum caput,
 Theseu, latebram quære longinquam, abditam;
 Quoniamque semper sceleris alieni arbiter
 Amas nocentes, gratiam meritis refer
 Vicemque nostris: redde me infernis, prece,
 Umbris reductum, meque subjectum tuis
 Restitue vinculis: ille me abscondet locus.....
 Sed et ille novit.

THESEUS.

Nostra te tellus manet.
 Illi solutam cæde Cradivus manum,
 Restituit armis: illa te, Alcida, vocat,
 Facere innocentes terra quæ superos solet.

de l'or avec son onde, suffiraient-ils jamais à purifier cette main ? quand les eaux méotides passeraient toutes sur moi, quand Thétis repandrait tous ses flots sur mes mains, la trace de mon crime ne s'effacerait pas. Misérable ! où vas-tu chercher un asile ? à l'orient ou à l'occident ? Connu partout, je ne trouverai nulle part un lieu d'exil. L'univers tout entier me repousse ; les astres se détournent dans leur cours, à mon aspect. Le Soleil a vu Cerbère avec moins d'horreur. Fidèle ami, cher Thésée, trouve-moi quelque retraite lointaine, inconnue des humains. Puisque c'est ton partage d'être toujours le complice des crimes des autres, et de t'attacher aux coupables, tu dois reconnaître mes bienfaits, et me payer de retour ; ramène-moi dans le séjour des Ombres, et je porterai, à ta place, le poids de tes chaînes ; l'enfer me servira d'asile..... Mais que dis-je ? l'enfer aussi me connaît.

THÉSÉE.

Mon pays t'offrira l'asile que tu cherches. C'est là que le dieu de la guerre purifiera tes mains sanglantes, et te rendra tes armes. Viens, Alcide, allons vers cette terre qui rend aux dieux mêmes leur innocence.

THYESTE.

DRAMATIS PERSONÆ.

THYESTES.

ATREUS.

TANTALUS.

MEGÆRA.

PLISTHENES, THYESTIS FILIUS.

CHORUS SENUM MYCENÆORUM.

TANTALUS, THYESTIS FILIUS, } mutæ personæ.

ALIUS THYESTIS FILIUS,

SATELLES, NUNTIUS.

PERSONNAGES.

THYESTE.

ATRÉE.

TANTALE.

MÉGÈRE.

PLISTHÈNES, FILS DE THYESTE.

CHOEUR DES VIEILLARDS DE MYCÈNES.

TANTALE, FILS DE THYESTE, } personnages muets.
UN AUTRE FILS DE THYESTE, }

UN GARDE et un MESSAGER.

ARGUMENTUM.

REGNANTE Mycenis Atreo, Thyestes ejus frater, imperii sibi vindicandi cupiditate correptus, aureum arietem, in cujus possessione fata regni reposita credebantur, per fraudem subduxerat, adjuvante Ærope regina, Atrei uxore, quam Thyestes in adulterium pellegerat. Inde dissidia bellumque inter fratres. Post varias fortunæ vices (nam ex hac ipsa tragœdia, v. 237, inferri potest erravisse aliquandiu Atreum, dejectum regno), Thyestes, ex solio simul et urbe pulsus, diu vitam traxerat miseram et inopem. Atreus vero ultionis ultra modum appetens, ut sceleri pœnam æquet, fingit se velle pristinam caritatem cum fratre restituere. Redit igitur Thyestes; et postquam pavidum nec adhuc fortunæ suæ confidentem Atreus simulato gaudio exceptit, natos ejus, pro obsidibus acceptos, ad aras trucidat, et epulandos genitori apponit, ipsumque eorum cruorem, vino commixtum, hauriendum præbet. Tum ultione exacta, cujus immanitatem sol horruisse dicitur, et refugo cursu damnavisse, Atreus fratri aperit exsultans quibus dapibus famem expleverit, et imprecantem irridet.

ARGUMENT.

PENDANT qu'Atrée régnait à Mycènes, Thyeste, son frère, pour satisfaire l'ambition qu'il avait de s'emparer du trône, avait soustrait frauduleusement le bélier d'or sur la possession duquel on croyait que reposait le destin de la royauté, aidé en cela par la reine Érope, femme d'Atrée, que Thyeste avait séduite : de là division et lutte entre les deux frères. Après des chances diverses (car d'après un passage de la tragédie, vers 237, on peut croire qu'Atrée fut quelque temps privé de la couronne et fugitif), Thyeste, chassé du trône et de Mycènes, avait traîné long-temps une vie pauvre et misérable. Mais Atrée, dominé par un désir immodéré de vengeance, pour égaler le châtiment de Thyeste à son crime, feint de vouloir rendre à son frère son ancienne amitié. Thyeste revient, tremblant d'abord, et défiant de son bonheur ; mais Atrée, l'ayant reçu avec de feintes démonstrations de joie, lui prend ses fils en ôtage, les immole sur les autels, les fait servir à table devant leur père, et lui donne même à boire de leur sang mêlé dans du vin. Après cette vengeance, dont l'horreur, dit-on, fit reculer le soleil, Atrée fait connaître à son frère quels mets on lui a servis, et se moque de ses imprécations.

L. ANNÆI SENECAE

THYESTES.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

UMBRA TANTALI, MEGÆRA.

TANTALUS.

Quis me inferorum sede ab infausta extrahit,
Avido fugaces ore captantem cibos?
Quis male deorum Tantalò vivas domos
Ostendit iterum? Pejus inventum est siti
Arente in undis aliquid, et pejus fame
Hiante semper? Sisyphi numquid lapis
Gestandus humeris lubricus nostris venit?
Aut membra celeri differens cursu rota?
Aut pœna Tityi, qui specu vasto patens
Visceribus atras pascit effossis aves,
Et nocte reparans quidquid amisit die,
Plenum recenti pabulum monstro jacet?

THYESTE

DE L. A. SÉNÈQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'OMBRE DE TANTALE, MÉGÈRE.

TANTALE.

QUELLE puissance m'arrache des enfers où mes lèvres avides cherchent vainement à saisir un aliment qui m'échappe toujours ? quelle divinité funeste ramène Tantale au séjour des vivans ? Aurait-on inventé pour moi quelque supplice plus affreux que cette soif brûlante au milieu des eaux, que cette faim toujours béante ? Est-ce que mes épaules doivent se courber sous le rocher roulant de Sisyphe ? Va-t-on m'étendre sur la roue dont le tournoiement rapide meurtrit les membres d'Ixion ? Me faut-il subir le châtement de Tityus qui, couché dans une vaste caverne, livre à de cruels vautours ses entrailles palpitantes, et qui, réparant chaque nuit la perte du

In quod malum transcribor? O quisquis nova
 Supplicia functis durus umbrarum arbiter
 Disponis, addi si quid ad pœnas potest,
 Quod ipse custos carceris diri horreat,
 Quod mœstus Acheron paveat, ad cuius metum
 Nos quoque tremamus, quære: jam nostra subit
 E stirpe turba, quæ suum vincat genus,
 Ac me innocentem faciat, et inausa audeat.
 Regione quidquid impia cessat loci,
 Complebo: nunquam stante Pelopea domo
 Minos vacabit.

MEGÆRA.

Perge, detestabilis

Umbra, et penates impios furiis age.
 Certetur omni scelere, et alterna vice
 Stringantur enses. Ne sit irarum modus
 ✓ Pudorve: mentes cæcus instiget furor;
 Rabies parentum duret, et longum nefas
 Eat in nepotes: nec vacet cuiquam vetus
 Odisse crimen; semper oriatur novum,
 Nec unum in uno; dumque punitur scelus,
 Crescat. Superbis fratribus regna excidant,
 Repetantque profugos: dubia violentæ domus
 Fortuna reges inter incertos labet:
 Miser ex potente fiat, ex misero potens,
 Fluctuque regnum casus assiduo ferat.
 Ob scelera pulsi, quum dabit patriam deus,

jour, offre sans cesse une proie nouvelle à l'insatiable faim des monstres qui le dévorent ? A quel nouveau tourment veut-on me faire passer ? O qui que tu sois, juge impitoyable des morts, chargé d'inventer des supplices pour les âmes coupables, s'il est possible d'ajouter à ceux que je viens de nommer, tâche d'en trouver un qui épouvante le gardien même du sombre empire, qui fasse trembler le noir Achéron, qui me glace moi-même de terreur. Il va sortir de ma famille une suite d'hommes coupables qui surpasseront les crimes de leurs pères, me feront paraître innocent au prix d'eux, et se souilleront d'attentats inouis. Toutes les places vacantes dans le séjour des impies, ma famille les remplira. Tant qu'il restera des Pélopidés, Minos n'aura point de relâche.

MÈRE.

Ombre funeste, va, souffle sur ton palais détesté la rage des Furies ; qu'il s'engage entre tes descendans une lutte de crimes, et qu'ils s'arment tour-à-tour du glaive homicide. Point de mesure à leur fureur, point de honte qui les arrête : qu'une aveugle colère s'empare de leurs esprits ; que la rage des pères ne s'éteigne point avec eux, mais que leurs crimes passent, comme un héritage, à leurs fils : qu'aucun d'eux n'ait le temps de se repentir d'un attentat commis, mais qu'il en commette chaque jour de nouveaux, et que le châtimement d'un crime soit un crime plus grand. Que ces frères orgueilleux descendent du trône pour y remonter de l'exil. Que le destin de cette famille cruelle flotte indécis entre deux rois. Que le malheur succède à la puissance, la puissance au malheur ; et que leur royaume soit en proie à

In scelera redeant; sintque tam invisi omnibus,
Quam sibi. Nihil sit, ira quod vetitum putet :
Fratrem expavescat frater, et natum parens,
Natusque patrem : liberi pereant male ;
Pejus tamen nascantur : immineat viro
Infesta conjux. Bella trans pontum vehant :
Effusus omnes irriget terras cruor,
Supraque magnos gentium exsultet duces
Libido victrix. Impia stuprum in domo
Levissimum sit : fratris et fas et fides
Jusque omne pereat. Non sit a vestris malis
Immune cælum : cur micant stellæ polo,
Flammæque servant debitum mundo decus ?
Nox atra fiat, excidat cælo dies.
Misce penates : odia, cædes, funera
Arcesse, et imple Tantalo totam domum.
Ornetur altum columen, et lauro fores
Lætæ virescant : dignus adventu tuo
Splendescat ignis : Thracium fiat nefas
Majore numero. Dextra cur patruī vacat ?
Nondum Thyestes liberos deflet suos ?
Ecquando tollet, ignibus jam subditis
Spumante ahenō ? membra per partes eant
Discerpta : patrios polluat sanguis focos :
Epulæ instruantur. Non novi sceleris tibi
Conviva venies : liberum dedimus diem,
Tuamque ad istas solvimus mensas famem.
Jejunia exple : mixtus in Bacchum cruor
Spectante te potetur... Inveni dapes,
Quas ipse fugeres. Siste : quo præceps ruis ?

de continuelles révolutions. Que chassés de leur pays pour leurs crimes, ils n'y rentrent que pour en commettre de nouveaux, aussi insupportables aux autres qu'à eux-mêmes. Point de frein à leur fureur. Que le frère tremble devant le frère, le père devant le fils, le fils devant le père. Que la mort des enfans soit affreuse, mais surtout leur naissance. Que la femme attende aux jours de son mari. Qu'ils portent la guerre au delà des flots et que leur sang arrose tous les pays. Que l'orgueil de la victoire les porte à s'élever insolemment au dessus des autres chefs. Que l'adultère ne soit que la moindre tache de cette famille souillée; périssent la confiance, l'amour, tous les droits de la fraternité. Que le ciel même soit troublé par vos crimes : pourquoi ces étoiles qui brillent à sa voûte, et ces feux nocturnes qui laissent tomber sur le monde leur vive lumière? Qu'une nuit sombre les remplace, et que le jour s'éteigne. Bouleverse ton palais, évoque la haine, le meurtre, les funérailles; que le génie de Tantale remplisse toute sa maison. Il faut la parer comme pour un jour de fête, en orner le seuil de lauriers verts, y allumer un feu splendide pour célébrer dignement ton arrivée. Il faut y renouveler, mais avec plus de victimes, l'attentat de la Thrace. Pourquoi la main de cet oncle est-elle oisive? Pourquoi Thyeste ne pleure-t-il pas déjà ses enfans? Quand va-t-on les retirer de la chaudière écumante pour les lui servir? Que leurs membres soient mis en pièces, que le foyer paternel soit souillé de leur sang. Qu'on dresse la table, tu iras prendre part à ce festin du crime; il n'est pas nouveau pour toi. Je te donne un jour tout entier; pour ce repas, je

TANTALUS.

Ad stagna , et amnes , et recedentes aquas ,
Labrisque ab ipsis arboris plenæ fugas.
Abire in atrum carceris liceat mei
Cubile : liceat , si parum videor miser,
Mutare ripas : alveo medius tuo ,
Phlegethon , relinquer , igneo cinctus freto.
Quicumque pœnas lege factorum datas
Pati juberis ; quisquis exeso jaces
Pavidus sub antro , jamque venturi times
Montis ruinam ; quisquis avidorum feros
Rictus leonum , et dira Furiarum agmina
Implicitus horres ; quisquis immissas faces
Semiustus abigis , Tantali vocem excipe
Properantis ad vos : credite experto mihi,
Amate pœnas. Quando continget mihi
Effugere superos ?

MEGÆRA.

Ante perturba domum ,
Inferque tecum prælia , et ferri malum
Regibus amorem : concute insano ferum
Pectus tumultu.

TANTALUS.

Me pati pœnas decet ,
Non esse pœnam. Mittor , ut dirus vapor
Tellure rupta , vel gravem populis luem

permets à ta faim de se satisfaire. Sous tes yeux, on boira le sang mêlé avec le vin..... J'ai imaginé un repas à te faire fuir toi-même. — Arrête donc, où veux-tu courir ainsi ?

TANTALE.

A mes étangs, à mes fleuves, à mes eaux perfides, à ces fruits qui viennent jusque sur mes lèvres pour échapper toujours à ma faim dévorante. Laisse-moi rentrer dans ma triste prison, ou, si tu ne me trouves pas assez malheureux, fais-moi changer de fleuve ; plonge-moi dans les eaux du Phlégéthon, dans le cercle de ses vagues de feu. Vous tous que la loi du destin soumet aux plus affreux tourmens ; vous qui, cachés sous une voûte rongée par le temps, craignez la chute d'une montagne prête à vous écraser ; vous qu'épouvantent la dent cruelle des lions et le fouet des Furies qui vous environnent ; vous qui, à demi consumés, cherchez à repousser les torches brûlantes des filles de l'enfer, écoutez la voix de Tantale qui va se hâter de vous rejoindre ; croyez-en mon expérience, et félicitez-vous de votre part de douleurs. — Quand me sera-t-il permis de fuir les vivans ?

MÉGÈRE.

Quand tu auras porté le trouble dans ta maison, allumé la guerre, inspiré la rage des combats à ces deux rois, et rempli leurs âmes de transports furieux.

TANTALE.

C'est à moi de subir des peines, mais non d'en infliger. Ainsi donc je monte sur la terre comme une vapeur funeste exhalée de ses entrailles, comme une

Sparsura pestis : ducam in horrendum nefas
 Avus nepotes. Magne divorum parens ,
 Nosterque, quamvis pudeat, ingenti licet
 Taxata pœna lingua crucietur loquax,
 Nec hoc tacebo : moneo, ne sacra manus
 Violate cæde, neve furiali malo
 Aspergite aras. Stabo, et arcebo scelus....
 Quid ora terres verbere, et tortos ferox
 Minaris angues? quid famem infixam intimis
 Agitas medullis? flagrat incensum siti
 Cor, et perustis flamma visceribus micat.
 Sequor.

MEGÆRA.

Hunc, o, furorem divide in totam domum.
 Sic, sic ferantur, et suum infensi invicem
 Sitiant cruorem.... Sensit introitus tuos
 Dōmus, et nefando tota contactu horruit.
 Actum est abunde : gradere ad infernos specus,
 Annemque notum : jam tuum mœstæ pedem
 Terræ gravantur; cernis, ut fontes liquor
 Introrsus actus linquat, ut ripæ vacent,
 Ventusque raras igneus nubes ferat?
 Pallescit omnis arbor, ac nudus stetit
 Fugiente pomo ramus; et qui fluctibus
 Illinc propinquis Isthmos atque illinc fremit,
 Vicina gracili dividens terra vada,
 Longe remotos latus exaudit sonos.
 Jam Lerna retro cessit, et Phoronides

peste qui doit jeter partout des semences de mort. Il me faut pousser mes petits-fils à des crimes épouvantables, moi leur aïeul ! souverain père des dieux et le mien, quoiqu'il en coûte à ta gloire de l'avouer, je ne me retiendrai pas, et, malgré les châtimens réservés à ma langue indiscreète, je parlerai : Gardez-vous, ô mes enfans, de souiller vos mains par des meurtres sacrilèges, gardez-vous de verser le sang sur les autels. Je serai là, j'empêcherai les crimes..... Pourquoi ce redoutable fouet qui m'épouvante, ces serpens qui se tordent menaçans à ma vue ? Pourquoi cet aiguillon de la faim pénètre-t-il jusqu'à la moelle de mes os ? Ma poitrine desséchée par la soif s'irrite et s'enflamme, un feu s'allume au fond de mes entrailles brûlées. Je te suis.

MÈRE.

Cette fureur qui te possède, répands-la sur ta famille entière. Qu'ils cèdent aux mêmes transports, que leur haine se change en une soif horrible qui les porte à boire le sang les uns des autres..... Ce palais s'est senti déjà de ton entrée, il s'est ému tout entier à ta fatale présence. Il suffit; retourne aux gouffres de l'enfer, au fleuve que tu connais. Déjà la terre attristée souffre sous tes pas criminels. Vois, l'eau des fontaines rentre sous le sol, les fleuves se tarissent, un vent de feu chasse à peine devant lui quelques nuages sans eau. Les arbres deviennent pâles, leur fruit se détache et la branche reste nue. L'isthme que deux mers pressent de leurs vagues retentissantes, et qui ne laisse entre elles qu'une terre étroite, s'est agrandi et n'entend plus que de loin le murmure des flots. Le marais de Lerne est desséché,

Latuere venæ : nec suas profert sacer
Alpheos undas , et Cithæronis juga
Stant parte nulla cana , deposita nive,
Timentque veterem nobiles Argi sitim.
En ipse Titan dubitat , an jubeat sequi
Cogatque habenis ire periturum diem.

SCENA II.

CHORUS.

Argos de superis si quis Achaicum ,
Pisæisque domos curribus inclytas ,
Isthmi si quis amat regna Corinthii ,
Et portus geminos , et mare dissidens ,
Si quis Taygeti conspicuas nives ,
Quas , quum Sarmaticus tempore frigido
In summis Boreas composuit jugis ,
Æstas veliferis solvit Etesiis ;
Quem tangit gelido flumine lucidus
Alpheos , stadio notus Olympico ;
Advertat placidum nūmen , et arceat ,
Alternæ scelerum ne redeant vices ;
Neu succedat avo deterior nepos ,
Et major placeat culpa minoribus.
Tandem lassa feros exuat impetus
Sicci progenies impia Tantali.

l'urne de l'Inachus n'a plus d'onde, les eaux saintes de l'Alphée se sont perdues sous la terre, les blancs sommets du Cithéron ne sont plus, il a perdu ses neiges, et le noble peuple d'Argos tremble que la sécheresse antique ne soit revenue. Le Soleil lui-même se trouble; il ne sait s'il doit poursuivre sa course, et guider encore la marche du jour prêt à s'éteindre.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Dieux qui veillez sur Argos l'achéenne, et sur Pise si fière de ses luttes olympiques, qui chérissez Corinthe, et son isthme, et son double port, et ses deux mers; qui regardez avec amour les sommets neigeux du Taygète dont la blanche couronne formée par le souffle de l'Aquilon se fond au printemps sous la chaude haleine des vents étésiens; divinité favorable aux claires eaux de l'Alphée qui baignent les sables d'Olympie; faites descendre la paix sur nous, empêchez le retour de cette lutte criminelle entre des frères. Ne permettez pas que l'aïeul soit remplacé par des petits-fils plus coupables encore, ni que la scélératesse des enfans efface les attentats du père. Que la postérité du malheureux Tantale se lasse enfin dans cette voie du crime. C'est assez de barbaries. Leur sombre fureur a passé par dessus toutes les lois, par dessus même tous les crimes connus. Myrtilé, qui avait trompé

Peccatum satis est : fas valuit nihil,
Aut commune nefas : proditus occidit
Deceptor domini Myrtilus, et fide
Vectus, qua tulerat, nobile reddidit
Mutato pelagus nomine; notior
Nulla est Ioniis fabula navibus.
Exceptus gladio parvulus impio
Dum currit patrium natus ad osculum,
Immatura focus victima concidit,
Divisusque tua est, Tantale, dextera,
Mensas ut strueres hospitibus deis.
Hos æterna fames prosequitur cibos,
Hos æterna sitis; nec dapibus feris
Decerni potuit pœna decentior.
Stat lusus vacuo gutture Tantalus :
Impendet capiti plurima noxio
Phineis avibus præda fugacior :
Hinc illinc gravidis frondibus incubat
Et curvata suis foetibus, ac tremens
Alludit patulis arbor hiatibus :
Hæc, quamvis avidus nec patiens moræ,
Deceptus toties tangere negligit,
Obliquatque oculos, oraque comprimit,
Incluisque famem dentibus alligat :
Sed tunc divitias omne nemus suas
Demittit propius, pomaque desuper
Insultant foliis mitia languidis,
Accenduntque famem, quæ jubet irritas
Exercere manus : has ubi protulit,
Et falli libuit, totus in arduum

son maître, fut à son tour trahi ; victime de la même perfidie qu'il avait montrée, son corps jeté dans la mer lui donna un nom nouveau ; il n'est point de récit mieux connu des navigateurs de la mer d'Ionie. Le jeune Pélops, comme il accourait dans les bras de son père, mourut frappé d'un glaive impie, et la main de Tantale déchira les membres de cette tendre victime pour les servir sur la table des dieux qu'il avait reçus dans son palais. Une faim sans repos, une soif éternelle, sont le prix de cet abominable festin. Il était impossible d'inventer une peine mieux appropriée à son crime. Toujours trompé dans ses désirs, le malheureux Tantale voit pendre au dessus de sa tête des fruits superbes, mais plus fugaces que les Harpyies. De chaque côté, un arbre laisse tomber ses branches courbées sous leur poids qui s'incline et se balance autour des lèvres béantes de ce malheureux affamé. Malgré sa faim, malgré l'affreux besoin qui le presse, trompé tant de fois, il ne cherche plus à saisir ces alimens perfides ; il détourne les yeux, tient ses lèvres fermées, serre les dents pour renfermer en lui-même la faim qui le dévore : mais à ce moment tous les arbres étalent plus près de lui leurs richesses, et leurs fruits se jouent mollement sur les branches flexibles ; ses désirs s'en irritent, ses mains se remettent à l'œuvre. A peine les a-t-il étendues pour saisir une nouvelle déception, que tout ce riche automne s'enlève et les arbres ont disparu. Une soif non moins horrible que sa faim le saisit à son tour : quand elle a bien enflammé son sang, et brûlé sa gorge comme un feu, le malheureux se penche

Autumnus rapitur, sylvaque mobilis.
Instat deinde sitis non levior fame;
Qua quum percaluit sanguis, et igneis
Exarsit facibus, stat miser obvios
Fluctus ore vocans, quos profugus latex
Avertit, sterili deficiens vado,
Conantemque sequi, deserit : hic bibit
Altum de rapido gurgite pulverem.

sur les eaux qui l'entourent, mais le fleuve échappe à ses lèvres avides, le lit se dessèche, l'eau se retire, et le misérable veut en vain la poursuivre, il ne peut boire que l'aride poussière qu'elle a laissée derrière elle.

ACTUS SECUNDUS.

SCENA I.

ATREUS, SATELLES.

ATREUS.

Ignave, iners, enervis, et, quod maximum
Probrum tyranno rebus in summis reor,
Inulte, post tot scelera, post fratris dolos,
Fasque omne ruptum, questibus vanis agis
Iras? At Argos fremere jam totum tuis
Debebat armis, omnis et geminum mare
Innare classis: jam tuis flammis agros
Lucere et urbes decuit, ac strictum undique
Micare ferrum. Tota sub nostro sonet
Argolica tellus equite: non sylvæ tegant
Hostem, nec altis montium structæ jugis
Arces: relictis bellicum totus canat
Populus Mycenis: quisquis invisum caput
Tegit ac tuetur, clade funesta occidat.
Hæc ipsa pollens inclyti Pelopis domus
Ruat vel in me, dummodo in fratrem ruat.
Age, anime, fac, quod nulla posteritas probet,
Sed nulla taceat: aliquod audendum est nefas
Atrox, cruentum; tale, quod frater meus

ACTE SECOND.

SCÈNE I.**ATRÉE, UN GARDE.****ATRÉE.**

Homme timide, lâche, pusillanime, et, ce qui est le comble de la honte pour un roi, homme sans ressentiment, qui n'es pas encore vengé, peux-tu bien, après tant de crimes, après tant de perfidies de la part de ton frère, n'exprimer ta colère que par de vaines plaintes? Argos devrait déjà retentir du bruit des armes, tes vaisseaux devraient couvrir les deux mers; pourquoi ne voit-on pas dans les villes et dans les campagnes la flamme luire et le glaive étinceler? Allons, que tout le pays d'Argos résonne sous les pas de mes cavaliers; que ni forêts, ni forteresses bâties sur les sommets élevés des montagnes ne me dérobent mon ennemi; que tout mon peuple s'élançe hors de Mycènes en faisant retentir le cri de guerre. La mort pour celui qui voudrait cacher ou défendre l'objet de ma haine. Que ce riche palais du noble Pélops tombe sur moi, pourvu qu'il écrase aussi mon frère! Allons, mon courage, signale-toi par des actes que la postérité la plus reculée condamnera sans doute, mais n'oubliera jamais. Il me faut oser quelque

Suum esse mallet : scelera non ulcisceris,
 Nisi vincis. Ecquid esse tam saevum potest,
 Quod superet illum? numquid abjectus jacet?
 Numquid secundis patitur in rebus modum,
 Fessis quietem? novi ego ingenium viri
 Indocile : flecti non potest, frangi potest.
 Proin, antequam se firmet, aut vires paret,
 Petatur ultro, ne quiescentem petat :
 Aut perdet, aut peribit : in medio est scelus
 Positum occupanti.

SATELLES.

Fama te populi nihil
 Adversa terret?

ATREUS.

Maximum hoc regni bonum est,
 Quod facta domini cogitur populus sui
 Tam ferre, quam laudare.

SATELLES.

Quos cogit metus
 Laudare, eosdem reddit inimicos metus.
 At qui favoris gloriam veri petit,
 Animo magis, quam voce, laudari volet.

ATREUS.

Laus vera et humili saepe contingit viro :
 Non nisi potenti falsa. Quod nolunt, velint.

crime atroce et horrible, tel que mon frère voulût l'avoir commis lui-même. Pour me venger de ses attentats, il me faut les surpasser. Mais quelle barbarie pourra triompher de cet homme? a-t-il ployé la tête sous le poids des maux? sait-il se modérer dans le bonheur, se tenir tranquille dans l'adversité? Non, je connais son âme dure et intraitable : il ne pliera pas, mais on peut le briser. Avant donc qu'il reprenne courage et répare ses forces, il faut le prévenir et l'attaquer, afin qu'il ne profite pas de mon repos pour m'attaquer moi-même. Il faut qu'il tue ou périsse; le crime est entre nous comme le prix de la vitesse.

LE GARDE.

Ne craignez-vous pas que l'opinion de votre peuple ne se déclare contre vous?

ATRÉE.

Le plus beau privilège de la royauté, c'est de forcer les peuples non-seulement à souffrir, mais à louer les actions de leurs maîtres.

LE GARDE.

La même crainte qui impose la louange, enfante aussi la haine. Le roi qui cherche la gloire d'une approbation sincère, aime mieux la louange du cœur que celle des lèvres.

ATRÉE.

L'homme le plus obscur peut mériter un éloge sincère; les puissans n'obtiennent jamais que de fausses louanges; c'est à mes sujets de vouloir ce qu'ils ne veulent pas.

SATELLES.

Rex velit honesta ; nemo non eadem volet.

ATREUS.

Ubicunque tantum honesta dominanti licent,
Precario regnatur.

SATELLES.

Ubi non est pudor,
Nec cura juris, sanctitas, pietas, fides,
Instabile regnum est.

ATREUS.

Sanctitas, pietas, fides,
Privata bona sunt : qua juvat, reges eant.

SATELLES.

Nefas nocere vel malo fratri puta.

ATREUS.

Fas est in illo, quidquid in fratre est nefas.
Quid enim reliquit crimine intactum? aut ubi
Sceleri pepercit? Conjugem stupro abstulit,
Regnumque furto : specimen antiquum imperii
Fraude est adeptus ; fraude turbavit domum.
Est Pelopis altis nobile in stabulis pecus,
Arcanus aries, ductor opulenti gregis,
Cujus per omne corpus effuso coma
Dependet auro, cujus e tergo novi
Aurata reges sceptrâ Tantalici gerunt :
Possessor hujus regnat ; hunc cunctæ domus
Fortuna sequitur. Tuta seposita sacer

LE GARDE.

Un roi n'a qu'à vouloir le bien, sa volonté sera celle de tous.

ATRÉE.

Un roi qui ne règne qu'à la condition de faire ce qui est juste, n'a qu'une autorité précaire.

LE GARDE.

Mais sans la vertu, sans le respect de la justice, sans la probité, sans l'humanité, sans la bonne foi, il n'y a point de puissance durable.

ATRÉE.

La probité, l'humanité, la bonne foi, sont des vertus purement privées. Les rois ne doivent avoir de règle que leur caprice.

LE GARDE.

Croyez que c'est un crime de faire du mal à un frère même coupable.

ATRÉE.

J'ai contre lui tous les droits qu'il a lui-même violés. Quel est le crime qu'il n'a pas commis, l'attentat devant lequel il a reculé? Il m'a ravi mon épouse, il m'a volé mon royaume. Il a dérobé le gage antique de la puissance, il a porté le trouble dans ma maison par ses perfidies. Il y a, dans les riches étables de Pélops, un bélier mystérieux, chef d'un noble troupeau; une longue toison d'or le couvre tout entier, et c'est de cette laine précieuse qu'est orné le sceptre des fils de Tantale. La couronne appartient à l'heureux possesseur de ce bélier, sur qui repose ainsi la destinée de toute notre famille. Gardé comme en un sanctuaire impénétrable, il broute

In parte carpit prata, quæ claudit lapis,
Fatale saxeo pascuum muro tegens.
Hunc, facinus ingens ausus, assumpta in scelus
Consorte nostri perfidus thalami avehit.
Hinc omne cladis mutuæ fluxit malum.
Per regna trepidus exsul erravi mea.
Pars nulla nostri tuta ab insidiis vacat:
Corrupta conjux, imperii quassa est fides,
Domus ægra, dubius sanguis: est certi nihil,
Nisi frater hostis. Quid stupes? Tandem incipe,
Animoque sume Tantalum, et Pelopem aspice:
Ad hæc manus exempla poscuntur meæ.
Profare, dirum qua caput mactem via.

SATELLES.

Ferro peremptus spiritum inimicum exspuat.

ATREUS.

De fine pœnæ loqueris, ego pœnam volo.
Perimat tyrannus lenis: in regno meo
Mors impetratur.

SATELLES.

Nulla te pietas movet?

ATREUS.

Excede, pietas, si modo in nostra domo
Unquam fuisti! dira Furiarum cohors,
Discorsque Erinnys veniat, et geminas faces
Megæra quatiens: non satis magno meum

l'herbe d'une prairie enfermée par des murs de pierre dont le sûr rempart défend de toute atteinte le sacré troupeau. Thyeste, dans son audace criminelle, me l'a dérobé, en associant à sa perfidie la femme qui partageait mon lit. Telle fut l'origine des maux que nous nous sommes faits l'un à l'autre. J'ai erré tremblant et fugitif à travers mon propre royaume. Rien de ce qui était à moi ne fut à l'abri de ses coups perfides. Il a séduit mon épouse, troublé la fidélité de mon peuple, jeté le désordre dans ma maison, le doute sur la légitimité de mes enfans ; rien de certain que la haine d'un frère. Pourquoi hésiter ? à l'œuvre enfin ; remplis-toi de l'esprit de Tantale, et t'inspire de Pélops, voilà les exemples que je dois suivre ; parle, dis-moi comment je dois immoler mon ennemi.

LE GARDE.

Qu'il meure sous le tranchant du glaive.

ATRÉE.

Tu parles de la fin de son supplice, mais c'est sur le supplice même que je t'interroge. Tuer, c'est de la clémence ; je veux que sous mon règne la mort soit une faveur.

LE GARDE.

Êtes-vous donc inaccessible à tout sentiment d'affection ?

ATRÉE.

S'il y eut jamais un sentiment de ce genre dans notre famille, qu'il en sorte ! Que la troupe cruelle des Furies vienne sur nous, avec la terrible Érinny, et Mègère, armée de sa double torche. La fureur n'est pas encore

Ardet furore pectus ; impleri juvat
Majore monstro.

SATELLES.

Quid novi rabidus struis ?

ATREUS.

Nil quod doloris capiat assueti modum.
Nullum relinquam facinus, et nullum est satis.

SATELLES.

Ferrum ?

ATREUS.

Parum est.

SATELLES.

Quid ignis ?

ATREUS.

Etiannum parum est.

SATELLES.

Quonam ergo telo tantus utetur dolor ?

ATREUS.

Ipsa Thyeste.

SATELLES.

Majus hoc ira est malum.

ATREUS.

Fateor : tumultus pectora attonitus quatit,
Penitusque volvit : rapior, et quo nescio,
Sed rapior. Imo mugit e fundo solum ;
Tonat dies serenus, ac totis domus
Ut fracta tectis crepuit, et moti lares
Vertere vultum : fiat hoc, fiat nefas,
Quod, dii, timetis.

assez embrasée dans mon sein ; je veux ajouter quelque chose de plus affreux à mes transports.

LE GARDE.

Qu'est-ce que votre rage veut enfanter de nouveau ?

ATRÉE.

Rien qui soit à la mesure d'une haine ordinaire : je réunirai tous les crimes, et ma fureur pourtant ne sera point satisfaite.

LE GARDE.

Le fer ?

ATRÉE.

C'est peu.

LE GARDE.

Et le feu ?

ATRÉE.

C'est peu encore.

LE GARDE.

Quel sera donc l'instrument d'une semblable colère ?

ATRÉE.

Thyeste lui-même.

LE GARDE.

C'est là une arme plus forte que toute haine.

ATRÉE.

Je l'avoue : un désordre affreux trouble mon cœur, et le bouleverse tout entier. Je suis entraîné, je ne sais où, mais je cède à la force qui m'entraîne. La terre mugit, ébranlée jusqu'en ses fondemens ; le ciel tonne, quoique sans orage ; ce palais crie comme s'il allait se briser, les dieux lares se sont émus et ont tourné la tête : oui, oui, dieux suprêmes, je le commettrai ce crime qui vous fait horreur.

SATELLES.

Facere quid tandem paras ?

ATREUS.

Nescio quid animus majus, et solito amplius,
 Supraque fines moris humani tumet,
 Instatque pigris manibus : haud, quid sit, scio ;
 Sed grande quiddam est..... Ita sit; hoc, anime, occupa.
 Dignum est Thyeste facinus, et dignum Atreo :
 Uterque faciat. Vidit infandas domus
 Odrysia mensas..... Fateor; immane est scelus,
 Sed occupatum : majus hoc aliquid dolor
 Inveniat. Animum Daulis inspira parens,
 Sororque : causa est similis ; assiste, et manum
 Impelle nostram..... Liberos avidus pater
 Gaudensque laceret, et suos artus edat.
 Bene est ; abunde est : hic placet poenae modus.
 Tantisper. Ubinam est ? tam diu cur innocens
 Versatur Atreus ? Tota jam ante oculos meos
 Imago caedis errat ; ingesta orbitas
 In ora patris. Anime, quid rursus times ?
 Et ante rem subsidis ? Audendum est, age :
 Quod est in isto scelere praecipuum nefas,
 Hoc ipse faciet.

SATELLES.

Sed quibus captus dolis,
 Nostros dabit perductus in laqueos pedem ?
 Inimica credit cuncta.

LE GARDE.

Que voulez-vous faire, enfin?

ATRÉE.

Je sens fermenter dans mon cœur je ne sais quoi d'inouï, d'extraordinaire, et qui dépasse toutes les bornes de la nature humaine; mes mains frémissent d'impatience; je ne sais encore ce que c'est, mais c'est à coup sûr quelque chose de grand..... Oui, c'est bien; emparons-nous le premier de cette idée. C'est un forfait digne de Thyeste, et digne d'Atrée; chacun d'eux en aura sa part. Un repas abominable a été servi dans le palais du roi de Thrace..... C'est un crime horrible, je l'avoue, mais un autre l'a commis avant moi. Il faut que ma fureur imagine quelque chose de plus horrible encore. Philomèle et Procné, inspirez-moi. Notre cause est la même; venez m'aider et conduire mes mains..... Il faut qu'un père déchire avidement et avec joie ses enfans, qu'il mange ses propres membres. C'est bien, c'est assez, ce genre de supplice me plaît, j'en suis content. Où est-il? Mon innocence me pèse. Toutes les images du crime que je dois commettre sont déjà devant mes yeux, je vois ces enfans mangés par leur père. Mon âme, pourquoi ce retour de crainte? pourquoi cette défaillance, avant le moment venu? Allons, du courage; d'ailleurs, ce qu'il y a de plus épouvantable dans ce crime c'est lui qui le fera.

LE GARDE.

Mais par quel artifice l'amèneriez-vous dans vos filets?
Il craint tout parce qu'il croit que tout lui est ennemi.

II.

ATREUS.

Non poterat capi,
Nisi capere vellet. Regna nunc sperat mea :
Hac spe minanti fulmen occurret Jovi ;
Hac spe subibit gurgitis tumidi minas ,
Dubiumque Libycæ Syrtis intrabit fretum ;
Hac spe , quod esse maximum retur malum ,
Fratrem videbit.

SATELLES.

Quis fidem pacis dabit ?
Cui tanta credet ?

ATREUS.

Credula est spes improba.
Natis tamen mandata , quæ patruo ferant ,
Dabimus , relictis exsul hospitibus vagus
Regno ut miserias mutet , atque Argos regat
Ex parte dominus. Si nimis durus preces
Spernet Thyestes , liberos ejus rudes ,
Malisque fessos gravibus , et faciles capi ,
Preces movebunt. Hinc vetus regni furor ,
Illinc egestas tristis , hinc durus labor ,
Quamvis rigentem tot malis subigent virum.

SATELLES.

Jam tempus illi fecit ærumnas leves.

ATREUS.

Erras : malorum sensus accrescit die.
Leve est miserias ferre , perferre est grave.

ATRÉE.

Il serait impossible de le tromper, s'il ne cherchait à tromper lui-même. Mais il convoite mon royaume, et ce désir lui ferait affronter la foudre de Jupiter, ce désir le pousserait à travers les vagues d'une mer orageuse, et parmi les écueils des Syrtes d'Afrique; ce désir, enfin, lui fera braver ce qu'il regarde comme le plus affreux des maux, la vue de son frère.

LE GARDE.

Mais qui lui garantira vos intentions pacifiques? où prendra-t-il cet excès de confiance?

ATRÉE.

Une coupable espérance est toujours crédule. Mais, au reste, je chargerai mes fils d'un message pour leur oncle; ils l'inviteront de ma part à quitter la vie errante d'un exilé, pour échanger sa misère contre un palais, et partager avec moi le trône d'Argos. Si Thyeste s'obstine à repousser mes prières, elles toucheront du moins ses enfans, jeunes, sans expérience, fatigués de leurs malheurs, et faciles à tromper. Mais la vieille espérance qu'il a de régner, sa triste misère, ses rudes traverses, feront taire sa défiance, et fléchiront son âme quoique endurcie par tant de malheurs.

LE GARDE.

Les années lui ont déjà rendu ses peines plus légères.

ATRÉE.

Tu te trompes, le sentiment des maux s'aigrit par le temps. On supporte un malheur quand il arrive, mais le porter toujours est un supplice intolérable.

SATELLES.

Alios ministros consilii tristis lege :
 Pejora juvenes facile præcepta audiunt ;
 In patre facient , quidquid in patruo doces.
 Sæpe in magistrum scelera redierunt sua.

ATREUS.

Ut nemo doceat fraudis et sceleris vias,
 Regnum docebit. Ne mali fiant , times ?
 Nascuntur istud. Quod vocas sævum , asperum ,
 Agique dire credis , et nimium impie ,
 Fortasse et illic agitur.

SATELLES.

Hanc fraudem scient
 Nati parari ? Tacita tam rudibus fides
 Non est in annis ; detegent forsitan dolos :
 Tacere multis discitur vitæ malis.
 Ipsosne , per quos fallere alium cogitas ,
 Falles , ut ipsi crimine et culpa vacent ?

ATREUS.

Quid enim est necesse liberos sceleri meo
 Inserere ? per nos odia se nostra explicent.....
 Male agis , recedis , anime : si parcis tuis ,
 Parce et illi ; consilii Agamemnon mei
 Sciens minister fiat , et patri sciens
 Menelaus adsit. Prolis incertæ fides
 Ex hoc petatur scelere , si bella abnuunt ,
 Et gerere nolunt odia , si patruum vocant ,

LE GARDE.

Cherchez d'autres instrumens pour vos funestes desseins ; vos fils en viendraient à exécuter contre vous ce que vous leur apprendriez à faire contre leur oncle. Souvent le crime retourne contre le maître qui en a donné les leçons.

ATRÉE.

Quand personne ne leur enseignerait le chemin du crime et de la perfidie, le trône les leur fera bien connaître. Tu crains qu'ils ne deviennent pervers ? Mais ils le sont en naissant. Mon projet, qui te semble barbare, cruel, féroce et impie, s'agite peut-être en ce moment dans la tête de mon frère.

LE GARDE.

Vos enfans seront-ils dans le secret de cette perfidie ? Leur âge n'est point mûr pour la discrétion ; ils pourraient trahir vos desseins. L'homme n'apprend à se taire qu'à la rude école du malheur. Sans doute que ces enfans qui vont servir à tromper votre frère, vous les tromperez eux-mêmes, afin de leur épargner au moins la complicité de cette barbarie.

ATRÉE.

Quel besoin en effet de mêler mes enfans à mon crime ? Seul je puis bien suffire au service de ma haine.... Mais quoi ? je recule dans mes projets. C'est une faiblesse. Épargner mes enfans, c'est l'épargner lui-même. Agamemnon saura mes projets et en sera l'instrument, Ménélas les saura de même et sera près de moi pour me servir à les exécuter. Ce crime sera pour moi l'occasion d'éclaircir mes doutes sur leur origine. S'ils re-

Pater est. Eatur.... Multa sed trepidus solet
Detegere vultus; magna nolentem quoque
Consilia produnt: nesciant, quantæ rei
Fiant ministri. Nostra tu cœpta occule.

SATELLES.

Haud sum monendus: ista nostro in pectore
Fides timorque, sed magis claudet fides.

SCENA II.

CHORUS.

Tandem regia nobilis,
Antiqui genus Inachi,
Fratrum composuit minas.
Quis vos exagitat furor,
Alternis dare sanguinem,
Et sceptrum scelere aggredi?
Nescitis cupidi arcium,
Regnum quo jaceat loco.
Regem non faciunt opes,
Non vestis Tyriæ color,
Non frontis nota regiæ,
Non auro nitidæ trabes.
Rex est, qui posuit metus
Et diri mala pectoris;

fusent de servir ma haine, s'ils repoussent toute pensée de guerre, s'ils aiment Thyeste comme leur oncle, il est leur père. C'est bien..... Mais le trouble du visage décèle bien des secrets ; malgré soi-même on se trahit dans de grands desseins. Qu'ils ignorent donc le crime dont ils vont être les instrumens. Et toi, songe à garder le silence.

LE GARDE.

Il est inutile de me le recommander. La terreur et la fidélité, mais la fidélité surtout, garderont vos secrets dans mon cœur.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Enfin cette noble famille, race puissante du vieil Inachus, a mis un terme à ses haines fraternelles. Quelle rage vous porte à répandre le sang l'un de l'autre, et à vous disputer le trône par des crimes ? Hommes jaloux de la puissance, vous ne savez pas où réside la véritable royauté. Ce ne sont point les richesses qui font les rois, ni l'éclat de la pourpre, ni le bandeau royal, ni l'or étincelant aux lambris. Celui-là seul est vraiment roi, qui sait se mettre au dessus de la crainte et calmer l'orage de ses passions ; qui ne se laisse point aller à la fougue d'une ambition déréglée, ni à la faveur passagère d'une multitude aveugle ; qui ne désire ni les trésors de l'Occident, ni ceux que le Tage roule parmi ses eaux dorées, ni les riches moissons de la chaude Libye. La foudre

Quem non ambitio impotens,
Et nunquam stabilis favor
Vulgi præcipitis movet; δ
Non quidquid fodit Occidens,
Aut unda Tagus aurea
Claro devehit alveo;
Non quidquid Libycis terit
Fervens area messibus:
Quem non concutiet cadens
Obliqui via fulminis,
Non Eurus rapiens mare,
Aut sævo rabidus freto
Ventosi tumor Adriæ: χ
Quem non lancea militis,
Non strictus domuit chalybs:
Qui tuto positus loco,
Infra se videt omnia,
Occurritque suo libens
Fato, nec queritur mori. χ
Reges convenient licet,
Qui sparsos agitant Dahas;
Qui Rubri vada litoris,
Et gemmis mare lucidis
Late sanguineum tenent,
Aut qui Caspia fortibus
Recludunt juga Sarmatis:
Certet, Danubii vadum
Audet qui pedes ingredi \dagger
Et quocunque loco jacent
Seres vellere nobiles;

tombant à ses pieds ne l'ébranlerait pas; il verrait, sans pâlir, la mer soulevée par l'Eurus, et les vagues furieuses de l'Adriatique. Il ne craint ni la lance du soldat, ni l'épée menaçante. Tranquille au dessus des orages, il voit tout à ses pieds, marche gaîment où son destin l'appelle, et sait mourir sans se plaindre.

Que tous les rois s'unissent contre eux, ceux qui gouvernent les Scythes errans, ceux qui règnent sur les rivages de la mer Rouge, et sur les eaux de la mer d'Érythrée aux perles brillantes, ou ceux qui ferment les portes Caspiennes aux Sarmates indomptés; viennent les maîtres de ces peuples qui osent traverser à pied les flots du Danube, ou les princes de la Sérique aux riches tissus, la royauté véritable demeurera toujours à la vertu. Elle n'a pas besoin de coursiers rapides, ni d'armes, ni de ces flèches que le Parthe lance de loin par derrière dans sa fuite perfide. Elle n'a point à renverser les villes

Mens regnum bona possidet.
Nil ullis opus est equis,
Nil armis, et inertibus
Telis, quæ procul ingerit
Parthus, quum simulat fugas;
Admotis nihil est opus
Urbes sternere machinis,
Longe saxa rotantibus. *♫*
Rex est, qui metuit nihil;
Rex est, qui cupiet nihil.
Hoc regnum sibi quisque dat.
Stet, quicumque volet, potens
Aulæ culmine lubrico:
Me dulcis saturet quies.
Obscuro positus loco,
Leni perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic quum transierint mei
Nullo cum strepitu dies,
Plebeius moriar senex.
Illi mors gravis incubat
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

avec des machines de guerre qui lancent au loin des quartiers de roche. On est roi, quand on est sans crainte; on est roi, quand on est sans désirs; et cette royauté, chacun peut se la donner à lui-même. Je laisse à d'autres le faite glissant de la grandeur et de la puissance. Je ne veux pour moi que le repos d'une vie calme et douce. Je trouverai dans un état obscur les charmes d'un heureux loisir, une vie tranquille et inconnue de tous; et quand mes jours auront ainsi passé sans bruit, je mourrai vieux et ignoré parmi la foule. La mort n'est un malheur que pour l'homme qui, trop connu des autres, arrive au terme fatal sans se connaître lui-même. †

ACTUS TERTIUS.

SCENA I.

THYESTES, PLISTHENES; TANTALUS JUNIOR et FRATER
TERTIUS, mutæ personæ.

THYESTES.

Optata patriæ tecta, et Argolicas opes
Miserisque summum ac maximum exsulibus bonum,
Tactum soli natalis, et patrios deos
(Si sunt tamen dii) cerno; Cyclopum sacras
Turres, labore majus humano decus,
Celebrata juveni stadia, per quæ nobilis
Palmam paterno non semel curru tuli.
Occurret Argos, populus occurret frequens;
Sed nempe et Atreus.... Repete silvestres fugas,
Saltusque densos potius, et mixtam feris
Similemque vitam. Clarus hic regni nitor
Fulgore non est quod oculos falso auferat.
Quum quod datur spectabis, et dantem aspice.
Modo inter illa, quæ putant cuncti aspera,
Fortis fui, lætusque: nunc contra in metus
Revolvor; animus hæret, ac retro cupit
Corpus referre; moveo nolentem gradum.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THYESTE, PLISTHÈNES; LE JEUNE TANTALE et LE TROISIÈME
FILS DE THYESTE, personnages muets.

THYESTE.

Murs sacrés de ma patrie, palais d'Argos, je vous revois; je goûte le bonheur le plus pur auquel puisse prétendre un malheureux banni, je touche le sol qui m'a vu naître, je reconnais les dieux de mes pères (si toutefois il est des dieux!), ces tours vénérables bâties par les Cyclopes, trop belles pour être l'ouvrage des hommes, et cette carrière où s'exerça ma jeunesse, et qui m'a vu plus d'une fois remporter le prix, monté sur le char de mon père. Argos et tout son peuple vont se porter en foule au devant de moi. Atrée aussi viendra sans doute..... Retourne aux forêts qui t'ont servi d'asile, à tes bois épais, à cette vie sauvage que tu as menée parmi leurs sauvages habitans. Il ne faut pas te laisser éblouir par le faux éclat d'une couronne. En voyant ce que tu vas recevoir, regarde aussi la main qui te l'offre. Tout-à-l'heure, dans une position qui semble insupportable à tous les hommes, j'étais plein de courage et de gaieté. Maintenant je retombe dans mes craintes passées;

PLISTHENES.

Pigro (quid hoc est?) genitor incessu stupet,
Vultumque versat, seque in incerto tenet.

THYESTES.

Quid, anime, pendes? quidve consilium diu
Tam facile torques? rebus incertissimis,
Fratri atque regno credis? ac metuis mala
Jam victa, jam mansueta? et ærumnas fugis
Bene collocatas? Esse jam miserum juvat.
Reflecte gressum, dum licet, teque eripe.

PLISTHENES.

Quæ causa cogit, genitor, a patria gradum
Referre visa? cur bonis tantis sinum
Subducis? ira frater abjecta redit,
Partemque regni reddit, et laceræ domus
Componit artus, teque restituit tibi.

THYESTES.

Causam timoris, ipse quam ignoro, exigis.
Nihil timendum video; sed timeo tamen.
Placet ire: pigris membra sed genibus labant,
Alioque, quam quo nitor, abductus feror.
Sic concitatam remige et velo ratem
Æstus, resistens remigi et velo, refert.

mon esprit se trouble ; je voudrais retourner en arrière, et j'avance malgré moi.

PLISTHÈNES.

Qu'est-ce ceci ? mon père ne se traîne plus qu'à pas lents ; il tourne la tête ; sa démarche devient incertaine et embarrassée.

THYESTE.

Pourquoi cette incertitude ? pourquoi délibérer si long-temps sur une question si simple ? dois-tu te fier à ce qui mérite le moins de confiance, à ton frère, à la royauté ? crains-tu des malheurs déjà surmontés, déjà rendus plus doux par l'habitude, des peines qui ont déjà porté leur fruit ? Non, tu as su trouver le bonheur dans tes disgrâces. Retourne sur tes pas, tandis que tu le peux encore, et sauve-toi de ces lieux funestes.

PLISTHÈNES.

Quelle puissance, ô mon père, vous fait fuir à l'aspect de la patrie ? Pourquoi vous refuser à tant de biens ? Le courroux de votre frère s'est apaisé ; il revient à vous, il vous donne la moitié de son royaume, rassemble les membres d'une famille divisée, et vous rend à vous-même.

THYESTE.

Tu me demandes le motif de ma crainte, je l'ignore moi-même ; je ne vois rien qui doive m'effrayer, et je tremble pourtant. Je veux avancer, mais je sens mes genoux se dérober sous moi ; et une force mystérieuse m'entraîne loin du but vers lequel je marche. Je suis comme un navire que la rame et le vent poussent vers

PLISTHENES.

Evince quidquid obstat et mentem impedit,
Reducemque quanta præmia expectent, vide:
Pater, potes regnare.

THYESTES.

Quum possim mori.

PLISTHENES.

Summa est potestas.

THYESTES.

Nulla, si cupias nihil.

PLISTHENES.

Natis relinques.

THYESTES.

Non capit regnum duos.

PLISTHENES.

Miser esse mavult, esse qui felix potest?

THYESTES.

Mihi crede, falsis magna nominibus placent;
Frustra timentur dura. Dum excelsus steti,
Nunquam pavere destiti, atque ipsum mei
Ferrum timere lateris. O, quantum bonum est
Obstare nulli, capere, securas dapes
Humi jacentem? Scelera non intrant casas,
Tutusque mensa capitur angusta cibus:
Venenum in auro bibitur. Expertus loquor;

la haute mer, mais que le flux, contrariant l'effort de la rame et du vent, repousse vers le rivage.

PLISTHÈNES.

Surmontez ces vaines terreurs qui troublent votre esprit, et considérez les biens qui vous attendent ici à votre arrivée : ô mon père, vous pouvez être roi.

THYESTE.

Je puis aussi mourir.

PLISTHÈNES.

Mais le pouvoir est une belle chose.

THYESTE.

Ce n'est rien, pour qui ne désire rien.

PLISTHÈNES.

Vous laisserez la couronne à vos enfans.

THYESTE.

Un royaume ne peut contenir deux rois.

PLISTHÈNES.

Ainsi vous voulez rester misérable, quand il ne tient qu'à vous d'être heureux ?

THYESTE.

Crois-moi, mon fils, c'est notre ignorance qui nous fait aimer les grandeurs, et craindre la mauvaise fortune. Au temps de mon élévation, je n'ai jamais cessé d'être dans les alarmes. Je redoutais jusqu'au glaive pendu à ma ceinture. O quel bonheur c'est de ne gêner l'ambition de personne, et de prendre un frugal repas modestement assis à terre ! Le crime n'a point d'entrée dans les chaumières, et les mets servis sur une table étroite

Malam bonæ præferre fortunam licet,
Non vertice alti montis impositam domum,
Et eminentem civitas humilis tremit;
Nec fulget altis splendidum tectis ebur,
Somnosque non defendit excubitor meos:
Non classibus piscamur, et retro mare
Jacta fugamus mole: non ventrem improbum
Alimus tributo gentium: nullus mihi
Ultra Getas metatur et Parthos ager:
Non ture colimur, nec meæ, excluso Jove,
Ornantur aræ: nulla culminibus meis
Imposita nutat silva, nec fumant manu
Succensa multa stagna; nec somno dies,
Bacchoque nox jungenda pervigili datur:
Sed non timetur; tuta sine telo est domus,
Rebusque parvis alta præstatur quies.
Immane regnum est, posse sine regno pati.

PLISTHENES.

Nec abnuendum est, si dat imperium deus.

THYESTES.

Nec appetendum.

PLISTHENES.

Frater, ut regnes, rogat.

ne cachent aucun piège. C'est dans l'or que se verse le poison. Je parle par expérience; la misère vaut mieux que l'opulence. Une cité faible ne reçoit point d'ombrage d'une maison bâtie sur le sommet d'une haute montagne et menaçante par sa position. Pauvre, je ne vois point l'ivoire briller à mes somptueux lambris, je n'ai point de sentinelles vigilantes pour protéger mon sommeil. Je n'envoie point de flottes entières à la pêche, la mer ne recule point refoulée par mes digues ambitieuses. Les tributs des nations ne viennent point s'engloutir dans l'abîme de mes appétits gloutons. Je ne cherche point à reculer jusqu'aux terres des Gètes et des Scythes la borne de mes champs. L'encens ne brûle point pour moi comme pour un dieu, et les autels de Jupiter ne sont point remplacés par les miens. Point de forêts dont les arbres se balancent sur le toit de mes palais; point d'étangs dont les eaux fument chauffées par la main des hommes. Je n'ajoute point le jour à la nuit pour le sommeil, ni la nuit au jour pour les débauches de table. Mais aussi je vis sans crainte; ma demeure est tranquille quoique sans armes, et la médiocrité de mon état m'assure un profond repos. C'est une richesse plus que royale, que de savoir se passer de la royauté.

PLISTHÈNES.

Il ne faut pourtant pas la refuser, si les dieux vous la donnent.

THYESTE.

Il ne faut pas la rechercher non plus.

PLISTHÈNES.

Votre frère vous prie de partager le trône avec lui.

THYESTES.

Rogat? timendum est; errat hic aliquis dolus.

PLISTHENES.

Redire pietas, unde submota est, solet,
Reparatque vires justus amissas amor.

THYESTES.

Amat Thyesten frater? æthereas prius
Perfundet Arctos pontus, et Siculi rapax
Consistet æstus unda, et Ionio seges
Matura pelago surget, et lucem dabit
Nox atra terris; ante cum flammis aquæ,
Cum morte vita, cum mari ventus fidem
Fœdusque jungent.

PLISTHENES.

Quam tamen fraudem times?

THYESTES.

Omnem: timori quem meo statuam modum?
Tantum potest, quantum odit.

PLISTHENES.

In te quid potest?

THYESTES.

Pro me nihil jam metuo: vos facitis mihi
Atrea timendum.

PLISTHENES.

Decipi captus times!

Scrum est cavendi tempus in mediis malis.

THYESTE.

S'il m'en prie, je dois craindre ; il y a là quelque piège tendu autour de moi.

PLISTHÈNES.

On voit souvent la tendresse fraternelle rentrer dans les cœurs d'où elle s'était retirée, et ce sentiment légitime reprendre toute sa puissance.

THYESTE.

Mon frère m'aimer ! on verrait plutôt l'Ourse du pôle se plonger dans l'Océan, l'onde impétueuse du détroit de Sicile se calmer, les moissons mûrir sur les flots de la mer Ionienne, la nuit sombre éclairer la terre, l'eau s'unir au feu, la mort à la vie, le vent faire un traité de paix et d'alliance éternelle avec la mer.

PLISTHÈNES.

Cependant quelle perfidie pouvez-vous craindre ?

THYESTE.

Toutes ! quelle mesure veux-tu que je mette à mes craintes ? Sa puissance à lui n'en a pas d'autres que sa haine.

PLISTHÈNES.

Que peut-il contre vous ?

THYESTE.

Pour moi-même je ne crains plus rien : c'est pour vous qu'Atrée me semble redoutable.

PLISTHÈNES.

Vous craignez sa perfidie, maintenant que vous êtes en sa puissance ! se garder du piège quand on y est tombé, c'est trop tard.

THYESTES.

Eatur : unum genitor hoc testor tamen,
Ego vos sequor, non duco.

PLISTHENES.

Respiciet deus
Bene cogitata : perge non dubio gradu.

SCENA II.

ATREUS, THYESTES, PLISTHENES ; TANTALUS FILIUS
ET TERTIUS, FRATER, mutæ personæ.

ATREUS.

Plagis tenetur clusa dispositis fera :
Et ipsum, et una generis invisi indolem
Junctam parenti cerno. Jam tuto in loco
Versantur odia : venit in nostras manus
Tandem Thyestes; venit, et totus quidem.
Vix tempero animo, vix dolor frenos capit.
Sic, quum feras vestigat, et longo sagax
Loro tenetur Umber, ac presso vias
Scrutatur ore; dum procul lento suem
Odore sentit, paret, et tacito locum
Rostro pererrat; præda quum propior fuit,
Cervice tota pugnat, et gemitu vocat
Dominum morantem, seque retinenti eripit.
Quum spirat ira sanguinem, nescit tegi.
Tamen tegatur. Aspice, ut multo gravis
Squallore vultus obruat moestos coma,
Quam foeda jaceat barba! — Præstetur fides.

THYESTE.

Marchons donc. Mais vous le voyez, ô mes enfans, je vous suis et ne vous conduis pas.

PLISTHÈNES.

Le ciel récompensera votre amour de père; marchez d'un pas ferme et assuré.

SCÈNE II.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNES; LE JEUNE TANTALE
ET LE TROISIÈME FILS DE THYESTE, personnages muets.

ATRÉE.

La bête féroce est tombée dans le piège que je lui ai tendu. Le voici lui-même, et ses enfans que je hais à l'égal de leur père. Ma vengeance est de ce moment assurée; Thyeste est en ma puissance, il y est tout entier. Je puis à peine me contenir moi-même et régler les mouvemens de ma colère. Semblable au chien généreux qui cherche la trace des bêtes, et, tenu en laisse, recueille les parfums semés sur leur passage : tant qu'il ne sent que de loin le sanglier, il obéit, et parcourt sans bruit tous les fourrés du bois; mais quand il le sent approcher, il s'agite avec force, tous les muscles de son cou se tendent, il accuse par ses cris la lenteur de son maître, et rompt les liens dont on veut le retenir. Quand la haine respire l'odeur du sang, il faut qu'elle éclate. Cachons-la pourtant. — Comme son visage est pâle et défait! quelle chevelure épaisse et confuse! quelle barbe en désordre! — Remplissons nos engagemens : j'ai du bonheur à vous

Fratrem juvat videre; complexus mihi
 Redde expetitos : quidquid irarum fuit,
 Transierit; ex hoc sanguis ac pietas die
 Colantur; animis odia damnata excidant.

THYESTES.

Diluere possem cuncta, nisi talis fores.
 Sed fateor, Atreu, fateor, admisi omnia
 Quæ credidisti. Pessimam causam meam
 Hodierna pietas fecit : est prorsus nocens.
 Quicumque visus tam bono fratri est nocens.
 Lacrymis agendum est : supplicem primus vides ;
 Hæ te precantur pedibus intactæ manus.
 Ponatur omnis ira, et ex animo tumor
 Erasmus abeat : obsides fidei accipe
 Hos innocentes.

ATREUS.

Frater, a genibus manus
 Aufer, meosque potius amplexus pete.
 Vos quoque, senum præsidia, tot juvenes, meo
 Pendete collo. Squallidam vestem exue,
 Oculisque nostris parce, et ornatus cape
 Pares meis, lætusque fraterni imperii
 Capesse partem. Major hæc laus est mea,
 Fratri paternum reddere incolumi decus.
 Habere regnum, casus est; virtus, dare.

THYESTES.

Dii paria, frater, pretia pro tantis tibi

revoir, mon frère, venez dans mes bras, oublions toutes nos haines passées; à partir de ce jour, n'écoutez plus que la voix du sang et de l'amitié fraternelle. Que tout sentiment coupable sorte à l'instant même de nos cœurs.

THYESTE.

Si vous n'étiez tel à mon égard, il me serait facile de prouver mon innocence; mais j'aime mieux tout avouer: je le confesse donc, Atrée, j'ai commis autant de crimes que vous m'en avez imputé. Votre conduite actuelle rend ma cause mauvaise, et je sens qu'il faut avoir été vraiment coupable, pour avoir paru tel aux yeux d'un aussi bon frère. Je n'ai plus que mes larmes pour défense. Le premier de tous les mortels, vous me voyez à vos pieds. Ces mains qui n'ont jamais embrassé les genoux de personne embrassent les vôtres. Oubliez tous vos ressentimens, et que votre cœur s'apaise tout-à-fait envers moi. Recevez ces fils innocens comme ôtages de ma foi.

ATRÉE.

N'embrassez pas mes genoux, ô mon frère, mais plutôt venez dans mes bras. Et vous, nombreux appuis de notre vieillesse, venez vous suspendre à mon cou. Quittez, mon frère, ces vêtemens de deuil qui sont un reproche pour mes yeux, prenez des habits semblables aux miens, et recevez avec joie la moitié de mon royaume. Mon plus beau titre de gloire, c'est de sauver mon frère et de partager avec lui cette majesté royale que j'ai reçue de mon père. Avoir une couronne, c'est l'effet du hasard; la donner, c'est l'ouvrage de la vertu.

THYESTE.

Que les dieux, mon frère, vous rendent le juste prix

Meritis rependant. Regiam capitis notam
Squallor recusat noster, et sceptrum manus
Infausta refugit : liceat in media mihi
Latere turba.

ATREUS.

Recipit hoc regnum duos.

THYESTES.

Meum esse credo , quidquid est , frater, tuum.

ATREUS.

Quis influentis dona fortunæ abnuit ?

THYESTES.

Expertus est quicumque , quam facile effluent.

ATREUS.

Fratrem potiri gloria ingenti vetas ?

THYESTES.

Tua jam peracta gloria est ; restat mea.
Respuere certum est regna consilium mihi.

ATREUS.

Meam relinquam , nisi tuam partem accipis.

THYESTES.

Accipio : regni nomen impositi feram ;
Sed jura et arma servient mecum tibi.

ATREUS.

Imposita capiti vincla venerando gere.
Ego destinatas victimas superis dabo.

de tant de bienfaits. L'éclat du diadème convient mal à ma tête flétrie par la misère, le sceptre à mes mains coupables : laissez-moi me cacher dans la foule obscure de vos sujets.

ATRÉE.

Non ; il y a place pour deux sur mon trône.

THYESTE.

Je jouis de tous vos biens, mon frère, comme s'ils étaient à moi.

ATRÉE.

Peut-on se dérober aux faveurs de la fortune ?

THYESTE.

Oui, quand on sait combien elles nous échappent facilement.

ATRÉE.

Voulez-vous me priver ainsi d'une gloire immense ?

THYESTE.

Votre gloire est assurée, il me faut songer à la mienne. Je suis fermement résolu à refuser le trône que vous m'offrez.

ATRÉE.

Si vous n'en prenez votre part, je renonce à la mienne.

THYESTE.

J'accepte donc, et, puisque vous me l'imposez, je porterai le titre de roi ; mais le droit et la puissance que vous me donnez, vous seront toujours soumis, aussi bien que ma personne.

ATRÉE.

Que votre noble front se pare du bandeau royal ; moi, je vais sacrifier aux dieux les victimes que je leur dois.

SCENA III.

CHORUS.

Credat hoc quisquam? ferus ille et acer,
Nec potens mentis, truculentus Atreus,
Fratris aspectu stupefactus hæsit.
Nulla vis major pietate vera est.
Jurgia externis inimica durant;
Quos amor verus tenuit, tenebit.
Ira quum magnis agitata causis
Gratiam rupit, cecinitque bellum;
Quum leves frenis sonuere turmæ,
Fulsit hinc illinc agitated ensis,
Quem movet crebro furibundus ictu
Sanguinem Mavors cupiens recentem;
Opprimit ferrum, manibusque junctis
Ducit ad pacem pietas negantes.
Otium tanto subitum e tumultu
Quis deus fecit? Modo per Mycenæ
Arma civilis crepuere belli:
Pallidæ natos tenuere matres;
Uxor armato timuit marito,
Quum manum invitus sequeretur ensis,
Sordidus pacis vitio quietæ.
Ille labentes renovare muros;
Hic situ quassas stabilire turres,
Ferreis portas cohibere claustris

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Qui le croirait? le cruel Atrée, cet homme si dur, si emporté, si violent, s'est senti désarmé à l'aspect de son frère. Rien n'est fort comme la voix du sang. Les haines entre étrangers sont implacables; mais les sentimens naturels reprennent toujours leur empire. La haine excitée par de graves motifs avait rompu l'harmonie et appelé la guerre; les coursiers rapides avaient fait retentir sous leurs pas la terre de nos campagnes; de part et d'autre, le glaive homicide a brillé, entre les mains furieuses du dieu des combats qui ne respire que carnage toujours nouveau; mais voici que la voix du sang couvre le bruit des armes, réunit deux frères divisés, et les ramène malgré eux à la paix.

Quel dieu propice a fait succéder le calme à ce trouble cruel? Tout-à-l'heure encore Mycènes retentissait du fracas de la guerre civile. Les mères pâles pressaient leurs enfans contre leur sein; l'épouse tremblait pour son époux revêtu d'armes rouillées par les loisirs d'une longue paix, et qui ne servaient qu'à regret une fureur impie. Ici l'on travaille à relever des murs en ruines; là ce sont des tours chancelantes qu'on raffermir, des portes qu'on fortifie par des chaînes de fer. Il faut faire une garde vigilante et passer des nuits inquiètes

Ille certabat , pavidusque pinnis
Anxiæ noctis vigil incubabat.
Pejor est bello timor ipse belli.
Jam minæ sævi cecidere ferri ;
Jam silet murmur græve classicorum ;
Jam tacet stridor litui strepentis :
Alta pax urbi revocata lætæ est.
Sic ubi ex alto tumuere fluctus ,
Brutium Coro feriente pontum ,
Scylla pulsatis resonat cavernis ,
Ac mare in portu timuere nautæ
Quod rapax haustum revomit Charybdis ;
Et ferus Cyclops metuit parentem
Rupe ferventis residens in Ætnæ ,
Ne superfusus violetur undis
Ignis æternis resonans caminis ;
Et putat mergi sua posse pauper
Regna Laertes , Ithaca tremente.

Si suæ ventis cecidere vires ,
Mitius stagno pelagus recumbit :
Alta , quæ navis timuit secare
Hinc et hinc fuis spatiosa velis ,
Strata ludenti patuere cymbæ :
Et vacat mersos numerare pisces ,
Hic ubi ingenti modo sub procella
Cyclades pontum timuere motæ.
Nulla sors longa est : dolor ac voluptas
Invicem cedunt ; brevior voluptas.
Ima permutat levis hora summis.

sur des créneaux. La crainte de la guerre est plus terrible que la guerre même.

Maintenant, ces jours d'alarmes sont passés : le cri terrible de la trompette a cessé de retentir, et notre ville est dans la joie d'une paix profonde. Ainsi, quand le Corus a soulevé la mer de Sicile et remué ses derniers abîmes, les gouffres de Scylla s'ébranlent avec fracas, et les matelots redoutent jusque dans le port cette mer que Charybde renvoie après l'avoir engloutie. L'affreux Cyclope se trouble lui-même dans les forges brûlantes de l'Etna, au bruit de Neptune en furie; il tremble que la mer ne s'élève enfin jusqu'à ses fourneaux où le feu ne s'éteint jamais. Ithaque s'émeut, et Laërte craint de voir son chétif royaume englouti dans les flots.

Mais aussitôt que la fureur des vents s'est apaisée, la mer s'aplanit comme un lac tranquille; cette étendue sur laquelle un large vaisseau n'osait se risquer avec toutes ses voiles déployées, devient une surface unie où les harques se jouent sans péril; et l'on peut compter les poissons qui nagent dans ces mêmes eaux, tout-à-l'heure si troublées par la tempête, que les Cyclades en tremblaient sur leurs bases.

Il n'est point d'état durable sur la terre : le plaisir et la douleur se succèdent et se remplacent, mais la part du plaisir est toujours moindre. Un moment suffit pour

Ille, qui donat diadema fronti,
Quem genu nixæ tremuere gentes,
Cujus ad nutum posuere bella
Medus, et Phœbi propioris Indus,
Et Dæ Parthis equitem minati,
Anxius sceptrum tenet, et moventes
Cuncta divinat metuitque casus
Mobiles rerum, dubiumque tempus.
Vos, quibus rector maris atque terræ
Jus dedit magnum necis atque vitæ,
Ponite inflatos tumidosque vultus:
Quidquid a vobis minor extimescit,
Major hoc vobis dominus minatur:
Omne sub regno graviore regnum est.
Quem dies vidit veniens superbum,
Hunc dies vidit fugiens jacentem.
Nemo confidat nimium secundis;
Nemo desperet meliora lapsis.
Miscet hæc illis, prohibetque Clotho
Stare fortunam: rotat omne fatum.
Nemo tam divos habuit faventes,
Crastinum ut posset sibi polliceri.
Res deus nostras celeri citatas
Turbine versat.

mettre un homme du sommet des grandeurs au dernier degré de l'abaissement. Celui qui dispense à son gré les couronnes, qui, d'un signe de sa tête, désarme le Mède, et l'Indien brûlé par l'astre du jour, et le Scythe qui menace le Parthe de sa puissante cavalerie, tient lui-même le sceptre d'une main tremblante ; il prévoit, il redoute ces révolutions soudaines qui bouleversent le monde, et les changemens que le temps peut amener.

O vous, à qui le roi de la terre et des mers a donné ce droit terrible de vie et de mort, abaissez l'orgueil de vos fronts superbes. Tout ce que vos sujets ont à redouter de vous, vous avez vous-même à le craindre d'un maître qui vous domine. Toute puissance relève d'une puissance supérieure. Un monarque règne au matin dans sa force, et le soir le voit renversé. Il ne faut point ni trop se confier dans la prospérité, ni désespérer dans le malheur. Clotho mêle ces deux extrêmes de la vie humaine, et ne laisse point reposer la fortune, qui mène tout au branle de sa roue. Jamais homme ne fut assez favorisé du ciel pour être sûr du lendemain. Dieu roule dans un tourbillon rapide les hommes et les choses.

ACTUS QUARTUS.

SCENA I.

NUNTIUS, CHORUS.

NUNTIUS.

Quis me per auras turbo præcipitem vehet,
Atraque nube involvet, ut tantum nefas
Eripiat oculis? O domus, Pelopi quoque
Et Tantalò pudenda!

CHORUS.

Quid portas novi?

NUNTIUS.

Quænam ista regio est, Argos et Sparte pios
Sortita fratres? et maris gemini premens
Fauces Corinthos? an feris Ister fugam
Præbens Alanis? an sub æterna nive
Hyrçana tellus? an vagi passim Scythæ?
Quis hic nefandi est conscius monstri locus?

CHORUS.

Effare, et istud pande, quodcumque est, malum.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

Puisse un tourbillon rapide m'emporter par les airs !
puisse un nuage épais m'envelopper tout entier, pour
ôter à mes yeux un aussi horrible spectacle ! O race abo-
minable, dont Pélops et Tantale même doivent rougir !

LE CHOEUR.

Quelle nouvelle nous apportez-vous donc ?

LE MESSAGER.

Quel est ce pays ? est-ce Argos et Sparte célèbre par
la tendre amitié de deux frères ? est-ce Corinthe assise
sur une terre étroite entre deux mers ? sommes-nous
sur les bords de l'Ister favorable aux incursions des
cruels Alains ? est-ce ici la terre d'Hyrcanie, couverte de
neiges éternelles, ou le désert des Scythes errans ?
quelle est cette partie du monde qui a servi de théâtre
à un aussi monstrueux attentat ?

LE CHOEUR.

Parlez, et quel que soit ce crime, faites-nous-le con-
naître.

NUNTIUS.

Si steterit animus, si metu corpus rigens
 Remittet artus. Hæret in vultu trucidis
 Imago facti. Ferte me insanæ procul
 Illo procellæ; ferte, quo fertur dies
 Hinc raptus.

CHORUS.

Animos gravius incertos tenes.
 Quid sit, quod horres, ede, et auctorem indica.
 Non quæro, quis sit, sed uter. Effare ocius.

NUNTIUS.

In arcæ summa Pelopiæ pars est domus
 Conversa ad Austros, cujus extremum latus
 Æquale monti crescit, atque urbem premit,
 Et contumacem regibus populum suis
 Habet sub ictu: fulget hic turbæ capax
 Immane tectum, cujus auratas trabes
 Variis columnæ nobiles maculis ferunt.
 Post ista vulgo nota, quæ populi colunt,
 In multa dives spatia discedit domus.
 Arcana in imo regia secessu patet,
 Alta vetustum valle compescens nemus,
 Penetrabile regni, nulla qua lætos solet
 Præbere ramos arbor, aut ferro coli;
 Sed taxus, et cupressus, et nigra ilice
 Obscura nutat silva; quam supra eminens
 Despectat alte quercus, et vincit nemus.

LE MESSAGER.

Attendez que mon esprit se calme, et que mes membres glacés par la crainte retrouvent leurs mouvemens. L'image de ce crime épouvantable est encore là devant mes yeux. Tempêtes furieuses, emportez-moi loin de cet affreux spectacle, jusqu'aux lieux où le soleil a porté sa lumière en fuyant ces climats.

LE CHŒUR.

C'est nous tenir trop long-temps dans cette cruelle incertitude. Expliquez-nous enfin ce qui vous cause tant d'horreur ; dites-nous l'auteur du crime. Je ne demande pas qui, mais lequel des deux l'a commis. Parlez donc sans retard.

LE MESSAGER.

Dans la partie supérieure du palais de Pélops, est un édifice tourné au midi, dont l'extrémité, s'élevant comme une montagne, domine la ville, et tient comme sous le joug le peuple inquiet d'Argos. Là est une salle immense dont les combles dorés s'appuient sur de belles colonnes de marbre tacheté. Derrière cette salle, connue du vulgaire et dont l'entrée lui est permise, il est d'autres bâtimens plus mystérieux qui forment le centre de ce riche palais. Celui du prince est le plus intérieur de tous, et le plus caché : entre les murailles de ce sanctuaire de la royauté s'élève un bois antique dont les arbres ne sont point destinés à charmer la vue, et dont le fer n'a jamais émondé le feuillage. On n'y voit que l'if, le cyprès, et la sombre yeuse, dominés par un chêne orgueilleux qui s'élève de toute la tête au dessus de cette forêt. C'est là que les fils de Tantale vont prendre les auspices à leur

Hinc auspicari regna Tantalidæ solent,
Hinc petere lapsis rebus et dubiis opem.
Affixa inhærent dona, vocales tubæ,
Fractique currus, spolia Myrtoi maris,
Victæque falsis axibus pendent rotæ,
Et omne gentis facinus : hoc Phrygius loco
Fixus tiaras Pelopis; hic præda hostium,
Et de triumpho picta barbarico chlamys.
Fons stat sub umbra tristis, et nigra piger
Hæret palude : talis est diræ Stygis
Deformis unda, quæ facit cælo fidem.
Hic nocte cæca gemere ferales deos
Fama est : catenis lucus excussis sonat,
Ululantque Manes. Quidquid audire est metus,
Illic videtur : errat antiquis vetus
Emissa bustis turba, et insultant loco
Majora notis monstra. Quin tota solet
Micare flamma silva, et excelsæ trabes
Ardent sine igne. Sæpe latratu nemus
Trino remugit : sæpe simulacris domus
Attonita magnis. Nec dies sedat metum :
Nox propria luco est, et superstitione inferum
In luce media regnat. Hinc orantibus
Responsa dantur certa, quum ingenti sono
Laxantur adyto fata; et immugit specus
Vocem deo solvente. Quo postquam furens
Intravit Atreus, liberos fratris trahens,
Ornantur aræ. Quis queat digne eloqui?
Post terga juvenum nobiles revocat manus,
Et mæsta vitta capita purpurea ligat.

avènement au trône ; c'est là que dans leurs revers ou dans leurs craintes ils vont implorer le secours des dieux. On voit appendus à ce chêne des dons pieux, des trompettes guerrières, des chars brisés, des carènes rompues sur la mer Égée, le char d'Énomaüs, l'essieu trompeur de Myrtilé, et tous les monumens de la valeur des fils de Tantale. On y voit la tiare phrygienne de Pélops, les dépouilles de ses ennemis, et la chlamyde aux riches couleurs, monument de ses victoires sur les Barbares. Sous l'ombrage de ce bois, est une triste fontaine aux eaux noires et stagnantes, comme celles des marais, semblable au fleuve infernal qui garantit les sermens des dieux. On raconte que, durant les nuits, on entend dans ce lieu les divinités funèbres gémir, que le bois retentit d'un bruit de chaînes agitées et des hurlemens des Mânes. Tous les prodiges, dont le récit même épouvante, se voient dans ce lieu ; des morts s'y promènent sortis de leurs vieux tombeaux, et des monstres d'une grandeur inconnue s'y font voir. Souvent même la forêt brille de mille feux, et les arbres gigantesques s'enflamment d'eux-mêmes. Le bois retentit parfois d'un triple aboiement, et des spectres plus grands que nature jettent la terreur dans le palais. Le jour même ne rend pas ce lieu moins horrible ; il a une nuit qui lui est propre, et les fantômes de l'enfer s'y promènent à la lumière du soleil. Ceux qui vont consulter l'avenir en ce lieu en rapportent des oracles certains ; la prophétie s'échappe du sanctuaire avec un bruit immense ; un dieu parle, et la caverne s'ébranle au son de sa voix redoutable. Atrée furieux entre dans ce lieu funeste, traînant après lui les enfans de son frère ;

Non tura desunt, non sacer Bacchi liquor,
 Tangensve salsa victimam culter mola.
 Servatur omnis ordo, ne tantum nefas
 Non rite fiat.

CHORUS.

Quis manum ferro admovet ?

NUNTIUS.

Ipsē est sacerdos : ipse funesta prece
 Letale carmen ore violento canit ;
 Stat ipse ad aras ; ipse devotōs neci
 Contrectat , et componit , et ferro admovet ;
 Attendit ipse ; nulla pars sacri perit.
 Lucus tremiscit : tota succusso solo
 Nutavit aula , dubia quo pondus daret ,
 Ac fluctuanti similis : e lævo tethere
 Atrum cucurrit limitem sidus trahens :
 Libata in ignes vina mutato fluunt
 Cruenta Baccho : regium capiti decus
 Bis terque lapsum est : flevit in templis ebur.
 Movere cunctos monstra ; sed solus sibi
 Immotus Atreus constat , atque ultro deos
 Terret minantes. Jamque dimissa mora
 Assiluit aris , torvum et obliquum intuens.
 Jejuna silvis qualis in Gangeticis
 Inter juvenecos tigris erravit duos ,

à l'instant on pare les autels. Comment raconter dignement ce sacrifice abominable ? Lui-même attache les nobles mains de ses neveux derrière leurs dos, et ceint leurs tristes fronts d'une bandelette de pourpre. L'encens fume, la liqueur sacrée de Bacchus coule en libations, le couteau sépare le gâteau salé sur la tête des victimes. Rien ne manque à l'ordre prescrit pour les sacrifices, et ce crime affreux s'entoure de toutes les formes religieuses.

LE CHOEUR.

Et quel est le sacrificateur ?

LE MESSAGER.

Atrée lui-même : il prononce les prières funèbres, et de sa bouche cruelle fait entendre le chant de mort ; il est debout devant l'autel ; il touche les victimes, les dispose, en approche le fer, et cherche la place où il doit frapper. Aucune formule du sacrifice n'est oubliée. Soudain le bois sacré s'agite, le sol tremble, le palais tout entier chancelle et semble chercher la place où il doit tomber ; de la partie gauche du ciel une étoile s'élance et laisse derrière elle un noir sillon ; le vin répandu sur le brasier devient du sang ; le diadème s'échappe trois fois du front d'Atrée ; l'ivoire pleure dans les temples ; tous les habitans d'Argos pâlisent à la vue de ces prodiges : Atrée seul demeure inébranlable, et fait trembler les dieux qui le menacent. Tout à coup il s'élance à l'autel en jetant autour de lui des regards sombres et effrayans. Comme on voit dans les forêts de l'Inde un tigre hésiter entre deux jeunes taureaux, mesurer des yeux cette double proie que sa voracité convoite au même degré,

Utriusque prædæ cupida, quo primos ferat
 Incerta morsus, flectit huc rictus suos,
 Illo reflectit, et famem dubiam tenet;
 Sic dirus Atreus capita devota impiæ
 Speculatur iræ: quem prius maeret sibi,
 Dubitat; secunda deinde quem cæde immolet:
 Nec interest; sed dubitat, et tantum scelus
 Juvat ordinare.

CHORUS.

Quem tamen ferro occupat?

NUNTIUS.

Primus locus (ne deesse pietatem putes)
 Avq̄ dicatur: Tantalus prima hostia est.

CHORUS.

Quo juvenis animo, quo tulit vultu necem?

NUNTIUS.

Stetit sui securus, et non est preces
 Perire frustra passus: ast illi ferus
 In vulnere ensem abscondit, et penitus premens
 Jugulo manum commisit: educto stetit
 Ferro cadaver; quumque dubitasset diu
 Hac parte, an illa caderet, in patrum cadit.
 Tunc ille ad aras Plisthenem sævus trahit,
 Adicitque fratri: colla percussa amputat;
 Cervice cæsa truncus in pronum ruit;
 Querulum cucurrit murmure incerto caput.

CHORUS.

Quid deinde gemina cæde perfunctus facit?

et, ne sachant lequel des deux il doit saisir d'abord, tourner vers l'un, puis ramener vers l'autre sa gueule épouvantable, et tenir en suspens l'appétit qui le dévore : ainsi le cruel Atrée s'arrête à contempler les deux victimes dévouées à sa fureur impie ; il ne sait laquelle il doit s'immoler d'abord, laquelle il doit sacrifier la seconde : peu lui importe, sans doute ; mais il balance, et veut mettre de l'ordre dans son horrible forfait.

LE CHOEUR.

Quelle est enfin celle qu'il a frappée d'abord ?

LE MESSAGER.

La première (ne croyez pas qu'il manque de piété filiale) a été pour son aïeul : le jeune Tantale est tombé le premier.

LE CHOEUR.

Qu'a senti, qu'a témoigné cet enfant à l'aspect de la mort ?

LE MESSAGER.

Il est demeuré calme, et ne s'est point répandu en vaines prières : mais le cruel Atrée lui a plongé son glaive dans la gorge, et l'a enfoncé dans la blessure jusqu'à la garde. Le fer retiré, la victime est restée sur elle-même, comme ne sachant où elle devait tomber, et enfin elle s'est renversée sur son oncle. Au même instant le barbare traîne Plisthènes à l'autel et le réunit à son frère ; il le frappe et lui tranche la tête. Le tronc mutilé tombe à terre, et la tête roule avec un murmure faible et plaintif.

LE CHOEUR.

Et que fait-il après ce double meurtre ? Épargne-t-il

Puerone parcit? an scelus sceleri ingerit?

NUNTIUS.

Silva jubatus qualis Armenia leo
 In cæde multa victor armento incubat;
 Cruore rictus madidus, et pulsa fame;
 Non ponit iras; hinc et hinc tauros premens
 Vitulis minatur, dente jam lasso piger;
 Non aliter Atreus sævit, atque ira tumet,
 Ferrumque gemina cæde perfusum tenens,
 Oblitus in quem rueret, infesta manu
 Exegit ultra corpus. At pueri statim
 Pectore receptus ensis in tergo exstitit.
 Cadit ille, et aras sanguine exstinguens suo,
 Per utrumque vulnus moritur.

CHORUS.

O sævum scelus!

NUNTIUS.

Exhorruistis? hactenus sistat nefas,
 Pius est.

CHORUS.

An ultra majus, aut atrocius
 Natura recipit?

NUNTIUS.

Sceleris hunc finem putas?
 Gradus est.

CHORUS.

Quid ultra potuit? objecit feris
 Lanianda fors corpora, atque igne arcuit.

au moins l'enfant, ou s'il ajoute un nouveau crime aux deux premiers ?

LE MESSAGER.

Comme un lion d'Arménie, à la crinière flottante, après avoir fait un carnage affreux dans un grand troupeau, conserve encore toute sa rage, quoique sa gueule soit pleine de sang, et sa faim apaisée, et menace encore les jeunes bœufs et les veaux de ses dents fatiguées de meurtres; ainsi la fureur d'Atrée dure encore et se ranime. Il tient en main son glaive souillé par un double assassinat, et oubliant quelle victime lui reste à frapper, il porte un coup qui la traverse de part en part : l'épée s'enfonçant dans la poitrine de l'enfant sort par son dos; le malheureux tombe, mourant de sa double blessure, et son sang qui coule éteint la flamme allumée sur l'autel.

LE CHOEUR.

O crime affreux !

LE MESSAGER.

Vous frémissez ! mais ce n'est rien ; si Atrée en était resté là, il serait encore vertueux.

LE CHOEUR.

Mais y a-t-il dans la nature un forfait plus grand et plus atroce ?

LE MESSAGER.

Croyez-vous être à la fin de son crime ? vous n'en êtes qu'au premier degré.

LE CHOEUR.

Qu'a-t-il pu faire de plus ? peut-être il a livré les corps à déchirer aux bêtes féroces, et les a privés des honneurs du bûcher ?

NUNTIUS.

Utinam arcuisset! ne tegat functos humus,
Ne solvat ignis! avibus epulandos licet
Ferisque triste pabulum sævis trahat
Votum est sub hoc, quod esse supplicium solet:
Pater insepultos spectet. O nullo scelus
Credibile in ævo, quodque posteritas neget!
Erepta vivis exta pectoribus tremunt,
Spirantque venæ, corque adhuc pavidum salit.
At ille fibras tractat, ac fata respicit,
Et adhuc calentes viscerum venas notat.
Postquam hostiæ placuere, securus vacat
Jam fratris epulis. Ipse divisum secat
In membra corpus: amputat trunco tenus
Humeros patentes, et lacertorum moras;
Denudat artus durus, atque ossa amputat:
Tantum ora servat, et datas fidei manus.
Hæc verubus hærent viscera, et lentis data
Stillant caminis; illa flammatus latex,
Querente ahenò, jactat. Impositas dapes
Transiluit ignis, inque trepidantes focos
Bis ter regestus, et patrè jussus moram,
Invitus ardet. Stridet in verubus jecur;
Nec facile dicam, corpora an flammæ magis
Gemuere. Piceus ignis in fumos abit;
Et ipse fumus tristis, ac nebula gravis,
Non rectus exit, seque in excelsum levans,
Ipsos penates nube deformi obsidet.
O Phœbe, patiens, fugeris retro licet
Medioque ruptum merseris cælo diem,

LE MESSAGER.

Plût au ciel qu'il les eût privés de la terre qui couvre les morts et de la flamme qui les consume, pour les faire servir de pâture aux oiseaux, ou les jeter en proie aux bêtes féroces, et fait voir au malheureux Thyeste ses fils sans sépulture ! ce supplice pour lui serait une grâce. — O crime que la postérité ne croira jamais et qu'aucun siècle ne pourra concevoir ! les entrailles arrachées de ces corps vivans tressaillent, les veines palpitent, et le cœur s'agite encore sous l'impression de la terreur ; Atrée a le courage de manier les fibres, et d'y lire la destinée ; il observe attentivement les viscères encore tout pénétrés du feu de la vie. Satisfait des présages qu'il y trouve, il s'occupe tranquillement du festin qu'il veut offrir à son frère. Il coupe les corps en morceaux, il sépare du tronc les épaules et les attaches des bras, met à nu les articulations, brise les os, et ne laisse en leur entier que la tête et les mains qu'il avait reçues dans les siennes en signe de fidélité. Une partie des chairs est embrochée et se distille lentement devant le feu ; l'autre est jetée dans une chaudière que la flamme fait bouillonner et gémir : le feu laisse derrière lui ces effroyables mets, il faut le replacer trois fois dans le foyer pour le forcer enfin à s'arrêter et à brûler malgré lui. Le foie siffle autour de la broche, et je ne saurais dire laquelle gémit plus fort de la chair ou de la flamme, qui, noire comme la poix, se dissipe en fumée. Cette fumée est elle-même sombre et pesante ; elle ne monte pas droite vers le ciel, mais elle se balance dans l'air, et forme autour des dieux Pénates un nuage épais qui les couvre. — O Soleil

Sero occidisti. Lancinat natos pater,
Artusque mandit ore funesto suos.
Nitet fluent madidus unguento comam,
Gravisque vino. Sæpe præclusæ cibum
Tenuere fauces. In malis unum hoc tuis
Bonum est, Thyesta, quod mala ignoras tua.
Sed et hoc peribit : verterit currus licet
Sibi ipse Titan obvium ducens iter,
Tenebrisque facinus obruat tetrum novis
Nox missa ab ortu tempore alieno gravis,
Tamen videndum est : tota patefient mala.

SCENA II.

CHORUS.

Quo terrarum superumque parens,
Cujus ad ortus noctis opacæ
Decus omne fugit, quo vertis iter,
Medioque diem perdis Olympo?
Cur, Phœbe, tuos rapis aspectus?
Nondum seræ nuntius horæ
Nocturna vocat lumina vesper;
Nondum Hesperia flexura rotæ
Jubet emeritos solvere currus;

trop patient ! tu t'es retourné en arrière, tu as fermé le jour au milieu de ta course ; mais trop tard cependant. Le malheureux Thyeste déchire ses enfans, et de sa bouche cruelle dévore ses propres membres. Il est là, les cheveux brillans et parfumés, la tête appesantie par le vin. Plus d'une fois son estomac s'est fermé à ces funestes alimens. Malheureux ! le seul bien qui te reste dans ton infortune c'est de ne la connaître pas, mais ce bien même va t'échapper. Quoique le Soleil ait retourné son char, pour suivre une route directement contraire à la sienne, et que la nuit ait devancé son heure pour étendre sur ce crime affreux des ténèbres inconnues, il te faudra pourtant voir, malheureux Thyeste, il te faudra connaître l'excès de ta misère.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Roi de la terre et du ciel, toi dont l'éclat fait pâlir tous les astres de la nuit, vers quels climats es-tu allé ? pourquoi nous ravir la lumière au milieu du jour, et cacher à nos yeux l'éclat de ton visage ? l'étoile qui amène les heures du soir n'appelle point encore le brillant cortège des astres nocturnes ; le moment n'est point venu de dételer les coursiers de ton char descendu à l'Occident ; le jour n'est pas si près de la nuit, la troisième trompette ne s'est point fait entendre. Le laboureur, dont les bœufs

Nondum in noctem vergente die
Tertia misit buccina signum :
Stupet ad subitæ tempora cœnæ
Nondum fessis bubus arator.
Quid te ætherio pepulit cursu ?
Quæ causa tuos limite certo
Dejecit equos ? numquid aperto
Carcere Ditis victi tentant
Bella gigantes ? numquid Tityos
Pectore fesso renovat veteres
Saucius iras ? num rejecto
Latus explicuit monte Typhoeus ?
Numquid struitur via Phlegræos
Alta per hostes ? et Thessalicum
Thressa premitur Pelion Ossa ?
Solitæ mundi periere vices ;
Nihil occasus, nihil ortus erit.
Stupet, Eeos assueta deo
Tradere frenos, genitrix primæ
Roscida lucis perversa sui
Limina regni : nescit fessos
Tingere currus, nec fumantes
Sudore jubar mergere ponto.
Ipse insueto novus hospitio
Sol Auroram videt occiduus,
Tenebrasque jubet surgere, nondum
Nocte parata. Non succedunt
Astra, nec ullo micat igne polus :
Nec Luna graves digerit umbras.
Sed quidquid id est, utinam nox sit !

ne sont pas las encore, s'étonne de voir arriver si vite l'heure de son repas du soir.

Quelle puissance a fermé ta route dans le ciel? quelle révolution soudaine a détourné tes coursiers de leur carrière accoutumée? Est-ce que les Géans vaincus auraient brisé les portes de l'Enfer, et recommenceraient leur guerre contre les dieux! Tityus a-t-il senti sa rage renaître dans son sein déchiré par le vautour? Typhée a-t-il soulevé la montagne qui l'écarte et déployé ses vastes membres? les vaincus de Phlégra tenteraient-ils contre le ciel une nouvelle attaque? l'Ossa de Thrace va-t-il encore se dresser par leurs mains sur le Pélion de Thessalie?

L'antique harmonie du monde est brisée; plus de lever, plus de coucher du soleil. La fraîche déesse du matin qui amène les premiers feux du jour, et remet au dieu de la lumière les rênes de son char, voit avec étonnement ce trouble répandu dans son empire; elle ne sait plus rafraîchir ses chevaux fatigués, ni plonger dans la mer son attelage inondé de sueur. Le Soleil, surpris de sa nouvelle demeure, trouve l'Aurore à son coucher, et appelle les ténèbres quand la nuit n'est pas prête encore. Les étoiles ne se montrent pas à sa place, aucun flambeau ne s'allume dans le ciel, et la lune ne vient point diminuer l'horreur de cette obscurité profonde.

Et plût au ciel que ce fût là seulement la nuit! Une

Trepidant, trepidant pectora magno
Percussa metu, ne fatali
Cuncta ruina quassata labent,
Iterumque deos hominesque premat
Deforme chaos : iterum terras,
Et mare, et ignes et vaga picti
Sidera mundi Natura tegat.
Non æternæ facis exortu
Dux astrorum secula ducens
Dabit æstatis brumæque notas.
Non Phœbeis obvia flammis
Demet Nocti Luna timores,
Vincetque sui fratris habenas,
Curvo brevius limite currens.
Ibit in unum congesta sinum
Turba deorum.

Hic, qui sacris pervius astris
Secat obliquo tramite zonas,
Flectens longos Signifer annos,
Lapsa videbit sidera labens.
Hic, qui nondum vere benigno
Reddit Zephyro vela tepenti,
Aries præceps ibit in undas,
Per quas pavidam vexerat Hellen.
Hic, qui nitido Taurus cornu
Præfert Hyadas, secum Geminos
Trahet, et curvi brachia Cancri.
Leo flammiferis æstibus ardens
Iterum e cælo cadet Herculeus.
Cadet in terras Virgo relictas ;

affreuse terreur glace nos âmes, nous tremblons que ce ne soit la fin de toutes choses, et que l'informe chaos ne revienne envelopper les hommes et les dieux; nous tremblons de voir la terre, la mer, le feu et les étoiles errantes se perdre encore une fois dans le bouleversement de la nature. Le roi des astres, dont l'éternel flambeau conduit la marche des siècles, ne marquera plus la succession des hivers et des étés. La lune, venant à sa rencontre, ne diminuera plus l'horreur de la nuit effrayante, dans sa course plus rapide que celle de son frère, parce que la courbe qu'elle décrit est aussi moins grande. La foule innombrable des astres se perdra dans un même abîme.

Le cercle céleste, autour duquel tournent les années et les constellations, et qui partage obliquement les zones, tombera lui-même et entraînera dans sa chute les astres défailans. Le Bélier qui, aux premiers jours du printemps, ouvre les voiles aux tièdes zéphyr, sera précipité dans les flots à travers lesquels il porta jadis la timide Hellé. Le Taureau, qui sur ses cornes brillantes soulève les Hyades, entraînera dans sa chute les Gémcaux et le Cancer aux pinces recourbées. Le Lion de Némée, qui lance tous les feux de l'été, retombera du ciel où la valeur d'Hercule l'a fait remonter. La Vierge reviendra sur la terre qu'elle avait quittée. La Balance et l'ardent Scorpion se détacheront ensemble du zodiaque. Le vieux Chiron, qui lance des flèches empennées avec son arc

Justæque cadent pondera Libræ,
Secumque trahent Scorpion acrem.
Et, qui nervo tenet Æmonio
Pennata senex spicula Chiron,
Rupto perdet spicula nervo.
Pigram referens hiemem gelidus
Cadet Ægoceros, frangesque tuam,
Quisquis es, Urnam. Tecum excedent
Ultima cæli sidera Pisces;
Monstraque numquam perfusa mari
Merget condens omnia gurges;
Et qui medias dividit Ursas,
Fluminis instar, lubricus Anguis,
Magnoque minor juncta Draconi
Frigida duro Cynosura gelu,
Custosque sui tardus plaustrum
Jam non stabilis ruet Arctophylax.
Nos e tanto visi populo
Digni, premeret quos everso
Cardine mundus.

In nos ætas ultima venit.
O nos dura sorte creatos,
Seu perdidimus solem miseri,
Sive expulimus! Abeant questus:
Discede, timor. Vitæ est avidus,
Quisquis non vult, mundo secum
Pereunte, mori.

d'Émonie, verra cet arc se rompre dans sa main, et ses flèches tomber. Le Capricorne glacé, qui ramène l'hiver, brisera en tombant l'urne du Verseau qui lui-même entraînera la dernière constellation du ciel, les Poissons. Les monstres, qui jamais ne se sont baignés dans les flots de l'Océan, s'engloutiront dans cet abîme universel; le Serpent, qui s'étend comme un fleuve onduleux entre les deux Ourses, périra, ainsi que la Cynosure glacée, qui occupe si peu de place à côté de l'immense Dragon. Le pesant Bouvier, qui garde son chariot, perdra son immobilité et se précipitera du haut du ciel.

Malheureux ! nous avons été choisis dans la multitude des générations humaines pour être écrasés sous la chute du monde; notre vie a été marquée pour la fin des siècles. O race également déplorable, soit que nous ayons perdu le soleil sans notre faute, soit que nous l'ayons chassé par nos crimes ! mais point de plaintes et point de terreur. Ce serait un amour insensé de l'existence que de se refuser à périr avec le monde.

ACTUS QUINTUS.

SCENA I.

ATREUS.

Æqualis astris gradior, et cunctos super
Altum superbo vertice attingens polum.
Nunc decora regni teneo, nunc solium patris.
Dimitto superos : summa votorum attigi.
Bene est, abunde est ; jam sat est etiam mihi.
Sed cur satis sit ? pergam, et implebo patrem
Funere suorum : ne quid obstaret pudor,
Dies recessit ; perge, dum cælum vacat.
Utinam quidem tenere fugientes deos
Possem, et coactos trahere, ut ultricem dapem
Omnes viderent ! quod sat est, videat pater.
Etiam die nolente discutiam tibi
Tenebras, miseriæ sub quibus latitant tuæ.
Nimis diu conviva securo jaces
Hilarique vultu ; jam satis mensis datum est,
Satisque Baccho : sobrio tanta ad mala
Opus est Thyeste. Turba famularis, fores
Templi relaxa ; festa patefiat domus.
Libet videre, capita natorum intuens
Quos det colores, verba quæ primus dolor

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ATRÉE.

Je marche l'égal des dieux, je vois tous les hommes à mes pieds, et ma tête sublime atteint jusqu'au ciel. C'est maintenant que je règne, c'est maintenant que le trône de mon père est à moi. Les dieux ne me doivent plus rien, tous mes vœux sont remplis. Je suis content, c'est assez, je ne demande pas davantage. Mais pourquoi serait-ce assez? Non : je ferai plus, je veux accabler ce père de la mort de ses enfans. Pour m'épargner toute pudeur, le jour s'est retiré; à l'œuvre donc, pendant que le ciel me favorise. Que ne puis-je tenir tous les dieux qui ont fui devant moi, pour les traîner ici malgré eux et leur faire contempler ce festin qu'a préparé ma vengeance! mais il suffit que Thyeste le voie. En dépit du jour qui nous retire sa lumière, je dissiperai les ténèbres qui te cachent l'excès de ton malheur. — Voilà trop long-temps qu'il est à table comme un convive heureux et tranquille. C'est assez de viandes, c'est assez de vin. Il ne faut pas qu'il soit ivre pour sentir sa misère. — Ouvrez les portes de ce palais comme pour un jour de fête. Il me tarde de voir

Effundat, aut ut spiritu expulso stupens
Corpus rigescat : fructus hic operis mei est ;
Miserum videre nolo, sed dum fit miser.
Aperta multa tecta collucent face.
Resupinus ipse purpura atque auro incubat,
Vino gravatum fulciens læva caput.
Eructat : o me cælitum excelsissimum,
Regumque regem ! vota transcendere mea.
Satur est, capaci ducit argento merum.
Ne parce potu ; restat etiamnum cruor
Tot hostiarum : veteris hunc Bacchi color
Abscondet : hoc hæc mensa claudatur scypho.
Mixtum suorum sanguinem genitor bibat ;
Meum bibisset. Ecce jam cantus ciet,
Festasque voces, nec satis menti imperat.

SCENA II.

THYESTES.

Pectora longis hebetata malis,
Jam sollicitas ponite curas.
Fugiat mœror, fugiatque pavor.
Fugiat trepidi comes exsilii
Tristis egestas, rebusque gravis
Pudor afflictis. Magis unde cadas,

la couleur de son visage à l'aspect des têtes de ses enfans, d'entendre ses premiers cris de douleur, de le voir tomber sans haleine et le corps glacé. Tel doit être le fruit de mon œuvre. Ce n'est pas de ses souffrances que je veux être témoin, mais de leur commencement.

— Le palais est ouvert et resplendissant de mille feux : Thyeste est là, couché sur la pourpre et sur l'or ; sa tête appesantie par le vin s'appuie sur sa main gauche. Un hoquet.... Oh ! je suis le plus grand des dieux, et le roi des rois. Mes vœux sont dépassés. Il est rassasié de viandes, et boit le vin dans une large coupe. Ne te fais pas faute de boire, il reste encore assez de sang de mes trois victimes ; je le mêlerai avec un vin vieux pour en déguiser la couleur, et cette dernière coupe achèvera ton repas. Qu'un père boive le sang de ses enfans ! Il aurait bu le mien. Le voilà qui chante, et se répand en paroles joyeuses ; il n'est plus maître de sa raison.

SCÈNE II.

THYESTE.

HYMNE.

O mon âme, fatiguée par de longues infortunes, dépose le fardeau de tes soucis inquiets ; bannis la tristesse, bannis la crainte, loin de moi l'indigence, misérable compagne de l'exil, et la honte qui s'attache au malheur. Ne regarde pas où tu es, mais d'où tu viens. C'est beaucoup de pouvoir, en tombant de haut, poser un pied ferme

Quam quo, refert. Magnum, ex alto
Culmine lapsum stabilem in plano
Figere gressum : magnum, ingenti
Strage malorum pressum fracti
Pondera regni non inflexa
Cervice pati, nec degenerem
Victumque malis rectum impositas
Ferre ruinas.

Sed jam sævi
Nubila fati pelle, ac miseri
Temporis omnes dimitte notas :
Redeant vultus ad læta boni ;
Veterem ex animo mitte Thyesten.
Proprium hoc miseros sequitur vitium,
Nunquam rebus credere lætis.
Redeat felix Fortuna licet,
Tamen afflictos gaudere piget.
Quid me revocas, festumque vetas
Celebrare diem? quid flere jubes,
Nulla surgens dolor ex causa?
Quis me prohibet flore recenti
Vincere comam? Prohibet, prohibet.
Vernæ capiti fluxere rosæ;
Pingu madidus crinis amomo
Inter subitos stetit horrores;
Imber vultu nolente cadit.
Venit in medias voces gemitus.
Mœror lacrymas amat assuetas;
Flendi miseris dira cupido est.
Libet infaustos mittere questus :

sur la terre ; il est beau , quand on est couvert par la chute d'un empire , de ne point courber la tête sous un si grand poids , de ne point se laisser abattre , de marcher droit et ferme sous tant de ruines.

Mais dissipons ces ombres de ma vie , et chassons bien loin ces tristes images d'un temps qui n'est plus. Puisque la fortune me sourit , je dois lui sourire. Chassons de mon esprit le Thyeste passé. L'ordinaire défaut des malheureux , c'est de ne plus croire au bonheur. En vain le sort , devenu plus propice , les invite à la joie : pour avoir connu le malheur , ils ne savent plus être heureux.

Pourquoi ce retour de tristesse qui m'empêche de jouir d'un aussi beau jour ? pourquoi ces larmes qui tombent de mes yeux sans que j'en sache la cause ? pourquoi ne puis-je parer mon front de ces fleurs nouvelles ? Ah ! je ne le puis , je ne le puis. Les roses du printemps se détachent de ma tête ; les parfums qui baignent mes cheveux ne les empêchent pas de se dresser d'horreur , et mon visage est mouillé de larmes involontaires. Des cris lugubres se mêlent à mes chants. Ah ! je veux donner encore des larmes à ma douleur , les malheureux trouvent un charme cruel à pleurer : je veux pousser de tristes plaintes , je veux déchirer cette robe de pourpre , et remplir ce palais de mes hurlemens. Mon esprit

Libet et Tyrio saturas ostro
 Rumpere vestes : ululare libet.
 Mittit luctus signa futuri
 Mens , ante sui præsaga mali.
 Instat nautis fera tempestas ,
 Quum sine vento tranquilla tument.....
 Quos tibi luctus , quosve tumultus
 Fingis demens ? credula præsta
 Pectora fratri : jam quidquid id est ,
 Vel sine causa , vel sero times.
 Nolo infelix ; sed vagus intra
 Terror oberrat ; subitos fundunt
 Oculi fletus , nec causa subest.
 Dolor , an metus est ? an habet lacrymas
 Magna voluptas ?

SCENA III.

ATREUS, THYESTES.

ATREUS.

Festum diem , germane , consensu pari
 Celebremus : hic est , sceptrum qui firmet mea ,
 Solidamque pacis alliget certe fidem.

THYESTES.

Satias dapibus me , nec minus Bacchi tenet.
 Augere cumulus hic voluptatem potest ,
 Si cum meis gaudere felici datur.

s'émeut dans la vue des maux prêts à fondre sur ma tête, et me les annonce d'avance. Ah! quand la mer se gonfle ainsi d'elle-même sans un vent qui la soulève, une tempête effroyable menace les matelots.

Insensé! de quels malheurs, de quelles craintes vas-tu te troubler l'esprit? Livre-toi sans défiance à ton frère. Quoi que tu puisses craindre, c'est une peur chimérique ou tardive. Malheureux! je voudrais m'en défendre, mais je sens une vague terreur au dedans de moi. Des larmes soudaines s'échappent de mes yeux sans que j'en puisse dire la cause. Est-ce la douleur ou la crainte? pleure-t-on aussi dans l'excès de la joie?

SCÈNE III.

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

Unissons-nous, mon frère, pour célébrer dignement ce grand jour: il affermit le sceptre dans mes mains, il me donne le gage assuré d'une paix inviolable.

THYESTE.

Je suis rassasié de viandes et de vin. Le seul désir que je puis former pour mettre le comble à ma joie, c'est de la partager avec mes enfans.

ATREUS.

Hic esse natos crede in amplexu patris :
 Hic sunt, eruntque ; nulla pars prolis tuæ
 Tibi subtrahetur : ora, quæ exoptas, dabo,
 Totumque turba jam sua implebo patrem.
 Satiaberis, ne metue : nunc mixti meis,
 Jucunda mensæ sacra juvenilis colunt ;
 Sed accientur. Poculum infuso cape
 Gentile Baccho.

THYESTES.

Capio fraternæ dapis

Donum. Paternis vina libentur deis,
 Tunc hauriantur. Sed quid hoc? nolunt manus
 Parere : crescit pondus, et dextram gravat.
 Admotus ipsis Bacchus a labris fugit,
 Circaque rictus ore decepto effluit.
 En, ipsa trepido mensa subsiluit solo.
 Vix lucet ignis. Ipse quin æther gravis
 Inter diem noctemque desertus stupet.
 Quid hoc? magis magisque concussi labant
 Convexa cæli : spissior densis coit
 Caligo tenebris, noxque se in noctem abdidit :
 Fugit omne sidus. Quidquid est, fratri, precor,
 Natisque parcat ; omnis in vile hoc caput
 Abeat procella. Redde jam natos mihi.

ATREUS.

Reddam, et tibi illos nullus eripiet dies.

THYESTES.

Quis hic tumultus viscera exagitat mea?

ATRÉE.

Ah! croyez qu'ils sont déjà dans les bras de leur père. Ils y sont, ils y seront; rien d'eux ne vous sera ôté; vous voulez voir leurs visages, vous les verrez, et je les mettrai tous dans votre sein. Je vous en rassasierai, soyez tranquille; en ce moment ils sont avec les miens, assis à table, et dans la joie d'un festin qui convient à leur âge. Mais je les ferai venir. En attendant videz cette coupe héritée de nos aïeux, et remplie d'un noble vin.

THYESTE.

Je la reçois des mains de mon frère. J'offrirai une libation aux dieux paternels et boirai le reste. Mais qu'est-ce donc? ma main refuse d'obéir, cette coupe devient lourde et mon bras ne peut plus la soutenir. Le vin, approché de ma bouche, s'en retire, et fuit mes lèvres trompées. La table même a tressailli sur le sol ébranlé. Les flambeaux ne jettent presque plus de lumière. Le ciel, entre le jour et la nuit, semble étonné de n'avoir plus de clartés. Qu'est-ce donc? la céleste voûte s'ébranle avec plus de force, les ténèbres s'épaississent, l'obscurité devient plus grande, la nuit se cache dans la nuit. Tous les astres ont disparu. Puissances du ciel, épargnez du moins mon frère et mes enfans. Que sur ma tête coupable s'épuise tout l'effort de la tempête. Ah! rendez-moi mes enfans.

ATRÉE.

Je vous les rendrai, et rien au monde ne pourra vous les ravir.

THYESTE.

Quel trouble agite mes entrailles? que sens-je trembler

Quid tremuit intus ? sentio impatiens onus,
 Meumque gemitu non meo pectus gemit.
 Adeste, nati ! genitor infelix vocat :
 Adeste ! visis fugiet hic vobis dolor.
 Unde obloquantur ?

ATREUS.

Expedi amplexus , pater :
 Venere. Natos ecquid agnoscis tuos ?

THYESTES.

Agnosco fratrem. Sustines tantum nefas
 Gestare , Tellus ? non ad infernam Styga
 Te nosque mergis , rupta et ingenti via
 Ad chaos inane regna cum rege abripis ?
 Non tota ab imo tecta convellens solo
 Vertis Mycenae ? Stare circa Tantalum
 Uterque jam debuimus : hinc compagibus
 Et hinc revulsis , si quid infra Tartara est
 Avosque nostros , huc tuam immani sinu
 Demitte vallem , nosque defossos tege
 Acheronte toto : noxiae supra caput
 Animae vagentur nostrum , et ardenti freto
 Phlegethon arenas igneus tortas agens ,
 Exitia supra nostra violentus fluat.
 Immota Tellus , pondus ignavum jaces ?
 Fugere superi.

ATREUS.

At accipe hos potius libens
 Diu expetitos. Nulla per fratrem est mora ;
 Fruere , osculare , divide amplexus tribus.

dans mon corps? Je sens un poids qui m'accable, et j'entends résonner dans ma poitrine des gémissens qui ne sont pas les miens. Venez, ô mes enfans, votre malheureux père vous appelle; venez, votre vue dissipera cette douleur. Mais d'où me parlent-ils donc?

• ATRÉE.

Ouvre tes bras, heureux père, les voici. Reconnais-tu tes enfans?

THYESTE.

Je reconnais mon frère! Peux-tu bien, ô terre, porter un pareil crime! Tu ne te plonges pas avec nous dans l'abîme du Styx! tes flancs ne se sont pas ouverts pour précipiter dans le gouffre du chaos ce royaume et son roi! Mycènes n'est pas détruite, et ses maisons renversées! nous ne sommes pas encore lui et moi dans l'enfer auprès de Tantale! Entr'ouvre-toi d'une extrémité jusqu'à l'autre; et, par la déchirure immense de tes entrailles, laisse-nous tomber dans un abîme plus profond que le Tartare, plus profond que celui où gémissent nos aïeux, s'il en est un dans un gouffre où l'Achéron nous couvre de tous ses flots. Que les âmes coupables se promènent sur nos têtes, et que le Phlégéthon brûlant, devenu l'instrument de notre supplice, roule sur nous ses sables embrasés. O terre, peux-tu rester ainsi comme une masse inerte et privée de sentiment? Il n'y a plus de dieux.

ATRÉE.

Songe plutôt à recevoir avec amour tes enfans si impatientement désirés: ton frère ne veut plus retarder ton bonheur; jouis de leur présence, embrasse-les, partage entre eux tes caresses.

THYESTES.

Hoc fœdus? hæc est gratia? hæc fratris fides?
 Sic odia ponis? non peto, incolumes pater
 Natos ut habeam: scelere quod salvo dari
 Odioque possit, frater hoc fratrem rogo,
 Sepelire liceat: redde, quod cernas statim
 Uri: nihil te genitor habiturus rogo,
 Sed perditurus.

ATREUS.

Quidquid e natis tuis
 Superest, habebis: quodque non superest, habes.

THYESTES.

Utrumne sævis pabulum alitibus jacent?
 An belluis servantur? an pascunt feras?

ATREUS.

Epulatus ipse es impia natos dape.

THYESTES.

Hoc est, deos quod puduit! hoc egit diem
 Aversum in ortus! Quas miser voces dabo,
 Questusque quos? quæ verba sufficient mihi?
 Abscissa cerno capita, et avulsas manus,
 Et rupta fractis cruribus vestigia.
 Hoc est, quod avidus capere non potuit pater.
 Volvuntur intus viscera, et clausum nefas
 Sine exitu luctatur, et quærit viam.
 Da, frater, ense; sanguinis multum mei
 Habet ille: ferro liberis detur via.
 Negatur ensis? pectora illiso sonent

THYESTE.

Voilà donc ce traité de paix, cette amitié rendue, cette foi jurée entre frères? c'est donc ainsi que tu abjures ta haine? Ce ne sont plus mes fils vivans que je te demande; frère, je demande à mon frère une grâce qui ne prend rien sur son crime et sur sa haine, la permission de les ensevelir. Rends-moi d'eux ce que tu me verras brûler à l'instant. Ce n'est pas pour les garder que je les demande, mais pour les perdre.

ATRÉE.

Tu auras de tes fils tout ce qui en reste; ce qui n'en reste plus, tu l'as déjà.

THYESTE.

En as-tu fait la pâture des oiseaux cruels? les as-tu jetés en proie aux bêtes féroces?

ATRÉE.

C'est toi-même qui les as mangés dans cet horrible festin.

THYESTE.

C'est pour cela que les dieux ont été frappés d'horreur! c'est pour cela que le soleil est retourné en arrière! Quels cris? quelles plaintes faire entendre? quelles paroles suffiront à ma douleur? Je vois leurs têtes coupées, leurs mains arrachées, et tous leurs os mis en pièces. Ce sont là les seules parties que leur père n'a pu dévorer. Mes entrailles s'agitent, ce crime enfermé dans mon sein fait effort pour en sortir, et cherche vainement une issue. Frère, donne-moi ton épée, elle est déjà toute abreuvée de mon sang; donne-la-moi, que j'ouvre avec le fer une issue à mes enfans. Tu me la refuses! je vais briser

Contusa planctu..... Sustine, infelix, manum ;
 Parcamus umbris. Tale quis vidit nefas?
 Quis inhospitalis Caucasi rupem asperam
 Heniochus habitans? quisve Cecropiis metus
 Terris Procrustes? genitor en natos premo,
 Premorque natis! Sceleris est aliquis modus?

ATREUS.

Sceleri modus debetur, ubi facias scelus,
 Non ubi reponas. Hoc quoque exiguum est mihi.
 Ex vulnere ipso sanguinem calidum in tua
 Diffundere ora debui, ut viventium
 Biberes cruorem. Verba sunt iræ data,
 Dum propero; ferro vulnera impresso dedi,
 Cecidi ad aras, cæde votiva focus
 Placavi, et artus corpore exanimo amputans,
 In parva carpsi frusta, et hæc ferventibus
 Demersi ahenis; illa lentis ignibus
 Stillare jussi; membra nervosque abscidi
 Viventibus, gracilique trajectas veru
 Mugire fibras vidi, et aggressi manu
 Mea ipse flammæ: omnia hæc melius pater
 Fecisse potuit; cecidit incassum dolor:
 Scidit ore natos impio, sed nesciens,
 Sed nescientes.

THYESTES.

Clusa litoribus vagis
 Audite maria! vos quoque audite hoc scelus,
 Quocunque, dii, fugistis! audite, inferi!
 Audite, terræ! Noxque Tartarea gravis

ma poitrine à force de coups . Arrête , malheureux ! épargne les ombres de tes fils . Qui jamais vit un pareil crime ? Quel sauvage habitant des roches inhospitalières du Caucase , quel Procruste , fléau de l'Attique , a jamais rien fait de semblable ? moi père j'écrase mes enfans , et mes enfans m'écrasent ! N'y a-t-il point de mesure dans le crime ?

A TRÉE.

On peut garder une mesure dans le crime , jamais dans la vengeance . J'ai trop peu fait encore pour la mienne . J'aurais dû baigner ton visage de leur sang lorsqu'il s'échappait de leurs blessures , et te le faire boire ainsi tout chaud et tout vivant . J'ai trahi ma vengeance en la précipitant . J'ai frappé tes fils de l'épée , je les ai immolés aux pieds des autels , comme des victimes expiatoires et dévouées : eux morts , j'ai mis leurs membres en pièces , je les ai coupés en petits morceaux ; j'en ai jeté une partie dans des chaudières bouillantes , j'ai mis l'autre à rôtir lentement devant le feu . Ils vivaient encore lorsque je coupais leurs membres et leurs muscles ; j'entendais leurs fibres mugir embrochées , et ma main attisait la flamme . C'est leur père qu'il fallait charger de ce soin . Ah ! ma colère s'est trompée . Thyeste a broyé ses fils sous ses dents impies , mais il n'en savait rien , mais eux ne le savaient pas .

THYESTE.

Écoutez , mers aux flottans rivages , et apprenez ce crime ; apprenez-le , dieux , où que vous soyez depuis que cet attentat vous a fait fuir ! terre , enfers , apprenez-le ! Sombre et affreuse nuit du Tartare , prête l'oreille à mes

Et atra nube , vocibus nostris vaca !
Tibi sum relictus ; sola tu miserum vides ,
Tu quoque sine astris. Vota non faciam improba :
Pro me nihil precabor ; ecquid jam potest
Pro me esse ? vobis vota prospicient mea.
Tu , summe cæli rector , ætheriæ potens
Dominator aulæ , nubibus totum horridis
Convolv mundum ; bella ventorum undique
Committe , et omni parte violentum intona ;
Manuque , non qua tecta et immeritas domos
Telo petis minore , sed qua montium
Tergemina moles cecidit , et qui montibus
Stabant pares gigantes , hæc arma expedi ,
Ignesque torque : vindica amissum diem :
Jaculare flammæ ; lumen ereptum polo
Fulminibus exple. Causa , ne dubites diu ,
Utriusque mala sit ; si minus , mala sit mea.
Me pete ; trisulco flammeam telo facem
Per pectus hoc trans mitte : si natos pater
Humare , et igni tradere extremo volo ,
Ego sum cremandus. Si nihil superos movet ,
Nullumque telis impios numen petit ,
Æterna nox permaneat , et tenebris tegat
Immensa longis scelera : nil , Titan , queror ,
Si perseveras.

ATREUS.

Nunc meas laudo manus ,
Nunc parta vera est palma. Perdideram scelus ,
Nisi sic doleres. Liberos nasci mihi
Nunc credo , castis nunc fidem reddi toris.

cris. C'est toi qui m'attends; toi seule dois être le témoin de ma misère, nuit profonde et sans étoiles. Je ne formerai point de vœux coupables. D'abord je ne demande rien pour moi; eh! que pourrai-je demander? c'est pour vous seuls, ô dieux, que je vous prie. — Souverain maître du ciel, roi suprême du royaume éthéré, bouleverse le monde dans un tourbillon d'affreux nuages, déchaîne tous les vents, et que toutes les parties du ciel s'ébranlent aux éclats de ton tonnerre. Arme tes mains non de ces foudres légères qui brisent les toits et les demeures innocentes des mortels, mais de celle qui mit en poudre trois montagnes entassées l'une sur l'autre, et les Géans non moins énormes qu'elles. Voilà les traits, voilà les feux que tu dois lancer. Rends-nous le jour qui nous a fui, darde tes carreaux, et supplée à la lumière du ciel par celle des éclairs. N'hésite pas, frappe-nous tous les deux comme coupables, sinon frappe-moi seul; et que les trois carreaux de la foudre enflammée traversent ma poitrine: pour rendre les derniers devoirs à mes fils, et brûler leurs corps, il faut me brûler moi-même. Si rien ne peut émouvoir les dieux, s'ils n'ont point de colère contre les impies, que cette nuit du moins soit éternelle, et que ses longues ténèbres s'égalent à l'immensité de ce crime. Je ne désire point le retour de ta lumière, ô Soleil!

ATRÉE.

Maintenant je suis content de mon œuvre, maintenant je jouis de ma victoire. Sans l'excès de ta douleur, mon crime serait perdu. De ce moment, je me sens le père de mes enfans, et la fidélité de mon épouse est justifiée.

THYESTES.

Quid liberi meruere ?

ATREUS.

Quod fuerant tui.

THYESTES.

Natos parenti !

ATREUS.

Fateor, et, quod me iuvat,

Certos.

THYESTES.

Piorum præsides testor deos.

ATREUS.

Quid ? conjugales ?

THYESTES.

Scelere quis pensat scelus ?

ATREUS.

Scio, quid queraris : scelere prærepto doles,
Nec, quod nefandas hauseris, tangit, dapes ;
Quod non pararis : fuerat hic animus tibi
Instruere similes inscio fratri cibos,
Et adjuvante liberos matre aggredi,
Similique leto sternere : hoc unum obstitit,
Tuos putasti.

THYESTES.

Vindices aderunt dei :

His puniendum vota te tradunt mea.

ATREUS.

Te puniendum liberis trado tuis.

THYESTE.

Quel était le crime de mes enfans ?

ATRÉE.

D'être nés de toi.

THYESTE.

Des enfans à leur père !

ATRÉE.

Oui à leur père, et, ce qui me ravit, à leur véritable père.

THYESTE.

J'en appelle aux dieux protecteurs de l'innocence !

ATRÉE.

Et ceux de l'hymen ?

THYESTE.

Doit-on se venger d'un crime par un crime ?

ATRÉE.

Je sais ce qui t'afflige, tu souffres d'avoir été prévenu. Tu ne regrettes pas d'avoir goûté ces mets horribles, mais de ne les avoir pas préparés. Tu songeais en toi-même à servir un pareil repas à ton frère abusé ; à te liguier contre mes fils avec leur mère pour leur faire subir une mort semblable ; ce qui t'en a seul empêché, c'est que tu as cru qu'ils étaient à toi.

THYESTE.

Les dieux te puniront : mes vœux te livrent à leur vengeance.

ATRÉE.

Et moi, je te livre à celle de tes enfans.



LES PHÉNICIENNES.

DRAMATIS PERSONÆ.

OEDIPUS.
ANTIGONE.
NUNTIUS.
JOCASTA.
ETEOCLES.
POLYNICES.

PERSONNAGES.

OEDIPE.
ANTIGONE.
UN MESSEGER.
JOCASTE.
ÉTÉOCLE.
POLYNICE.

ARGUMENTUM.

OEDIPUS, postquam sibi ipse oculos effodit, et ultro abiit in exsilium (vid. Nostri OEDIPUM), victus malis, necem sibi inferre statuit: sed piis Antigones filiae precibus exoratus, se vitam toleraturum pollicetur. Interea filios ejus, Eteoclem et Polynicem, impia moventes arma, quia Eteocles regnum fratri ex fœdere tradere abnuerat, Jocasta in gratiam reducere incassum molitur..... Hic interciditur Senecæ fabula; nec igitur narratur quomodo fratres alter ab altero confossi ceciderint, quod suppleant Euripides et Staius.

ARGUMENT.

OEDIPÉ, après avoir reconnu son crime, s'est condamné à un exil volontaire (*voyez la tragédie d'Œdipe*); vaincu par l'excès des maux, il veut se donner la mort : mais touché des tendres prières de sa fille Antigone, il lui promet de supporter la vie. Pendant ce temps, Jocaste essaie en vain de réconcilier ses deux fils, Étéocle et Polynice, poussés à une guerre impie par le refus d'Étéocle de remettre le trône à son frère, selon leurs conventions..... Là s'arrête inachevée la tragédie de Sénèque. On n'y trouve point la mort des deux frères, percés l'un par l'autre; on peut y suppléer par le récit d'Euripide et par celui de Stace.

L. ANNÆI SENECAE

PHOENISSÆ.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

OEDIPUS, ANTIGONE.

OEDIPUS.

CÆCI parentis regimen, ac fessi unicum
Lateris levamen, nata, quam tanti est mihi
Genuisse vel sic, desere infaustum patrem.
In recta quid deflectis errantem gradum?
Permitte labi: melius inveniam viam,
Quam quæro, solus, quæ me ab hac vita extrahat,
Et hoc nefandi capitis aspectu levet
Cælum atque terras. Quantulum hac egi manu!
Non video noxæ conscium nostræ diem;
Sed videor. Hinc jam solve inhærentem manum,
Et patere cæcum, qua volet, ferri pedem.
Ibo, ibo, qua prærupta protendit juga

LES PHÉNICIENNES
DE L. A. SÉNÈQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

OEDIPE, ANTIGONE.

O E D I P E.

GUIDE de ton père aveugle, unique appui de ma vieille chancelante, ma fille, toi que je suis heureux d'avoir mise au monde, même au prix d'un crime, abandonne ton malheureux père. Pourquoi ramener mes pas dans le droit chemin? Laisse-moi tomber, seul je trouverai mieux la route que je cherche, et par où je dois sortir de la vie, pour délivrer le ciel et la terre de l'aspect d'une tête coupable. Ma main n'a rien fait : je ne vois plus le soleil témoin de mes crimes, mais je suis encore vu de lui. Retire cette main qui s'attache à la mienne, et laisse mes pas s'égarer dans la nuit qui m'environne. J'irai, j'irai là où s'élèvent les cimes escarpées du Cithéron mon

Meus Cithæron ; qua peragrato celer
Per saxa monte jacuit Actæon, suis
Nova præda canibus ; qua per obscurum nemus,
Silvamque opacæ vallis instinctas deo
Egit sorores mater, et gaudens malo,
Vibrante fixum prætulit thyrsos caput ;
Vel qua cucurrit corpus invisum trahens
Zethi juvenis, qua per horrentes rubos
Tauri ferocis sanguis ostendat fugas ;
Vel qua alta maria vertice immenso premit
Ino rupes, qua scelus fugiens sui,
Novumque faciens, mater insiluit freto
Mersura natum seque. Felices, quibus
Fortuna melior tam bonas matres dedit !
Est alius istis noster in silvis locus,
Qui me reposcit ; hunc petam cursu incito ;
Non hæsitat gressus ; huc omni duce
Spoliatus ibo. Quid moror sedes meas ?
Montem, Cithæron, redde, et hospitium mihi
Illud meum restitue, ut expirem senex,
Ubi debui infans. Recipe supplicium vetus
Semper cruenta, sæve, crudelis, ferox,
Quum occidis, et quum parcis : olim jam tuum
Est hoc cadaver : perage mandatum patris,
Jam et matris : animus gestit antiqua exsequi
Supplicia. Quid me, nata, pestifero tenes
Amore vinctum ? quid tenes ? genitor vocat.
Sequor, sequor : jam parce..... Sanguineum gerens
Insigne regni Laius rapti furit ;
Et ecce inanes manibus infestis petit

berceau; là où, après avoir parcouru la montagne dans sa fuite rapide, Actéon périt dévoré par ses chiens; là où, dans l'obscurité des bois, et à travers les épaisses forêts qui couvrent la vallée, une mère excita les Bacchantes furieuses contre son fils, et, dans l'ivresse de sa joie cruelle, porta sa tête au bout de son thyrsé; là où les buissons ensanglantés montrent encore la trace du taureau de Zéthus, monstre farouche, qui emporta dans sa course, à travers les ronces meurtrières, la coupable Dirce; j'irai vers la roche d'Ino qui élève sa tête immense au dessus des profondes mers, à l'endroit où cette malheureuse, se dérochant à la fureur criminelle de son mari, commit elle-même un crime semblable, et se précipita dans la mer pour s'y noyer avec son fils. Heureux ceux à qui un destin meilleur donna d'aussi bonnes mères! Il est dans ces forêts un autre endroit connu de moi, et qui m'appelle. Je vais y courir d'un pas rapide. Mon pied ne prendra pas une fausse route, sans guide je saurai bien m'y rendre. Là est ma place, pourquoi tarder? Rends-moi ma montagne, ô Cithéron, rends-moi ta vallée hospitalière, afin que vieillard je meure où j'aurais dû mourir enfant. Reprends ta victime, ô Cithéron, toujours également cruel, barbare, féroce, et impitoyable, quand tu donnes la mort, et quand tu laisses la vie! depuis long-temps ce cadavre est à toi. Achève d'accomplir les volontés de mon père et de ma mère. Je me sens pressé de voir la fin d'un supplice depuis si long-temps commencé. Pourquoi, ma fille, m'étreindre des liens de ta cruelle tendresse? pourquoi me retenir? mon père m'appelle. Je viens : je viens, oh! pardonne!... Je vois

Foditque vultus. Nata, genitorem vides?
Ego video..... Tandem spiritum inimicum exspue,
Desertor anime, fortis in partem tui;
Omitte pœnas languidas longæ moræ,
Mortemque totam recipe. Quid segnis traho
Quod vivo? nullum facere jam possum scelus.....
Possum miser! prædico, discede a patre;
Discede, virgo: timeo post matrem omnia.

ANTIGONE.

Vis nulla, genitor, a tuo nostram manum
Corpore resolvet: nemo me comitem tibi
Eripiet unquam. Labdaci claram domum,
Opulenta ferro regna germani petant;
Pars summa magni patris e regno mea est
Pater ipse: non hunc auferet frater mihi,
Thebana rapto sceptrâ qui regno tenet;
Non hunc catervas alter Argolicas agens.
Non si revulso Jupiter mundo tonet,
Mediumque nostros fulmen in nexus cadat,
Manum hanc remittam: prohibeas, genitor, licet,
Regam abnuentem; dirigam inviti gradum.
In plana tendis? vado: prærupta appetis?
Non obsto, sed præcedo: quovis utere
Duce me; duobus omnis eligitur via.
Perire sine me non potes; mecum potes.

Laius paré de sa couronne sanglante que je lui ai ravie; il est plein de fureur, ses doigts s'enfoncent dans les cavités vides de mes yeux éteints, et se plongent dans mes orbites. Le vois-tu, ma fille? moi je le vois.... — Hâte-toi de te délivrer de cette vie qui t'accable, homme sans courage et qui n'as de force que contre une partie de toi-même. Épargne-toi les lenteurs d'une mort prolongée, et meurs tout entier d'un seul coup. Pourquoi traîner plus long-temps cette existence que je me suis faite? Je ne puis plus commettre de crime..... Je le puis encore, misérable! je t'en avertis, retire-toi, ma fille, retire-toi, vierge encore. Après ce que j'ai fait avec ta mère, je crains tout de moi.

ANTIGONE.

Aucune puissance, ô mon père, ne détachera ma main de la vôtre, personne au monde ne m'empêchera d'accompagner vos pas. Que mes frères se disputent le fer en main le brillant palais de Labdacus et son puissant empire; la part que j'ambitionne dans le royaume de mon père, c'est mon père: c'est un bien que ne m'enlèvera ni celui de mes frères qui tient Thèbes sous son sceptre usurpé, ni celui qui marche à la tête des bataillons d'Argos. Que Jupiter ébranlé le monde au bruit de son tonnerre, et que sa foudre tombe sur ce nœud vivant qui nous unit, ma main ne laissera point aller la vôtre. Malgré votre défense et malgré vous, mon père, je vous servirai de guide et conduirai vos pas. Descendez-vous dans la plaine? j'y vais; voulez-vous gravir la montagne? je ne vous en empêche pas, mais je marcherai devant vous. Allez où vous voudrez, je vous y conduirai; quelque

Hic alta rupes arduo surgit jugo,
 Spectatque longe spatia subjecti maris.
 Vis hanc petamus? Nudus hic pendet silex;
 Hic scissa tellus faucibus ruptis hiat:
 Vis hanc petamus? Hic rapax torrens cadit,
 Partesque lapsi montis exesas rotat;
 In hunc ruamus. Dum prior, quo vis, eo.
 Non deprecor, non hortor. Extingui cupis,
 Votumque, genitor, maximum mors est tibi?
 Si moreris, antecedo: si vivis, sequor.
 Sed flecte mentem; pectus antiquum advoca,
 Victasque magno robore æumnas doma.
 Resiste: tantis in malis vinci malum est.

OE D I P U S.

Unde in nefanda specimen egregium domo?
 Unde ista generi virgo dissimilis suo?
 Fortuna, credis? aliquis est ex me pius?
 Non esset unquam (fata bene novi mea),
 Nisi ut noceret. Ipsa se in leges novas
 Natura vertet, regeret in fontem citas
 Revolutus undas amnis, et noctem afferet
 Phœbea lampas, Hesperus faciet diem.
 Ut ad miserias aliquid accedat meas,
 Pii quoque erimus. Unica OEdipodæ est salus,
 Non esse salvum. Liceat ulcisci patrem

chemin que vous preniez, nous le suivrons ensemble. Vous ne pouvez mourir sans moi, mais avec moi vous le pouvez. Nous sommes auprès d'une roche dont le sommet orgueilleux domine au loin la mer qui s'étend à ses pieds : voulez-vous que nous y montions ? Ici pend une pierre nue ; ici je vois un gouffre béant qui descend jusque dans les entrailles de la terre ; est-ce là que nous irons ? Ici tombe un torrent rapide qui roule dans ses eaux des pierres lentement détachées de la montagne : courons nous y précipiter, je le veux bien, pourvu que j'y marche devant vous. Je ne combats ni n'excite vos désirs. Voulez-vous cesser de vivre, ô mon père, et la mort est-elle devenue le plus cher de vos vœux ? Je mourrai avant vous, si vous mourez ; si vous vivez, je vivrai. Mais calmez-vous plutôt, rappelez votre ancien courage, et triomphez de vos douleurs, comme déjà vous l'avez fait. Fortifiez-vous : la faiblesse, dans des maux si grands, devient elle-même le plus grand de tous.

ŒDIPÉ.

Comment une âme si pure s'est-elle rencontrée dans une race maudite ? comment cette vierge peut-elle être si peu semblable à ses parens ? la vertu dans la famille d'Œdipe ! ô fortune, le croiras-tu ? Je connais trop ma destinée, cette vertu ne peut exister que pour me perdre. Plutôt que cela ne fût pas, la nature changerait toutes ses lois ; les fleuves, revenant sur eux-mêmes, remonteraient à grands flots vers leur source, et le flambeau du soleil amènerait la nuit. Pour ajouter encore à l'excès de mes misères, je trouverai la vertu dans ma famille. Ah ! l'unique salut d'Œdipe, c'est de n'en point attendre.

Adhuc inultum. Dextra quid cæssas iners
Exigere pœnas? quidquid exactum est adhuc,
Matri dedisti. Mitte genitoris manum,
Animosa virgo : funus extendis meum,
Longasque vivi ducis exsequias patris.
Aliquando terra corpus invisum tege.
Peccas honesta mente : pietatem vocas,
Patrem insepultum trahere. Qui cogit mori
Nolentem, in æquo est, quique properantem impedit.
Occidere es: , vetare cupientem mori.
Nec tamen in æquo est : alterum gravius reor :
Malo imperari, quam eripi mortem mihi.
Desiste cœpto, virgo : jus vitæ ac necis
Meæ penes me est. Regna deserui libens ;
Regnum mei retineo. Si fida es comes,
Ensem parenti trade, sed notum nece
Ensem paterna. Tradis? an nati tenent
Cum regno et illum? faciet, ubicunque est, scelus.
Ibi sit; relinquo : natus hunc habeat meus,
Sed uterque. Flammas potius et vastum aggerem
Compone : in altos ipse me immittam rogos.
Erectam ad ignes funebrem escendam struem,
Pectusque solvam durum, et in cineres dabo
Hoc quidquid in me vivit. Ubi sævum est mare?
Duc, ubi sit altis prorutum saxis jugum,
Ubi torta rapidus ducat Ismenos vada :
Duc, ubi feræ sint, ubi fretum, ubi præceps locus,
Si dux es. Illuc ire morituro placet,
Ubi sedit alta rupe semifero dolos

— Laisse-moi venger mon père encore sans vengeance. Main trop faible, que tardes-tu à me punir? Ce que tu as fait jusqu'ici n'a été que pour venger ta mère. Laisse aller ma main, vierge courageuse; tu ne fais que prolonger ma mort, et condamner à de longues funérailles ton père encore vivant; hâte-toi enfin de jeter la terre du tombeau sur ma dépouille maudite. Tes pieuses intentions t'égareront, quand tu mets ta tendresse filiale à traîner après toi ton père sans sépulture. Il n'y a pas plus de cruauté à faire mourir un homme, qu'à le forcer de vivre malgré lui; car c'est le tuer que de lui refuser la mort qu'il demande : la cruauté même n'est pas égale, elle est plus grande d'un côté : j'aime mieux me voir imposer la mort, que de me la voir ravir. Renonce à ton dessein, ma fille; j'ai droit de vie et de mort sur moi-même. Je ne suis plus maître de mon royaume que j'ai volontairement abandonné, mais je veux encore être maître de moi. Si tu es la fidèle compagne de mes pas, donne-moi une épée, mais celle qui a servi au meurtre de mon père. Me la donnes-tu? mes fils l'ont-ils prise en même temps que ma couronne? Partout où sera cette épée, elle produira des crimes. Qu'ils la gardent, je la leur donne; qu'elle soit aux mains de mes fils, mais aux mains de tous les deux. Prépare-moi plutôt un vaste bûcher, allume-le, je me précipiterai au milieu des flammes. Je monterai sur cet autel funèbre que le feu doit consumer, pour briser enfin ce cœur si dur, et réduire en cendres tout ce qui vit encore en moi. Où est la mer orageuse? Conduis-moi là où la montagne suspend au dessus d'un abîme ses roches escarpées; là où l'Ismène roule comme

Sphinx ore nectens : dirige huc gressus pedum ,
Hic siste patrem : dira ne sedes vacet ,
Monstrum repone majus. Hoc saxum insidens
Obscura nostræ verba fortunæ loquar ,
Quæ nemo solvat. Quisquis Assyrio loca
Possessa regi scindis , et Cadmi nemus
Serpente notum , sacra quo Dirce latet ,
Supplex adoras , quisquis Eurotam bibis ,
Spartenque fratre nobilem gemino colis ,
Quique Elin et Parnason , et Bœotios
Colonus agros uberis tondes soli ,
Adverte mentem : sæva Thebarum lues
Luctifica cæcis verba committens modis ,
Quid simile posuit ? quid tam inextricabile ?
Avi gener , patrisque rivalis sui ,
Fratr suorum liberûm , et fratrum parens ;
Uno avia partu liberos peperit viro ,
Sibi et nepotes. Monstra quis tanta explicet ?
Ego ipse , victæ spolia qui Sphingis tuli ,
Hærebo , fati tardus interpret mei.
Quid perdis ultra verba ? quid pectus ferum
Mollire tentas precibus ? hoc animo sedet ,
Effundere hanc cum morte luctantem diu
Animam , et tenebras petere : nam sceleri hæc meo
Parum alta nox est. Tartaro condi juvat ,
Et si quid ultra Tartarum est. Tandem libet ,
Quod olim oportet. Morte prohiberi haud queo.
Ferrum negabis ? noxias lapso vias
Cludes ? et arctis colla laqueis inseri

un torrent ses flots impétueux : mène-moi où je trouverai des bêtes féroces, une mer, un précipice, et montre-toi mon guide. Je veux aller mourir sur cette roche élevée où s'asseyait le Sphinx pour y proposer ses énigmes. C'est là qu'il faut porter mes pas, c'est là qu'il faut laisser ton père. Pour que cette horrible place ne reste pas vide, mets-y un monstre plus affreux que le premier. Assis sur ce rocher, je raconterai le mystère obscur de ma destinée, que nul n'expliquera. Vous tous qui fécondez ces plaines où règne le roi venu d'Assyrie, vous tous qui révèrez le bois connu par le serpent de Cadmus, et qui couvre de son ombre la sainte fontaine de Dircé, vous tous qui buvez les eaux de l'Eurotas, et habitez Sparte célèbre par ses nobles jumeaux, vous tous peuples de l'Élide et du Parnasse, vous tous qui cultivez les riches campagnes de la Béotie, prêtez l'oreille : le Sphinx, ce fléau de Thèbes, ce monstre si habile à combiner des énigmes funestes, en a-t-il jamais proposé une semblable à la mienne, et aussi inexplicable ? Un homme gendre de son aïeul, et rival de son père, frère de ses enfans, et père de ses frères ; une femme à la fois mère et aïeule, qui dans un même instant donne des enfans à son mari, et à elle-même des petits-enfans. Qui trouvera le mot de cette affreuse énigme ? moi-même, moi le vainqueur du Sphinx, j'hésiterai, je serai lent à expliquer ma propre destinée. — Pourquoi perdre en vain tes paroles ? pourquoi chercher par tes prières à ébranler une résolution invincible ? C'est un parti pris, je veux me délivrer enfin de cette âme qui lutte depuis trop long-temps contre la mort, je veux entrer dans la nuit ; car celle qui couvre

Prohibebis ? herbas , quæ ferunt letum , auferes ?
Quid ista tandem cura proficiet tua ?
Ubique mors est. Optime hoc cavit deus.
Eripere vitam nemo non homini potest ;
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.
Nil quæro : dextra noster et nuda solet
Bene animus uti. Dextra , nunc toto impetu ,
Toto dolore , viribus totis veni.
Non destino unum vulneri nostro locum.
Totus nocens sum : qua voles , mortem exige.
Effringe corpus , corque tot scelerum capax
Evelle ; totos viscerum nuda sinus.
Fractum incitatis ictibus guttur sonet ;
Laceræve fixis unguibus venæ fluant.
Aut dirige iras , quo soles : hæc vulnera
Rescissa multo sanguine ac tabe irriga.
Hac extrahe animam , duram , inexpugnabilem.
Et tu , parens , ubicunque pœnarum arbiter
Adstas mearum (non ego hoc tantum scelus
Ulla expiari credidi pœna satis
Unquam , nec ista morte contentus fui ,
Nec me redemi parte : membratim tibi
Volui perire) , debitum tandem exige :
Nunc solvo pœnas ; tunc tibi inferias dedi.
Ades , atque inertem dexteram introrsus preme ,
Magisque merge : timida tum parvo caput
Libavit haustu , vixque cupientes sequi
Eduxit oculos. Hæret etiam nunc mihi
Ille animus , hæret , quum recusantem manum

mes yeux n'est pas assez noire pour mon crime, c'est dans la nuit du Tartare que je veux me cacher, ou dans une autre plus profonde encore, s'il en est une. Mon désir enfin s'accorde avec mon devoir. On ne peut m'empêcher de mourir. Tu me refuseras une épée, tu fermeras devant moi tous les précipices, tu m'empêcheras de serrer autour de ma gorge un nœud fatal, tu m'ôteras les herbes qui donnent la mort? Eh bien! à quoi te serviront tous ces soins? la mort est partout, grâce à la bonté des dieux. Oter la vie à un homme, tout le monde le peut, mais lui ôter la mort, personne; mille chemins ouverts y conduisent. Je ne demande plus d'armes contre moi-même, ma main seule n'a-t-elle pas suffi de tout temps à ma volonté? Viens donc, ô mon bras, avec toute ta force, toute ta douleur, toute ta colère. Ce n'est pas un seul endroit que je veux frapper en moi : tout entier je suis coupable; fais donc entrer la mort par où tu voudras; brise mon corps, arrache mon cœur capable de contenir tant de crimes, déchire tous les tissus qui enveloppent mes entrailles. Que ma poitrine résonne et se brise sous tes coups multipliés, enfonce tes ongles dans mes veines, et fais couler mon sang : ou bien frappe un endroit déjà connu, rouvre les blessures cicatrisées de mes yeux et qu'un sang noir en ruisselle. C'est par là qu'il faut tirer de mon corps cette vie tenace que je n'en puis chasser. — Et toi, mon père, où que tu sois, préside à mon supplice, et règle mes tourmens; je n'ai point cru expier d'un seul coup un aussi grand crime, cette mort partielle que je me suis infligée ne m'a point satisfait, et je n'ai point voulu me racheter à ce prix; je voulais seulement

Pressere vultus. Audies verum, OEdipe :
Minus eruisti lumina audacter tua,
Quam præstitisti. Nunc manum cerebro indue.
Hac parte mortem perage, qua cœpit mori.

ANTIGONE.

Pauca, o parens magnanime, miserandæ precor
Ut verba natæ mente placata audias.
Non te ut reducam veteris ad specimen domus,
Habitumque regni flore pollentem inclyto,
Peto; ast ut iras, tempore aut ipsa mora
Fractas, remisso pectore ac placido feras.
Et hoc decebat roboris tanti virum,
Non esse sub dolore, nec victum malis
Dare terga. Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam, sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere, ac retro dare.
Qui fata proculcavit, ac vitæ bona
Projecit, atque abcidit, et casus suos
Oneravit ipse, cui deo nullo est opus,
Quare ille mortem cupiat, aut quare petat?
Utrumque timidi est: nemo contempsit mori,

mourir en détail et pièce à pièce pour apaiser tes mânes. Reçois enfin ce qui t'est dû, c'est maintenant que je m'acquitte, c'est maintenant que je livre à ta cendre tout ce qu'elle a droit d'exiger. Viens, pousse contre moi-même cette main trop lente, enfonce-la profondément. La première fois elle n'a fait qu'effleurer ma tête, elle n'a fait aucun effort pour arracher mes yeux pressés de sortir eux-mêmes. Je sens encore, oui je sens en moi cette même fureur qui faisait que mes yeux accusaient la lenteur de mes mains. C'est la vérité, OEdipe : tes yeux se sont offerts plus résolument que ta main ne les a pris. Maintenant, il faut la plonger dans ta cervelle sanglante, afin d'achever ta mort par où tu l'as commencée.

ANTIGONE.

O mon noble père, écoutez, je vous prie, avec calme quelques paroles de votre malheureuse fille. Ce n'est point à la gloire de votre antique maison, ce n'est point aux pompes d'une cour florissante, ni à l'éclat du trône que je prétends vous rappeler; je vous demande seulement de supporter avec courage une douleur dont le temps et les délais ont adouci l'amertume. Il ne convient pas à une âme forte comme la vôtre de plier sous le poids des maux, de se laisser abattre et vaincre à l'infortune. La vertu n'est pas de haïr la vie, comme vous le croyez, ô mon père, mais plutôt de se raidir contre les coups de la fortune, et de ne jamais céder à ses atteintes. Quand un homme a su mettre le destin sous ses pieds, rejeter les biens de la vie, et en détacher son cœur; quand il a rendu lui-même le fardeau de ses douleurs plus pesant, et qu'il ne demande plus rien aux dieux, quelle raison

Qui concupivit. Cujus haud ultra mala
Exire possunt, in loco tuto est situs.
Quis jam deorum (velle fac) quidquam potest
Malis tuis adjicere? jam nec tu potes,
Nisi hoc, ut esse te putes dignum nece.
Non es; nec ulla pectus hoc culpa attigit.
Et hoc magis te, genitor, insontem voca,
Quod innocens es, diis quoque invitis. Quid est
Quod te efferarit, quod novos suffixerit
Stimulos dolori? quid te ad infernas agit
Sedes? quid ex his pellit? ut careas die?
Cares; ut altis nobilem muris domum,
Patriamque fugias? patria tibi vivo periit.
Natos fugis, matremque? ab aspectu omnium
Fortuna te submovit, et quidquid potest
Auferre cuiquam mors, tibi hæc vita abstulit.
Regni tumultus, turba fortunæ prior
Abcessit a te jussa. Quem, genitor, fugis?

ŒDIPUS.

Me fugio; fugio conscium scelerum omnium
Pectus, manumque hanc fugio, et hoc cælum, et deos:
Et dira fugio scelera, quæ feci nocens.
Ego hoc solum, frugifera quo surgit Ceres,
Premo? has ego auras ore pestifero traho?

aurait-il de désirer la mort, et de la chercher ? ce serait une faiblesse. Souhaiter de mourir, ce n'est pas mépriser la mort. Quand la mesure de ses maux ne peut plus s'étendre, l'homme arrive par là même à une situation tranquille. Supposez qu'un dieu voulût ajouter quelque chose à votre infortune, le pourrait-il jamais ? vous ne le pouvez pas non plus, à moins que ce ne soit en pensant que vous méritez de mourir. Vous ne le méritez pas, votre cœur est exempt de crime, et vous avez d'autant plus de droit de proclamer votre innocence, ô mon père, que les dieux ont tout fait pour vous la ravir. — Qui peut ainsi troubler votre âme, et soulever en vous ce nouveau transport ? quelle puissance vous pousse vers la nuit infernale, et vous chasse de cette nuit où vous êtes ? voulez-vous fuir la lumière du jour ? vous ne la voyez plus. Pensez-vous à quitter votre riche palais et votre patrie ? quoique vivant encore, la patrie n'est plus pour vous. Est-ce pour fuir votre épouse et vos enfans ? la fortune vous a dérobé la vue de tous les mortels. Il ne reste rien à votre vie même de tout ce que la mort pourrait vous ôter. L'appareil bruyant de la royauté, cette foule nombreuse qui vous entourait autrefois, vous y avez volontairement renoncé. Qui voulez-vous donc fuir encore, ô mon père ?

OE D I P E.

Moi-même, et tous les complices de mon crime, ce cœur, cette main, le ciel et les dieux, tous les crimes que j'ai faits, et dont je me sens coupable. Quoi ! je puis encore fouler cette terre où mûrissent les fruits de Cérès ? Je puis infecter l'air qu'on respire, boire l'eau des fon-

Ego laticis haustu satior? aut ullo fruor
Almæ parentis munere? ego castam manum
Nefandus, incestificus, execrabilis
Attrecto? ego ullos aure concipio sonos,
Per quos parentis nomen, aut nati audiam?
Utinam quidem rescindere has quirem vias,
Manibusque adactis omne, qua voces meant,
Aditusque verbis tramite angusto patet,
Eruere possem, nata: jam sensum tui,
Quæ pars meorum es criminum, infelix pater
Fugissem. Inhæret ac recrudescit nefas
Subinde; et aures ingerunt, quidquid mihi
Donastis, oculi. Cur caput tenebris grave
Non mitto ad umbras Ditis æternas? quid hic
Manes meos detineo? quid terram gravo?
Mixtusque superis erro? quid restat mali?
Regnum, parentes, liberi, virtus quoque,
Et ingenii solertis eximium decus
Periere: cuncta sors mihi infesta abstulit.
Lacrimæ supererant; has quoque eripuit mihi.
Absiste: nullas animus admittit preces,
Novamque pœnam sceleribus quærit parem.
Et esse par quæ poterit? Infanti quoque
Decreta mors est. Fata quis tam tristia
Sortitus unquam? videram nondum diem,
Uterique nondum solveram clusi moras;
Et jam timebar. Protinus quosdam editos
Nox occupavit, et novæ luci abstulit.
Mors me antecessit. Aliquis intra viscera
Materna letum præcoquis fati tulit:

taines , jouir des dons de cette mère bienfaisante de tous les hommes ? Moi, le parricide , l'incestueux , le maudit , j'ose toucher cette main pure ? je ne crains pas d'avoir encore l'oreille ouverte aux sons , quand je puis entendre les noms de père et de fils ? Plût au ciel que ma main pût fermer ces conduits par où la voix passe , et cette route étroite qui s'ouvre aux paroles pour aller jusqu'à l'âme ! Plût au ciel , ô ma fille ! il y a longtemps que ton malheureux père se serait ôté ce moyen de sentir ta présence , toi dont la vie est un de mes crimes . C'est par là que mes forfaits reviennent sur mon cœur et s'y attachent . Mes oreilles me rendent tous les maux dont mes yeux m'avaient délivrés . Pourquoi ne pas précipiter dans les ténèbres infernales cette tête déjà surchargée de ténèbres ? pourquoi retenir plus longtemps mon ombre sous le soleil ? pourquoi charger la terre ? pourquoi errer ainsi parmi les vivans ? je n'ai plus aucun malheur à craindre . Royaume , parens , enfans , vertu même , et noble puissance d'un génie pénétrant , j'ai tout perdu . La fortune cruelle ne m'a rien laissé . Il me restait des larmes , elle me les a même enlevées . Cesse tes prières , ô ma fille , mon âme ne peut s'y laisser fléchir ; je cherche un nouveau supplice égal à mes forfaits , où pourrai-je le trouver ? Dès l'enfance je fus condamné à mourir . Quel homme a subi jamais d'aussi tristes destinées ? Je n'avais pas vu le jour , je n'avais pas brisé les liens qui me retenaient dans le sein de la femme , et déjà l'on me craignait . On a vu des enfans mourir au moment de leur naissance , et trouver l'ombre de la mort au seuil de la vie : mais moi , la mort n'a pas même attendu ma

Sed numquid et peccavit? Abstrusum, abditum,
Dubiumque an essem, sceleris infandi reum
Deus egit. Illo teste damnavit parens,
Calidoque teneros transuit ferro pedes,
Et in alta nemora pabulum misit feris,
Avibusque sævis, quas Cithæron noxius
Cruore sæpe regio tinctas alit.
Sed quem deus damnavit, abjecit pater,
Mors quoque refugit. Præstiti Delphis fidem:
Genitorem adortus impia stravi nece.
Hoc alia pietas redimet: occidi patrem,
Sed matrem amavi. Proloqui hymenæum pudet,
Tædasque nostras: has quoque invitum pati
Te coge pœnas; facinus ignotum, efferum,
Inusitatum effare, quod populi horreant,
Quod esse factum nulla non ætas neget,
Quod patricidam pudeat. In patrios toros
Tuli paterno sanguine aspersas manus,
Scelerisque pretium majus accepi scelus.
Leve est paternum facinus: in thalamos meos
Deducta mater, ne parum scelerum foret,
Fœcunda. Nullum crimen hoc majus potest
Natura ferre. Si quod etiamnum est tamen,
Qui facere possent, dedimus: abjeci necis
Pretium paternæ sceptrum, et hoc iterum manus
Armavit alias. Optime regni mei
Fatum ipse novi: nemo sine sacro feret
Illud cruore. Magna præ sagit mala
Paterne animus. Jacta jam sunt semina
Cladis futuræ: spernitur pacti fides:

naissance. D'autres ont été frappés dans le sein de leur mère, mais du moins sans avoir commis aucun crime; moi j'étais encore invisible et caché dans les entrailles, on ignorait même si j'existais, quand Apollon me déclara coupable d'un crime affreux. C'est sur son témoignage que mon père me condamna, fit percer mes pieds d'un fer brûlant et ordonna de me jeter dans un bois épais pour y servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux cruels que l'affreux Cithéron a plus d'une fois abreuvés du sang des rois. Condamné par un dieu, repoussé par mon père, je me vois encore abandonné de la mort. J'ai accompli l'oracle de Delphes, j'ai attaqué mon père, et suis devenu parricide. Mais un sentiment plus doux rachète cette action barbare; j'ai tué mon père, oui, mais j'ai aimé ma mère. J'ai honte de parler de cet hymen et de ces torches nuptiales : cependant il faut encore te faire violence et accepter ce châtement. Raconte ce forfait inouï, terrible, inusité, qui frappera d'horreur tous les hommes, que les races futures ne voudront pas croire, et qui fait rougir même un parricide. J'ai porté dans le lit de mon père ces mains souillées du sang paternel; un crime plus grand fut la récompense de mon premier crime; et pour qu'il ne manquât rien à tant d'horreurs, ma mère est devenue sur ma couche une épouse féconde. La nature ne peut produire un forfait plus monstrueux : cependant si elle le peut, j'ai mis au monde des fils pour le commettre : j'ai rejeté le sceptre qui était pour moi le prix du parricide, c'est une arme qui a passé en d'autres mains. Je connais le destin attaché à ma couronne, nul ne la portera sans l'avoir achetée d'un sang précieux. Mon

Hic occupato cedere imperio negat;
Jus ille, et icti fœderis testes deos
Invocat, et Argos exsul atque urbes movet
Graias in arma. Non levis fessis venit
Ruina Thebis : tela, flammæ, vulnera
Inant, et istis si quod est majus malum,
Ut esse genitos nemo non ex me sciat.

ANTIGONE.

Si nulla, genitor, causa vivendi tibi est,
Hæc una abunde est, ut pater natos regas
Graviter furentes. Tu impii belli minas
Avertere unus, tuque vecordes potes
Inhibere juvenes, civibus pacem dare,
Patriæ quietem, fœderi læso fidem.
Vitam tibi ipse si negas, multis negas.

OEDIPUS.

Illis parentis ullus aut æqui est amor,
Avidis cruoris, imperii, armorum, doli,
Diris, scelestis, breviter ut dicam, meis?
Certant in omne facinus, et pensi nihil
Ducunt, ubi illos ira præcipites agat,
Nefasque nullum, per nefas nati, putant.
Non patris illos tangit afflicti pudor,
Non patria; regno pectus attonitum furit.
Scio, quo ferantur, quanta moliri parent;

âme de père prévoit déjà de grands malheurs ; les semences de ces prochains désastres germent dans la terre. L'accord qu'ils avaient fait est violé : l'un ne veut pas céder le trône où il s'est assis le premier, l'autre invoque son droit et les dieux garans du traité ; exilé de sa patrie, il arme contre elle Argos et les villes de la Grèce. D'effroyables malheurs vont tomber sur Thèbes : les traits, les feux, les blessures, et des maux plus grands encore, s'il en est, vont bientôt prouver à tous que ces deux enfans sont nés de moi.

ANTIGONE.

Si vous n'aviez pas d'autre raison de vivre, ô mon père, le désir d'interposer votre autorité paternelle entre ces deux fils égarés devrait être un motif suffisant pour vous y décider. Vous seul pouvez détourner l'orage de cette guerre impie, vous seul pouvez retenir la fougue insensée de ces jeunes hommes, donner la paix à vos sujets, le repos à votre patrie, la force au traité qu'ils ont violé. Refuser la vie pour vous-même, c'est la refuser à beaucoup d'hommes.

ŒDIPÉ.

Y a-t-il aucun respect filial, aucun sentiment de justice dans ces fils avides de sang, de puissance, de guerres, de perfidies, dans ces fils pervers, cruels, et, pour tout dire en un mot, dignes de leur père ! ils vont lutter de crimes ; rien n'est sacré pour ces âmes que la colère aveugle et précipite, et leur naissance criminelle fait qu'ils ne connaissent point de crime. Le malheur de leur père ne leur inspire aucun sentiment de pudeur ou de pitié, le sort de leur patrie ne les touche point. La passion de

Ideoque leti quæro maturi viam,
Morique propero, dum in domo nemo est mea
Nocentior me..... Nata, quid genibus meis
Fles advoluta? quid prece indomitum domas?
Unum hoc habet fortuna, quo possim capi,
Invictus aliis: sola tu affectus potes
Mollire duros, sola pietatem in domo
Docere nostra. Nil grave aut miserum est mihi,
Quod te sciam voluisse. Tu tantum impera.
Hic OEdipus Ægæa tranabit freta,
Jubente te, flammæque, quas Siculo vomit
De monte tellus igneos volvens globos,
Excipiet ore, seque serpenti offeret,
Quæ sæva furto nemoris Herculeo furit;
Jubente te, præbebit alitibus jecur;
Jubente te, vel vivet.....

régner trouble leur cœur. Je sais bien où ils vont, je sais bien ce qu'ils veulent; c'est pourquoi je cherche la voie d'une mort prompte, et me sens pressé de mourir pendant qu'il n'y a point encore dans ma famille de plus grand coupable que moi.... Ma fille! pourquoi ces larmes que tu verses en embrassant mes genoux? pourquoi tenter de fléchir par tes prières un cœur inflexible? Il ne reste à la fortune que ce moyen de me vaincre, moi qui ai vaincu tout le reste : seule tu peux attendrir mes sentimens, seule tu peux faire briller la vertu dans ma maison. Aucune de tes volontés ne peut me sembler dure ou insupportable. Parle donc; pour t'obéir, OEdipe va traverser à la nage les flots de la mer Égée, il va ouvrir la bouche pour y recevoir les flammes que le volcan de Sicile vomit en épais tourbillons, il va marcher à la rencontre du dragon qui se dressa contre Hercule venu pour dérober les fruits dorés des Hespérides; à ta voix il est prêt à tout, même à vivre....

ACTUS SECUNDUS.

SCENA I.

NUNTIUS, OEDIPUS, ANTIGONE.

NUNTIUS.

Exemplum in ingens regia stirpe edite,
Thebæ, paventes arma fraterna, invocant,
Rogantque tectis arceas patriis faces.
Non sunt minæ : jam propius accessit malum.
Nam regna repetens frater, et pactas vices,
In bella cunctos Græciæ populos agit ;
Septena muros castra Thebanos premunt.
Succurre ; prohibe pariter et bellum et nefas.

OEDIPUS.

Ego ille sum, qui scelera committi vetem
Et abstinere sanguine a caro manus
Doceam? magister juris et amoris pii
Ego sum? Meorum facinorum exempla appetunt :
Me nunc sequuntur ; laudo, et agnosco libens.
Exhortor, aliquid ut patre hoc dignum gerant.
Agite, o propago clara, generosam indolem

ACTE SECOND.

SCÈNE I.**UN MESSAGER, OEDIPE, ANTIGONE.****LE MESSAGER.**

Fils des rois, triste exemple des rigueurs du sort, la ville de Thèbes effrayée de la guerre naissante entre deux frères, vous invoque par ma voix, et vous conjure d'écarter les flammes prêtes à dévorer nos demeures. Ce ne sont plus seulement des menaces : le malheur est à nos portes. Celui des deux frères qui réclame le trône, et veut régner à son tour, mène avec lui tous les peuples de la Grèce ; sept camps enferment Thèbes. Secourez-nous, écartez à la fois la guerre et le crime.

OEDIPE.

Qui, moi ! j'empêcherais de commettre des crimes, j'apprendrais aux hommes à garder leurs mains pures du sang le plus cher ? moi j'enseignerais la justice et la tendresse légitime ? Mes fils suivent les exemples que je leur ai donnés, les voilà qui marchent sur mes traces, je les approuve et j'aime à reconnaître en eux mon sang. Ce que je leur demande, c'est qu'ils se montrent dignes

Probate factis ; gloriam ac laudes meas
Superate, et aliquid facite, propter quod patrem
Adhuc juvet vixisse. Facietis, scio :
Sic estis orti. Scelere defungi haud levi,
Haud usitato, tanta nobilitas potest.
Ferte arma : facibus petite penetrales deos,
Frugemque flamma metite natalis soli.
Miscete cuncta : rapite in exitium omnia :
Disjicite passim mœnia, in planum date.
Templis deos obruite : maculatos lares
Conflate : ab imo tota considat domus :
Urbs concremetur : primus a thalamis meis
Incipiat ignis.

ANTIGONE.

Mitte violentum impetum
Doloris, ac te publica exorent mala,
Auctorque placidæ liberis pacis veni.

OEDIPUS.

Vides modestæ deditum menti senem ?
Placidæque amantem pacis ad partes vocas ?
Tumet animus ira, fervet immensum dolor,
Majusque, quam quod casus et juvenum furor
Conatur, aliquid cupio. Non satis est adhuc
Civile bellum : frater in fratrem ruat.
Nec hoc sat est : quod debet, ut fiat nefas
De more nostro, quod meos deceat toros,
Date arma patri..... Nemo me ex his eruat

de leur père ; à l'œuvre donc , enfans d'une race illustre, et prouvez par des faits votre noble origine. Surpassez ma gloire et mes exploits , signalez-vous par des actions qui fassent sentir à votre père le bonheur de vivre encore pour en être témoin. Vous le ferez , j'en suis sûr ; c'est pour cela que vous êtes venus au monde. Une célébrité comme la mienne n'appelle point des crimes légers et vulgaires. Aux armes ! portez la flamme au sein de vos dieux domestiques , et moissonnez avec le feu cette terre qui vous a vus naître. Troublez tout , portez partout le ravage et la mort , renversez les murs de votre ville, et rasez-les : écrasez les dieux sous la chute de leurs temples ; fondez les images de vos Pénates souillées ; détruisez votre palais de fond en comble ; brûlez votre ville, et que cet incendie commence par mon lit nuptial.

ANTIGONE.

Calmez, ô mon père, ces emportemens de la douleur, laissez-vous attendrir aux maux de tout un peuple, et venez pour être entre vos deux fils l'arbitre d'une heureuse paix.

OEDIPÉ.

Suis-je donc un vieillard à l'âme douce et modérée ? trouves-tu en moi un homme assez ami de la paix pour la pouvoir conseiller aux autres ? Mon cœur est gonflé de colère, la fureur bouillonne dans mon sein, et mes vœux appellent de plus grands crimes que le destin et le brutal emportement de la jeunesse n'en réservent à ces furieux. Ce n'est pas assez de la guerre civile : que le frère tombe expirant sur le frère déjà mort. Mais c'est trop peu : pour que le crime s'accomplisse d'une manière

Silvis : latebo rupis exesæ cavo ,
Aut sepe densa corpus abstrusum tegam.
Hinc aucupabor verba rumoris vagi ,
Et sæva fratrum bella , quod possum , audiam.
.....

digne de moi, digne de mon hymen, donnez des armes
à mes mains paternelles.... ne me tirez donc pas de ces
forêts, laissez-moi me cacher dans les flancs creusés de
ce rocher solitaire, ou derrière ces buissons épais. Là,
j'ouvrirai une oreille avide aux récits de la renommée,
et j'apprendrai les affreux combats que vont se livrer ces
deux frères; c'est le seul rôle qui me convienne.

.

ACTUS TERTIUS.

Ἀκέραλος.

SCENA I.

JOCASTA, ANTIGONE, NUNTIUS.

JOCASTA.

Felix Agave, facinus horrendum, manu
 Qua fecerat, gestavit, et spolium tulit
 Cruenta nati Mænas in partes dati.
 Fecit scelus; sed misera non ultra suum
 Scelus hoc cucurrit. Hoc leve est, quod sum nocens;
 Feci nocentes. Hoc quoque etiamnum leve est;
 Peperi nocentes. Deerat ærumnis meis,
 Ut et hostem amarem. Bruma ter posuit nives,
 Et tertia jam falce decubuit Ceres,
 Ut exsul errat natus et patria caret,
 Profugusque regum auxilia Graiorum rogat.
 Gener est Adrasti, cujus imperio mare,
 Quod cingit Isthmon, regitur: hic gentes suas,
 Septemque secum regna ad auxilium trahit
 Generi. Quid optem, quidve decernam, haud scio.
 Regnum reposcit: causa repetentis bona est;
 Mala, sic petentis. Vota quæ faciam parens?

ACTE TROISIÈME.

(Le commencement est perdu.)

SCÈNE I.

JOCASTE, ANTIGONE, UN MESSAGER.

JOCASTE.

Heureuse Agavé ! cette Ménade cruelle fit trophée du crime horrible qu'elle avait commis, et porta au bout de son thyrsé sanglant la tête de son fils mis en pièces. Elle a commis ce forfait, mais du moins ce forfait n'est pas allé plus loin. Pour moi, c'est peu d'être coupable, j'ai fait partager mon crime à d'autres ; cela même serait peu de chose encore, mais je l'ai perpétué dans mes enfans. Il ne manquait à l'excès de ma misère que de chérir l'ennemi de ma patrie. Trois fois l'hiver a retiré ses neiges, et les épis sont tombés trois fois sous le tranchant de la faux, depuis que Polynice mène la vie errante de l'exil, et, banni de sa patrie, implore l'assistance des rois de la Grèce. Il a épousé la fille d'Adraste, dont le sceptre commande à cette mer qui entoure l'isthme de Corinthe. Ce prince conduit les armées de sept rois au secours de son gendre. Quels vœux je dois former, quel parti je dois prendre dans cette lutte, je n'en sais

Utrumque natum video : nil possum pie
Pietate salva facere : quodcumque alteri
Optabo nato , fiet alterius malo.
Sed utrumque quamvis diligam affectu pari ,
Quo causa melior , sorsque deterior trahit ,
Inclinat animus , semper infirmo favens .
Miseros magis fortuna conciliat suis.

NUNTIUS.

Regina , dum tu flebiles questus cies ,
Terisque tempus , tota nudatis stetit
Acies in armis : æra jam bellum cient ,
Aquilaque pugnam signifer mota vocat.
Septena reges bella dispositi parant :
Animo pari Cadmea progenies subit :
Cursu citato miles hinc illinc ruit.
Vide , ut atra nubes pulvere abscondat diem ,
Fumoque similes campus in cælum erigat
Nebulas , equestri fracta quas tellus pede
Submittit : et , si vera metuentes vident ,
Infesta fulgent signa : subrectis adest
Frons prima telis : aurea clarum nota
Nomen ducum vexilla præscriptum ferunt.
I , redde amorem fratribus , pacem omnibus ,
Et impia arma mater opposita impedi.

rien. Il réclame le trône. Sa cause est juste au fond sans doute, mais sa manière de la défendre la rend mauvaise. Malheureuse mère ! pourquoi former des vœux ? de chaque côté, c'est un fils que je vois. Tout acte de tendresse de ma part est un outrage à ma tendresse même : les vœux que je formerai pour le bonheur de l'un de mes enfans seront pour le malheur de l'autre. Mais quoique mon amour soit égal pour tous deux, je sens que mon cœur, toujours favorable à l'infortune, se tourne du côté où se rencontrent la meilleure cause et le plus mauvais sort. La fortune rend ceux qu'elle opprime plus chers à leurs parens.

LE MESSAGER.

O reine, pendant que vous laissez échapper ces tristes plaintes, le temps marche, les armées sont en bataille, et les glaives nus étincèlent. La trompette résonne, et les aigles déployées donnent le signal des combats. Les sept rois disposent leurs armées en ordre de bataille. La même ardeur enflamme les enfans de Cadmus. Tous les guerriers s'ébranlent de part et d'autre et se précipitent. Voyez ce nuage épais qui cache la lumière du jour, et ces tourbillons de poussière qui s'élèvent du sol ébranlé sous les pas des chevaux et montent au ciel comme une fumée. Et même, si la terreur ne trouble point ma vue, je vois briller les drapeaux ennemis. Le nom des chefs est écrit en lettres d'or sur les étendards. Hâtez-vous donc, rétablissez l'amour entre ces deux frères, la paix entre tous ; mère, jetez-vous entre vos deux fils, et faites tomber les armes impies dont ils veulent se combattre.

ANTIGONE.

Perge, o parens, et concita celerem gradum;
Compesce tela, fratribus ferrum excute.
Nudum inter enses pectus infestos tene;
Aut solve bellum, mater, aut prima excipe.

JOCASTA.

Ibo, ibo, et armis obvium opponam caput.
Stabo inter arma: petere qui fratrem volet,
Petat ante matrem: tela, qui fuerit pius,
Rogante ponat matre; qui non est pius,
Incipiat a me. Fervidos juvenes anus
Tenebo: nullum teste me fiet nefas;
Aut si aliquid et me teste committi potest,
Non fiet unum.

ANTIGONE.

Signa collatis micant
Vicina signis; clamor hostilis fremit:
Scelus in propinquo est; occupa, mater, preces.
Et ecce motos fletibus credas meis;
Sic agmen armis segne compositis venit.
Procedit acies tarda, sed properant duces.

JOCASTA.

Quis me procellæ turbine insanæ vehens
Volucer per auras ventus ætherias aget?
Quæ Sphinx, vel atra nube subtexens diem
Stymphalis, avidis præpetem pennis feret?
Aut quæ per altas aeris rapiet vias
Harpyia, sævi regis observans famem,

ANTIGONE.

Allez, ô ma mère, et précipitez vos pas. Désarmez ces frères, arrachez le glaive à leurs mains homicides. Exposez même votre sein nu à la rencontre de leurs coups, arrêtez cette guerre, ou soyez-en la première victime.

JOCASTE.

J'irai, j'irai; je présenterai ma tête à leurs coups; je me tiendrai au milieu d'eux. Le frère qui voudra tuer l'autre devra d'abord frapper sa mère: que le fils tendre pose les armes à la prière de sa mère; que le fils dénaturé commence par elle. Ma vieillesse calmera la bouillante ardeur de ces jeunes hommes; aucun crime ne sera commis devant moi; ou, s'il peut s'en commettre même en ma présence, il s'en commettra plus d'un.

ANTIGONE.

Je vois leurs drapeaux qui se rapprochent, le terrible cri de guerre a retenti; nous touchons au moment du crime, prévenez-le par vos prières. — On dirait que mes larmes les ont fléchis, tant les combattans s'avancent avec lenteur, les armes baissées. Mais si le gros de l'armée semble manquer d'ardeur, les chefs marchent d'un pas rapide.

JOCASTE.

Quel vent favorable m'emportera par les airs comme dans le tourbillon d'une tempête furieuse? Que n'ai-je les ailes du Sphinx, ou des oiseaux du Stymphale qui forment dans leur vol un nuage épais pour cacher la lumière du jour? Quelle Harpyie, traversant les airs pour s'abattre sur la table du cruel Phinée, me prendra

Et inter acies projiciet raptam duas ?

NUNTIUS.

Vadit furenti similis , aut etiam furit.
Sagitta qualis Parthica velox manu
Excussa fertur ; qualis insano ratis
Premente vento rapitur ; aut qualis cadit
Delapsa cælo stella , quum stringens polum
Rectam citatis ignibus rumpit viam ;
Attonita cursu fugit , et binas statim
Diduxit acies. Victa materna prece
Hæsere bella , jamque in alternam necem
Illinc et hinc miscere cupientes manum ,
Librata dextra tela suspensa tenent.
Paci favetur : omnium ferrum latet
Cessatque tectum ; vibrat in fratrum manu.
Laniata canas mater ostendit comas ;
Rogat abnuentes : irrigat fletu genas.
Negare matri , qui diu dubitat , potest.

sur ses ailes légères, et me jettera au milieu des deux armées?

LE MESSAGER.

Elle marche avec fureur ; moins rapide est la flèche que le Parthe a lancée, la nef emportée par un vent furieux, l'étoile qui tombe du ciel en traçant dans les airs un sillon droit et lumineux. Dans le transport qui l'agite, elle court avec tant de vitesse que la voici déjà entre les deux armées. Ses prières maternelles ont enchaîné la guerre. Ces fiers combattans, qu'une égale ardeur poussait les uns contre les autres, s'apaisent à sa voix, et les traits qu'ils allaient lancer demeurent suspendus entre leurs mains. Le désir de la paix se manifeste ; tous cachent et laissent reposer leurs épées, mais celles des deux frères s'agitent encore. Leur mère arrache à leurs yeux ses cheveux blanchis, essaie de fléchir leur résistance obstinée, et ses larmes coulent sur ses joues. Tarder si long-temps à céder aux sollicitations d'une mère, c'est montrer qu'on est capable de ne pas s'y rendre.

ACTUS QUARTUS.

SCENA I.

JOCASTA, POLYNICES, ETEOCLES.

JOCASTA.

In me arma et ignes vertite : in me omnis ruat
Unam juventus, quæque ab Inachio venit
Animosa muro, quæque Thebana ferox
Descendit arce : civis atque hostis simul
Hunc petite ventrem, qui dedit fratres viro.
Mea membra passim spargite ac divellite :
Ego utrumque peperî. Ponitis ferrum ocîus ?
An dico, et ex quo ? Dexteras matri date :
Date, dum piæ sunt. Error invitos adhuc
Fecit nocentes : omne Fortunæ fuit
Peccantis in nos crimen : hoc primum nefas
Inter scientes geritur. In vestra manu est,
Utrum velitis. Sancta si pietas placet,
Donate matrem pace : si placuit scelus,
Majus paratum est : media se opponit parens.
Proinde bellum tollite, aut belli moram.
Sollicita nunc cui mater alterna prece
Verba admovebo ? misera quem amplectar prius ?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.**JOCASTE, POLYNICE, ÉTÉOCLE.****JOCASTE.**

C'est contre moi qu'il faut tourner le fer et les flammes ; c'est contre moi, contre moi seule qu'il faut diriger l'effort de ces guerriers partis de la ville d'Inachus, et de ceux qui sont descendus en armes de la citadelle de Thèbes. Citoyens et ennemis, frappez ce sein qui a donné des frères à mon époux ; déchirez mes membres, et mettez mon corps en pièces, puisque c'est moi qui ai mis au monde ces deux frères ennemis. Avez-vous jeté vos armes ? faut-il vous en prier encore, après vous en avoir tant priés ? Donnez-moi vos mains, donnez-les-moi tandis qu'elles sont encore pures. Jusqu'ici l'égarement seul vous a rendus coupables, votre crime a été celui du destin qui nous poursuit ; mais, de ce moment, vous devenez volontairement criminels ; il dépend de vous de l'être ou de ne l'être pas. Si le devoir vous touche, réconciliez-vous à la voix de votre mère ; si le crime vous plaît, vous aurez un double forfait à commettre. Votre mère se jette entre vous deux. Laissez là toute pensée de

In utramque partem ducor affectu pari.
 Hic abfuit : sed pacta si fratrum valent ,
 Nunc alter aberit. Ergo jam numquam duos ,
 Nisi sic , videbo ? junge complexus prior ,
 Qui tot labores totque perpessus mala ,
 Longo parentem fessus exsilio vides.
 Accede propius : clude vagina impium
 Ensem , et trementem jamque cupientem excuti
 Hastam solo defige : maternum tuo
 Coire pectus pectori clypeus vetat ;
 Hunc quoque repone. Vinculo frontem exue ,
 Tegimenque capitis triste belligeri leva ,
 Et ora matri redde. Quo vultus refers ,
 Acieque pavida fratris observas manum ?
 Affusa totum corpus amplexu tegam :
 Tuo cruori per meum fiet via.
 Quid dubius hæres ? an times matris fidem ?

POLYNICES.

Timeo : nihil jam jura naturæ valent.
 Post ista fratrum exempla , ne matri quidem
 Fides habenda est.

JOCASTA.

Redde jam capulo manum ,
 Adstringe galeam , læva se clypeo ingerat ;
 Dum frater exarmatur , armatus mane.

guerre, ou brisez l'obstacle que j'oppose à votre fureur. Indécise entre vous deux, auquel d'abord adresserai-je mes prières? lequel dois-je presser le premier dans mes bras? une tendresse égale me porte à la fois vers tous les deux. Polynice a été long-temps séparé de moi; mais si votre accord fraternel subsiste, Étéocle va maintenant s'éloigner à son tour. Suis-je condamnée à ne vous voir jamais réunis que pour vous combattre? Viens le premier dans mes bras, toi qui, éprouvé déjà par tant de peines et de maux, revois ta mère après un long exil. Viens, approche : cache dans le fourreau ce glaive impie, enfonce dans la terre cette lance qui tremble entre tes mains, et qui voudrait s'en échapper. Ce bouclier empêcherait ton sein de se poser sur le sein de ta mère; dépose-le donc aussi. Débarrasse ton front de ce casque pesant, dégage ta tête de ce terrible appareil des batailles, et livre ton visage nu aux baisers de ta mère. Tu détournes les yeux, tu jettes des regards inquiets sur la main de ton frère. Ne crains rien, je te couvrirai tout entier de mes bras, on ne pourra verser ton sang qu'en répandant le mien. Tu hésites? n'oses-tu donc te confier à ta mère?

POLYNICE.

Oui, je crains; les saintes lois de la nature n'ont plus de force. Après cet exemple donné par un frère, il faut se défier de sa mère même.

JOCASTE.

Reprends donc ton épée, renoue ton casque, rattache ton bouclier à ton bras gauche. Garde tes armes, jusqu'à ce que ton frère ait jeté les siennes. C'est à toi de poser

Tu pone ferrum , causa qui es ferri prior.
Si pacis odium est , furere si bello placet ,
Inducias te mater exiguas rogat ,
Ferat ut reverso post fugam nato oscula ,
Vel prima , vel suprema. Dum pacem peto ,
Audite inermes : ille te , tu illum times :
Ego utrumque ; sed pro utroque. Quid strictum abnuis
Recondere ensem ? qualibet gaude mora ;
Id gerere bellum cupitis , in quo est optimum
Vinci : vereris fratris infesti dolos ?
Quoties necesse est fallere , aut falli a suis ,
Patiare potius ipse , quam facias , scelus.
Sed ne verere : mater insidias et hinc ,
Et rursus illinc abiget. Exoro , an patri
Invideo vestro ? veni , ut arcerem nefas ,
An ut viderem propius ? hic ferrum abdidit
Reclinis hastæ , et arma defixa incubat.
Ad te preces nunc , nate , maternas feram ,
Sed ante lacrimas. Teneo longo tempore
Petita votis ora. Te , profugum solo
Patrio , penates regis externi tegunt :
Te maria tot diversa , tot casus vagum
Egere : non te duxit in thalamos parens
Comitata primos , nec sua manu festas
Ornavit ædes , nec sua lætas faces
Vitta revinxit : dona non auro graves
Gazas socer , non arva , non urbes dedit ;
Dotale bellum est. Hostium es factus gener ,
Patria remotus , hospes alieni laris ,
Externa consecutus , expulsus tuis ,

l'épée, Étéocle, toi la première cause de cette guerre. Si tu abhorres la paix, si la fureur des combats s'est emparée de ton cœur, tu ne peux refuser du moins à ta mère une courte trêve, le temps d'embrasser pour la première ou la dernière fois ce fils revenu de l'exil. Je vous demande la paix, écoutez-moi sans armes. Vous vous craignez l'un l'autre, moi je vous crains tous les deux, mais c'est pour chacun de vous. Étéocle, pourquoi refuser de remettre ton épée dans le fourreau? Accepte plutôt avec joie un moment de trêve; dans la guerre où vous vous lancez, il est plus heureux d'être vaincu que de vaincre. Est-ce que tu crains quelque piège de la part de ton frère? S'il faut absolument être perfide envers les siens, ou la victime de leurs perfidies, mieux vaut encore souffrir le crime que de le commettre. Mais ne crains rien, votre mère saura vous préserver l'un et l'autre de toute atteinte mutuelle. M'écoutez-vous enfin, ou s'il faut que j'envie le sort de votre père? Suis-je venue pour empêcher un crime, ou pour le voir de plus près? Étéocle a caché son épée, il reste appuyé sur sa lance et se repose sur ses armes fichées en terre. C'est à toi maintenant, Polynice, que vont s'adresser mes prières; mais, avant tout, vois mes larmes. Je contemple enfin ton visage si impatientement désiré; banni de ta patrie, le palais d'un prince étranger te sert d'asile; tu as erré de mers en mers, de malheurs en malheurs; ta mère n'était point là pour te conduire à l'entrée de la chambre nuptiale, pour orner ton appartement de guirlandes, pour entourer de bandelettes joyeuses les torches d'hyménée. Tu n'as reçu du père de ton épouse, ni trésors, ni fertiles campagnes,

Sine crimine exsul. Ne quid e fatis tibi
Deesset paternis, hoc quoque ex illis habes,
Errasse thalamis. Nate, post multos mihi
Remisse soles, nate, sollicitæ metus
Et spes parentis, cujus aspectum deos
Semper rogavi, quum tuus reditus mihi
Tantum esset erepturus adventu tuo,
Quantum daturus, quando pro te desinam,
Dixi, timere? dixit irridens deus,
Ipsam timebis. Nempe, nisi bellum foret,
Ego te carerem: nempe, si tu non fores,
Bello carerem. Triste conspectus datur
Pretium tui durumque; sed matri placet.
Hinc modo recedant arma, dum nullum nefas
Mars sævus audent. Hoc quoque est magnum nefas,
Tam prope fuisse. Stupeo, et exsanguis tremo,
Quum stare fratres hinc et hinc video duos
Sceleris sub ictu: membra quassantur metu.
Quam pæne mater majus aspexi nefas,
Quam quod miser videre non potuit pater!
Licet timore facinoris tanti vacem,
Videamque jam nil tale, sum infelix tamen,
Quod pæne vidi. Per decem mensium graves
Uteri labores, perque pietate inclytas
Precor sorores, et per irati sibi
Genas parentis, scelere quas nullo nocens,
Erroris a se dira supplicia exigens,
Hausit, nefandas mœnibus patriis faces
Averte; signa bellici retro agminis
Flecte. Ut recedas, magna pars sceleris tamen

ni villes opulentes : la guerre, voilà ta dot. Tu es devenu le gendre de nos ennemis ; chassé de ta patrie, reçu dans une demeure étrangère, tu as perdu l'héritage de ta famille, en gagnant celui d'une autre ; tu as subi l'exil sans l'avoir mérité par aucun crime. Pour qu'il ne te manquât rien de la destinée de ton père, l'erreur aussi a présidé à ton hymen. Mon fils, rendu après une si longue absence, mon fils, la crainte et l'espoir de ta mère, toi dont j'ai toujours demandé la présence aux dieux, qui, sachant que ton retour ne m'ôterait pas moins de bonheur qu'il ne m'en donnerait, se sont joués de ma tendresse, et, comme je leur demandais quand je cesserais de craindre pour toi, m'ont dit : Tu le craindras lui-même. En effet, sans cette guerre, je ne t'aurais pas, et sans toi je ne verrais pas cette guerre. Ta présence est pour moi une faveur cruelle et bien chèrement achetée ; mais une mère ne peut s'en plaindre, même à ce prix. Seulement plus de combats, tandis que le dieu des batailles ne vous a poussés encore à aucun forfait. C'en est un assez grand déjà d'en être venus si près. Je tremble, je frissonne, en voyant deux frères en face l'un de l'autre, et à deux doigts du crime. A cette vue, je me sens défaillir. Malheureuse mère ! de combien peu j'ai manqué voir un forfait plus grand que celui qui fait que votre infortuné père ne pourrait plus voir le vôtre ! Quoique rassurée du côté de cet affreux malheur, quoique rien plus ne me l'annonce, la seule idée que j'aurais pu le voir me rend malheureuse. — O Polynice, par ces dix pénibles mois pendant lesquels je t'ai porté dans mon sein, par la vertueuse tendresse de tes sœurs, par la vengeance que ton

Vestri peracta est : vidit hostili grege
Campos repleti patria, fulgentes procul
Armis catervas : vidit equitatu levi
Cadmea frangi prata, et excelsos rotis
Volitare proceres; igne flagrantibus trabes
Fumare, cineri quæ petunt nostras domos;
Fratresque (facinus quod novum et Thebis fuit)
In se ruentes. Totus hoc exercitus,
Et populus omnis, et utraque hoc vidit soror,
Genitrixque vidit : nam pater debet sibi,
Quod ista non spectavit. Occurrat tibi
Nunc OEdipus, quo iudice, erroris quoque
Pœnæ petuntur. Ne, precor, ferro erue
Patriam ac penates; neve, quas regere expetis,
Everte Thebas. Quis tenet mentem furor?
Patriam petendo perdis : ut fiat tua,
Vis esse nullam? Quin tuæ causæ nocet
Ipsam hoc, quod armis uris infestis solum,
Segetesque adultas sternis, et totos fugam
Edis per agros : nemo sic vastat sua.
Quæ corripere igne, quæ meti gladio jubes,
Aliena credis? Rex sit e vobis uter,
Manente regno, quærite. Hæc telis petes
Flammisque tecta? poteris has Amphionis
Quassare moles? nulla quas struxit manus,
Stridente tardum machina ducens onus;
Sed convocatus vocis et citharæ sono
Per se ipse turres venit in summas lapis.
Hæc saxa franges victor? hinc spolia auferes,
Vinctosque duces patris æquales tui?

père a exercée contre lui-même, par ces yeux qu'il s'est arrachés pour se punir d'un crime qu'il n'avait pas commis, rachetant, par un supplice affreux, une simple erreur, je t'en conjure, ô mon fils, détourne des murs de ta patrie ces torches incendiaires, et ramène en arrière les drapeaux de cette armée ennemie qui marche sur tes pas. Songe qu'en te retirant même, ton crime est en partie consommé. Thèbes a vu ses campagnes couvertes de bataillons étrangers; elle a vu de loin l'éclat sinistre des armes; elle a vu les prairies de Cadmus foulées sous les pas des coursiers ennemis; elle a vu les chefs montés sur leurs chars rapides; elle a vu la fumée des torches brûlantes qui doivent réduire nos maisons en cendres; elle a vu (crime nouveau même pour ce malheureux pays) deux frères tout prêts à s'entrégorger. Toute l'armée, vos deux sœurs, votre mère ont vu ce crime; votre père se doit à lui-même de ne l'avoir pas vu. Pense donc à ton père, à cet OEdipe qui n'absout pas même l'erreur involontaire. Je t'en conjure, mon fils, ne porte point l'épée contre ta ville natale et contre le palais de tes pères, ne détruis point cette Thèbes où tu veux régner. Quelle fureur s'est emparée de toi? tu perds ta patrie en voulant la posséder, et tu l'anéantis pour la rendre tienne. Ne sens-tu pas le tort que tu te fais à toi-même en portant le fer et la flamme dans nos plaines, en détruisant nos moissons presque mûres, en dépeuplant nos campagnes? Qui jamais a détruit ainsi ses propres biens? ces maisons que tu veux brûler, ces campagnes que tu livres au tranchant du fer, tu ne les crois donc pas à toi? décidez entre vous qui sera roi, mais

Matres ab ipso conjugum raptas sinu
Sævus catena miles imposita trahet?
Ut adulta virgo mixta captivo gregi
Thebana nuribus munus Argolicis eat?
An et ipsa palmas vincta post tergum datas
Mater triumphi præda fraterni vehar?
Potesne cives lætus exitio datos
Videre passim? mœnibus caris potes
Hostem admovere? sanguine et flamma potes
Implere Thebas? tam ferum et durum geris
Sævumque in iras pectus, et nondum imperas!
Quid scepra facient? pone vesanos, precor,
Animi tumores, teque pietati refer.

POLYNICES.

Ut profugus errem semper? ut patria arcear,
Opemque gentis hospes externæ sequar?
Quid paterer aliud, si fefellissem fidem,
Si pejerassem? fraudis alienæ dabo

respectez le royaume où vous voulez régner. Tu veux porter le fer et le feu contre ces palais? Tu auras le courage d'ébranler les murs d'Amphion, qui ne sont point l'ouvrage de ces machines pesantes qui crient sous le fardeau qu'elles élèvent, mais dont chaque pierre est venue se placer d'elle-même jusqu'au sommet des tours, aux accords de la lyre et de la voix de ce chantre divin? tu pourrais briser ces marbres dans ta victoire, t'en aller couvert de nos dépouilles, et emmener captifs des chefs dont les années égalent celles de ton père? tes barbares soldats arracheraient les femmes aux bras de leurs époux, et les entraîneraient chargées de fers? et parmi la foule des prisonniers, les vierges thébaines seraient conduites pour être données comme esclaves aux femmes d'Argos? moi-même enfin, ta mère, me liera-t-on aussi les mains derrière le dos, pour m'emmener comme un trophée de ta victoire sur ton frère? peux-tu bien voir sans douleur tes concitoyens massacrés partout sous tes yeux? peux-tu bien approcher l'ennemi de ces murailles si chères? remplir Thèbes toute entière de sang et de feu? si ton cœur est si dur et si barbare, si cruel et si impitoyable, aujourd'hui que tu ne régnes pas encore, que sera-ce donc quand tu régneras? je t'en conjure, mon fils, apaise dans ton cœur cette fureur insensée, et reviens à des sentimens plus doux.

POLYNICE.

Quoi! pour errer toujours par le monde? pour être sans patrie et réduit à mendier les secours d'un peuple étranger? quel malheur plus grand pourrais-je attendre, si j'avais trahi ma foi, si je m'étais parjuré? Je porterai donc

Pœnas ; at ille præmium scelerum feret ?
 Jubes abire : matris imperio obsequor ;
 Da , quo revertar. Regia frater mea
 Habitet superbus ; parva me abscondat casa :
 Hanc da repulso : liceat exiguo lare
 Pensare regnum. Conjugi donum datus
 Arbitria thalami dura felicitis feram ,
 Humilisque socerum lixa dominantem sequar ?
 In servitutem cadere de regno , grave est.

JOCASTA.

Si regna quæris, nec potest sceptro manus
 Vacare sævo, multa, quæ possunt peti
 In orbe toto, quælibet tellus dabit.
 Hinc nota Baccho Tmolus attollit juga,
 Qua lata terris spatia frugiferis jacent,
 Et qua trahens opulenta Pactolus vada
 Inundat auro rura : nec lætis minus
 Mæandros arvis flectit errantes aquas,
 Rapidusque campos fertiles Hebrus secat.
 Hinc grata Cereri Gargara, et dives solum
 Quod Xanthus ambit nivibus Idæis tumens :
 Hinc, qua relinquit nomen, Ionii maris
 Fauces Abydo Sestos opposita premit ;
 Aut, qua latus jam propius Orienti dedit,
 Tutamque crebris portibus Lyciam videt :
 Hæc regna ferro quære : in hos populos ferat
 Socer arma fortis : has paret sceptro tuo

la peine de la perfidie d'un autre, et lui jouira tranquillement du fruit de ses crimes? Vous me dites de m'éloigner, ma mère; je suis prêt à vous obéir, mais donnez-moi un asile où me retirer. Je consens, pour laisser à mon orgueilleux frère le palais qui m'est dû, à n'habiter moi-même qu'une pauvre cabane; mais encore faut-il me la donner, encore faut-il qu'en échange d'un empire je trouve ce modeste asile. Livré à mon épouse, j'aurai donc à subir les caprices d'une femme heureuse et puissante, à me traîner humblement, comme un esclave, à la suite de mon beau-père? Tomber de la royauté dans la servitude, c'est une chute cruelle, ô ma mère!

JOCASTE.

Si tu veux absolument régner, si ta main ne peut se passer d'un sceptre violemment conquis, la terre est grande, et toute autre contrée peut t'offrir une conquête de ce genre : de ce côté s'élèvent les sommets du Tmolus chers au dieu du vin, riche pays, contrée vaste et fertile. Là s'étendent les fécondes plaines que le Pactole arrose de son or; celles où le Méandre promène ses eaux vagabondes, celles que l'Hèbre sillonne de ses flots rapides, ne sont pas moins désirables pour leur fécondité. Ici, c'est le Gargare si cher à Cérès, et la riche contrée où le Xanthe roule ses flots grossis par les neiges de l'Ida. Tu peux encore choisir cette terre où la mer Ionienne perd son nom, étroitement resserrée par le détroit de Sestos et d'Abydos; ou cette côte plus orientale qui offre aux navigateurs les ports tranquilles et sûrs de la Lycie. C'est là qu'il faut conquérir des royaumes à la pointe de l'épée; c'est là qu'il faut entraîner les

Tradatque gentes. Hoc adhuc regnum puta
Tenere patrem. Melius exsiliium est tibi,
Quam reditus iste : crimine alieno exsulas,
Tuo redibis. Melius istis viribus
Nova regna nullo scelere maculata appetes.
Quin ipse frater, arma comitatus tua,
Tibi militabit. Vade, et id bellum gere,
In quo pater materque pugnanti tibi
Favere possint : regna cum scelere omnibus
Sunt exsiliis graviora. Nunc belli mala
Propone, dubias Martis incerti vices.
Licet omne tecum Græciæ robur trahas,
Licet arma longe miles ac late explicet,
Fortuna belli semper ancipiti in loco est,
Quodcumque Mars decernit : exæquat duos,
Licet impares sint, gladius; et spes et metus
Fors cæca versat. Præmium incertum petis,
Certum scelus. Favisse fac votis deos
Omnes tuis : cessere, et aversi fugam
Petiere cives : clade funesta jacent :
Obtexit agros miles. Exsultes licet,
Victorque fratris spolia dejecti geras,
Frangenda palma est. Quale tu id bellum putas,
In quo exsecrandum victor admittit nefas,
Si gaudet? Hunc, quem vincere infelix cupis,
Quum viceris, lugebis. Infaustas, age,
Dimitte pugnas : libera patriam metu,
Luctu parentes.

vaillantes armées d'Adraste ; voilà les nations qu'il doit conquérir et soumettre à ta puissance. Suppose que c'est ton père qui régne encore aujourd'hui sur Thèbes. L'exil vaut mieux pour toi qu'un pareil retour : ton exil, c'est le tort d'un autre ; ton retour, c'est le tien propre. Il te sera plus glorieux d'employer tes armes à conquérir un nouveau royaume que tu puisses posséder sans crime ; ton frère même joindra ses forces aux tiennes, et te servira dans cette conquête ; va, mon fils, et pars pour une guerre où ton père et ta mère feront des vœux pour le succès de tes armes. Un trône souillé par le crime est pire que le plus triste exil. Songe à tous les maux de la guerre, et aux chances douteuses qu'elle entraîne avec elle. Quand tu amènerais avec toi toutes les forces de la Grèce, quand tes bataillons couvriraient nos plaines dans tous les sens, l'issue des combats demeure toujours incertaine, soumise qu'elle est aux caprices de Mars. L'épée égalise les adversaires les plus inégaux en force. L'espérance et la crainte se balancent au gré de l'aveugle fortune. Le but que tu poursuis est incertain, le crime seul est assuré. Suppose tous tes vœux remplis : tes concitoyens ont fui devant toi, vaincus et dispersés ; leur ruine est complète, tes soldats couvrent les campagnes. Eh bien ! dans l'ivresse de ta victoire, chargé des dépouilles de ton frère tombé sous tes coups, il te faudra maudire tes lauriers. Quel nom donneras-tu à une guerre où la joie du vainqueur devient un forfait exécrationnable ? Ce frère que, malheureux aujourd'hui, tu veux vaincre, tu pleureras sur lui dès que tu l'auras vaincu. Renonce donc à

POLYNICES.

Sceleris et fraudis suæ
Pœnas nefandus frater ut nullas ferat?

JOCASTA.

Ne metue : pœnas, et quidem solvet graves ;
Regnabit.

POLYNICES.

Hæcne est pœna ?

JOCASTA.

Si dubitas, avo
Patrique crede : Cadmus hoc dicet tibi,
Cadmique proles. Sceptra Thebarum fuit
Impune nulli gerere; nec quisquam fide
Rupta tenebat illa. Jam numeres, licet,
Fratrem inter istos.

POLYNICES.

Numero : et est tanti mihi
Cum regibus jacere.

ETEOCLES.

Te turbæ exsulum

Adscribo.

POLYNICES.

Regna, dummodo invisus tuis.

ETEOCLES.

Regnare non vult, esse qui invisus timet.
Simul ista mundi conditor posuit deus,
Odium atque regnum. Regis hoc magni reor,
Odia ipsa premere. Multa dominantem vetat

cette guerre impie, dissipe les alarmes de tes concitoyens, sèche les pleurs de ta famille.

POLYNICE.

Eh quoi! mon frère dénaturé ne porterait point la peine de son parjure et de son crime?

JOCASTE.

Sois sans crainte; il ne sera que trop cruellement puni.... Il régnera.

POLYNICE.

Est-ce là un châtement?

JOCASTE.

Si tu en doutes, crois-en du moins ton aïeul et ton père : c'est une vérité que Cadmus et sa famille t'apprendront : nul ne s'est assis impunément sur le trône de Thèbes; et pourtant, aucun de ses rois jusqu'ici n'a dû le sceptre au parjure; tu peux, dès ce moment, mettre Étéocle parmi eux.

POLYNICE.

Je l'y mets sans doute, et c'est à ce prix que je veux régner moi-même.

ÉTÉOCLE.

Moi, je te mets au nombre des exilés.

POLYNICE.

Et toi, règne, mais avec la haine de tes sujets.

ÉTÉOCLE.

C'est ne vouloir pas régner que de craindre la haine. La puissance et la haine sont deux choses que le créateur du monde a mises ensemble sur la terre. La gloire d'un roi, c'est de dominer la haine. L'amour des sujets ne peut

Amor suorum; plus in iratos licet.
Qui vult amari, languida regnat manu.

POLYNICES.

Invisa nunquam imperia retinentur diu.

ETEOCLES.

Præcepta melius imperii reges dabunt;
Exsilia tu dispone. Pro regno velim
Patriam, penates, conjugem flammis dare.
Imperia pretio quolibet constant bene.

.....

que gêner souvent l'autorité du maître, leur inimitié lui laisse plus de puissance. Vouloir être aimé, c'est se condamner à ne porter le sceptre que d'une main faible et languissante.

POLYNICE.

Un pouvoir détesté n'est jamais durable.

ÉTÉOCLE.

C'est à des rois que je demanderai les leçons de l'art de régner. Garde pour toi la science de l'exil. Pour le trône je sacrifierais ma patrie, ma maison, mon épouse, et les livrerais aux flammes. Quelque prix qu'on mette à l'empire, il n'est jamais trop acheté.

.

HIPPOLYTE.

1.

20

DRAMATIS PERSONÆ.

HIPPOLYTUS.
PHÆDRA.
THESEUS.
NUTRIX.
NUNTIUS.
CHORUS CIVIUM ATHENIENSIIUM.
FAMULI VENATORII.

PERSONNAGES.

HIPPOLYTE.
PHÈDRE.
THÉSÉE.
LA NOURRICE DE PHÈDRE.
UN MESSAGER.
CHOEUR D'ATHÉNIENS.
TROUPE DE VENEURS.

ARGUMENTUM.

PEPERERAT Antiope Amazon Theseo Hippolytum; qui, quum, venationi deditus, Dianam coleret Veneremque adversaretur, cælibem vitam ducere decreverat. Capta illius pulchritudine Phædra noverca, amore vesana, dum abest apud Inferos Theseus, juvenis castitatem blanditiis et precibus expugnare conatur. Impudicam a se feminam Hippolytus repellit. Igitur deprehensa, mutat amorem in odium; et, reverso Theseo, insimulat privignum oblato per vim stupri. Fugerat Hippolytus impudicam domum: sed, dum alio properat, ecce ibi taurus marinus a Neptuno ad diras Thesei imprecationes immissus; qui, se ante currum sistens, quadrupedes consternavit. Hi, contempto imperio, quadrigam deturbant, cadentisque corpus per saxa et vepres distrahunt atque dilaniant. Comperta nece, Phædra rei veritatem marito aperit, seque super laniatos artus gladio transfigit. Theseus plangit innoxii filii casum, suamque præcipitem iram dirumque votum detestatur. Laniatos artus colligit, et, quo meliori potest modo, componit.

ARGUMENT.

THÉSÉE avait eu d'Antiope l'Amazone un fils nommé Hippolyte; ce jeune prince, livré tout entier au plaisir de la chasse, préférait le culte de Diane à celui de Vénus, et avait résolu de passer toute sa vie sans épouse. Phèdre, sa belle-mère, éprise de ses charmes, profite de l'absence de Thésée, descendu aux enfers, pour essayer de vaincre, par ses prières et ses caresses, la chasteté de son beau-fils. Hippolyte repousse les sollicitations de cette femme impudique. Furieuse de voir sa passion découverte, son amour se change en haine; et, Thésée revenu, elle accuse Hippolyte d'avoir voulu la déshonorer par violence. Le jeune prince avait fui la présence de cette femme adultère; mais dans sa fuite, voici qu'un taureau marin, envoyé par Neptune à la prière de Thésée, venant à se jeter au devant de son char, épouvante ses chevaux. Indociles à la voix de leur maître, ils le renversent du char, et mettent tout son corps en pièces, en le traînant à travers les rochers et les buissons. A la nouvelle de sa mort, Phèdre déclare la vérité à son époux, et se perce d'une épée sur le corps déchiré de son beau-fils. Thésée déplore le malheur de ce fils innocent, maudit sa colère précipitée et son vœu funeste. Il réunit les membres sanglans d'Hippolyte, et donne la sépulture à ces tristes restes.

L. ANNÆI SENECAE

HIPPOLYTUS.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

HIPPOLYTUS, FAMULI VENATORII.

HIPPOLYTUS.

ITE, umbrosas cingite silvas,
Summaque montis juga Cecropii
Celeri planta lustrate vagi;
Quæ saxoso loca Parnethi
Subjecta jacent; et quæ Thriasiis
Vallibus amnis rapida currens
Verberat unda. Scandite colles
Semper canos nive Riphæa.
Hac, hac alii, qua nemus alta
Texitur alno; qua prata jacent,
Quæ rorifera mulcens aura,

HIPPOLYTE

DE L. A. SÉNÈQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, TROUPE DE VENEURS.

HIPPOLYTE.

ALLEZ, répandez-vous autour de ces bois épais, et parcourez d'un pas rapide les sommets de la montagne de Cécrops, les vallées qui s'étendent sous les roches de Parnes, et les bords du fleuve qui coule à flots précipités dans les gorges de Thrie. Gravissez les blanches cimes de ces collines neigeuses. Vous autres, tournez-vous du côté de cette forêt d'aunes élevés; marchez vers ces prairies que le Zéphyr caresse de sa fraîche haleine, et sème de toutes les fleurs du printemps; allez dans ces maigres campagnes où, comme le Méandre à travers ses plaines unies, serpente lentement le mol Ilissus dont les

Zephyrus vernas evocat herbas ;
Ubi per graciles lenis Ilissus ,
Uti Mæander super æquales ,
Labitur agros piger, et steriles
Amne maligno radit arenas.
Vos, qua Marathon tramite lævo
Saltus aperit ; qua comitatae
Gregibus parvis nocturna petunt
Pabula foetæ. Vos, qua tepidis
Subditus austris, frigora mollit
Durus Acharneus. Alius rupem
Dulcis Hymetti. Parvas alius
Calcet Aphidnas. Pars illa diu
Vacat immunis, qua curvati
Litora ponti Sunion urget.
Si quem tangit gloria silvæ,
Vocat hunc Phlyeus ; hic versatur
Metus agricolis, vulnere multo
Jam notus aper. At vos laxas
Canibus tacitis mittite habenas.
Teneant acres lora Molossos,
Et pugnaces tendant Cretes
Fortia trito vincula collo.
At Spartanos (genus est audax
Avidumque feræ) nodo cautus
Propiore liga. Veniet tempus,
Quum latratu cava saxa sonent :
Nunc demissi nare sagaci
Captent auras, lustraue presso
Quærant rostro, dum lux dubia est,

faibles eaux n'effleurent qu'à peine des sables stériles. Vous, dirigez vos pas vers les sentiers étroits des bois de Marathon, où les femelles des animaux sauvages, suivies de leurs petits, vont chercher la nuit leur pâture. Vous, tournez vers l'Acharnie que réchauffent les vents tièdes du midi. Qu'un autre s'élançe à travers les rochers du doux Hymette, un autre sur la terre étroite d'Aphidna. Trop long-temps nous avons négligé le rivage sinueux que domine le cap de Sunium. Si quelqu'un de vous aime la gloire du chasseur, qu'il aille vers les champs de Phlyéus; là se tient un sanglier terrible, l'effroi des laboureurs, et connu par ses ravages. Lâchez la corde aux chiens qui courent sans donner de la voix, mais retenez les ardens molosses, et laissez les braves crétois s'agiter avec force pour échapper à l'étroite prison de leur collier. Ayez soin de serrer de plus près ces chiens de Sparte : c'est une race hardie, et impatiente de trouver la bête. Le moment viendra où leurs aboiemens devront retentir dans le creux des rochers. Maintenant ils doivent, le nez bas, recueillir les parfums, chercher les retraites en flairant, tandis que la lumière est encore douteuse, et que la terre humide de la rosée de la nuit garde encore les traces. Que l'un charge sur ses épaules ces larges toiles, qu'un autre porte ces filets. Armez l'épouvantail de plumes rouges dont l'éclat, troublant les bêtes sauvages, les poussera dans nos toiles. Toi, tu lanceras les javelots; toi, tu tiendras des deux mains le lourd épieu garni de fer pour t'en servir au moment; toi, tu te mettras en embuscade, et tes cris forceront les bêtes effrayées à se précipiter dans nos filets; toi enfin, tu achè-

Dum signa pedum roscida tellus
Impressa tenet. Alius raras
Cervice gravi portare plagas,
Alius teretes properet laqueos.
Picta rubenti linea penna
Vano cludat terrore feras.
Tibi libretur missile telum.
Tu grave dextra lævaque simul
Robur lato dirige ferro.
Tu præcipites clamore feras
Subsector ages. Tu jam victor
Curvo solves viscera cultro.
Ades en comiti, diva virago
Cujus regno pars terrarum
Secreta vacat : cujus certis
Petitur telis fera, quæ gelidum
Potat Araxen, et quæ stanti
Ludit in Istro. Tua Gætulos
Dextra leones, tua Cretæas
Sequitur cervas : nunc veloces
Figis damas leviole manu.
Tibi dant variæ pectora tigres,
Tibi villosi terga bisontes,
Latisque feri cornibus uri.
Quidquid solis pascitur arvis,
Sive illud inops novit Garamas,
Sive illud Arabs divite silva,
Sive ferocis juga Pyrenes,
Sive Hyrcani celant saltus,
Vacuisque vagus Sarmata campis,

veras notre victoire, et plongeras le couteau recourbé dans le flanc des animaux.

Sois-moi favorable, ô déesse courageuse, toi qui règnes au fond des bois solitaires, toi dont les flèches inévitables atteignent les bêtes féroces qui se désaltèrent dans les froides eaux de l'Araxe, et celles qui s'ébattent sur les glaces du Danube. Ta main poursuit les lions de Gétulie, et les biches de Crète. D'un trait plus léger tu perces les daims rapides. Tu frappes et le tigre, à la robe tachetée, qui vient tomber à tes pieds, et le bison velu, et le bœuf sauvage de la Germanie au front orné de cornes menaçantes. Tous les animaux qui paissent dans les déserts, ceux que connaît le pauvre Garamante, ceux qui se cachent dans les bois parfumés de l'Arabie, ou sur les pics sauvages des Pyrénées, ou dans les forêts de l'Hyrcanie, ou dans les champs incultes que parcourt le Scythe nomade, tous craignent ton arc, ô Dianc. Chaque fois qu'un chasseur est entré dans les bois le cœur plein de ta divinité, les toiles ont gardé la proie; aucune bête, en se débattant, n'a pu rompre les filets; les

Arcus metuit, Diana, tuos.
 Tua si gratus numina cultor
 Tulit in saltus, retia vinctas
 Tenuere feras; nulli laqueum
 Rupere pedes; fertur plaustro
 Præda gementi. Tum rostra canes
 Sanguine multo rubicunda gerunt;
 Repetitque casas rustica longo
 Turba triumpho.
 En, diva favet: signum arguti
 Misere canes. Vocor in silvas.
 Hac, hac pergam, qua via longum
 Compensat iter.

SCENA II.

PHÆDRA, NUTRIX.

PHÆDRA.

O magna vasti Creta dominatrix freti,
 Cujus per omne litus innumeræ rates
 Tenuere pontum, quidquid Assyria tenus
 Tellure Nereus pervius rostris secat;
 Cur me in penates obsidem invisos datam,
 Hostique nuptam, degere ætatem in malis
 Lacrimisque cogis? profugus en conjux abest,
 Præstatque nuptæ, quam solet, Theseus fidem.
 Fortis per altas invii retro lacus
 Vadit tenebras miles audacis proci;

chariots gémissent sous le poids de la venaison; les chiens reviennent à la maison la gueule rouge de sang, et les habitans des campagnes regagnent leurs chaumières dans l'ivresse d'un joyeux triomphe.

Allons, la déesse des bois nous favorise, les chiens donnent le signal par des cris aigus, les forêts m'appellent, hâtons-nous, et prenons le plus court chemin.

SCÈNE II.

PHÈDRE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

O Crète, reine puissante de la vaste mer, dont les innombrables vaisseaux couvrent tout l'espace que Neptune livre aux navigateurs jusqu'aux rivages de l'Assyrie, pourquoi m'as-tu fait asseoir comme otage à un foyer odieux? Pourquoi, associant ma destinée à celle d'un ennemi, me forces-tu de passer ma vie dans la douleur et dans les larmes? Thésée a fui de son royaume, et me garde en son absence la fidélité qu'il a coutume de garder à ses épouses. Compagnon d'un audacieux adultère, il a pénétré courageusement dans la profonde nuit du fleuve qu'on ne

Solio ut revulsam regis inferni abstrahat,
Pergit furoris socius : haud illum timor,
Pudorque tenuit : stupra et illicitos toros
Acheronte in imo quærit Hippolyti pater.
Sed major alius incubat mœstæ dolor.
Non me quies nocturna, non altus sopor
Solvere curis : alitur et crescit malum,
Et ardet intus, qualis Ætnæo vapor
Exundat antro. Palladis telæ vacant,
Et inter ipsas pensa labuntur manus.
Non colere donis templa votivis libet ;
Non inter aras, Atthidum mixtam choris,
Jactare tacitis conscias sacris faces ;
Nec adire castis precibus aut ritu pio
Adjudicatæ præsidem terræ deam.
Juvat excitatas consequi cursu feras,
Et rigida molli gæsa jaculari manu.
Quo tendis, anime ? quid furens saltus amas ?
Fatale miseræ matris agnosco malum.
Peccare noster novit in silvis amor.
Genitrix, tui me miseret : infando malo
Correpta, pecoris efferi sævum ducem
Audax amasti : torvus, impatiens jugi,
Adulter ille, ductor indomiti gregis.
Sed amabat aliquid : quis meas miseræ deus,
Aut quis juvare Dædalus flammas queat ?
Non, si ille remeet arte Mopsopia potens,
Qui nostra cæca monstra conclusit domo,
Promittat ullam casibus nostris opem.
Stirpem perosa Solis invisî Venus,

repassé jamais; il s'est rendu le complice d'un amour furieux, pour arracher Proserpine du trône du roi des enfers. La crainte ni la honte ne l'ont pas arrêté; le père d'Hippolyte va chercher jusqu'au fond du Tartare la gloire du rapt et de l'adultère. Mais un autre sujet de douleur pèse bien autrement sur mon âme. Ni le repos de la nuit ni le sommeil ne peuvent dissiper mes secrètes inquiétudes. Un mal intérieur me consume; il s'augmente et s'enflamme dans mon sein, comme le feu qui bouillonne dans les entrailles de l'Etna. Les travaux de Minerve n'ont plus de charme pour moi, la toile s'échappe de mes mains. J'oublie d'aller aux temples présenter les offrandes que j'ai vouées aux dieux, et de me joindre aux dames athéniennes pour déposer sur les autels, au milieu du silence des sacrifices, les torches discrètes des initiées, et honorer par de chastes prières et de pieuses cérémonies la déesse de la terre. J'aime à poursuivre les bêtes féroces à la course, et à lancer de mes faibles mains les flèches au fer pesant. Où t'égaras-tu, ô mon âme? quelle fureur te fait aimer l'ombre des forêts? Je reconnais la funeste passion qui égara ma mère infortunée. Les bois sont le théâtre de nos fatales amours. O ma mère, combien tu me paraîs digne de pitié! Tourmentée d'un mal funeste, tu n'as pas rougi d'aimer le chef indompté d'un troupeau sauvage. Cet objet d'un amour adultère avait le regard terrible; il était impatient du joug, plus furieux que le reste du troupeau; mais au moins il aimait quelque chose. Mais moi, malheureuse, quel dieu, quel Dédale pourrait trouver le moyen de sa-

Per nos catenas vindicat Martis sui,
Suasque. Probris omne Phœbeum genus
Onerat nefandis : nulla Minois levi
Defuncta amore est ; jungitur semper nefas.

NUTRIX.

Thesea conjux, clara progenies Jovis,
Nefanda casto pectore exturba ocus :
Exstingue flammam ; neve te diræ spei
Præbe obsequentem. Quisquis in primo obstitit
Pepulitque amorem, tutus ac victor fuit.
Qui blandiendo dulce nutrit malum,
Sero recusat ferre, quod subiit, jugum.
Nec me fugit, quam durus, et veri insolens,
Ad recta flecti regius nolit tumor.
Quemcumque dederit exitum casus, feram.
Fortem facit vicina libertas senem.
Obstare primum est velle, nec labi via :
Pudor est secundus, nosse peccandi modum.
Quo, misera, pergis ? quid domum infamem aggravas,
Superasque matrem ? majus est monstro nefas.
Nam monstra fato, moribus scelera imputes.
Si, quod maritus supera non cernit loca,
Tutum esse facinus credis, et vacuum metu,
Erras : teneri crede Lethæo abditum
Thesea profundo, et ferre perpetuam Styga.

tisfaire ma passion ? Non, quand il reviendrait sur la terre, cet ingénieux ouvrier qui enferma dans le labyrinthe obscur le monstre sorti de notre sang, il ne pourrait apporter aucun secours à mes maux. Vénus hait la famille du Soleil, et se venge sur nous des filets qui l'ont enveloppée avec son amant. Elle charge toute la famille d'Apollon d'un amas d'opprobres. Aucune fille de Minos n'a brûlé d'un feu pur ; toujours le crime s'est mêlé à nos amours.

LA NOURRICE.

Épouse de Thésée, noble fille de Jupiter, hâtez-vous d'effacer de votre chaste cœur ces pensées abominables : éteignez ces feux impurs, et ne vous laissez pas aller à une espérance funeste. Celui qui, dès le commencement, combat et repousse l'amour, est toujours sûr de vaincre à la fin et de trouver la paix. Si, au contraire, on se plaît à nourrir et à caresser un doux penchant, il n'est plus temps ensuite de se révolter contre un joug que l'on s'est imposé soi-même. — Je connais l'orgueil des rois ; je sais combien il est dur, combien difficilement il plie devant la vérité, et se soumet à de sages conseils : mais n'importe ; quelles que soient les conséquences de ma hardiesse, je m'y résigne. Le voisinage de la mort qui délivre de tous les maux, donne plus de courage aux vieillards. Le premier degré de l'honneur, c'est de vouloir résister au mal et ne point s'écarter du devoir ; le second, c'est de connaître l'étendue de la faute qu'on va commettre. Où allez-vous, malheureuse ? voulez-vous ajouter au déshonneur de votre famille, et surpasser votre mère ? car un amour criminel est pire qu'une passion mons-

Quid ille, lato maria qui regno premit,
Populisque reddit jura centenis pater?
Latere tantum facinus occultum sinet?
Sagax parentum est cura; credamus tamen
Astu doloque tegere nos tantum nefas;
Quid ille rebus lumen infundens suum
Matris parens? quid ille, qui mundum quatit,
Vibrans corusca fulmen Ætnæum manu,
Sator deorum? credis hoc posse effici,
Inter videntes omnia ut lateas avos?

Sed, ut secundus numinum abscondat favor
Coitus nefandos, utque contingat stupro
Negata magnis sceleribus semper fides;
Quid pœna præsens, consciæ mentis pavor,
Animusque culpa plenus, et semet timens?
Scelus aliqua tutum, nulla securum tulit.

Compesce amoris impii flammæ, precor,
Nefasque, quod non ulla tellus barbara
Commisit unquam, non vagus campis Geta,
Nec inhospitalis Taurus, aut sparsus Scythes.

trueuse ; une passion monstrueuse est un coup du sort, un amour criminel est le fruit d'un cœur pervers et corrompu. Si vous croyez que l'absence de votre époux descendu aux enfers puisse assurer l'impunité de votre crime, et dissiper vos alarmes, vous vous trompez : en supposant que Thésée soit caché pour jamais dans les profonds abîmes de l'enfer, et ne doive jamais repasser le Styx, n'avez-vous pas votre père qui règne au loin sur les vastes mers, et tient cent peuples divers sous son sceptre paternel ? Un pareil forfait restera-t-il invisible à ses yeux ? Le regard d'un père est difficile à tromper. Mais admettons même qu'à force d'adresse et de ruse nous puissions cacher un si grand crime, le déroberons-nous aux regards de votre aïeul maternel dont la lumière embrasse le monde ? échappera-t-il au père des dieux, dont la main terrible ébranle l'univers en lançant les foudres de l'Etna ? L'œil de vos aïeux embrasse toutes choses, comment pourrez-vous éviter leurs regards ?

Mais, quand les dieux consentiraient à fermer complaisamment les yeux sur cet horrible adultère, et à jeter sur vos criminelles amours un voile favorable qui a toujours manqué aux grands crimes, comptez-vous pour rien le supplice affreux d'un esprit troublé par le remords, d'une conscience bourrelée, toujours pleine du forfait qu'elle se reproche, et effrayée d'elle-même ? Le crime peut être quelquefois en sûreté, mais il n'est jamais en repos.

Éteignez, je vous en conjure, éteignez la flamme de cet amour impie : c'est un forfait inconnu aux nations les plus barbares, et qui ferait horreur aux Gètes vagabonds, aux habitans inhospitaliers du Taurus, aux

Expelle facinus mente castifica horridum,
Memorque matris, metue concubitus novos.
Miscere thalamos patris et gnati apparatus,
Uteroque prolem capere confusam impio!
Perge, et nefandis verte naturam ignibus.
Cur monstra cessant? aula cur fratris vacat?
Prodigia toties orbis insueta audiet,
Natura toties legibus cedit suis,
Quoties amabit Cressa.

PHÆDRA.

Quæ memoras, scio
Vera esse, nutrix: sed furor cogit sequi
Pejora: vadit animus in præceps sciens,
Remeatque, frustra sana consilia appetens.
Sic, quum gravatam navita adversa ratem
Propellit unda, cedit in vanum labor,
Et victa pronò puppis aufertur vado.
Quod ratio poscit, vicit ac regnat furor,
Potensque tota mente dominatur deus.
Hic volucer omni regnat in terra potens,
Ipsumque flammis torret indomitis Jovem.
Gradivus istas belliger sensit faces;
Opifex trisulci fulminis sensit deus;
Et, qui furentes semper Ætnæis jugis
Versat caminos, igne tam parvo calet;
Ipsumque Phœbum, tela qui nervo regit,
Figit sagitta certior missa Puer;

peuples errans de la Scythie. Épurez votre cœur, et chassez-en le germe de ce crime horrible ; souvenez-vous de votre mère, craignez cet amour nouveau et monstrueux. Vous pensez à confondre la couche du père et celle du fils ! à mêler le sang de l'un et de l'autre dans vos flancs incestueux ! poursuivez donc, et troublez toute la nature par vos détestables amours. Pourquoi ne pas prendre plutôt un monstre pour amant ? pourquoi laisser vide le palais du Minotaure ? Il faut que le monde voie des monstres inconnus, il faut que les lois de la nature soient violées, à chaque nouvel amour d'une princesse de Crète.

PHÈDRE.

Je reconnais la vérité de ce que tu dis, chère nourrice ; mais la passion me pousse dans la voie du mal : mon esprit voit l'abîme ouvert, et s'y sent entraîné ; il y va, il y retourne, et forme en vain de sages résolutions. Ainsi, quand le nocher pousse en avant un vaisseau pesamment chargé, que repoussent les flots contraires, il s'épuise en vains efforts et le navire cède au courant qui l'entraîne. La raison dispute vainement une victoire acquise à la passion ; et l'Amour tout-puissant domine ma volonté. Cet enfant ailé règne en tyran sur toute la terre ; Jupiter même est brûlé de ses feux invincibles. Le dieu de la guerre a senti la force de son flambeau ; Vulcain, le forgeron de la foudre, l'a également sentie, et ce dieu, qui entretient les ardens fourneaux de l'Etna, se laisse embraser aux flammes légères de l'Amour. Apollon, même le maître de l'arc, succombe aux traits, plus inévitables que les siens, lancés par cet enfant qui,

Volitatque cælo pariter et terræ gravis.

NUTRIX.

Deum esse Amorem, turpiter vitio favens
Finxit libido; quoque liberior foret,
Titulum furori numinis falsi addidit.
Natum per omnes scilicet terras vagum
Erycina mittit. Ille per cælum volans
Proterva tenera tela molitur manu;
Regnumque tantum minimus in superis habet.
Vana ista demens animus adscivit sibi,
Venerisque numen finxit, atque arcus dei.
Quisquis secundis rebus exultat nimis,
Fluitque luxu, semper insolita appetens,
Hunc illa magnæ dira fortunæ comes
Subit libido: non placent suetæ dapes,
Non tecta sani moris, aut vilis cibus.
Cur in penates rarius tenues subit
Hæc delicatas eligens pestis domos?
Cur sancta parvis habitat in tectis Venus,
Mediumque sanos vulgus affectus tenet,
Et se coercent modica? contra divites,
Regnoque fulti, plura, quam fas est, petunt?
Quod non potest, vult posse, qui nimium potest.
Quid deceat alto præditam solio, vides.
Metue, ac verere sceptrâ remeantis viri.

dans son vol, frappe le ciel et la terre avec la même puissance.

LA NOURRICE.

C'est la passion qui, dans sa lâche complaisance pour le vice, a fait de l'amour un dieu, et paré faussement d'un nom divin sa fougue insensée pour se donner une plus libre carrière. On dit que Vénus envoie son fils se promener par le monde; et que cet enfant, dans son vol à travers les airs, lance de sa faible main ses flèches impudiques; l'on donne ainsi au moindre des dieux la plus grande puissance parmi les Immortels. Vaines créations d'un esprit en délire qui invoque à l'appui de ses fautes l'existence d'une Vénus déesse, et l'arc de l'Amour! C'est l'enivrement de la prospérité, l'excès de l'opulence, le luxe, père de mille besoins inconnus, qui engendrent cette passion funeste, compagne ordinaire des grandes fortunes : les mets accoutumés, la simplicité d'une habitation modeste, les alimens de peu de prix deviennent insipides. Pourquoi ce fléau, qui ravage les somptueux palais, ne se trouve-t-il que rarement dans la demeure du pauvre? pourquoi l'amour est-il pur sous le chaume? pourquoi le peuple garde-t-il des goûts simples et de saines affections? pourquoi la médiocrité sait-elle mieux régler ses désirs? pourquoi les riches, au contraire, et surtout ceux qui ont pour eux la puissance royale, sortent-ils des bornes légitimes? celui qui peut trop, veut aller jusqu'à l'impossible. Vous savez quelle doit être la conduite d'une femme assise sur le trône; tremblez donc, et craignez la vengeance de votre époux dont le retour est proche.

PHÆDRA.

Amoris in me maximum regnum fero,
Reditusque nullos metuo. Non unquam amplius
Convexa tetigit supera, qui mersus semel
Adiit silentem nocte perpetua domum.

NUTRIX.

Ne crede. Ditis cluserit regnum licet,
Canisque diras Stygius observet fores :
Solutus negatas invenit Theseus vias.

PHÆDRA.

Veniam ille amori forsitan nostro dabit.

NUTRIX.

Immitis etiam conjugii castæ fuit.
Experta sævam est barbara Antiope manum.
Sed posse flecti conjugem iratum puta ;
Quis hujus animum flectet intractabilem ?
Exosus omne feminæ nomen fugit ;
Immitis annos cælibi vitæ dicat ;
Connubia vitat : genus Amazonium scias.

PHÆDRA.

Hunc in nivosi collis hærentem jugis,
Et aspera agili saxa calcantem pede,
Sequi per alta nemora, per montes, placet.

NUTRIX.

Resistet ille, seque mulcendum dabit,
Castosque ritus Venere non casta exuet ?
Tibi ponet odium, cujus odio forsitan

PHÈDRE.

L'Amour m'accable de toute sa puissance, et je ne crains pas le retour de Thésée. On ne remonte plus vers la voûte des cieux, quand on est une fois descendu dans le muet empire de la nuit éternelle.

LA NOURRICE.

Ne le croyez pas. Quand même Pluton aurait fermé sur lui les portes de son royaume, quand le chien du Styx en garderait toutes les issues, Thésée saura bien s'ouvrir une voie interdite au reste des mortels.

PHÈDRE.

Peut-être que mon amour trouvera grâce devant lui.

LA NOURRICE.

Il a été sans pitié pour la plus chaste des épouses. Antiope l'Amazone a éprouvé la rigueur de sa main cruelle. Mais en supposant que vous puissiez fléchir votre époux irrité, comment fléchirez-vous le cœur insensible de son fils? Il hait tout notre sexe, le seul nom de femme l'effarouche; cruel envers lui-même, il se dévoue à un célibat perpétuel, il fuit le mariage, et vous savez d'ailleurs qu'il est fils d'une Amazone.

PHÈDRE.

Ah! je veux le suivre dans sa course rapide au sommet des collines neigeuses, à travers les roches hérissées qu'il foule en courant, je veux le suivre au fond des bois épais et sur la crête des montagnes.

LA NOURRICE.

Croyez-vous qu'il s'arrête, qu'il s'abandonne à vos caresses, et qu'il se dépouille de son chaste vêtement pour favoriser d'impudiques amours? Pensez-vous qu'il

Persequitur omnes?

PHÆDRA.

Precibus haud vinci potest?

NUTRIX.

Ferus est.

PHÆDRA.

Amore didicimus vinci feros.

NUTRIX.

Fugiet.

PHÆDRA.

Per ipsa maria, si fugiat, sequar.

NUTRIX.

Patris memento.

PHÆDRA.

Meminimus matris simul.

NUTRIX.

Genus omne profugit.

PHÆDRA.

Pellicis careo metu.

NUTRIX.

Aderit maritus.

PHÆDRA.

Nempe Pirithoi comes.

NUTRIX.

Aderitque genitor.

PHÆDRA.

Mitis Ariadnæ pater.

dépose sa haine à vos pieds , quand c'est pour vous seule qu'il hait toutes les femmes?

PHÈDRE.

Sera-t-il impossible de l'attendrir par des prières?

LA NOURRICE.

Son cœur est farouche.

PHÈDRE.

Nous savons que les cœurs les plus farouches ont été vaincus par l'amour.

LA NOURRICE.

Il fuira.

PHÈDRE.

S'il fuit, je le suivrai, même à travers les mers.

LA NOURRICE.

Souvenez-vous de votre père.

PHÈDRE.

Je me souviens aussi de ma mère.

LA NOURRICE.

Il hait tout notre sexe.

PHÈDRE.

Je ne crains point de rivale.

LA NOURRICE.

Votre époux reviendra.

PHÈDRE.

Oui, complice de Pirithoüs.

LA NOURRICE.

Votre père aussi viendra.

PHÈDRE.

Il fut indulgent pour ma sœur.

NUTRIX.

Per has senectæ splendorum supplex comas,
 Fessumque curis pectus, et cara ubera,
 Precor, furorem siste, teque ipsam adjuva.
 Pars sanitatis, velle sanari, fuit.

PHÆDRA.

Non omnis animo cessit ingenuo pudor.
 Paremus, altrix. Qui regi non vult, amor
 Vincatur. Haud te, fama, maculari sinam.
 Hæc sola ratio est, unicum effugium mali.
 Virum sequamur : morte prævertam nefas.

NUTRIX.

Moderare, alumna, mentis effrenæ impetus.
 Animos coerce. Dignam ob hoc vita reor,
 Quod esse temet autumas dignam nece.

PHÆDRA.

Decreta mors est : quæritur fati genus.
 Laqueone vitam finiam, an ferro incubem?
 An missa præceps arce Palladia cadam?
 Prô, castitatis vindicem armemus manum.

NUTRIX.

Sic te senectus nostra præcipiti sinat
 Perire leto? Siste furibundum impetum.

PHÆDRA.

Haud quisquam ad vitam facile revocari potest ;

LA NOURRICE.

Vous me voyez suppliante à vos genoux ; par le respect dû à ces cheveux blanchis par l'âge, par ce cœur fatigué de soins, par ces mamelles qui vous ont nourrie, je vous en conjure, délivrez-vous de cette passion furieuse, et appelez la raison à votre secours. La volonté de guérir est un commencement de guérison.

PHÈDRE.

Tout sentiment de pudeur n'est pas encore éteint en moi, chère nourrice, je t'obéis. Il faut vaincre cet amour qui ne veut pas se laisser conduire. Je ne veux pas souiller ma gloire. Le seul moyen de me guérir, l'unique voie de salut qui me reste, c'est de suivre mon époux : j'échapperai au crime par la mort.

LA NOURRICE.

Ma fille, calmez ce transport furieux, modérez vos esprits. Vous méritez de vivre par cela seul que vous vous croyez digne de mort.

PHÈDRE.

Non, je suis décidée à mourir ; il ne me reste plus qu'à choisir l'instrument de mon trépas. Sera-ce un fatal lacet qui terminera mes jours, ou me jetterai-je sur la pointe d'une épée ? ou vaut-il mieux me précipiter du haut de la citadelle de Minerve ? C'en est fait, prenons en main l'arme qui doit venger ma pudeur.

LA NOURRICE.

Croyez-vous que ma vieillesse vous laisse ainsi courir à la mort ? Modérez cette fougue aveugle.

PHÈDRE.

Il n'est pas facile de ramener personne à la vie ; il

Prohibere ratio nulla periturum potest,
Ubi qui mori constituit, et debet mori.

NUTRIX.

Solamen annis unicum fessis, hera,
Si tam protervus incubat menti furor,
Contemne famam : fama vix vero favet,
Pejus merenti melior, et pejor bono.
Tentemus animum tristem et intractabilem.
Meus iste labor est, aggredi juvenem ferum,
Mentemque sævam flectere immitis viri.

SCENA III.

CHORUS.

Diva, non miti generata ponto,
Quam vocat matrem geminus Cupido,
Impotens flammis simul et sagittis,
Iste lascivus puer et renidens
Tela quam certo moderatur arcu!
Labitur totas furor in medullas,
Igne furtivo populante venas.
Non habet latam data plaga frontem,
Sed vorat tacitas penitus medullas.
Nulla pax isti puero : per orbem
Spargit effusas agilis sagittas.
Quæque nascentem videt ora Solem,

n'est aucun moyen d'empêcher de mourir celui qui en a pris la résolution, surtout quand la mort est dans son devoir comme dans sa volonté.

LA NOURRICE.

O ma chère maîtresse, vous la seule consolation de mes vieux ans, si cette ardeur qui vous possède est si forte, méprisez la renommée ; elle ne s'attache pas toujours à la vérité ; elle est souvent meilleure ou pire que les actions. Essayons de fléchir cet esprit dur et intraitable. Je prends sur moi d'aborder ce jeune homme farouche, et d'émouvoir son âme insensible.

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Déesse qui naquis au sein des mers orageuses, et que le double Amour appelle sa mère, combien sont redoutables les feux et les flèches de ton fils, et combien les traits qu'il lance en se jouant, avec un sourire perfide, sont inévitables ! la douce fureur qu'il inspire se répand jusque dans la moelle des os ; un feu caché ravage les veines ; il ne fait point de larges blessures, mais le trait invisible pénètre jusqu'à l'âme et la dévore.

Ce cruel enfant ne se repose jamais, ses flèches rapides volent incessamment par le monde. Les pays qui voient naître le soleil et ceux qui le voient mourir, les

Quæque ad occasus jacet ora seros ,
Si qua ferventi subiecta Cancro est ,
Si qua majoris glacialis Ursæ
Semper errantes patitur colonos ,
Novit hos æstus. Juvenum feroces
Concitat flammæ ; senibusque fessis
Rursus extinctos revocat calores ;
Virginum ignoto ferit igne pectus ;
Et jubet cælo Superos relicto
Vultibus falsis habitare terras.
Thessali Phœbus pecoris magister
Egit armentum , positoque plectro
Impari tauros calamo vocavit.
Induit formas quoties minores
Ipsè , qui cælum nebulasque ducit ?
Candidas ales modo movit alas ,
Dulcior vocem moriente cycno.
Fronte nunc torva petulans juvencus
Virginum stravit sua terga ludo ,
Perque fraternos , nova regna , fluctus ,
Ungula lentos imitante remos ,
Pectore adverso domuit profundum ,
Pro sua vector timidus rapina.
Arsit obscuri dea clara mundi
Nocte deserta , nitidosque fratri
Tradidit currus aliter regendos.
Ille nocturnas agitare bigas
Discit , et gyro breviorè flecti.
Nec suum tempus tenere noctes ,
Et dies tardo remeavit ortu ,

climats brûlés par les feux du Cancer, et ceux qui, dominés par la grande Ourse du nord, ne connaissent pour habitans que des hordes vagabondes, tous sont également échauffés par l'amour. Il attise le feu brûlant des jeunes hommes, et ranime la chaleur éteinte aux cœurs glacés des vieillards ; il allume au sein des vierges des ardeurs inconnues, il force les dieux mêmes à descendre du ciel, et à venir habiter la terre sous des formes empruntées. C'est par lui qu'Apollon, devenu berger des troupeaux d'Admète, quitta sa lyre divine, et conduisit des taureaux au son de la flûte champêtre. Combien de fois le dieu qui gouverne l'Olympe et les nuages a-t-il revêtu des formes plus viles encore ? Tantôt c'est un oiseau superbe, aux blanches ailes, à la voix plus douce que celle du cygne mourant. Tantôt c'est un jeune taureau au front terrible, qui prête son dos complaisant aux jeux des jeunes filles, s'élançe à travers l'humide empire de son frère, et, imitant avec les cornes de ses pieds les rames des navires, dompte les flots avec sa large poitrine, et nage en tremblant pour la douce proie qu'il emporte. Blessée par les flèches de l'Amour, la reine des nuits déserte son empire, et confie à son frère la conduite de son char brillant, qui suit un autre cours que celui du soleil. Le dieu du jour apprend à conduire les deux coursiers noirs de sa sœur, et à décrire une courbe moindre que la sienne. Cette nuit se prolongea au delà du terme ordinaire, et le jour ne se leva que bien tard à l'orient, parce que le char de la déesse des ombres avait marché plus lentement, chargé d'un

Dum tremunt axes graviore curru.
Natus Alcmena posuit pharetram,
Et minax vasti spolium leonis;
Passus aptari digitis smaragdus,
Et dari legem rudibus capillis.
Crura distincto religavit auro,
Luteo plantas cohibente socco;
Et manu, clavam modo qua gerebat,
Fila deduxit properante fuso.
Vidit Persis, ditique ferox
Lydia regno, dejecta feri
Terga leonis, humerisque, quibus
Sederat alti regia cæli,
Tenuem Tyrio stamine pallam.
Sacer est ignis (credite læsis),
Nimiumque potens: qua terra salo
Cingitur alto, quaque ætherio
Candida mundo sidera currunt;
Hæc regna tenet puer immitis,
Spicula cujus sentit in imis
Cærulus undis grex Nereidum,
Flammamque nequit relevare mari.
Ignes sentit genus aligerum.
Venere instincti quam magna gerunt
Grege pro toto bella juveni!
Si conjugio timere suo,
Poscunt timidi prælia cervi;
Et mugitu dant concepti
Signa furoris. Tunc virgatas
India tigres decolor horret;

poids inaccoutumé. Le fils d'Alcmène, vaincu par l'Amour, a jeté son carquois et la dépouille effrayante du lion de Némée; il a laissé emprisonner ses doigts dans des cercles d'émeraudes, et parfumer sa rude chevelure. Il a noué autour de ses jambes le cothurne d'or, et la molle sandale aux rubans couleur de feu. Sa main, qui tout-à-l'heure encore portait la pesante massue, tourne entre ses doigts les fuseaux légers. La Perse et l'opulente Lydie ont vu avec orgueil la peau terrible du lion laissée à terre, et ces fortes épaules, qui avaient porté le poids du ciel, revêtues d'une tunique efféminée de pourpre tyrienne. Le feu de l'amour (croyez-en ses victimes) est un feu sacré, qui brûle et qui dévore. Depuis les profondeurs de la mer jusqu'à la hauteur des astres lumineux, le cruel enfant règne en maître absolu; ses traits brûlans vont chercher les Néréides au fond des eaux bleuâtres, et la fraîcheur des mers ne peut éteindre les feux qu'ils allument. Les oiseaux brûlent des mêmes flammes. Les taureaux, en proie à la fureur de Vénus, se livrent entre eux des combats horribles pour la possession d'un troupeau tout entier; s'il craint pour sa compagne, le cerf timide se précipite avec rage sur son rival, et sa colère éclate dans ses cris. Les noirs habitans de l'Inde se troublent à la vue des tigres saisis d'une fureur amoureuse; le sanglier aiguise ses défenses, et se couvre d'écume; les lions d'Afrique secouent leur crinière avec violence, et les bois retentissent de cris épouvantables. Les monstres de la mer et les taureaux de Lucanie cèdent à l'aiguillon de l'Amour. Rien ne se dé-

Tunc vulnificos acuit dentes
Aper, et toto est spumeus ore;
Pœni quatiunt colla leones,
Quum movit amor; tum silva gemit
Murmure sævo.

Amat insani bellua ponti,
Lucæque boves. Vindicat omnes
Natura sibi: nihil immune est.
Odiumque perit, quum jussit amor:
Veteres cedunt ignibus iræ.
Quid plura canam? vincit sævas
Cura novercas.

robe à son empire, tout cède à sa puissance, tout, jusqu'à la haine ; oui, les inimitiés les plus enracinées ne tiennent pas contre sa flamme victorieuse, et, pour tout dire en un mot, le cœur même des marâtres se laisse aller à sa douce influence.

ACTUS SECUNDUS.

SCENA I.

CHORUS, NUTRIX, PHÆDRA.

CHORUS.

Altrix, profare, quid feras? quonam in loco est
Regina? sævis ecquis est flammis modus?

NUTRIX.

Spes nulla, tantum posse leniri malum;
Finisque flammis nullus insans erit.
Torretur æstu tacito, et inclusus quoque,
Quamvis tegatur, proditur vultu furor.
Erumpit oculis ignis, et lapsæ genæ
Lucem recusant. Nil idem dubiæ placet;
Artusque varie jactat incertus dolor.
Nunc ut soluto labitur moriens gradu,
Et vix labante sustinet collo caput;
Nunc se quieti reddit, et somni immemor
Noctem querelis ducit; attolli jubet,
Iterumque poni corpus; et solvi comas;
Rursusque fingi: semper impatiens suû,

ACTE SECOND.

SCÈNE I.**LE CHOEUR, LA NOURRICE, PHÈDRE.****LE CHOEUR.**

Parlez, ô nourrice, quelle nouvelle apportez-vous ?
où est la reine ? dites-nous si le feu cruel qui la consume est apaisé ?

LA NOURRICE.

Nul espoir d'adoucir un mal si grand ; cette flamme insensée n'aura point de fin. Une brûlante ardeur la dévore intérieurement ; malgré ses efforts pour la cacher, cette passion concentrée s'échappe de son sein et se montre sur son visage. Le feu brille dans ses yeux, et ses paupières abaissées fuient la lumière du jour. Capricieuse et troublée, rien ne lui plaît long-temps. Elle s'agite en tous sens et se débat contre le mal qui la ronge. Tantôt ses genoux se dérobent sous elle comme si elle allait mourir, et sa tête s'incline sur son cou défaillant ; tantôt elle se remet sur sa couche, et, oubliant le sommeil, passe la nuit dans les larmes. Elle demande qu'on la soulève sur son lit, puis qu'on l'étende ; elle veut

Mutatur habitus ; nulla jam Cereris subit
 Cura, aut salutis ; vadit incerto pede,
 Jam viribus defecta : non idem vigor,
 Non ora tingens nivea purpureus rubor.
 Populatur artus cura : jam gressus tremunt ;
 Tenerque nitidi corporis cecidit decor,
 Et qui ferebant signa Phœbeæ facis,
 Oculi nihil gentile nec patrium micant.
 Lacrimæ cadunt per ora, et assiduo genæ
 Rore irrigantur : qualiter Tauri jugis
 Tepido madescunt imbre percussæ nives.
 Sed, en, patescunt regiæ fastigia :
 Reclinis ipsa sedis auratæ toro,
 Solitos amictus mente non sana abruit.

• PHÆDRA.

Removete, famulæ, purpura atque auro illitas
 Vestes : procul sit muricis Tyrii rubor,
 Quæ fila ramis ultimi Seres legunt :
 Brevis expeditos zona constringat sinus.
 Cervix monili vacua ; nec niveus lapis
 Deducat aures, Indici donum maris.
 Odore crinis sparsus Assyrio vacet :
 Sic temere jactæ colla perfundant comæ
 Humerosque summos ; cursibus motæ citis
 Ventos sequantur : læva se pharetræ dabit ;
 Hastile vibret dextra Thessalicum manus.

tour-à-tour qu'on dénoue sa chevelure, et qu'on en répare le désordre ; toutes les positions lui sont également insupportables ; elle ne songe plus à prendre des alimens ni à entretenir sa vie ; elle marche à pas mal assurés, et se soutient à peine. Plus de forces ; la pourpre qui colorait la neige de son teint s'est effacée. Le feu qui la consume dessèche ses membres ; sa démarche est tremblante, la fraîcheur et l'éclat de son beau corps ont disparu ; ses yeux brillans, où luisait un rayon du soleil, n'ont plus rien de cette vive lumière qui rappelait sa glorieuse origine ; des larmes s'en échappent et coulent sans cesse le long de ses joues, comme ces ruisseaux formés par les neiges du Taurus quand une pluie d'orage vient à les fondre. — Mais le palais s'ouvre à nos yeux ; la voici elle-même, étendue sur les coussins de son siège doré ; dans son fatal égarement, elle veut se délivrer de sa parure et de ses vêtemens accoutumés.

PHÈDRE.

Débarrassez-moi de ces robes de pourpre et d'or : loin de moi cette vive couleur de Tyr, et ces riches tissus recueillis sur les arbres de la Sérique. Je veux une étroite ceinture qui presse mon sein sans gêner mes mouvemens ; point de colliers à mon cou ; ne chargez point mes oreilles de ces blanches pierres, si précieux de la mer des Indes. Laissez mes cheveux, et n'y versez point les parfums d'Assyrie : je veux qu'ils soient épars et tombent en désordre sur mes épaules ; dans ma course rapide, ils flotteront au gré des vents. Je porterai le carquois dans ma main gauche, et dans ma main droite l'épieu

Talis severi mater Hippolyti fuit.
 Qualis, relictis frigidi ponti plagis,
 Egit catorvas Atticum pulsans solam,
 Tanaitis, aut Mæotis, et nodo comas
 Coegit emisitque, lunata latus
 Protecta pelta; talis in silvas ferar.

NUTRIX.

Sopore questus : non levat miseros dolor.
 Agreste placa virginis numen aëæ.
 Regina nemorum, sola quæ montes colis,
 Et una solis montibus celeris dea,
 Convertite tristes omnium in melius minas.
 O magna silvas inter et lucos dea,
 Clarumque cæli sidus, et noctis decus,
 Cujus relucet mundus alterna face,
 Hecate triformis, en ades cœptis favens,
 Animum rigentem tristis Hippolyti doma.
 Amare dicat, mutuo ignes ferat;
 Det facilis aures; mitiga pectus ferum;
 Innecte mentem : torvus, aversus, ferox,
 In jura Veneris redeat : huc vires tuas
 Intende. Sic te lucidi vultus ferant
 Et nube rupta cornibus puris eas.
 Sic te, regentem frena nocturni aetheris,
 Detrahere nunquam Thessalicantus queant;
 Nullæque de te gloriam pastor ferat.
 Ades invocata. Jam faves votis; dea.
 Ipsum in for. solemne venerantem sacrum,

de Thessalie ; ainsi marchait la mère de l'insensible Hippolyte. Je parcourrai les bois dans le même appareil où l'on vit cette reine du Tanais ou des Palus-Méotides fouler le sol de l'Attique, à la tête de ses bataillons d'Amazones qu'elle avait amenés des rivages glacés de l'Euxin. Un simple nœud rassemblait ses cheveux et les laissait tomber sur ses épaules ; un bouclier en forme de croissant couvrait son sein. Je serai comme elle.

LA NOURRICE.

Laissez là ces tristes plaintes ; la douleur ne soulage point les malheureux. Ne songeons qu'à fléchir le courroux de la chaste déesse des bois. Reine des forêts, la seule des immortelles qui vous plaisiez à habiter les montagnes, la seule aussi qu'on y adore, écarterez de nous les malheurs que nous annoncent de sinistres présages. Grande déesse des forêts et des bois sacrés, ornement du ciel, et flambeau des nuits, vous qui partagez avec le dieu du jour le soin d'éclairer le monde, Hécate aux trois visages, rendez-vous favorable à nos vœux. Domppez le cœur de l'insensible Hippolyte ; qu'il apprenne à aimer, qu'il ressente les feux d'une ardeur partagée ; qu'il écoute la voix d'une amante. A vous de vaincre son cœur farouche et de le faire tomber dans les filets de l'amour ; à vous de ramener sous les lois de Vénus cet homme si fier, si dur et si sauvage ; consacrez toute votre puissance à ce grand changement ; et puisse votre visage briller toujours d'un vif éclat, votre disque n'être jamais offusqué de nuages ; que jamais, quand vous tiendrez les rênes de votre char nocturne, les chants des magiciennes de Thessalie ne vous forcent à descendre sur

Nullo latus comitante. Quid dubitas? dedit
 Tempus locumque casus : utendum artibus.
 Trepidamus? haud est facile mandatum scelus
 Audere : verum justa, qui reges timet,
 Deponat; omne pellat ex animo decus.
 Malus est minister regii imperii pudor.

SCENA II.

HIPPOLYTUS, NUTRIX.

HIPPOLYTUS.

Quid huc seniles fessa moliris gradus;
 O fida nutrix, turbidam frontem geras;
 Et moesta vultus? sospes est certe parentis,
 Sospesque Phædra, stirpis et gemine fugam.

NUTRIX.

Metus remitte : prospero regnum in statu est,
 Domusque florens sorte felici viget.
 Sed tu leati mitior rebus veni :
 Namque anxiam me cura sollicitat tui,
 Quod tempse pœnis gravibus infestus domas.
 Quem fata cogunt, ille cum ventura est miser;

la terre ; que jamais berger ne se glorifie de vos faveurs. Soyez propice à nos vœux. Mais déjà vous les avez entendus. Je vois Hippolyte lui-même ; il s'apprête à vous offrir un solennel sacrifice ; il est seul. Pourquoi hésiter ? le hasard m'offre le moment et le lieu favorables ; il faut user d'adresse. Je tremble. Il est pénible d'avoir à exécuter un crime ordonné par un autre. Mais, quand on craint les rois, il faut renoncer à la justice, il faut bannir de son cœur tout sentiment honnête ; la vertu serait un mauvais instrument des volontés souveraines.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

HIPPOLYTE.

Quel motif conduit en ces lieux vos pas appesantis par l'âge, fidèle nourrice ? pourquoi ce trouble sur votre visage, et cette tristesse dans vos yeux ? les jours de mon père ne sont point menacés ? ni ceux de Phèdre, ni ceux de ses deux enfans ?

LA NOURRICE.

Soyez tranquille à cet égard ; l'état du royaume est prospère, et la florissante famille de Thésée jouit d'un bonheur parfait. Mais vous, pourquoi ne partagez-vous pas cette félicité ? Votre sort m'inquiète, et je ne puis que vous plaindre, en voyant à quels maux vous vous condamnez vous-même. On peut pardonner le malheur à

At si quis ultro se malis offert volens,
 Seque ipse torquet, perdere est dignis bona,
 Quis nescit uti. Potius annorum memor
 Mentem relaxa : noctibus festis facam
 Attolle : curas Bacchus exoneret graves.
 Ætate fruire : mobili cursu agit.
 Nunc facile pectus, grata nunc veni Venus;
 Exsultet animus : cur toro viduo jaces?
 Tristem juventam solve, nunc luxus rape;
 Effunde habenas : optimos vite dies
 Effluere prohibe. Propria descripsit deus
 Officia, et ævum per suos ducit gradus.
 Lætitia juvenem, frons decet tristis senem.
 Quid te coerces, et necas rectam indolem?
 Seges illa magnum fœnus agricolæ dabit,
 Quæcumque lætis tenera luxuriat saris :
 Arborque celso vertice evincet nemus,
 Quam non maligna cædit, aut resecat manus.
 Ingenia melius recta se in laudes ferunt,
 Si nobilem animum vegeta libertas alit.
 Truculentus, et silvester, et vice inscius,
 Tristem juventam Venere deserta colis.
 Hoc esse munus credis indictum viris,
 Ut dura tolerant? cursibus dõmitent equos,
 Et sæva bella Marte sanguineo gerant?
 Providit ille maximus mundi parens,
 Quum tam rapaces cerneret fati manus,
 Ut damna semper sobole repararet nova.
 Excedat, agedum, rebus humanis Verus,
 Quæ supplet ac restituit exhaustum genus;

l'homme que le destin poursuit de ses rigueurs ; mais celui qui va au devant des disgrâces, et qui se tourmente volontairement lui-même, mérite de perdre les biens dont il ne sait pas jouir. Souvenez-vous de votre jeunesse, et donnez à votre esprit les distractions qu'il demande. Allumez le flambeau des nocturnes plaisirs ; sacrifiez à Bacchus, et noyez dans son sein vos graves inquiétudes. Jouissez de la jeunesse, elle s'écoule avec rapidité. A votre âge le cœur s'ouvre facilement, le plaisir est doux ; livrez-vous à son empire. Pourquoi votre couche est-elle solitaire ? Quittez cette vie austère qui convient mal à votre âge ; livrez-vous aux voluptés, donnez-vous une libre carrière, et ne perdez pas sans fruit vos plus beaux jours. Dieu a tracé à chaque âge ses devoirs, et marqué les différentes saisons de notre vie. La joie sied bien au jeune homme, la tristesse au vieillard. Pourquoi vous comprimer ainsi vous-même, et fausser la plus heureuse nature ? Le laboureur a beaucoup à espérer d'une moisson qui, jeune encore, s'élance avec force et couvre les sillons de ses jets hardis. L'arbre qui doit élever au dessus de tous les autres sa tête puissante est celui dont une main jalouse n'a point coupé les rameaux. Les âmes nobles se portent plus facilement jusqu'au faite de la gloire, quand la liberté favorise et active leur développement. Sauvage et solitaire, vous ignorez les plus doux charmes de la vie, et vous consommez tristement votre jeunesse dans le mépris de Vénus. Croyez-vous que le seul devoir des hommes de cœur soit de se soumettre à une vie dure et laborieuse, de dompter des coursiers fougueux, et de se livrer tout entiers aux

Orbis jacebit squallido turpis situ;
 Vacuum sine ullis classibus stabit mare;
 Alesque cælo deerit, et silvis fera;
 Solis et aer pervius ventis erit.

Quam varia leti genera mortalem trahunt
 Carpuntque turbam; pontus, et ferrum, et doli!
 Sed fata credas deesse, sic atram Styga
 Jam petimus ultro. Cælibem vitam probet
 Sterilis juvenus; hoc erit, quidquid vides,
 Unius ævi turba, et in semet ruet.
 Proinde vitæ sequere naturam ducem:
 Urbem frequentam, civium cœtus cole.

HIPPOLYTUS.

Non alia magis est libera, et vitio carens,
 Ritusque melius vitæ quæ præscos colat,
 Quam quæ relictis mœnibus silvas amat.
 Non illum avaræ mentis inflammat furor,
 Qui se dicavit montium insonantem jugis:
 Non auræ populi, et vulgus infidum bonis,
 Non pestilens invidia, non fragilis favor.
 Non ille regno servit; aut regno imminens,
 Vanos honores sequitur, aut fluxas opes,
 Spæi metusque liber; haud illum niger
 Edaxque livor dente degeneri petit.

sanglans exercices de Mars ? Le souverain maître du monde, voyant les mains de la mort si actives à détruire, a pris soin de réparer les pertes du genre humain par des naissances toujours nouvelles. Otez de l'univers l'amour qui en répare les désastres, et comble le vide des générations éteintes, le globe ne sera plus qu'une solitude effrayante et confuse ; la mer sera vide et sans flottes qui la sillonnent ; plus d'oiseaux dans les plaines du ciel, plus d'animaux dans les bois ; l'air ne sera plus traversé que par les vents. Voyez que de fléaux divers détruisent et moissonnent la race humaine ; la mer, l'épée et le crime ! mais, en écartant même cette destruction nécessaire et fatale, n'allons-nous pas nous-mêmes au devant de la mort ? Que la jeunesse garde un célibat stérile, tout ce que vous voyez autour de vous ne vivra qu'une vie d'homme, et s'éteindra pour jamais. Prenez donc la nature pour guide, fréquentez la ville, et recherchez la compagnie de vos concitoyens.

HIPPOLYTE.

Il n'est pas de vie plus libre, plus exempte de vices, ni qui rappelle mieux les mœurs innocentes des premiers hommes, que celle qui se passe loin des villes, dans la solitude des bois. Les aiguillons brûlans de l'avarice n'entrent point dans le cœur de l'homme qui se garde pur au sommet des montagnes ; il ne rencontre là ni la faveur du peuple, ni les caprices de la multitude toujours injuste envers les hommes de bien, ni les poisons de l'envie, ni les mécomptes de l'ambition ; il n'est point l'esclave de la royauté, ne la désirant pas pour lui-même ; il ne se consume point dans la poursuite des

Nec scelera populos inter atque urbes sita
Novit ; nec omnes conscius strepitus pavet.
Haud verba fingit : mille non quærit tegi
Dives columnis ; nec trabes multo insolens
Suffigit auro : non cruor largus pias
Inundat aras ; fruge nec sparsi sacra
Centena nivei colla submitunt boves.
Sed rure vacuo potitur, et aperto æthere
Innocuus errat. Callidas tantum feris
Struxisse fraudes novit ; et fessus gravi
Labore, niveo corpus Ilisso foveat.
Nunc ille ripam celeris Alphei legit :
Nunc nemoris alti densa metatur loca,
Ubi Lerna puro gelida pellucet vado ;
Sedemque mutat : hic aves querulæ fremunt,
Rami que ventis lene percussi tremunt,
Veteresque fagi. Juvit aut amnis vagi
Pressisse ripas, cespite aut nudo leves
Duxisse somnos ; sive fons largus citas
Defundit undas ; sive per flores novos
Fugiente dulcis murmurat rivo sonus.
Excussa silvis poma compescunt famem :
Et fraga , parvis vulsa dumetis, cibos
Faciles ministrant ; regios luxus procul
Est impetus fugisse. Sollicito bibant
Auro superbi : quam juvat nuda manu
Captasse fontem ! certior somnus premit
Secura duro membra versantem toro.
Non in recessu furta et obscuro improbus
Quærit cubili, seque multiplici timens

vains honneurs et des richesses périssables ; il est libre d'espérance et de crainte ; il ne redoute point les morsures empoisonnées de la sombre envie. Il ne connaît point ces crimes qui naissent dans les villes et dans les grandes réunions d'hommes. Sa conscience bourrelée ne le force point de trembler à tous les bruits qu'il entend. Il n'a point à déguiser sa pensée. Pour lui point de riche palais appuyé sur mille colonnes , point de lambris incrustés d'or. Sa piété ne verse point le sang à longs flots sur les autels cent ; taureaux blancs parsemés de farine ne viennent point offrir la gorge au sacrificeur. Mais il jouit du libre espace et de la pureté du ciel, il marche dans son innocence et dans sa joie. Il ne sait tendre de piège qu'aux animaux sauvages ; épuisé de fatigues, il repose ses membres dans les claires eaux de l'Ilissus. Tantôt il suit dans ses détours le rapide Alphée, tantôt il parcourt les bois épais qu'arrose la fraîche et limpide fontaine de Lerna. Il change de lieux à son gré : ici, il entend le chant plaintif des oiseaux mêlé au murmure des arbres agités par le vent, et aux frémissemens des vieux hêtres. Tantôt il aime à s'asseoir sur les bords d'une onde errante, ou à goûter un doux sommeil sur de frais gazons, auprès d'une large fontaine aux eaux rapides, ou d'un clair ruisseau qui s'échappe avec un doux murmure entre des fleurs nouvelles. Des fruits détachés des arbres lui servent à apaiser sa faim, et les fraises cueillies sur leur tige légère lui fournissent une nourriture facile ; ce qu'il veut fuir surtout, c'est le luxe ambitieux des rois. Que les puissances du monde boivent le vin en tremblant dans des

Domo recondit : æthera ac lucem petit ,
Et teste cælo vivit. Hoc equidem reor
Vixisse ritu , prima quos mixtos deis
Profudit ætas : nullus his auri fuit
Cæcus cupido : nullus in campo sacer
Divisit agros arbiter populis lapis.
Nondum secabant credulæ pontum rates :
Sua quisque norat maria ; non vasto aggere
Crebraque turre cinxerant urbes latus.
Non arma sæva miles optabat manu ;
Nec torta clusas fregerat saxo gravi
Balista portas ; jussa nec dominum pati
Juncto ferebat terra servitium bove :
Sed arva per se fœta poscentes nihil
Pavere gentes : silva nativas opes ,
Et opaca dederant antra nativas domos.
Rupere fœdus impius lucri furor ,
Et ira præceps ; quæque succensas agit
Libido mentes : venit imperii sitis
Cruenta : factus præda majori minor.
Pro jure vires esse ; tum primum manu
Bellare nuda ; saxaque et ramos rudes
Vertere in arma : non erat gracili levis
Armata ferro cornus ; aut longo latus
Mucrone cingens ensis ; aut crista procul
Galeæ comantes : tela faciebat dolor.
Invenit artes bellicus Mavors novas ,
Et mille formas mortis : hinc terras cruor
Infecit omnes fusus , et rubuit mare.
Tum scelera , demto fine , per cunctas domos

coupes d'or ; il aime, lui, à puiser l'eau des sources dans le creux de sa main. Son repos est plus tranquille sur cette couche dure, où il s'étend avec sécurité. Il n'a point besoin d'une retraite obscure et profonde pour y cacher ses intrigues coupables, la crainte ne le force pas de s'enfermer dans les détours d'une demeure impénétrable à tous les yeux. Il cherche l'air et la lumière, et il se plaît à vivre sous la voûte du ciel. Telle fut sans doute la vie des premiers hommes reçus au rang des demi-dieux. L'ardente soif de l'or n'était point connue dans ces âges d'innocence ; nulle pierre sacrée ne déterminait alors les droits de chacun et la borne des champs, les vaisseaux ne sillonnaient point encore les mers ; chacun ne connaissait que son rivage. Les villes ne s'étaient point encore enfermées d'une vaste ceinture de murailles et de tours. La main du soldat n'était point armée du fer homicide, et la baliste ne lançait point d'énormes pierres contre les portes ennemies pour les briser ; la terre assujéti ne gémissait point sous les pas du bœuf attelé au joug ; mais les campagnes fertiles nourrissaient d'elles-mêmes l'homme qui ne leur demandait rien ; il trouvait sur les arbres, il trouvait au fond des antres obscurs des richesses et des demeures naturelles. Mais cette alliance de l'homme avec la nature fut brisée par la fureur d'acquérir, par la colère aveugle, par toutes les passions qui bouleversent les âmes. La soif impie de commander se fit sentir dans le monde, le faible devint la proie du puissant, la force fut érigée en droit. Les hommes se firent la guerre, d'abord avec leurs seules mains ; les pierres, et les branches des arbres

Iere : nullum caruit exemplo nefas.
A fratre frater, dextera nati parens
Cecidit, maritus conjugis ferro jacet,
Perimuntque fœtus impiæ matres suos.
Taceo novercas : mitius nil est feris.
Sed dux malorum femina. Hæc scelerum artifex
Obsedit animos ; cujus incestæ stupris
Fumant tot urbes, bella tot gentes gerunt,
Et versa ab imo regna tot populos premunt.
Sileantur aliæ : sola conjux Ægei
Medea reddit feminas dirum genus.

NUTRIX.

Cur omnium fit culpa paucarum scelus ?

HIPPOLYTUS.

Detestor omnes, horreo, fugio, exsecror.
Sit ratio, sit natura : sit dirus furor,
Odisse placuit. Ignibus junges aquas ;
Et amica ratibus ante promittet vada

furent leurs armes grossières. Ils ne connaissaient point encore la flèche légère de cornouillier à la pointe acérée, ni l'épée à la longue lame qui pend à la ceinture du soldat, ni le casque à la crête ondoyante. La colère s'armait de ce qui lui tombait sous la main. — Bientôt le dieu de la guerre inventa des moyens nouveaux de se combattre, et mille instrumens de mort : le sang coula par toute la terre, et la mer en fut rougie. Le crime ne s'arrêta plus ; il entra dans toutes les demeures des hommes, et se multiplia sous toutes les formes possibles. Le frère mourut de la main du frère, le père sous la main du fils ; l'époux tomba sous le fer de l'épouse, et les mères dénaturées s'armèrent contre la vie de leurs propres enfans. Je ne dis rien des marâtres : les bêtes sauvages sont moins cruelles. Mais la perversité de la femme est au dessus de tout ; c'est elle qui est dans le monde l'ouvrière et la cause de tous les crimes ; c'est elle qui, par ses amours adultères, a réduit tant de villes en cendres, armé tant de nations les unes contre les autres, amené la ruine de tant de royaumes. Sans parler des autres, Médée seule, l'épouse d'Égée, suffit pour rendre ce sexe abominable.

LA NOURRICE.

Pourquoi faire peser sur toutes les femmes le crime de quelques-unes ?

HIPPOLYTE.

Je les hais toutes, je les abhorre, je les déteste, je les fuis. Soit raison, soit nature, soit colère aveugle, je veux les haïr. L'eau s'unira paisiblement au feu ; les Syrtes mouvantes offriront aux navires une passe com-

Incerta Syrtis ; ante ab extremo sinu
Hesperia Tethys lucidum attollet diem ;
Et ora damis blanda præbebunt lupi ;
Quam victus animum feminæ mitem geram.

NUTRIX.

Sæpe obstinatis induit frenos amor ,
Et odia mutat. Regna materna aspice :
Illæ feroces sentiunt Veneris jugum.
Testaris istud unicus gentis puer.

HIPPOLYTUS.

Solamen unum matris amissæ fero ,
Odise quod jam feminas omnes licet.

NUTRIX.

Ut dura cautes undique intractabilis
Resistit undis , et lacescentes aquas
Longe remittit , verba sic spernit mea.
Sed Phædra præceps graditur , impatiens moræ.
Quo se dabit fortuna ? quo verget furor ?
Terræ repente corpus exanimum accidit ,
Et ora morti similis obduxit color.
Attolle vultus , dimove vocis moras :
Tuis en , alumna , temet Hippolytus tenet.

mode et sans péril, le matin brillant se lèvera sur les ondes occidentales de la mer d'Hespérie, et les loups caresseront avec amour les daims timides, avant que mon cœur se dépouille de sa haine, et s'apaise envers la femme.

LA NOURRICE.

Souvent l'amour subjugué les âmes les plus rebelles, et triomphe de leurs antipathies. Voyez le royaume de votre mère; les fières Amazones se soumettent aussi à la puissance de Vénus, vous en êtes la preuve, vous l'unique enfant mâle conservé dans cette nation.

HIPPOLYTE.

La seule chose qui me console de la perte de ma mère, c'est le droit qu'elle me donne de haïr toutes les femmes.

LA NOURRICE.

Comme une roche dure et de tous côtés inabordable, qui résiste au mouvement des mers, et repousse au loin les vagues qui viennent l'assaillir, le cruel méprise mes discours..... Mais voici Phèdre qui accourt à pas précipités, dans sa brûlante impatience. Que va-t-il arriver? quelle sera l'issue de ce fatal amour? — Elle est tombée par terre; plus de mouvement; la pâleur de la mort s'est répandue sur tous ses traits. Relevez-vous, ma fille, ouvrez les yeux, parlez, c'est votre Hippolyte lui-même qui vous tient dans ses bras.

SCENA III.

PHÆDRA, HIPPOLYTUS, NUTRIX, FAMULI.

PHÆDRA.

Quis me dolori reddit, atque æstus graves
Reponit animo? quam bene excideram mihi?
Cur dulce munus redditæ lucis fugis?
Aude, anime, tenta, perage mandatum tuum;
Intrepida constant verba: qui timide rogat,
• Docet negare. Magna pars sceleris mei
Olim peracta est: serus est nobis pudor.
Amavimus nefanda: si cœpta exsequor,
Forsan jugali crimen abscondam face.
Honestam quædam scelera successus facit.
En, incipe, anime. Commodos paulum, precor,
Secretus aures: si quis est, abeat, comes.

HIPPOLYTUS.

En, locus ab omni liber arbitrio vacat.

PHÆDRA.

Sed ora cœptis transitum verbis negant.
Vis magna vocem emittit, at major tenet.
Vos testor omnes, cælites, hoc, quod volo,
Me nolle.

SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE, SERVITEURS.

PHÈDRE.

Oh! qui me rend à la douleur, qui ranime dans mon sein le mal qui me dévore? J'étais heureuse dans cette défaillance qui m'ôtait le sentiment de moi-même. Mais pourquoi fuir cette douce lumière qui m'est rendue? Du courage, ô mon cœur; il faut oser, il faut accomplir toi-même le message que tu as donné. Parlons avec assurance; demander avec crainte, c'est provoquer le refus. Il y a long-temps que mon crime est plus qu'à moitié commis. La pudeur n'est plus de saison : c'est un amour abominable sans doute; mais, si j'arrive au terme de mes désirs, je pourrai peut-être plus tard cacher sous des nœuds légitimes cette satisfaction criminelle. Il est des forfaits que le succès justifie. Il faut commencer. Écoutez-moi, je vous prie, un moment sans témoin; et faites retirer votre suite.

HIPPOLYTE.

Parlez, nous sommes seuls, et personne ne peut nous entendre.

PHÈDRE.

Les mots, prêts à sortir, s'arrêtent sur mes lèvres; une force impérieuse m'oblige à parler, mais une force encore plus grande m'en empêche: soyez-moi témoins, dieux du ciel, que ce que je veux, je ne le veux pas.

HIPPOLYTUS.

Animusne cupiens aliquid effari nequit?

PHÆDRA.

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

HIPPOLYTUS.

Committe curas auribus, mater, meis.

PHÆDRA.

Matris superbum est nomen, et nimium potens.
Nostros humilium nomen affectus decet.
Me vel sororem, Hippolyte, vel famulam voca :
Famulamque potius : omne servitium feram.
Non me, per altas ire si jubeas nives,
Pigeat gelatis ingredi Pindi jugis;
Non, si per ignes ire et infesta agmina,
Cuncter paratis ensibus pectus dare.
Mandata recipe sceptrum ; me famulam accipe.
Te imperia regere, me decet jussa exsequi.
Muliebri non est regna tutari urbium.
Tu, qui juventæ flore primævo viges,
Cives paterno fortis imperio rege.
Sinu receptam, supplicem, ac servam tege.
Miserere viduæ.

HIPPOLYTUS.

Summus hoc omen deus
Avertat : aderit sospes actutum parens.

HIPPOLYTE.

Est-ce que vous ne pouvez exprimer ce que vous êtes pressée de me dire?

PHÈDRE.

Il est facile d'énoncer des sentimens vulgaires, mais les grands sentimens ne trouvent point de paroles.

HIPPOLYTE.

Ne craignez pas, ô ma mère, de me confier vos chagrins.

PHÈDRE.

Ce nom de mère est trop noble et trop imposant ; un nom plus humble convient mieux à mes sentimens pour vous. Appelez-moi votre sœur, cher Hippolyte, ou votre esclave : oui, votre esclave plutôt ; car je suis prête à faire toutes vos volontés. Si vous m'ordonnez de vous suivre à travers les neiges profondes, vous me verrez courir sur les cimes glacées du Pinde. Faut-il marcher au milieu des feux et des bataillons ennemis, je n'hésiterai pas à exposer mon sein nu à la pointe des épées. Prenez le sceptre que m'a confié votre père, et recevez-moi comme votre esclave. A vous de commander, à moi de vous obéir. Ce n'est point affaire de femme de régner sur les villes. Mais vous, qui êtes dans la force et dans la fleur de l'âge, prenez en main le sceptre paternel. Ouvrez-moi votre sein comme à une suppliante, protégez-moi comme votre esclave, ayez pitié d'une veuve.

HIPPOLYTE.

Que le maître des dieux écarte cet riste présage ! mon père vit et nous sera bientôt rendu.

PHÆDRA.

Regni tenacis dominus et tacitæ Stygis,
 Nullam relictos fecit ad superos viam.
 Thalami remittet ille raptorem sui?
 Nisi forte amori placidus et Pluton sedet.

HIPPOLYTUS.

Illum quidem æqui cælites reducem dabunt.
 Sed, dum tenebit vota in incerto deus,
 Pietate caros debita fratres colam,
 Et te merebor esse ne viduam putes;
 Ac tibi parentis ipse supplebo locum.

PHÆDRA.

O spes amantum credula! o fallax amor!
 Satisne dixit? precibus admotis agam.
 Miserere: tacitæ mentis exaudi preces.
 Libet loqui, pigetque.

HIPPOLYTUS.

Quodnam istud malum est?

PHÆDRA.

Quod in novercam cadere vix credas malum.

HIPPOLYTUS.

Ambigua voce verba perplexa jadis;
 Effare aperte.

PHÆDRA.

Pectus insanum vapor
 Amorque torret: intimas sævus vorat
 Penitus medullas, atque per venas meat

PHÈDRE.

Le dieu qui règne sur le sombre empire, et sur les rives silencieuses du Styx, ne lâche point sa proie, et ne laisse remonter personne vers le séjour des vivans. Renverra-t-il le ravisseur de son épouse? il faudrait le supposer bien indulgent pour les fautes de l'amour.

HIPPOLYTE.

Les dieux du ciel plus favorables nous rendront Thésée; mais, tant que nous resterons dans l'incertitude de son retour qu'appellent tous nos vœux, je garderai pour mes frères l'amitié que je leur dois, et mes tendres soins vous feront oublier votre veuvage. Moi-même je veux tenir auprès de vous la place de mon père.

PHÈDRE.

O crédule espérance d'un cœur passionné! ô illusions de l'amour! en a-t-il assez dit? je vais employer maintenant les prières. Prenez pitié de moi; entendez mon silence, et les vœux cachés dans mon cœur; je veux parler et je n'ose.

HIPPOLYTE.

Quel est donc le mal qui vous tourmente?

PHÈDRE.

Un mal que ne ressentent pas souvent les marâtres.

HIPPOLYTE.

Vos paroles sont obscures et couvertes; parlez plus clairement.

PHÈDRE.

Un amour furieux, un feu dévorant, me consomment. Cette ardeur cachée pénètre jusqu'à la moelle de mes os, elle circule avec mon sang, brûle mes veines et mes

Visceribus ignis mersus et venis latens ,
Ut agilis altas flamma percurrit trabes.

HIPPOLYTUS.

Amore nempe Thesei casto furis.

PHÆDRA.

Hippolyte, sic est : Thesei vultus amo
Illos priores , quos tulit quondam puer ;
Quum prima puras barba signaret genas ,
Monstrique cæcam Gnessii vidit domum ,
Et longa curva fila collegit via.
Quis tum ille fulsit ! presserant vittæ comam ,
Et ora flavus tenera tingeat rubor.
Inerant lacertis mollibus fortes tori :
Tuæve Phœbes vultus , aut Phœbi mei ;
Tuusve potius : talis , en , talis fuit ,
Quum placuit hosti : sic tulit celsum caput.
In te magis refulget incomptus decor ,
Est genitor in te totus : et torvæ tamen
Pars aliqua matris miscet ex æquo decus.
In ore Graio Scythicus apparet rigor.
Si cum parente Creticum intrasses fretum ,
Tibi fila potius nostra nevisset soror.
Te , te , soror , quacumque siderei poli
In parte fulges , invoco ad causam parem.
Domus sorores una corripuit duas ;
Te genitor , at me natus. En , supplex jacet
Allapsa genibus regiæ proles domus.
Respersa labe nulla , et intacta , innocens ,
Tibi mutor uni : certa descendi ad preces.

entrailles, et parcourt tout mon corps comme une flamme rapide qui dévore les poutres d'un palais.

HIPPOLYTE.

C'est l'excès de votre chaste amour pour Thésée qui vous trouble à ce point.

PHÈDRE.

Oui, cher Hippolyte, j'aime le visage de Thésée, je l'aime tel qu'il était jadis, paré des grâces de la première jeunesse; quand un léger duvet marquait ses joues fraîches et pures, au temps où il visita la demeure terrible du monstre de Crète, et prit en main le fil qui devait le conduire à travers les mille détours du Labyrinthe. Qu'il était beau alors! Un simple bandeau retenait sa chevelure, une aimable rougeur colorait ses traits blancs et délicats: des muscles vigoureux se dessinaient sur ses bras mollement arrondis; c'était le visage de Diane que vous aimez, ou celui d'Apollon, père de ma famille, ou plutôt c'était le vôtre, cher Hippolyte. Oui, oui, Thésée vous ressemblait quand il sut plaire à la fille de son ennemi. C'est ainsi qu'il portait sa noble tête; cette beauté simple et naïve me frappe encore plus en vous; je retrouve sur votre visage toutes les grâces de votre père, auxquelles néanmoins un certain mélange des traits de votre mère ajoute un air de dignité sauvage. Vous avez dans une figure grecque la fierté d'une Amazone. Si vous aviez suivi Thésée sur la mer de Crète, c'est à vous plutôt qu'à lui que ma sœur eût donné le fil fatal. O ma sœur, ma sœur, quelle que soit la partie du ciel que tu éclaires de tes feux, je t'invoque aujourd'hui; notre cause est la même; une seule

Finem hic dolori faciet, aut vitæ dies.
Miserere amantis.

HIPPOLYTUS.

Magne regnator deûm,
Tam lentus audis scelera? tam lentus vides?
Ecquando sæva fulmen emittes manu,
Si nunc serenum est? omnis impulsus ruat
Æther, et atris nubibus condat diem;
Ac versa retro sidera obliquos agant
Retorta cursus: tuque sidereum caput
Radiate, tantumne nefas stirpis tuæ
Speculere? lucem merge, et in tenebras fuge.
Cur dextra, divûm rector atque hominum, vacat
Tua, nec trisulca mundus ardescit face?
In me tona; me fige; me velox cremet
Transactus ignis: sum nocens; merui mori.
Placui novercæ: dignus en stupris ego
Scelereque tanto visus? ego solus tibi
Materia facilis? hoc meus meruit rigor?
O scelère vincens omne femineum genus!
O majus ausa matre monstifera malum,
Genitrice pejor! illa se tantum stupro
Contaminavit, et tamen tacitum diu
Crimen bifirmi partus exhibuit nota,
Scelusque matris arguit vultu truci

famille nous a perdues toutes deux ; tu as aimé le père et j'aime le fils. — Hippolyte, vous voyez suppliante à vos pieds l'héritière d'une royale maison ; pure et sans tache, et vertueuse jusqu'à ce moment, c'est vous seul qui m'avez rendue faible. Je m'abaisse jusqu'aux prières, c'est un parti pris, il faut que ce jour termine ma vie ou mon tourment ; prenez pitié de mon amour.

HIPPOLYTE.

Puissant maître des dieux, tu n'as pas encore vengé ce crime ! tu le vois sans colère ! Quand donc tes mains lanceront-elles la foudre, si le ciel reste calme en ce moment ? Que l'Olympe tout entier s'ébranle, et que d'épaisses ténèbres cachent la face du jour. Que les astres reculent dans leur cours, et retournent en arrière ; toi surtout, roi de la lumière, peux-tu bien voir d'un œil tranquille ce forfait monstrueux de l'un de tes enfans ? Dérobe-nous la clarté du jour, et cache-toi dans la nuit. Pourquoi ta main n'est-elle pas armée, roi des dieux et des hommes ? pourquoi ta foudre aux trois carreaux n'a-t-elle pas encore embrasé l'univers ? Tonne sur moi, frappe-moi, que tes feux rapides me consomment ; je suis coupable, j'ai mérité de mourir. Je suis aimé de la femme de mon père : elle m'a cru capable de partager sa flamme adultère et criminelle ! Seul donc je vous ai semblé une proie facile ? c'est mon indifférence pour votre sexe qui m'a valu ce fatal amour ? O la plus coupable de toutes les femmes ! ô fille plus déréglée dans vos passions que votre mère qui a mis un monstre au jour ! Elle ne s'est souillée du moins que par l'adultère ; son crime longtemps caché s'est découvert dans les deux natures de

Ambiguus infans : ille te venter tulit.
 O ter quaterque prospero fato dati,
 Quos hausit, et peremit, et leto dedit
 Odium, dolusque ! Genitor, invideo tibi.
 Colchide noverca majus hoc, majus malum est.

PHÆDRA.

Et ipsa nostræ fata cognosco domus :
 Fugienda petimus : sed mei non sum potens.
 Te vel per ignes, per mare insanum sequar,
 Rupesque, et amnes, unda quos torrens rapit.
 Quacumque gressus tuleris, hac amens agar.
 Iterum, superbe, genibus advolvor tuis.

HIPPOLYTUS.

Procul impudicos corpore a casto amove
 Tactus : quid hoc est ? etiam in amplexus ruit ?
 Stringatur ensis : merita supplicia exigat.
 En, impudicum crine contorto caput
 Læva reflexi : justior numquam focus
 Datus tuis est sanguis, arcitenens dea.

PHÆDRA.

Hippolyte, nunc me compotem voti facis.
 Sanas furentem : majus hoc voto meo est,
 Salvo ut pudore manibus immoriar tuis.

HIPPOLYTUS.

Abscede : vive : ne quid exores ; et hic
 Contactus ensis deserat castum latus.
 Quis eluet me Tanais ? aut quæ barbaris

l'être qu'elle avait conçu, et le visage horrible de cet enfant monstrueux manifesta la honte de sa mère. C'est le même sein qui vous a porté. O trois et quatre fois heureux les mortels que le crime et la perfidie ont perdus, détruits et plongés dans la tombe! Mon père, je vous porte envie; Médée, votre marâtre, fut meilleure pour vous que la mienne ne l'est pour moi.

PHÈDRE.

Je connais assez le destin cruel qui pèse sur notre famille : nos amours sont horribles : mais je ne suis pas maîtresse de moi. Je te suivrai à travers les flammes, à travers les mers orageuses, à travers les rochers et les torrens impétueux ; où que tu ailles, ma passion furieuse m'emportera sur tes pas. Pour la seconde fois, superbe, tu me vois à tes genoux.

HIPPOLYTE.

Ne me touchez pas ; retirez vos mains adultères qui font outrage à ma pureté. Mais quoi ? elle m'embrasse ! où est mon épée ? qu'elle meure comme elle le mérite. J'ai plongé ma main dans ses cheveux, je tiens relevée cette tête impudique ; jamais sang n'aura coulé plus justement sur tes autels, ô déesse des forêts !

PHÈDRE.

Hippolyte, vous comblez tous mes vœux ; vous me guérissez de ma fureur. Mourir par vos mains en sauvant ma vertu, c'est plus de bonheur que je n'en demandais.

HIPPOLYTE.

Non, retirez-vous, et vivez, car vous n'obtiendrez rien de moi. Ce fer, qui vous a touchée, ne doit point rester à ma ceinture. Le Tanais pourra-t-il me purifier

Mæotis undis Pontico incumbens mari?
Non ipse toto magnus Oceano pater
Tantum expiarit sceleris : o silvæ ! o feræ !

NUTRIX.

Deprensa culpa est. Anime, quid segnis stupes?
Regeramus ipsi crimen, atque ultro impiam
Venerem arguamus : scelere velandum est scelus.
Tutissimum est inferre, quum timeas, gradum.
Ausæ priores simus, an passæ nefas,
Secreta quum sit culpa, quis testis sciet?
Adeste, Athenæ; fida famulorum manus,
Fer opem; nefandi raptor Hippolytus stupri
Instat, premitque; mortis intentat metum.
Ferro pudicam terret. En, præceps abît,
Ensemque trepida liquit attonitus fuga.
Pignus tenemus sceleris. Hanc mœstam prius
Recreate: crinis tractus, et laceræ comæ,
Ut sunt, remaneant, facinoris tanti notæ.
Referte in urbem. Recipe jam sensus, hera.
Quid te ipsa lacerans omnium aspectum fugis?
Mens impudicam facere, non casus, solet.

assez ? Les eaux méotides qui vont se perdre dans la mer de Pont, sous des climats glacés, laveront-elles ma souillure ? Oh ! non, l'Océan lui-même avec tous ses flots n'effacerait pas la trace d'un pareil crime. O bois ! ô bêtes des forêts !

LA NOURRICE.

Pourquoi hésiter ? c'est à vous de rejeter sur lui cet odieux attentat et de l'accuser lui-même d'une flamme incestueuse. Couvrons une accusation par une autre : le plus sûr, quand on craint, c'est de faire le premier pas, et d'attaquer. Tout s'est passé dans le secret, nul témoin ne viendra dire si nous sommes les auteurs ou les victimes de cet attentat. Athéniens, accourez ; au secours, fidèles serviteurs. Un infâme séducteur, Hippolyte, presse et menace la femme de Thésée ; il tient le fer en main, et veut effrayer cette chaste épouse par l'image de la mort. Il s'échappe d'un pas rapide, et, dans le trouble de sa fuite précipitée, son glaive est tombé ; le voici ; je tiens la preuve de son crime. Secourez d'abord sa victime infortunée. Ne touchez point à sa chevelure en désordre et lacérée par les mains du ravisseur, laissez-la comme un monument de sa violence cruelle. Répandez cette nouvelle dans la ville. — Et vous, chère maîtresse, reprenez vos sens. Pourquoi déchirer votre sein et fuir tous les regards ? C'est la volonté qui rend une femme coupable, et non le malheur.

SCENA IV.

CHORUS.

Fugit insanæ similis procellæ,
Ocior nubes glomerante Coro,
Ocior cursum rapiente flamma,
Stella quum ventis agitata longos
Porrigit ignes.
Conferat tecum decus omne priscum
Fama, miratrix senioris ævi;
Pulchrior tanto tua forma lucet,
Clarior quanto micat orbe pleno,
Quum suos ignes coeunte cornu
Junxit, et curru properante pernox
Exserit vultus rubicunda Phœbe;
Nec tenent stellæ faciem minores.
Qualis est primas referens tenebras
Nuntius noctis, modo lotus undis
Hesperus, pulsus iterum tenebris
Lucifer idem.
Et tu thyrsigera Liber ab India,
Intonsa juvenis perpetuum coma,
Tigres pampinea cuspide territans,
Ac mitra cohibens cornigerum caput,
Non vinces rigidas Hippolyti comas.
Nec vultus nimium suspicias tuos.
Omnes per populos fabula distulit,

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

Il a fui comme l'orage, comme le vent du nord qui chasse les nuages devant lui, comme ces étoiles qui glissent dans l'espace en laissant derrière elles une longue traînée de feu. Que la renommée, qui vante les héros des vieux âges, compare leur gloire à la tienne, tu les effaceras tous par l'éclat de tes vertus, comme la lune efface toutes les étoiles, dans la plénitude de sa lumière, quand elle réunit les extrémités de son croissant, et se hâte de s'emparer du ciel qu'elle doit éclairer toute la nuit de ses vives clartés. Ta vertu brille comme la lumière d'Hésperus, messenger de la nuit qui s'élève du sein des mers pour amener les premières ombres du soir, et qui, le matin, les dissipe pour allumer, sous le nom de Lucifer, les premiers feux du jour.

Et toi, conquérant de l'Inde soumise à ton thyrses vainqueur, dieu à l'éternelle jeunesse et à la flottante chevelure, qui conduis avec la lance entrelacée de feuilles de vigne les tigres attelés à ton char, et pares ton front de la mitre orientale, la chevelure négligée d'Hippolyte n'est pas moins belle que la tienne.

Ne sois point trop fier des charmes de ton visage. La renommée a répandu par le monde le nom du héros que

Phædræ quem Bromio prætulit soror.
Anceps forma bonum mortalibus,
Exigui donum breve temporis,
Ut velox celeri pede laberis !
Non sic prata novo vere decencia
Æstatis calidæ despoliat vapor,
Sævit solstitio quum medius dies,
Et noctem brevibus præcipitat rotis,
Languescunt folio lilia pallido,
Et gratæ capiti deficiunt rosæ.
Ut fulgor, teneris qui radiat genis,
Momento rapitur ! nullaque non dies
Formosi spoliū corporis abstulit.
Res est forma fugax : quis sapiens bono
Confidat fragili ? dum licet, utere.
Tempus te tacitum subruet, horaque
Semper præterita deterior subit.
Quid deserta petis ? tutior aviis
Non est forma locis : te nemore abdito,
Quum Titan medium constituit diem,
Cinget turba licens, Naides improbæ,
Formosos solitæ claudere fontibus :
Et somnis facient insidias tuis
Lascivæ nemorum deæ,
Montivagique Panes.
Aut te stellifero despiciens polo
Sidus, post veteres Arcadas editum,
Currus non poterit flectere candidos.
Et nuper rubuit ; nullaque lucidis
Nubes sordidior vultibus obstitit.

la sœur de Phèdre avait aimé avant toi. Beauté, don
périssable que les dieux font aux mortels, et qui ne
dure qu'un moment, avec quelle vitesse, hélas ! tu te
flétris ! moins promptement se fane la fleur printanière
des prairies sous les feux brûlans de l'été ; quand le soleil
au solstice répand toute l'ardeur de ses rayons du haut
du ciel et amène la nuit derrière son char rapide, les
blanches feuilles du lis perdent leur beauté, la rose qui
pare les plus nobles têtes, se fane et se décolore. Ainsi
le doux incarnat de la jeunesse passe en un moment,
chaque jour détruit quelque une des grâces d'un beau
corps. La beauté est chose passagère : quel homme sage
pourrait se confier en ce bien fragile ? il faut en jouir tant
qu'on la possède. Le temps nous détruit en silence, et
chaque heure nouvelle vaut moins que celle qui l'a pré-
cédée. Pourquoi chercher la solitude, ô Hippolyte ? la
beauté ne court pas moins de danger dans les déserts.
Si tu te reposes à midi au fond d'un bois solitaire, tu
seras la proie des Naiades agaçantes, qui entraînent et
retiennent dans leurs eaux les jeunes hommes dont la
beauté les charme : les Dryades lascives et les Faunes
des montagnes te dresseront des embûches pendant ton
sommeil. Ou bien la reine des nuits, moins ancienne
que les habitans de l'Arcadie, te contempera du haut
de la voûte étoilée, et oubliera de tenir en main les
rênes de son char. Dernièrement nous l'avons vue
rougir, sans qu'aucun nuage obscurcît la blancheur de
son visage. Effrayés de cette lumière trouble et décom-
posée, nous avons cru que les enchantemens des magi-
ciennes de Thessalie l'avaient fait descendre sur la terre ;

At nos solliciti lumine turbido ,
Tractam Thessalicis carminibus rati ,
Tinnitus dedimus. Tu fueras labor ,
Et tu causa moræ : te dea noctium
Dum spectat , celeres sustinuit vias.
Vexent hanc faciem frigora parcus ;
Hæc solem facies rarius appetat ,
Lucebit Pario marmore clarius.
Quam grata est facies torva viriliter ,
Et pondus veteris triste supercili !
Phœbo colla licet splendida compares :
Illum cæsaries , nescia colligi
Perfundens humeros , ornat et integit :
Te frons hirta decet , te brevior coma
Nulla lege jacens. Tu licet asperos
Pugnacesque deos viribus arceas ,
Et vasti spatio vincere corporis ;
Æquas Herculeos jam juvenis toros ,
Martis belligeri pectore latior ;
Si dorso libeat cornipedis vehi ,
Frenis , Castorea mobilior manu ,
Spartanum poteris flectere Cyllaron.
Amentum digitis tende prioribus ,
Et totis jaculum dirige viribus ;
Tam longe , dociles spicula figere ,
Non mittent gracilem Cretes arundinem.
Aut si tela modo spargere Parthico
In cælum placeat ; nulla sine alite
Descendent , tepido viscere condita :
Prædam de mediis nubibus afferent.

et nous avons fait retentir l'airain bruyant. C'était toi qui l'arrêtais, c'était toi qui causais cette défaillance; la déesse des nuits, pour te regarder, avait ralenti sa marche.

Expose moins souvent ton visage aux injures de l'hiver et aux ardeurs du soleil, et il surpassera la blancheur du marbre de Paros. Que de grâces dans la mâle fierté de ta figure, que de dignité dans ce front sévère! tu peux comparer ta tête à celle d'Apollon; ce dieu aime à laisser flotter les longs cheveux en désordre qui couvrent ses épaules; toi, tu te plais à ne point parer ta tête, et à laisser ta courte chevelure se répandre au hasard. Les demi-dieux guerriers et habitués aux combats n'ont pas plus de force ni de vigueur que toi. Jeune encore, tes bras égalent déjà la puissance de ceux d'Hercule, et ta poitrine est plus large que celle de Mars. Quand tu veux monter sur un coursier généreux, ta main, plus habile que celle même de Castor, pourrait conduire le cheval célèbre du dieu de Lacédémone. Si tu veux tendre l'arc, et lancer le javelot de toutes tes forces, la flèche légère des archers de la Crète n'ira pas aussi loin que la tienne. Ou si tu veux, comme les Parthes, décocher des traits contre le ciel, aucun ne retombe sans ramener un oiseau frappé au cœur; tes flèches vont chercher la proie jusqu'au sein des nuages. Mais hélas! rarement la beauté fut heureuse pour les hommes, les siècles passés te l'apprennent. Puisse la divinité favorable écarter les périls qui te menacent! puisse ta noble figure te laisser franchir le seuil de la triste vieillesse!

Raris forma viris (secula prospice)
Impunita fuit : te melior deus
Tutum prætereat, formaque nobilis
Deformis senii limina transeat.
Quid sinat inausum feminae præceps furor ?
Nefanda juveni crimina insonti parat.
En scelera ! quærit crine lacerato fidem.
Decus omne turbat capitis, humectat genas.
Instruitur omnis fraude feminea dolus.
Sed iste quisnam est, regium in vultu decus
Gerens, et alto vertice attollens caput ?
Ut ora juveni paria Pirithoo gerit !
Ni languido pallore canderent genæ,
Staretque recta squallor incultus coma.
En, ipse Theseus redditus terris adest.

Il n'est point de crime que l'aveugle fureur de Phèdre ne puisse oser. Elle prépare en ce moment une accusation terrible contre son beau-fils. La perfide ! elle cherche des témoignages dans le désordre de ses cheveux ; elle détruit la beauté de son visage, et laisse couler un torrent de larmes sur ses joues. Ce dessein criminel est conduit avec toute la ruse dont ce sexe est capable.

Mais quel est ce guerrier qui porte sur son front le noble éclat du diadème, et lève avec orgueil sa tête majestueuse ? Comme il ressemblerait au jeune Pirithoüs, sans la pâleur de ses joues, et le désordre de ses cheveux hérissés..... C'est Thésée lui-même, c'est Thésée revenu sur la terre.

ACTUS TERTIUS.

SCENA I.**THESEUS, NUTRIX.****THESEUS.**

Tandem profugi noctis æternæ plagam,
Vastoque manes carcere umbrantem polum.
Ut vix cupitum sufferunt oculi diem!
Jam quarta Eleusin dona Triptolemi secat,
Paremque toties Libra composuit diem,
Ambiguus ut me sortis ignotæ labor
Detinuit inter mortis et vitæ mala.
Pars una vitæ mansit extincto mihi,
Sensus. Malorum finis Alcides fuit.
Qui, quum revulso Tartaro abstraheret canem,
Me quoque supernas pariter ad sedes tulit.
Sed fessa virtus robore antiquo caret,
Trepidantque gressus. Heu, labor quantus fuit
Phlegethonte ab imo petere longinquum æthera,
Pariterque mortem fugere, et Alciden sequi!
Quis fremitus aures flebilis pepulit meas?
Expromat aliquis. Luctus, et lacrimæ, et dolor,
In limine ipso mœsta lamentatio,
Hospitia digna prorsus inferno hospite.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THÉSÉE, LA NOURRICE.

THÉSÉE.

Enfin je me suis échappé du sein de la nuit éternelle, et j'ai franchi la voûte souterraine qui couvre les mânes enfermés dans leur vaste et sombre prison. Mes yeux peuvent à peine soutenir l'éclat du jour tant désiré. Quatre fois Éleusis a recueilli les dons de Triptolème, quatre fois la Balance a égalisé la durée des nuits et des jours, depuis qu'un destin bizarre me retient entre la vie et la mort. Pendant tout ce temps, je n'ai conservé de la vie que le sentiment de l'avoir perdue. C'est à Hercule que je dois la fin de mes malheurs; il a forcé la porte du sombre empire, et m'a ramené sur la terre en même temps que le chien du Tartare. Mais mon courage abattu ne retrouve plus sa vigueur première; mes genoux tremblent sous moi. Oh! que la route est pénible, des abîmes du Phlégéthon au séjour de la lumière! Que de maux pour franchir cet espace, échapper à la mort, et suivre les pas d'Alcide! Mais quel gémissement lugubre a frappé mes oreilles? Parlez, quelqu'un. Les soupirs, les larmes, la douleur, m'attendaient au seuil de

NUTRIX.

Tenet obstinatum Phædra consilium necis,
Fletusque nostros spernit, ac morti imminet.

THESEUS.

Quæ causa leti? reduce cur moritur viro?

NUTRIX.

Hæc ipsa letum causa maturum attulit.

THESEUS.

Perplexa magnum verba nescio quid tegunt.
Effare aperte, quis gravet mentem dolor.

NUTRIX.

Haud pandit ulli: mœsta secretum occulit,
Statuitque secum ferre, quo moritur, malum.
Jam perge, quæso, perge: properato est opus.

THESEUS.

Reserate clusos regii postes laris.

mon palais; cet accueil lamentable était bien dû à un mortel échappé des enfers.

LA NOURRICE.

Phèdre s'obstine, seigneur, dans la pensée de mourir; elle se montre insensible à nos pleurs, et veut trancher le fil de ses jours.

THÉSÉE.

Pourquoi ce dessein funeste? d'où vient qu'elle veut mourir quand son époux lui est rendu?

LA NOURRICE.

C'est votre retour même qui précipite son trépas.

THÉSÉE.

Ces paroles obscures cachent je ne sais quel grand mystère; parlez ouvertement; quel est le chagrin qui pèse sur son cœur?

LA NOURRICE.

Elle ne l'a dit à personne: c'est un mystère qu'elle cache au fond de son âme, résolue qu'elle est d'emporter avec elle au tombeau le secret douloureux qui la tue. Hâtez-vous de l'aller trouver, je vous en conjure; les momens sont comptés.

THÉSÉE.

Ouvrez à votre roi les portes de son palais.

SCENA II.

THESEUS, PHÆDRA, FAMULI, NUTRIX tacita.

THESEUS.

O socia thalami, siccine adventum viri,
Et expetiti conjugis vultum excipis?
Quin ense viduas dexteram? atque animum mihi
Restituis? et te quidquid e vita fugat
Expromis?

PHÆDRA.

Eheu, per tui sceptrum imperii,
Magnanime Theseu, perque natorum indolem,
Tuosque reditus, perque jam cineres meos,
Permitte mortem.

THESEUS.

Causa quæ cogit mori?

PHÆDRA.

Si causa leti dicitur, fructus perit.

THESEUS.

Nemo istud alius, me quidem excepto, audiet.

PHÆDRA.

Aures pudica conjugis solas timet.

THESEUS.

Effare : fido pectore arcana occulam.

PHÆDRA.

Alium silere quod voles, primus sile.

SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE, SERVITEURS, LA NOURRICE, qui ne parle pas.

THÉSÉE.

Femme de Thésée, est-ce ainsi que vous accueillez le retour de votre époux si long-temps et si impatiemment attendu ? Jetez donc cette épée ; tirez-moi du trouble où je suis, et apprenez-moi la cause qui vous force à mourir.

PHÈDRE.

Ah ! plutôt, noble Thésée, par votre sceptre de roi, par l'amour de nos enfans, par votre retour, par le trépas où je touche, permettez-moi de mourir.

THÉSÉE.

Mais quel est le motif qui vous y porte ?

PHÈDRE.

Vous dire le motif de ma mort, ce serait en perdre le fruit.

THÉSÉE.

Nul autre que moi au monde ne le connaîtra.

PHÈDRE.

Quand il n'y aurait point d'autre témoin, une femme pudique doit respecter les oreilles de son époux.

THÉSÉE.

Parlez, je serai pour vous un discret confident.

PHÈDRE.

Il faut garder son secret, si l'on ne veut pas qu'il soit divulgué par un autre.

THESEUS.

Leti facultas nulla continget tibi.

PHÆDRA.

Mori volenti deesse mors nunquam potest.

THESEUS.

Quod sit luendum morte delictum, indica.

PHÆDRA.

Quod vivo.

THESEUS.

Lacrimæ nonne te nostræ movent?

PHÆDRA.

Mors optima est perire lacrimandum suis.

THESEUS.

Silere pergit : verbere ac vinclis anus
Altrixque prodet, quidquid hæc fari abnuit.
Vincite ferro : verberum vis extrahat
Secreta mentis.

PHÆDRA.

Ipsa jam fabor, mane.

THESEUS.

Quidnam ora mœsta avertis, et lacrimas genis
Subito coortas veste prætenta obtegis?

PHÆDRA.

Te, te, creator cœlitum, testem invoco
Et te, coruscum lucis ætheriæ jubar,

THÉSÉE.

On vous ôtera tout pouvoir d'attenter sur vous-même.

PHÈDRE.

Quand on veut mourir, on en trouve toujours le moyen.

THÉSÉE.

Mais, dites-moi, quelle est la faute que vous voulez expier en mourant ?

PHÈDRE.

Ma vie même.

THÉSÉE.

Mes larmes ne vous touchent-elles pas ?

PHÈDRE.

C'est un bonheur de mourir digne d'être pleuré par les siens.

THÉSÉE.

Elle persiste dans son silence. Mais ce qu'elle ne veut pas dire, sa vieille nourrice le dira ; les chaînes et les tortures vont l'y contraindre. Allons, que la force des tourmens lui arrache ce fatal secret.

PHÈDRE.

Non, je vous le dirai moi-même, arrêtez.

THÉSÉE.

Pourquoi détourner tristement vos yeux ? pourquoi ces larmes soudaines qui coulent sur vos joues, et que vous me dérobez sous le voile dont vous cachez votre front ?

PHÈDRE.

Père des dieux immortels, je te prends à témoignage, et toi aussi, roi du jour, Soleil, auteur de ma famille :

Ex cujus ortu nostra dependet domus ;
Tentata precibus restiti : ferro ac minis
Non cessit animus ; vim tamen corpus tulit.
Labem hanc pudoris eluet noster cruor.

THESEUS.

Quis, ede, nostri decoris eversor fuit?

PHÆDRA.

Quem rere minime.

THESEUS.

Quis sit, audire expeto.

PHÆDRA.

Hic dicet ensis, quem tumultu territus
Liquit stuprator, civium accursum timens.

THESEUS.

Quod facinus, heu me, cerno? quod monstrum intuo?
Regale patriis asperum signis ebur,
Capulo refulget gentis Actææ decus.
Sed ipse quonam evasit?

PHÆDRA.

Hi trepidum fuga

Videre famuli concitum celeri pede.

j'ai résisté aux prières du séducteur, son épée et ses menaces n'ont rien pu sur mon cœur, mais mon corps a souffert violence; et je veux par mon trépas laver cet outrage fait à ma pudeur.

THÉSÉE.

Dites-moi, quel est le perfide qui m'a déshonoré?

PHÈDRE.

C'est l'homme que vous en soupçonneriez le moins.

THÉSÉE.

Son nom?

PHÈDRE.

Cette épée vous l'apprendra : effrayé du bruit, le ravisseur l'a laissé tomber, en fuyant le concours des citoyens venus pour me défendre.

THÉSÉE.

Oh ! quel crime affreux j'entrevois ! quel forfait monstrueux ! Cet ivoire porte les insignes royaux de ma famille ; je reconnais sur cette poignée l'emblème glorieux du peuple athénien..... Mais où s'est-il échappé ?

PHÈDRE.

Vos serviteurs l'ont vu s'enfuir éperdu, et courir d'un pas rapide.

SCENA III.

THESEUS.

Pro, sancta pietas, pro, gubernator poli,
Et qui secundum fluctibus regnum moves,
Unde ista venit generis infandi lues?
Hunc Graia tellus aluit, an Taurus Scythes,
Colchusve Phasis? redit ad auctores genus;
Stirpemque primam degener sanguis refert.
Est iste prorsus gentis armiferæ furor,
Odisse Veneris foedera, et castum diu
Vulgare populis corpus. O tetrum genus,
Nullaque victum lege melioris soli!
Feræ quoque ipsæ Veneris evitant nefas,
Generisque leges inscius servat pudor.
Ubi vultus ille, et ficta majestas viri,
Atque habitus horrens, prisca et antiqua appetens,
Morumque senium triste, et affatus graves?
O vita fallax! abditos sensus geris,
Animisque pulchram turpibus faciem induis.
Pudor impudentem celat, audacem quies,
Pietas nefandum: vera fallaces probant,
Simulantque molles dura. Silvarum incola
Ille efferatus, castus, intactus, rudis,
Mihi te reservas? a meo primum toro
Et scelere tanto placuit ordiri virum?
Jam jam superno numini grates ago,

SCÈNE III.

THÉSÉE.

O saintes lois de la nature ! ô maître de l'Olympe , ô Neptune , roi des mers , où un pareil monstre a-t-il pris naissance ? Est-ce la Grèce qui l'a porté , ou le Taurus inhospitalier , ou le Phare de Colchide ? Le naturel des aïeux se retrouve dans leurs enfans , et rien de pur ne peut sortir d'une source corrompue . C'est bien là le sens dépravé de ces guerrières Amazones ; mépriser les nœuds de l'hymen , et se garder chaste long-temps pour ensuite se prostituer à tous . O sang infâme , que l'influence d'un climat plus doux ne saurait purifier ! Les bêtes elles-mêmes ne connaissent point ces criminelles amours , et une pudeur instinctive leur fait respecter les saintes lois de la nature . Fiez-vous donc à ce visage sévère , à cette gravité fausse et menteuse , à ce maintien négligé qui rappelait la vie austère de nos aïeux , à cette rigidité de mœurs digne d'un vieillard , à ce langage froid et sérieux ! O hypocrisie du visage de l'homme ! La pensée demeure invisible au fond du cœur ; les vices de l'âme se cachent sous la beauté du corps ; l'impudique se revêt de pudeur , l'audacieux prend un extérieur tranquille , la vertu devient le masque du crime , la vérité celui du mensonge , et la débauche affecte les dehors d'une vie sombre et austère . O toi , farouche habitant des forêts , toi si pur , si plein d'innocence et de pudeur naïve , c'est

Quod icta nostra cecidit Antiope manu ;
Quod non ad antra Stygia descendens tibi
Matrem reliqui. Profugus ignotas procul
Percurre gentes : te licet terra ultimo
Summota mundo dirimat Oceani plagis,
Orbemque nostris pedibus obversum colas ;
Licet in recessu penitus extremo abditus
Horrifera celsi regna transieris poli ;
Hiemesque supra positus et canas nives ,
Gelidi frementes liqueris Boreæ minas
Post te furentes ; sceleribus pœnas dabis.
Profugum per omnes pertinax latebras premam.
Longinqua , clausa , abstrusa , diversa , invia
Emetiemur : nullus obstabit locus.
Scis , unde redeam : tela quo mitti haud queunt ,
Huc vota mittam : genitor æquoreus dedit ,
Ut vota pronò trina concipiam deo ,
Et invocata munus hoc sanxit Styge.
En , perage donum triste , regnator freti.
Non cernat ultra lucidum Hippolytus diem ,
Adeatque Manes juvenis iratos patri.
Fer abominandam nunc opem nato , parens.
Nunquam supremum numinis munus tui
Consumeremus , magna ni premerent mala.
Inter profunda Tartara , et Ditem horridum ,
Et imminentes regis inferni minas ,
Voto peperci : redde nunc pactam fidem ,
Genitor. Moraris ? cur adhuc undæ silent ?
Nunc atra ventis nubila impellentibus
Subtexe noctem ; sidera et cælum eripe ;

contre moi que tu prenais tous ces détours? c'est en souillant ma couche, c'est par un inceste abominable que tu voulais commencer ta vie d'homme? Ah! je dois aujourd'hui rendre grâces aux dieux de ce qu'Antiope a déjà péri sous ma main, et de ce que, au moment de descendre aux rivages du Styx, je n'ai point laissé ta propre mère auprès de toi. Va cacher ta honte parmi des peuples inconnus : quand même tu serais séparé de ce pays par toute l'étendue des mers; quand même tu habiterais le point de la terre opposé à celui que nous occupons; quand tu t'exilerais aux dernières limites du monde, et franchirais la barrière du pôle septentrional; quand tu pourrais, t'élevant au delà du séjour des neiges et des frimas, laisser derrière toi le souffle orageux et glacial de Borée, tu n'éviteras jamais le châtement de tes crimes. Ma vengeance obstinée te suivra partout. Je visiterai les lieux les plus lointains, les mieux défendus, les plus cachés, les plus divers, les plus inabordable; aucun obstacle ne m'arrêtera, tu sais d'où je reviens : le but que mes traits ne pourront atteindre, mes prières l'atteindront : le dieu des mers m'a promis d'exaucer trois vœux formés par moi, et a pris le Styx à témoin de cette promesse. Accorde-moi cette faveur, ô Neptune! Que ce jour soit le dernier pour Hippolyte, et que ce coupable fils aille trouver les Mânes irrités contre l'auteur de ses jours. Rends-moi ce funeste service, ô mon père! Je ne réclamerais point aujourd'hui la dernière faveur que tu me dois, sans un malheur affreux : dans les sombres cavernes de l'enfer, sous la main terrible de Pluton, quand j'avais

Effunde pontum ; vulgus æquoreum cie,
Fluctusque ab ipso tumidus Oceano voca.

SCENA IV.

CHORUS.

O magna parens Natura deûm,
Tuque igniferi rector Olympi,
Qui sparsa cito sidera mundo
Cursusque vagos rapis astrorum,
Celerique polos cardine versas,
Cur tibi tanta est cura, perennes
Agitare vias ætheris alti?
Ut nunc canæ frigora brumæ
Nudent silvas ; nunc arbustis
Redeant umbræ ; nunc æstivi
Colla Leonis Cererem magno
Fervore coquant ; viresque suas
Temperet annus ? et cur idem,
Qui tanta regis, sub quo vasti
Pondera mundi librata, suos

tout à craindre de sa colère, je me suis retenu de former ce troisième vœu ; c'est maintenant, ô mon père, qu'il faut accomplir ta promesse. Tu hésites ? pourquoi ce silence qui règne encore sur tes ondes ? Déchaîne les vents, et que leur souffle, amassant de sombres nuages, répande partout la nuit et nous dérobe la vue du ciel et du jour. Épanche tous tes flots, fais monter tous les monstres de la mer, et soulève les vagues qui dorment au sein de tes plus profonds abîmes.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

O Nature, puissante mère des dieux immortels, et toi souverain maître de l'Olympe, qui fais tourner d'un mouvement rapide les astres nombreux qui brillent à la voûte étoilée, qui presses leur marche vagabonde, et les forces d'accomplir leurs révolutions, pourquoi ce soin que tu prends de maintenir l'éternelle harmonie du monde céleste ? Nos bois, dépouillés de leur feuillage par les neiges glacées de l'hiver, reprennent au printemps leur verdure ; aux rayons brûlans du soleil d'été qui mûrit les dons de Cérès, succède une saison plus douce. Mais toi, qui présides à cet ordre admirable, et qui règles ce mouvement prodigieux des corps célestes, on ne sent plus ta présence dans le gouvernement des choses humaines. On ne te voit point récompenser les vertus et punir les crimes. C'est l'aveugle fortune qui

Ducunt orbis, hominum nimium
Securus abes; non sollicitus
Prodesse bonis, nocuisse malis?
Res humanas ordine nullo
Fortuna regit, spargitque manu
Munera cæca, pejora fovens.
Vincit sanctos dira libido.
Fraus sublimi regnat in aula.
Tradere turpi fasces populus
Gaudet; eosdem colit, atque odit.
Tristis virtus perversa tulit
Præmia recti: castos sequitur
Mala paupertas; vitioque potens
Regnat adulter.
O vane pudor, falsumque decus!
Sed quid citato nuntius portat gradu,
Rigatque mœstis lugubrem vultum genis?

règne sur la terre ; sa main capricieuse répand ses faveurs au hasard , et presque toujours sur les méchants. L'ignoble débauche opprime la chasteté. Le crime règne dans les palais des rois. Le peuple accorde les faisceaux à des hommes déshonorés , et passe de l'amour à la haine. La vertu gémit et la justice ne recueille que le malheur : la triste indigence est le partage des hommes purs , et l'adultère , que le vice élève , s'assied sur le trône. O justice ! ô vertu ! vous n'êtes que de vaines idoles.

Mais quelle nouvelle apporte ce messager qui accourt d'un pas rapide ? la douleur est peinte sur son visage , et des larmes coulent de ses yeux.

ACTUS QUARTUS.

SCENA I.

NUNTIUS, THESEUS.

NUNTIUS.

O sors acerba et dura famulatus gravis,
Cur me ad nefandos nuntium casus vocas?

THESEUS.

Ne metue clades fortiter fari asperas;
Non imparatum pectus ærumnis gero.

NUNTIUS.

Vocem dolori lingua luctificam negat.

THESEUS.

Proloquere, quæ sors aggravet quassam domum.

NUNTIUS.

Hippolytus, heu me, flebili letò occubat.

THESEUS.

Natum parens obiisse jam pridem scio.
Nunc raptor obiit : mortis effare ordinem.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE MESSAGER, THÉSÉE.

LE MESSAGER.

O dure et cruelle condition d'un serviteur ! pourquoi faut-il que je sois contraint d'apporter une aussi affreuse nouvelle !

THÉSÉE.

Ne crains rien ; annonce-moi hardiment le malheur que je dois apprendre ; mon cœur est préparé d'avance aux plus rudes coups.

LE MESSAGER.

L'excès de la douleur m'empêche de trouver des paroles.

THÉSÉE.

Parle, dis-moi quel malheur accable ma triste famille.

LE MESSAGER.

Hippolyte, hélas ! a péri d'une mort cruelle.

THÉSÉE.

Je sais depuis long-temps que je n'ai plus de fils. Maintenant c'est un vil séducteur qui cesse de vivre ; apprends-moi les détails de sa mort.

NUNTIUS.

Ut profugus urbem liquit infesto gradu,
Celerem citatis passibus cursum explicans,
Celsos sonipedes ocius subigit jugo,
Et ora frenis domita substrictis ligat.
Tum multa secum effatus, et patrium solum
Abominatus, sæpe genitorem ciet,
Acerque habenis lora permissis quatit:
Quum subito vastum tumuit ex alto mare,
Crevitque in astra; nullus inspirat salo
Ventus; quieti nulla pars cæli strepit,
Placidumque pelagus propria tempestas agit.
Non tantus Auster Sicula disturbat freta,
Nec tam furens Ionius exurgit sinus
Regnante Coro, saxa quum fluctu tremunt,
Et cana summum spuma Leucaten ferit.
Consurgit ingens pontus in vastum aggerem,
Tumidumque monstro pelagus in terras ruit.
Nec ista ratibus tanta construitur lues:
Terris minatur: fluctus haud cursu levi
Provolvitur; nescio quid onerato sinu
Gravis unda portat: quæ novum tellus caput
Ostendit astris? Cyclas exoritur nova.
Latuere rupes, numen Epidaurii dei,
Et scelere petre nobiles Scironides,
Et quæ duobus terra comprimitur fretis.
Hæc dum stupentes quærimur, en totum mare
Imnugit: omnes undique scopuli adstrepunt.
Summum cacumen rorat, expulso sale
Spumat, vomitque vicibus alternis aquas.

LE MESSAGER.

A peine eut-il quitté la ville d'un pas rapide, que, pour rendre sa fuite encore plus prompte, il attela sur-le-champ ses superbes coursiers et prit en main les rênes de son char. Alors il se parla quelque temps à lui-même, maudit le lieu de sa naissance, prononça plusieurs fois le nom de son père, et lâcha les rênes en excitant la marche de ses coursiers. Tout-à-coup la vaste mer se soulève, monte et se dresse jusqu'au ciel. Aucun vent ne souffle sur les flots, l'air est calme et silencieux, la mer est tranquille au dehors, c'est d'elle-même qu'est sortie la tempête : jamais l'Auster n'en excita de semblable dans le détroit de la Sicile, jamais le Corus ne souleva avec plus de fureur la mer d'Ionie, dans ces tempêtes effrayantes où l'on a vu le mouvement des flots ébranler les rochers, et leur blanche écume couvrir le promontoire de Leucate. — La mer monte et se dresse comme une montagne humide, qui, chargée d'un poids monstrueux, vient se briser sur le rivage. Ce n'est point contre les vaisseaux qu'est envoyé ce fléau, c'est la terre qu'il menace. Les vagues roulent avec violence ; on ne sait quel est ce poids que la mer porte dans ses flancs, quelle terre inconnue va paraître sous le soleil. Sans doute c'est une nouvelle Cyclade. Les rochers où s'élève le temple du dieu d'Épidaure ont disparu sous les flots, et avec eux le pic célèbre par les brigandages de Sciron, et la terre étroite que les deux mers embrassent. — Pendant que nous contemplons ce spectacle plein d'horreur, la mer fait entendre un mugissement terrible répété par les roches d'alentour. L'eau découle du

Qualis per alta vehitur Oceani freta
Fluctus refundens ore physeter capax.
Inhorruit concussus undarum globus,
Solvitque sese, et litori invexit malum
Majus timore; pontus in terras ruit,
Suumque monstrum sequitur; os quassat tremor.

THESEUS.

Quis habitus ille corporis vasti fuit?

NUNTIUS.

Cærulea taurus colla sublimis gerens,
Erexit altam fronte viridanti júbam.
Stant hispidæ aures; cornibus varius color;
Et quem feri dominator habuisset gregis,
Et quem sub undis natus; hinc flammam vomunt
Oculi, hinc relucet cærulea insignes nota.
Opima cervix arduos tollit toros;
Naresque hiulcis haustibus patulæ fremunt.
Musco tenaci pectus ac palear viret;
Longum rubenti spargitur fuceo latus.
Tum pone tergus ultima in monstrum coit
Facies, et ingens bellua immensam trahit
Squamosa partem: talis extremo mari
Pistrix citatas sorbet ac reddit rates.
Tremuere terræ: fugit attonitum pecus
Passim per agros; nec suos pastor sequi
Meminit juvencos; omnis e saltu fera

sommet de la montagne humide, l'écume sort de cette tête effrayante qui absorbe et renvoie les vagues. On croirait voir le terrible souffleur bondir au milieu des flots, et lancer avec force l'eau qu'il a reçue dans ses vastes flancs. — Enfin cette masse énorme s'ébranle, et, se brisant à nos yeux, jette sur le rivage un monstre plus effroyable que tout ce que nous pouvions craindre : la mer se précipite en même temps sur la terre à la suite du monstre qu'elle a vomi. — La terreur nous glace jusqu'aux os.

THÉSÉE.

Quelle forme avait cette masse effrayante ?

LE MESSAGER.

C'était un taureau furieux à la tête azurée ; une crête superbe domine son front verdâtre : ses oreilles sont droites et hérissées ; ses cornes sont de deux couleurs : l'une conviendrait aux taureaux superbes qui marchent à la tête des troupeaux, l'autre est celle des taureaux marins. Ses yeux lancent des flammes et des étincelles bleuâtres. Son cou monstrueux est sillonné de muscles énormes, et ses larges naseaux se gonflent avec un bruit terrible. L'algue verte des mers s'attache à sa poitrine et à son fanon ; ses flancs sont parsemés de taches d'un jaune ardent. L'extrémité de son corps se termine en une bête monstrueuse ; c'est un immense dragon hérissé d'écaillés, qui se traîne en replis tortueux, et semblable à ce géant des mers qui engloutit et rejette des vaisseaux tout entiers. — La terre a tremblé : les troupeaux éperdus fuient en désordre à travers les campagnes, et le pasteur oublie de suivre ses bœufs dis-

Diffugit ; omnis frigido exsanguis metu
Venator horret : solus immunis metu ,
Hippolytus arctis continet frenis equos ,
Pavidosque notæ vocis hortatu ciet.
Est alta ad Argos collibus ruptis via ,
Vicina tangens spatia suppositi maris :
Hic se illa moles acuit , atque iras parat.
Ut cepit animos , seque prætentans satis
Prolusit iræ , præpeti cursu evolat ,
Summam citato vix gradu tangens humum ,
Et torva currus ante trepidantes stetit.
Contra feroci natus insurgens minax
Vultu , nec ora mutat , et magnum intonat :
« Haud frangit animum vanus hic terror meum :
« Nam mihi paternus vincere est tauros labor. »
Inobsequentes protinus frenis equi
Rapuere currum : jamque deerrantes via ,
Quacumque rabidos pavidus evexit furor ,
Hac ire pergunt , seque per scopulos agunt.
At ille , qualis turbido rector mari
Ratem retentat , ne det obliquum latus ,
Et arte fluctus fallit ; haud aliter citos
Currus gubernat : ora nunc pressis trahit
Constricta frenis ; terga nunc torto frequens
Verbere coercet : sequitur assiduus comes
Nunc æqua carpens spatia , nunc contra obvius
Oberrat , omni parte terrorem movens :
Non licuit ultra fugere : nam torvo obvius
Incurrit ore corniger ponti horridus.
Tum vero pavida sonipedes mente exciti

persés. Tous les animaux des bois prennent la fuite, le chasseur glacé d'effroi demeure immobile et privé de sentiment. Hippolyte seul ne tremble pas; il serre fortement les rênes, arrête ses coursiers et calme leur frayeur en les encourageant de sa voix qui leur est connue. — Sur le chemin d'Argos est un sentier taillé dans le roc, et côtoyant la mer qu'il domine. C'est là que le monstre se place et prépare sa fureur. Après s'être assuré de lui-même, et avoir éprouvé sa colère, il s'élançe d'un bond rapide, et, touchant à peine la terre dans la vivacité de sa course, vient s'abattre furieux sous les pieds des chevaux épouvantés. Votre fils alors lève un front menaçant, et, sans changer de visage, crie d'une voix terrible : « Ce vain épouvantail ne saurait ébranler mon courage; vaincre des taureaux, c'est pour moi une tâche et une gloire héréditaires. » Mais, au même instant, les chevaux, rebelles au frein, entraînent le char : ils s'écartent de la route; et, dans l'emporlement de leur frayeur, ils courent au hasard devant eux, et se précipitent à travers des rochers. Hippolyte fait comme un pilote qui cherche à retenir son vaisseau battu par une mer orageuse, et emploie toutes les ressources de son art pour empêcher qu'il ne se brise contre les écueils : tantôt il tire fortement les rênes, tantôt il déchire leurs flancs à coups de fouet. — Le monstre s'attache à ses pas; tantôt il marche à côté du char, tantôt il se présente à la tête des chevaux et les effraie de toutes les manières. Impossible de fuir plus long-temps, le taureau marin dresse devant eux ses cornes menaçantes. Alors les coursiers éperdus ne savent plus obéir à la voix qui

Imperia solvunt, seque luctantur jugo
Eripere, rectique in pedes jactant onus.
Præceps in ora fusus, implicuit cadens
Laqueo tenaci corpus; et quanto magis
Pugnat, sequaces hoc magis nodos ligat.
Sensere pecudes facinus, et curru levi,
Dominante nullo, qua timor jussit, ruunt.
Talis per auras, non suum agnoscens onus,
Solique falso creditum indignans diem,
Phaethonta currus devio excussit polo.
Late cruentat arva, et illisum caput
Scopulis resultat: auferunt dum comas:
Et ora durus pulchra populatur lapis:
Peritque multo vulnere infelix decor.
Moribunda celeres membra provolvunt rotæ.
Tandemque raptum truncus ambusta sude
Medium per inguen stipite erecto tenet;
Paulumque domino currus affixo stetit.
Hæsere bijuges vulnere, et pariter moram
Dominumque rumpunt; inde semianimem secant
Virgulta: acutis asperi vepres rubis,
Omnisque truncus corporis partem tulit.
Errat per agros funebris, famuli, manus,
Per illa, qua distractus Hippolytus loca
Longum cruenta tramitem signat nota;
Mœstæque domini membra vestigant canes.
Necdum dolentum sedulus potuit labor
Explere corpus. Hoccine est formæ decus?
Qui modo paterni clarus imperii comes,
Et certus hæres, siderum fulsit modo,

leur commande ; ils s'efforcent de briser le joug qui les arrête, et, se dressant sur leurs pieds, précipitent le char : Hippolyte renversé tombe sur le visage, et son corps s'embarrasse dans les rênes ; il se débat, et ne fait que resserrer davantage les nœuds qui le pressent. Les chevaux s'aperçoivent du succès de leurs efforts, et, libres enfin de leurs mouvemens, entraînent le char vide partout où l'effroi les conduit. C'est ainsi que les coursiers du Soleil, ne sentant point dans son char le poids accoutumé, et croyant traîner un usurpateur, s'emportèrent dans leur course, et renversèrent Phaéthon du haut des airs. Le sang d'Hippolyte rougit au loin les campagnes ; sa tête résonne et se brise contre les rochers ; ses cheveux sont arrachés par les ronces, les pierres insensibles déchirent son noble visage, et sa beauté, cause de tous ses malheurs, disparaît sous mille blessures. — Le char continue de fuir avec la même vitesse et d'entraîner sa victime expirante. Enfin il donne contre un tronc d'arbre brûlé dont la pointe aigüe et dressée arrête le corps d'Hippolyte et lui entre dans les entrailles ; ce triste incident tient le char quelque temps immobile ; mais les chevaux, un moment entravés, font un effort qui rompt l'obstacle et brise le corps de leur maître. Il a cessé de vivre ; déchiré par les ronces et par les pointes aigües des buissons, tout son corps devient une proie dont chaque arbre de la route accroche un lambeau. — Ses tristes serviteurs parcourent la campagne avec des cris funèbres, et suivent pas à pas les traces que le sang de leur maître a laissées ; ses chiens gémissans cherchent partout ses membres épars. Ces soins

Passim ad supremos ille colligitur rogos,
Et funeri confertur.

THESEUS.

O nimium potens,
Quanto parentes sanguinis vinclo tenes,
Natura! quam te colimus inviti quoque!
Occidere volui noxium; amissum fleo.

NUNTIUS.

Haud quisquam honeste flere, quod voluit, potest.

THESEUS.

Equidem malorum maximum hunc cumulum reor,
Si abominanda casus optata efficit.

NUNTIUS.

Et si odia servas, cur madent fletu genæ?

THESEUS.

Quod interemi, non quod amisi, fleo.

empressés n'ont pu réunir encore tous les débris de son corps. Est-ce donc là tout ce qui reste de cette beauté merveilleuse ? Hélas ! ce jeune prince qui tout-à-l'heure partageait le trône et la gloire de son noble père dont il devait sans doute posséder l'héritage, et qui brillait comme un astre aux yeux des hommes, le voilà maintenant ! C'est lui dont on rassemble les membres pour le bûcher, c'est lui dont la dépouille attend les honneurs du tombeau.

THÉSÉE.

O nature, nature ! combien sont forts ces liens du sang qui attachent le cœur des pères à leurs enfans ! Malgré moi-même, il faut plier sous ta puissance. J'ai voulu le tuer coupable, mort je dois le pleurer.

LE MESSAGER.

Il ne convient pas de déplorer un accident qu'on a soi-même appelé de tous ses vœux.

THÉSÉE.

Je regarde comme le plus grand malheur ce soin que prend la fortune de réaliser des souhaits impies.

LE MESSAGER.

Si vous gardez votre colère contre votre fils, pourquoi ces larmes qui coulent de vos yeux ?

THÉSÉE.

Si je pleure, ce n'est pas pour l'avoir perdu, mais pour l'avoir tué.

SCENA II.

CHORUS.

Quanti casus humana rotant!
Minor in parvis fortuna furit,
Leviusque ferit leviora deus.
Servat placidos obscura quies;
Præbetque senes casa securos.
Admota ætheriis culmina sedibus
Euros excipiunt, excipiunt Notos,
Insani Boreæ minas,
Imbriferumque Cœrum.
Humida vallis raras patitur
Fulminis ictus; tremuit telo
Jovis altisoni Caucasus ingens,
Phrygiumque nemus matris Cybeles.
Metuens cœlo Jupiter alto
Vicina petit. Non capit unquam
Magnos motus humilis tecti
Plebeia domus.
Circa regna tonat.
Volat ambiguus
Mobilis alis hora; nec ulli
Præstat velox Fortuna fidem.
Qui clara videt sidera mundi,
Nitidumque diem nocte relicta,
Luget mœstos tristis reditus;
Ipsoque magis flebile Averno

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Que de révolutions terribles dans la vie humaine ! les rangs inférieurs de la société sont moins exposés aux coups de la fortune, et moins maltraités par les caprices du sort. On trouve le repos dans une vie obscure, et l'humble cabane laisse aller ses hôtes jusqu'à la vieillesse : mais le faite aérien des palais est en butte à tous les vents, aux fureurs de l'Eurus et du Notus, aux ravages de Borée et du Corus pluvieux. Rarement la foudre tombe au sein de l'humide vallée, tandis que les carreaux de Jupiter ébranlent le superbe Caucase et la montagne de Phrygie où s'élève le bois de Cybèle. Le roi du ciel, craignant pour son empire, frappe tout ce qui s'en approche. Ces grandes révolutions ne peuvent trouver place dans l'étroite enceinte d'une maison plébéienne, mais elles grondent à l'entour des trônes ; le temps, dans son vol incertain, les amène sur ses ailes rapides, et jamais la fortune changeante ne tient ses promesses.

Un héros échappe à la nuit éternelle et remonte à la clarté des cieux ; à peine arrivé sous le soleil, il s'attriste et maudit son retour. Sa patrie et le palais de ses pères lui deviennent plus insupportables que les

Sedis patriæ videt hospitium.
Pallas Actææ veneranda genti,
Quod tuus cælum superosque Theseus
Spectat, et fugit Stygias paludes,
Casta nil debes patruo rapaci:
Constat inferno numerus tyranno.
Quæ vox ab altis flebilis tectis sonat?
Strictoque vecors Phædra quid ferro parat?

insupportables que les gouffres de l'enfer. Chaste Minerve, révérée dans l'Attique, le retour de Thésée remonté sur la terre et sorti des prisons infernales n'est point une faveur dont tu doives remercier ton oncle avare : le nombre de ses victimes est toujours le même.

Mais quelle voix lamentable sort du fond de ce palais ?
et que veut Phèdre éperdue avec un glaive dans ses
mains ?

ACTUS QUINTUS.

SCENA I.

THESEUS, PHÆDRA.

THESEUS.

Quis te dolore percitam instigat furor?
Quid ensis iste? quidve vociferatio,
Planctusque supra corpus invisum volunt?

PHÆDRA.

Me, me, profundi sæve dominator freti,
Invade, et in me monstra cærulei maris
Emitte; quidquid Oceanus vagis
Complexus undis ultimo fluctu tegit.
O dire Theseu semper, o nunquam tuis
Tuto reverse! natus et genitor nece
Reditus tuos luere; pervertis domum,
Amore semper conjugum aut odio nocens.
Hippolyte, tales intuo vultus tuos?
Talesque feci? membra quis sævus Sinis,
Aut quis Procrustes sparsit? aut quis Cressius
Dædalea vasto claustra mugitu replens,
Taurus biformis, ore cornigero ferox,
Divulsit? heu me! quo tuus fugit decor,
Oculique, nostrum sidus? exanimis jaces?

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.**THÉSÉE, PHÈDRE.****THÉSÉE.**

Quel est ce transport furieux, et cette douleur qui vous égare? pourquoi cette épée? pourquoi ces cris et ces gémissemens lugubres sur le corps de votre ennemi?

PHÈDRE.

C'est contre moi qu'il faut tourner ta fureur, ô Neptune; c'est contre moi qu'il faut déchaîner les monstres de la mer, ceux que Téthys cache dans les derniers replis de son sein profond, ceux que le vieil Océan nourrit dans ses plus sombres abîmes. O cruel Thésée, que les tiens n'ont jamais revu que pour leur malheur, et dont il faut que le retour soit acheté par la mort d'un père et d'un fils! tu détruis ta famille, et c'est toujours la haine ou l'amour d'une épouse qui te rend coupable. — Hippolyte, est-ce ainsi que je te revois? est-ce ainsi que je t'ai fait? Quel cruel Sinis, quel barbare Procruste a déchiré tes membres? ou quel Minotaure, quel monstre mugissant dans la prison bâtie par Dédale, t'a frappé de ses cornes terribles et mis en pièces? Hélas! qu'est devenue ta beauté? que sont devenus tes yeux, astres

Ades parumper, verbaque exaudi mea.
Nil turpe loquimur; hac manu pœnas tibi
Solvam, et nefando pectori ferrum inseram,
Animaque Phædræ pariter ac scelere exuam;
Et te per undas, perque Tartareos lacus,
Per Styga, per amnes igneos amens sequar.
Placemus umbras: capitis exuvias cape,
Laceræque frontis accipe abscissam comam.
Non licuit animos jungere: at certe licet
Junxisse fata: morere, si casta es, viro;
Si incesta, amori. Conjugis thalamos petam
Tanto impiatos facinore? hoc deerat nefas,
Ut vindicato sancta fruereris toro?
O mors amoris una sedamen mali,
O mors pudoris maximum læsi decus,
Confugimus ad te: pande placatos sinus.
Audite, Athenæ; tuque, funesta pater
Pejor noverca: falsa memoravi; et nefas,
Quod ipsa demens pectore insano hauseram,
Mentita finxi. Vana punisti pater;
Juvenisque castus crimine incesto jacet.
Pudicus, insons, recipe jam mores tuos:
Mucrone pectus impium justo patet,
Cruorque sancto solvit inferias viro.
Quid facere rapto, debeas nato parens,
Disce ex noverca: condere Acherontis plagis.

brillans pour les miens? es-tu bien mort? Ah! viens et prête l'oreille à mes paroles. Je puis le dire sans honte; cette main vengera ton trépas, j'enfoncerai ce glaive dans mon sein coupable; je me délivrerai tout ensemble de la vie et du crime : amante insensée, je veux te suivre sur les bords du Styx, et sur les brûlantes eaux des fleuves de l'enfer. Chère ombre, apaise-toi : reçois ces cheveux dont je dépouille ma tête, et que j'arrache sur mon front. Nos cœurs n'ont pu s'unir, nos destinées du moins s'uniront. Chaste épouse, meurs pour ton époux; femme infidèle, meurs pour ton amant. Puis-je partager la couche de Thésée, après un si grand crime? il ne te manquerait plus que d'aller dans ses bras comme une femme irréprochable dont on a vengé l'honneur. — O mort, seule consolation qui me reste dans la perte de mon honneur, je me jette dans tes bras, ouvre-moi ton sein! — Athènes, écoute-moi, et toi aussi, père aveugle, et plus cruel que ta perfide épouse. J'ai menti : le crime affreux que j'avais moi-même commis dans mon cœur, je l'ai rejeté fausement sur Hippolyte. Tu as frappé ton fils innocent, toi, son père, et sa vertu a subi le châtimement d'un inceste dont elle ne s'était point souillée. Homme chaste, homme pur, reprends la gloire qui t'est due. Cette épée fera justice, et, ouvrant mon sein coupable, fera couler mon sang pour apaiser ton âme vertueuse. Ton devoir, après ce coup fatal, la marâtre de ton fils te l'enseigne, ô Thésée; apprends d'elle à mourir.

SCENA II.

THESEUS, CHORUS.

THESEUS.

Pallidi fauces Averni, vosque Tænarei specus,
Unda miseris grata Lethes, vosque torpentes lacus,
Impium rapite, atque mersum premitte perpetuis malis.
Nunc adeste sæva ponti monstra, nunc vastum mare,
Ultimo quodcumque Proteus æquorum abscondit sinu;
Meque ovantem scelere tanto rapite in altos gurgites.
Tuque semper, genitor, iræ facilis assensor meæ;
Morte dignum facinus ausus, qui nova natum nece
Segregem sparsi per agros; quique, dum falsum nefas
Exsequor vindex severus, incidi in verum scelus.
Sidera et manes, et undas scelere complevi meo.
Amplius sors nulla restat; regna me norunt tria.
In hoc redimus: patuit ad cælum via,
Bina ut viderem funera, et geminam necem.
Cælebs et orbus, funebres una face
Ut concremarem prolis ac thalami rogos?
Donator atræ lucis, Alcide, tuum
Diti remitte munus; ereptos mihi
Restitue manes. Impius frustra invoco
Mortem relictam: crudus, et leti artifex,
Exitia machinatus insolita, efferata,
Nunc tibimet ipse justa supplicia irroga.
Pinus coacto vertice attingens humum
Cælo remissum findat in geminas trabes,
Mittarve præceps saxa per Scironia.

SCÈNE II.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

Tristes profondeurs de l'Érèbe, et vous, cavernes du Ténare, eau du Léthé si chère aux malheureux, et vous, flots dormans du Cocyte, je suis un coupable, entraînez-moi dans vos abîmes et me dévouez à des tourmens éternels. Monstres affreux de l'Océan, que Protée cache dans les gouffres les plus profonds de la mer, accourez, et précipitez dans vos noires demeures un misérable qui, tout-à-l'heure encore, s'applaudissait du plus grand des crimes. Et toi aussi, mon père, toujours si prompt à servir mes vengeances, arme-toi pour me punir; n'ai-je pas mérité la mort? J'ai livré mon fils à un trépas horrible et inconnu, j'ai semé par les campagnes ses membres dispersés, et, en poursuivant la vengeance d'un forfait imaginaire, je me suis souillé moi-même d'un forfait véritable. Le ciel, la mer et les enfers sont pleins de mes crimes, il ne me reste plus de place pour en commettre d'autres, j'ai souillé le triple héritage des enfans de Saturne. Si je veux remonter sur la terre, je n'en trouve la route que pour être témoin de deux morts déplorables, pour perdre à la fois mon épouse et mon fils, pour rester seul dans le monde, après avoir allumé à la fois les bûchers qui doivent consumer ces deux êtres si chers, à ma tendresse. — O toi qui m'as rendu ce jour que je déteste, ô Alcide, rends à Pluton la victime que tu lui avais arrachée, rends-moi l'enfer

Graviora vidi , quæ pati clusos jubet
Phlegethon , nocentes igneo cingens vado.
Quæ pœna maneat memet et sedes , scio.
Umbrae nocentes cedit , et cervicibus
His , his repositum degravet fessas manus
Saxum , seni perennis Æolio labor ;
Me ludat amnis ora vicina alluens ;
Vultur relicto transvolet Tityo ferus ,
Meumque pœnæ semper accrescat jecur ;
Et tu mei requiesce Pirithoi pater.
Hæc incitatis membra turbinibus ferat
Nusquam resistens orbe revoluto rota.
Dehisce , tellus ; recipe me , dirum Chaos ,
Recipe : hæc ad umbras justior nobis via est.
Natum sequor. Ne metue , qui manes regis :
Casti venimus : recipe me æterna domo
Non exiturum. Non movent Divos preces :
At si rogarem scelera , quam proni forent !

CHORUS.

Thescu , querelis tempus æternum manet.

que tu m'as ôté. Hélas ! c'est en vain que j'invoque la mort dont j'ai déserté l'empire. Homme cruel et violent qui as inventé des supplices terribles et inconnus, sois juste et inflige-toi à toi-même le châtement que tu as mérité. Ramène jusqu'à terre la cime d'un pin sourcilleux, et qu'en se redressant vers le ciel il déchire ton corps en deux parties, ou lance-toi du haut des rochers de Scyron. J'ai vu de mes yeux les tourmens plus affreux encore que les victimes du Phlégéthon subissent enfermées dans ses vagues de feu. Je connais le supplice et le séjour qui m'attendent. Faites-moi place, ombres coupables ; repose tes bras fatigués, fils d'Éole, ma tête va se courber sous le poids éternel du rocher qui t'accable. Que le fleuve de Tantale vienne se jouer autour de mes lèvres trompées. Que le cruel vautour de Tityus le quitte pour s'abattre sur moi, et que mon foie, renaissant toujours, éternise mon supplice. Repose-toi, père de mon cher Pirithoüs, et que le branle de ta roue qui ne s'arrête point, brise mes membres dans le tourbillon des cercles qu'elle décrit. O terre, entr'ouvre-toi ! laisse-moi descendre dans tes abîmes, sombre Chaos ; cette fois, mieux que la première, j'ai le droit de pénétrer dans la nuit infernale : c'est mon fils que je veux y chercher. Ne crains rien, dieu du sombre empire, je ne viens vers toi qu'avec de chastes pensées, reçois-moi dans ta demeure éternelle pour n'en plus sortir. Les dieux sont sourds à mes prières : si mes vœux étaient criminels, qu'ils seraient prompts à les exaucer !

LE CHOEUR.

Théséc, le temps ne manquera pas à vos plaintes.

Nunc justa nato solve, et absconde ocius
 Dispersa foede membra laniatu effero.

THESEUS.

Huc, huc reliquias vehite cari corporis,
 Pondusque, et artus temere congestos date.
 Hippolytus hic est? crimen agnosco meum.
 Ego te peremi: neu nocens tantum semel
 Solusve fierem, facinus ausurus parens,
 Patrem advocavi: munere en patrio fruor.
 O triste fractis orbitas annis malum!
 Complectere artus, quodque de nato est super,
 Miserande mœsto pectore incumbens fove.
 Disjecta genitor membra laceri corporis
 In ordinem dispone, et errantes loco
 Restitue partes: fortis hic dextræ locus;
 Hic læva frenis docta moderandis manus
 Ponenda; lævi lateris agnosco notas.
 Quam magna lacrymis pars adhuc nostris abest?
 Durate trepidæ lugubri officio manus,
 Fletusque largos sistite arentes genæ,
 Dum membra nato genitor annumerat suto,
 Corpusque fingit. Hoc quid est forma carens,
 Et turpe multo vulnere abruptum undique?
 Quæ pars tuî sit dubito, sed pars est tuî.
 Hic, hic repone: non suo, at vacuo loco.
 Hæcne illa facies igne sidereo nitens,
 Inimica flectens lumina? huc cecidit decor?
 O dira fata! numinum o sævus favor!

l'éternité tout entière vous reste. Maintenant il faut rendre à votre fils les derniers devoirs, et ensevelir au plus tôt les tristes débris de son corps indignement déchiré.

THÉSÉE.

Oui, oui, qu'on apporte les restes de cet enfant chéri, et cette masse qui n'a plus de forme, et ces membres rassemblés au hasard. Est-ce là Hippolyte? Ah! je reconnais mon crime. C'est moi qui l'ai tué, c'est moi; et pour n'être pas seul coupable, ni coupable à demi, père, j'ai appelé mon père à seconder mon crime, et voilà le fruit de ses faveurs paternelles. O coup funeste qui ravit un fils à mes vieux ans! — Embrasse du moins ces membres déchirés, malheureux père; presse et réchauffe contre ton cœur ce qui reste de ton enfant; recueille les débris sanglans de ce corps mis en pièces; rétablis l'ensemble de cet être brisé, remets chaque membre en son lieu. Voici la place de sa main droite; voici où il faut replacer sa main gauche si habile à tenir les rênes de ses coursiers. Je reconnais le signe empreint sur son flanc gauche. — Combien de parties manquent encore à mes regrets! affermissiez-vous, ô mes mains tremblantes, et poursuivez jusqu'au bout cette douloureuse recherche; arrêtez-vous, mes larmes, laissez un père compter les membres de son enfant, et rétablir l'ensemble de son corps. Quelle est cette masse informe, défigurée par mille blessures? Je ne sais laquelle, mais c'est une partie de toi-même. Remettez-la donc ici, non pas à sa place, mais à cette place qui est restée vide. Est-ce ce visage tout brillant d'un feu céleste, et

Sic ad parentem natus ex voto redit !
En hæc suprema dona genitoris cape ,
Sæpe efferendus : interim hæc ignes ferant.
Patefacite acerba cæde funestam domum ;
Mopsopia claris tota lamentis sonet.
Vos apparate regii flammam rogi ;
At vos per agros corporis partes vagas
Anquirite ; istam terra defossam premat ,
Gravisque tellus impio capiti incubet .

qui désarmait la haine? est-ce là ce qui reste de ta beauté divine? O destinée fatale, ô cruelle bonté des dieux! c'est en cet état que mon vœu paternel devait te ramener à moi! Reçois de ton père ces derniers dons, ces offrandes funèbres, ô toi qu'il faut ensevelir en plusieurs fois : livrons d'abord aux flammes ce que nous avons de lui, en attendant le reste. Ouvrez ce palais, triste séjour de mort : remplissez Athènes tout entière de vos cris lugubres. Vous, apprêtez la flamme qui doit allumer ce royal bûcher; vous, parcourez la plaine et recueillez ceux des membres de mon fils qui nous manquent encore. Quant à cette coupable épouse, creusez-lui un tombeau, et que la terre pèse lourdement sur elle.

NOTES

SUR HERCULE FURIEUX.

CETTE pièce est une reproduction de l'*Hercule furieux* d'Euripide, mais exagérée comme toutes celles de notre auteur; on trouvera la comparaison des deux tragédies grecque et latine dans le huitième volume de la nouvelle édition du théâtre des Grecs, par le P. Brumoy. Il n'y en a point d'imitation dans notre langue, du moins nous n'en connaissons pas. Le sujet ne convenait guère à la scène moderne. Le spectacle d'Hercule immolant ses propres enfans dans un accès de folie, n'est ni moral en lui-même, ni propre à faire ressortir aucune idée morale.

ACTE I^{er}. Page 7. *Sœur du dieu de la foudre, car c'est le seul nom qui me reste.* Junon était fille de Saturne et de Rhéa, sœur de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Cérès et de Vesta. Jupiter en devint amoureux, et la trompa sous le déguisement d'un coucou. Il l'épousa plus tard dans les formes, et leurs noces furent célébrées, selon Diodore, sur le territoire des Gnossiens, près du fleuve Thérène. Pour rendre ces noces plus solennelles, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les dieux, tous les hommes et tous les animaux, etc. Elle devint ainsi l'épouse de son frère. Ces deux époux vivaient mal ensemble, et plus d'une fois Junon put dire ce qu'elle dit ici, que, de ses deux noms, l'infidélité de Jupiter ne lui laissait que le premier. Virgile a mis la même idée dans la bouche de Didon :

..... Cui me moribundam deseris hospes ?
Hoc solum quoniam nomen de conjuge restat.

Octavie, pour échapper à la cruauté de Néron, dit Tacite, avait abdiqué volontairement le titre d'épouse, pour se conten-

ter du nom de sœur : « Paucis dehinc interjectis diebus mori-jubetur Octavia, quum jam viduam se et tantum sororem testaretur. » (TACIT., *Annal.*, lib. XIV, c. 64.)

Page 7. *Je vois l'astre brillant de Calisto.* Calisto, fille de Lycaon, une des nymphes de la suite de Diane. Jupiter, sous la forme de cette déesse, la rendit mère d'Arcas. Diane ayant découvert sa grossesse la chassa de sa compagnie. Junon, plus irritée encore, la métamorphosa en ourse. Mais Jupiter l'enleva avec son fils Arcas, et les plaça dans le ciel où ils forment les constellations de la grande et de la petite Ourse, autrement dites le grand et le petit Chariot.

Qui conduit les flottes d'Argos. Argos est ici la traduction exacte d'*Argolicas*. Dans un sens plus général il faut entendre les flottes des Grecs.

Je vois le taureau qui ravit Europe la Tyrienne. Suivant la fable, Europe fille d'Agénor, roi de Phénicie, fut enlevée par Jupiter déguisé en taureau. Il est difficile de comprendre comment le maître des dieux put mettre dans le ciel ce taureau qui n'était autre que lui-même sous une forme étrangère. Suivant une autre tradition qui paraît plus historique, Europe aurait été enlevée par un navire crétois qui avait un taureau blanc sur sa proue, ou dont le capitaine s'appelait Taurus. L'Ourse est l'astre du pôle; le Taureau, placé entre le Bélier et les Gémeaux, est le signe du printemps, et ouvre l'année.

Je reconnais les nombreuses filles d'Atlas. Ce sont les Pléiades, et aussi les Hyades, selon qu'elles sont à la tête ou à la queue du Taureau. Les filles d'Atlas étaient au nombre de sept, d'autres disent au nombre de quinze. Quelques-unes d'entre elles furent aimées de Jupiter, les autres prirent soin d'élever Bacchus.

Ici, Orion, qui étale son effrayante chevelure. On trouvera, dans les *Métamorphoses* d'Ovide, l'histoire étrange de la naissance d'Orion. Si son nom n'avait pas été légèrement altéré, il la rappellerait très-exactement :

Perdidit antiquum littera prima sonum,

dit Ovide, *Fast.*, v. 536. Urion a fait Orion. Urion vient de οὐρον, urine. Un commentateur, Delrieu, trouve que Sénèque

ne fait point mal de compter Orion parmi les objets de la jalousie de Junon ; la raison , il faut la laisser en latin : *Juno pro zelotypia sua dolet decessisse sibi quidquid corio taurino obtigit*. C'est une explication qu'il ne faut admettre que faute d'une meilleure.

Page 7. *Les étoiles d'or de Persée*. Persée était fils de Jupiter et de Danaé (voyez HORACE , liv. III , ode 16). Il fut placé dans le ciel parmi les constellations septentrionales , avec Andromède son épouse , Cassiopée et Céphée. Les étoiles d'or , dont il est question ici , rappellent très-vraisemblablement la pluie d'or qui combla les vœux de Jupiter :

..... Fore enim tutum iter et patens
 Converso in pretium deo.....

Autrement il faudrait ne voir dans *aureas* qu'une épithète assez commune en poésie. Toutes les étoiles sont d'or, dans un sens poétique :

J'avais maudit le ciel et ses étoiles d'or,

a dit un poète.

Page 9. *Les Gémeaux brillans*. Castor et Pollux , fils de Jupiter et de Lédè fille de Tyndare. Du reste ils n'étaient point morts au temps d'Hercule ; et l'on pourrait dire que Sénèque a tort de les mettre déjà dans le ciel. C'est une licence qu'il faut lui pardonner , puisqu'elle est poétique.

Et les enfans de Latone. Apollon et Diane , le Soleil et la Lune.

Dont la naissance rendit à l'île de Délos son ancienne stabilité. Ceci n'est pas très-clair, en voici l'explication : Latone , fille du titan Cœus et de Phœbé sa sœur, suivant Hésiode, ou fille de Saturne, suivant Homère, fut aimée de Jupiter. Junon, dans sa jalousie, voulut qu'elle ne trouvât aucune terre stable pour accoucher. Neptune rendit flottante l'île de Délos, où elle mit au monde Apollon et Diane.

La couronne d'Ariadne y trouve aussi sa place. Ariadne était fille de Minos , roi de Crète , et de Pasiphaé. Elle aima Thésée , qui l'abandonna dans l'île de Naxos, où elle fut aimée de Bacchus (voyez le poème de Catulle, sur les noces de Thétis et de Pélée). Par la couronne dont il s'agit ici , il faut entendre celle que lui donna Vénus , etc.

Page 9. *Thèbes, féconde en femmes adultères.* La fable n'en compte cependant que trois, Antiope, fille de Nyctéus, mère de Zéthus et d'Amphion; Sémélé, fille de Cadmus et d'Harmonia, mère de Bacchus; Alcmène enfin, épouse d'Amphitryon et mère d'Hercule.

Dont la naissance prit au monde un jour tout entier. La nuit en laquelle il fut conçu dura, dit-on, l'espace de trois nuits, et d'autres prodiges annoncèrent sa gloire future. C'était une éclipse de soleil, à ce que dit Plutarque: « Comme on tient qu'Hercule fut engendré en une longue nuit, le jour ayant été reculé et retardé contre l'ordre de la nature, et le soleil arrêté; ainsi l'on trouve écrit qu'en la génération et conception de Romulus, le soleil s'éclipsa, et qu'il y eut une véritable conjonction du soleil avec la lune, etc. » (*Œuv. moral., de la Fortune des Romains*, traduction d'Amyot.)

Il jouit de ma colère. Cette expression, *ira nostra fruitur*, est belle et hardie. Nous ne pouvons affirmer que Sénèque l'ait employée le premier, mais nous ne connaissons point d'auteur qui s'en soit servi avant lui. Juvénal dit, sat. 1, v. 49 :

Exsul ab octava Marius bibit, et fruitur Dis
Iritis.

Boileau a fait un heureux usage de cette hardiesse :

Mais en vain, pour un temps, une taxe l'exile;
On le verra bientôt, pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du ciel même irrité contre lui.

(*Sat.* 1, v. 72.)

Et Voltaire :

Il règne, il affermit le trône qu'il profane;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.

(*Méropé*, acte III, v. 13.)

Aux lieux où le soleil, éteignant ou rallumant ses feux. Il s'agit des deux extrémités de l'Éthiopie, l'une à l'est et l'autre au couchant, mais toutes les deux au midi.

Page 11. *Les portes du Jupiter souterrain.* Cette expression, *Inferni Jovis*, se retrouve dans l'*Hercule Œtéen* de notre auteur :

Nec mœsta nigri regna conterrent Jovis;

dans Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 638 :

Sacra Jovi Stygio;

dans Homère, *Iliade*, liv. IX, v. 457 :

Ζεύς τε καταχθόνιος καὶ ἐπαινή Περσεφόνηα.

De même Proserpine a été nommée la Junon souterraine par presque tous les poètes latins, notamment par Claudien, dans le fameux début de son poème sur l'*Enlèvement de Proserpine* :

Inferni raptoris equos afflataque curru
Litora Tænario, caligantesque profundæ
Junonis thalamos, etc.

Au reste, les stoïciens ne reconnaissaient dans Jupiter, Neptune et Pluton, qu'un seul et même dieu, divisé quant aux fonctions, mais un dans son essence, trinité païenne qui n'a rien de commun avec la trinité des chrétiens qui rentre aussi dans l'unité.

Chargé des dépouilles opimes du roi des morts. Il nous a fallu rendre *opimæ victi regis spolia*. Les dépouilles opimes étaient les armes du général ennemi que le général romain avait tué dans le combat. Les premières dépouilles de ce genre furent remportées par Romulus sur Acron, roi des Céniniens. Hercule n'avait point tué Pluton, et ne lui avait enlevé que Cerbère; mais il ne faut pas exiger dans un poète une justesse absolue.

Dont la puissance est égale à celle du maître des dieux. Non pas absolument, mais Pluton était dieu comme Jupiter, et il avait sous sa puissance le tiers du monde; c'est là ce que nous voulons dire.

Iter ruina quæret (v. 67). Cette expression, belle encore aujourd'hui, devait être neuve au temps de Sénèque; elle se retrouve dans la *Pharsale* de Lucain, portrait de César, liv. I :

..... Gaudensque viam fecisse ruina.

Page 13. *Et moi-même qui le pressais de tout mon poids.* Junon ne veut pas dire qu'elle était dans le ciel au moment où Hercule le portait sur ses épaules, mais qu'elle y était avec tout le poids de sa haine, de sa colère, de sa volonté de peser. Il lui fallait sans doute un point d'appui ; et comme elle n'en trouvait pas hors du ciel, il lui fallait nécessairement le prendre en elle-même et dans sa volonté.

Que la lune..... laisse tomber de nouveaux monstres. Notre auteur adopte ici, poétiquement sans doute, la doctrine des pythagoriciens qui supposaient la lune habitée comme notre terre, et peuplée des mêmes êtres. Rien d'étonnant alors que le lion de Némée en fût tombé. Voyez ACHILL. TACE, sur Aratus, et PIC DE LA MIRANDOLE, contre les astrologues. Némésien, *Louanges d'Hercule*, v. 119, dit que le taureau de l'île de Crète était aussi tombé de la lune :

.....Taurus medio nam sidere lunæ
Progenitus Dictæa Jovis possederat arva.

Page 15. *Sous l'épaisseur d'une montagne énorme.* Cette montagne énorme était sous l'Érèbe, *ulterius Erebo*. Voyez plus bas, v. 1221 ; Orphée dit des Euménides :

.....Ἐπὶ κούθεσιν οἰκί' ἔχουσαι,
Ἄνθρωπ' ἐν ἠερόεντι παρὰ Στυγὸς ἱερὸν ὕδωρ.

Le Styx, suivant Hésiode, *Théogonie*, v. 778 :

.....Νόσφιν τε θεῶν κλυτὰ δάματα νάει
Μακρῆσι πέτρῃσι κατιρεφέ.

Ces deux passages prouvent que les anciens ne regardaient pas le Tartare comme le fond des enfers, et expliquent celui de notre auteur.

Concutite pectus (v. 105). Nous ne partageons point ici le sentiment du commentateur qui rapporte ces expressions à Hercule. *Nobis prius insaniendum est*, dit Junon ; les vers précédens rentrent dans la même idée que Virgile avait déjà mise dans la bouche de Junon :

..... Tibi nomina mille,
Mille nocendi artes ; fecundum concute pectus.
(*Æneid.*, lib. vii, v. 337.)

Page 17. *Le jour commence à paraître.* Il ne faut pas croire, comme le dit un commentateur, que Junon prenne le lever du soleil pour le moment favorable à son œuvre ; au contraire, il en était des Furies et de l'enfer païen comme des sorcières et des esprits au moyen âge : le point du jour les faisait fuir et troublait leurs opérations. Sous ce rapport, Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 739, et Claudien, *Guerre contre Gildon*, v. 348, ne parlent pas autrement que Shakspeare, *Hamlet*, acte I, et Goëthe, *Faust*, acte V. Voyez aussi HORACE, liv. II, sat. 9 ; et PROPERCE, liv. IV, élég. 7, v. 89 :

Nocte vagæ ferimur : nox clausas liberat umbras,
Errat et abjecta Cerberus ipse sera.
Luce jubent leges Lethææ ad stagna reverti :
Nos vehimur : vectum nauta recenset opus.

Le Soleil dore la cime de l'Œta. L'Œta était une montagne de Thessalie, entre le Pinde et le Parnasse, et célèbre dans la fable par la mort d'Hercule, et dans l'histoire par le détroit des Thermopyles. Comme elle s'étend jusqu'à la mer Egée, qui borne l'Europe à l'Orient, les poètes ont feint que le soleil et les étoiles se levaient à côté de cette montagne.

Gelida cana pruina (v. 139). Le mot *cana* exprime ordinairement la blancheur du givre et de la neige : mais il ne s'agit ici que de ce réseau brillant que la rosée laisse au matin sur la terre. On en trouve beaucoup d'exemples chez les poètes ; en voici un pris dans Virgile :

Luciferi primo cum sidere frigida rura
Carpamus, dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratissimus herba est.
(*Georg.*, lib. III, v. 324.)

Grege dimisso pabula carpit (v. 140). *Dimittit gregem qui carpit pabula*, dit Farnabius. C'est la véritable et la seule manière d'expliquer cette ellipse. On pourrait traduire aussi : « Le berger broute les prairies dans la personne de son troupeau. » Il ne peut y avoir équivoque sur le sens, et Gruter s'est trompé dans sa glose qui porte que le berger, après avoir lâché ses troupeaux

dans les prairies, cueille de l'herbe pour leur nourriture de la nuit.

Page 19. *La triste Philomèle*. Le texte porte : *Thracia pellex*, la courtisane de Thrace, ou plutôt du roi de Thrace. Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Procné, suivit Térée, roi de Thrace, mari de sa sœur, qui ne pouvait vivre séparée d'elle. Térée, amoureux de Philomèle, la viola, et, pour l'empêcher de se plaindre, lui coupa la langue. Procné vengea sa mort en tuant son propre fils Iphitus, qu'elle servit à son époux. A la fin du repas, Philomèle jeta la tête de l'enfant devant Térée, qui, furieux, demanda ses armes. Les deux princesses prirent la fuite, et furent changées, Procné en hirondelle, et sa sœur en rossignol.

Pour aller assiéger l'entrée du palais des rois. Ce tableau de la vie des villes, opposé à celui de la vie des champs, forme ici le plus heureux contraste. On le retrouve partout dans les poètes. Virgile surtout et Horace ont donné à ces idées le développement le plus poétique. Voyez *Géorg.*, liv. III, et *Epod.*, II, 7, et la préface du traité de Columelle, *de Re rustica*. Voyez aussi SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE, *des Bienfaits*, ch. XXXIII, sur les sollicitateurs, ce peuple de faux amis, qui venaient dès le matin briguer une première ou une seconde entrée, comme les courtisans du petit ou du grand lever à Versailles.

Reste pauvre sur des monceaux d'or. « Quand nous verrons un homme qui sèche sur pied de l'ardeur d'acquérir, dit Plutarque, qui pleure quand il lui faut dépenser un denier, qui ne se plaint ni indignité ni peine quelconque, pourvu qu'il en retire du profit, encore qu'il ait force maisons, force terres, force troupeaux de bêtes, grand nombre d'esclaves et d'habillemens, que dirons-nous qu'est la maladie de cet homme, si non une *pauvreté de l'âme?* » (*Œuvres morales, de l'Avarice et convoitise d'avoir.*)

Illum populi favor attonitum (v. 169). Virgile a dit au liv. III de ses *Géorgiques* :

Hic stupet attonitus rostris.....

Hic clamosi rabiosa fori (v. 172). C'est ce que Martial appelle :

sollicitis vendere verba reis; mais la satire de notre poète est bien autrement amère et énergique : vendre la querelle et trafiquer de la colère, c'est-à-dire mettre aux gages d'un autre ses passions et les mouvemens de son âme. « Mercenaria loquacitate effutierunt; quæ etsi possunt ab his futiliter blaterata, ob mercedem et auctoramenta impudentiæ, deprehensa haberi, jam concesso quodam more rabulis id genus, quo ferinæ solent linguæ suæ virus alieno dolori locare. » (APUL. *Apolog.* I.)

Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
Et partout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.

(BOILEAU, *Art poét.*, chant IV, v. 169.)

Page 19. *Nulli jussu cessare licet* (v. 89). Sénèque emploie ici un terme de jurisprudence qui répond à notre expression faire défaut, *cessare*. « Jus et consul et extra honorem laboriosissime dixit... Absentibus secundum præsentis facillime dabat, nullo delectu, culpane quis an aliqua necessitate cessasset. » SUTTON., *Claud.*, XIV et XV. Voyez aussi ULPYEN, liv. XLVII, tit. 10, loi 17. Du reste, *scriptum diem*, et *populos citatos*, sont aussi des termes de jurisprudence.

Page 23. *Le repos seul mène jusqu'à la plus longue vieillesse*. Le mot latin que nous avons traduit par repos, veut dire proprement *paresse*; mais le poète a voulu sans doute exprimer la paresse active, et le loisir philosophique, plutôt que l'oisiveté, mère de tous les vices comme chacun sait, et plus capable d'abrèger la vie que de la prolonger.

Mais voici Mégare qui s'avance. Mégare était fille de Créon, roi de Thèbes. Hercule l'obtint de son père en récompense du secours qu'il lui avait porté contre Erginus, roi des Orchoméniens.

Le vieux père d'Hercule. Amphitryon, fils d'Alcée et petit-fils de Persée, roi de Thèbes, et père d'Hercule, sauf le droit de Jupiter.

ACTE II, page 25. *Jamais un jour tranquille ne s'est levé sur*

moi. Déjanire, dans les *Trachiniennes* (acte I, sc. 1) de Sophocle, parle comme fait ici Mégare : « Mon cœur inquiet est sans cesse à son sujet en proie à de nouvelles alarmes. Un même jour me voit tour-à-tour comblée de joie et dévorée de chagrins. Il a reçu plusieurs gages de ma tendresse ; mais à leur égard il est tel qu'un laboureur qui, devenu possesseur d'un champ dans une terre éloignée, n'y paraît qu'au temps des semences et de la moisson. Voilà le genre de vie qu'a menée continuellement mon époux. A peine arrivé, il repartait pour aller consacrer à je ne sais qui ses services. »

Page 25. *Deux serpents dressaient contre lui leurs crêtes menaçantes.* Cette description est parfaite : on la retrouve dans plusieurs poètes, abrégée ou développée. Voyez THÉOCRITE, idylle XXIV, 56 ; NÉMÉSIE, *Louanges d'Hercule*, v. 53.

Virgile, *Énéide*, liv. VIII, v. 288 :

..... Ut prima novercæ
Monstra manu, geminosque premens eliserit angues.

Page 27. *La biche du mont Ménale.* Cette biche avait non-seulement des cornes d'or, mais aussi des pieds d'airain. Hercule eut beaucoup de peine à s'en rendre maître, ne voulant pas la percer de ses traits, parce qu'elle était consacrée à Diane. Il fallait la prendre à la course.

Le lion terrible de la forêt de Némée. Voyez plus haut, acte I, la note sur le v. 83.

..... Vastum Nemea sub rupe leonem.
(VIRGIL., *Æneid.*, lib. VIII, v. 295.)

Immanem interea Nemeæ per lustra leonem
Ipsa Chimærea cretum de gente noverca
In tua depastis armabat vota juvenis.

.....
Admonita feritate Juba, visuque cruentus
Excussis movet arma toris, dubiumque residens
Infrenit. Invadis trepidum, solisque lacertis
Grandia corripens eliso guttura morsu
Inbellem fractis prosternis viribus hostem.

Tunc et flavicomis radiantia tergora villis
 Ceu spoliâ fuso victor rapis.

(NEMES., *Herculis laudes.*)

Page 27. *Parlerai-je des sanglantes étables des chevaux de la Thrace ?* Diomède, roi de Thrace, fils de Mars et de Cyrène, avait des chevaux furieux qui vomissaient le feu par la bouche. Il les nourrissait de chair humaine, dit la fable, et leur donnait à dévorer tous les étrangers qui avaient le malheur de tomber entre ses mains. Hercule, par ordre d'Eurysthée, prit Diomède, le fit dévorer par ses propres chevaux, qu'il amena ensuite à Eurysthée, et qui, lâchés sur le mont Olympe, y furent dévorés par les bêtes sauvages.

Rappellerai-je l'affreux sanglier qui, etc. Hercule, vainqueur de ce monstre, le porta sur ses épaules à Eurysthée, qui, à sa vue, se cacha de peur dans une cuve.

Mœnialium petis inde nemus, fletamque colonis
 Arcadium, et steriles raro jam robore silvas;
 Namque hic immensa membrorum mole cruentus
 Indomitus regnabat aper, soloque tremendus
 Corpore lunatis findebat dentibus ornos.
 Horrebant trifidis nigrantia corpora setis,
 Duratosque armos scopulis, totosque per artus
 Difficilis potuisse mori. Non spicula in illum,
 Nodosumve rapis robur, nec vulnera virtus
 Extemplo tibi facta timet. Jamque arripis ultro
 Spumantem, cogisque diem sufferre tuendo,
 Atque supinato mirantem lumine vinci
 Argolici victor portas sub tecta tyranni.

(NEMES., *Herculis laudes.*)

Et le taureau de Crète. Voici encore la description de ce monstre, tirée du poème de Némésien :

Fama celer toto victorem sparserat orbe,
 Auxiliumque dei poscebat Creta cruento
 Victa malo. Taurus medio nam sidere lunæ
 Progenitus Dictæa Jovis possederat arva.
 Fulmen ab ore venit, flammisque furentibus ardet
 Spiritus, et terram non cæli flamma perurit,

Sed flatus monstri
 Tandem fama celer Dictæa ad litora magnum
 Duxerat Alciden , quum Taurum dira minantem
 Excipit , et sævum cornu flammasque vomentem
 Corripit , atque artus constringens fortibus ulnis
 Ignifluos flatus animamque in pectore clausit.

Page 27. *Le berger de Tartesse , aux trois corps.* Tartesse , ville d'Espagne , située vers les Colonnes d'Hercule ; elle prit ensuite le nom de Carteia , puis celui de Gades , aujourd'hui Cadix. Ἐνίοι Ταρτέσσον τὴν νῦν Καρθηϊάν προσαγορεύουσι. STRAB. , III , 15. « Carteia , ut quidam putant , aliquando Tartessus. » MELA , II , 6. « Oppidum Gadium . . . nostri Tartesson appellant , Pœni Gardir. » PLIN. , lib. IV , c. 22.

Le berger de Tartesse était Géryon , roi de la Bétique ; Hercule le vainquit , et emmena ses bœufs.

Livre une large voie à l'Océan. Les deux montagnes qui s'élèvent en regard l'une de l'autre sur la côte d'Espagne et la côte d'Afrique , sont appelées les Colonnes d'Hercule , parce que ce fut lui , selon la fable , qui ouvrit cette voie aux eaux de la mer , et sépara ainsi les deux parties du monde.

Les oiseaux cruels du lac de Stympale. C'étaient des oiseaux d'une nature étrange et inconnue , dont les ailes , la tête et le bec étaient de fer , et les ongles extrêmement crochus , etc.

La reine des vierges guerrières du Thermodon. Hippolyte , reine des Amazones.

Page 29. *Lycus , le banni.* Sénèque se met ici en contradiction avec Euripide , qui fait de Lycus , non point un vil banni , un homme sans naissance , mais au contraire le descendant d'un roi de Thèbes , du même nom , époux de Dircé , mis à mort par Amphion et Zéthus. Voyez le *Dictionnaire de la Fable*.

Page 31. *Tous les trésors que la nuit éternelle cache dans son sein.* Dans son monologue du premier acte , Junon reproche précisément à Hercule ce que Mégare lui conseille ici : « Il a profané , dit-elle , en les exposant à tous les yeux , les profondeurs mystérieuses de la mort. » On connaît l'invocation de Virgile

(*Énéide*, liv. VI, v. 264), où il demande aux divinités infernales la permission de révéler les mystères :

Dī, quibus imperium est animarum, Umbraeque silentes,

 Sit mihi fas audita loqui; sit, numine vestro,
 Pandere res alta terra et caligine mersas!

Page 31. *Comme on t'a vu cherchant à creuser un lit aux flots impétueux du Pénée.* Voici la description plus développée de cette œuvre d'Hercule prise dans un poète d'une époque encore plus malheureuse que la nôtre, et à qui la langue manqua bien plus que l'imagination et le génie:

Sic, quum Thessaliam scopulis inclusa teneret
 Peneo stagnante palus, et mersa negarent
 Arva coli, trifida Neptunus cuspide montes
 Impulit adversos: tum forti saucius ictu
 Dissiluit gelido vertex Ossæus Olympo.
 Carceribus laxantur aquæ, fractoque meatu
 Redduntur fluviisque mari tellusque colonis.

(CLAUDIEN., *de Raptu Proserp.*, lib. II, v. 179.)

C'est la même œuvre; seulement Claudien met ici Neptune à la place d'Hercule.

De ne rapporter de dépouilles que celles qu'on t'a demandées. Il était descendu aux enfers par ordre d'Eurysthée, pour en ramener Cerbère; on verra plus tard qu'il en ramène aussi Thésée, mais par occasion.

J'irai dans la silencieuse Eleusis. L'épithète *silencieuse* est expliquée par ces mots: *avec la discrétion qu'exigent les mystères.* Rien n'était plus expressément défendu que de les divulguer; révéler le secret ou l'entendre étaient deux crimes égaux. On ne voulait avoir aucun commerce avec ceux dont l'indiscrétion avait trahi des mystères si respectables; ils étaient bannis du commerce des hommes, on évitait de se trouver avec eux sur le même vaisseau, d'habiter la même maison.

Est et fidei tuta silentio
 Merces: vetabo, qui Cereris sacrum
 Vulgarit arcanae, sub isdem

Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat phaselum.

(HORAT., lib. III, ode 2.)

Page 31. *Jeter de longs flambeaux sur ses autels.* Les hommes et les femmes, dans la célébration des fêtes de Cérès, couraient en portant à la main de longs flambeaux, à l'imitation de Cérès qui, après avoir cherché Proserpine tout un jour, alluma deux torches aux fourneaux de l'Étna, pour ne point interrompre ses recherches, même pendant la nuit.

Page 35. *Lorsque, ayant quitté son navire échoué dans les sables.* Nous ne pouvons donner aucun détail sur cet exploit d'Hercule, à moins qu'il ne s'agisse de la coupe d'or qu'il reçut d'Apollon, et avec laquelle il traversa l'Océan. Voyez APOLLON., *Biblioth.*, II, 5, et MACROB., V, 21.

De tout le fertile pays qu'entoure obliquement la Phocide. Le texte porte : *Obliqua Phocis*; expression qui a exercé l'esprit des commentateurs; nous croyons que c'est inutilement, et qu'il suffisait de jeter les yeux sur une carte de la Grèce antique, pour y trouver l'explication de cette difficulté. On sait ce que c'est qu'une ligne droite, courbe, transversale, oblique, etc. Il ne s'agit ici que de la configuration géométrique de deux pays.

Page 37. *Comme un lâche héritier de rois.* Lycus joue ici le même rôle, sous certains rapports, que Polyphonte dans *Méropé*: il soutient le même sophisme, et transforme son fait en droit. L'usurpateur du trône de Messène dit :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux;
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Lycus va plus loin; il ne se targue pas des services rendus à Thèbes, mais de la conquête qu'il en a su faire; mais, tout admirateur qu'il est de son mérite, il ne peut échapper à cette réflexion que Démosthène faisait sur Philippe de Macédoine: il n'est pas possible que l'injustice, la violence et la ruse fendent jamais une puissance durable; et il songe à tremper son sceptre dans les eaux de la légitimité, par un mariage avec la fille de Créon. *Ducet noctius celorem*, nous semble une expression aussi juste que poétique.

Page 37. *Debout auprès de ses dieux protecteurs.* A cause du danger qui la menaçait ainsi que ses enfans et son beau-père. Voyez EURIPIDE, acte I, v. 48 :

Σὺν μητρὶ, τέκνα μὴ θάνασ' Ἡρακλέως,
βαμὸν καθίζω τὸν δε σωτῆρος Διός.

Nous avons traduit *præsides* par *protecteurs*; Scaliger, dans ses remarques, propose ou plutôt impose un autre sens: il veut que *præsides* soit la traduction latine du mot grec *προστατηρίου*, placés à la porte. Nous admettons volontiers ce sens, mais il n'exclut pas le nôtre.

Le véritable père d'Hercule. On verra plus bas qu'Amphitryon ne tient pas le moins du monde à être véritable père d'Hercule: il conteste là dessus très-vivement avec Lycus qui veut absolument lui persuader qu'il l'est.

Page 39. *S'il faut que les hommes nourrissent entre eux des haines éternelles.* Ce début n'est pas seulement adroit et spécieux, il est plein de noblesse et de dignité; malheureusement la suite n'y répond pas.

Scylla joindre la côte de Sicile. Scylla était un rocher sur la côte d'Italie, en face de Charybde, qui tenait à la terre de Sicile.

Je regrette que tout un peuple doive la partager avec moi. La haine, comme l'envie, l'amour, etc., ne ressemble point à une chose qui, composée de parties divisibles, ne peut se partager sans s'affaiblir. Cette manière de parler est donc souverainement absurde et froide, et de mauvais goût.

Page 41. *La superbe fille de Tantale.* C'est Niobé: la douleur d'avoir vu périr ses quatorze enfans sous les flèches d'Apollon et de Diane, lui ôta la vie, selon la fable, et un coup de vent l'emporta en Lydie sur le mont Sipyle, froide comme un marbre qui pleure, etc. Voyez le *Dictionnaire de la Fable*.

Cadmus lui-même. Suivant la fable, Cadmus, averti par un oracle des malheurs dont sa postérité était menacée, ne voulut pas en être le témoin, il se bannit lui-même et se retira en Illyrie où il fut changé en serpent, etc.

Éteindre la fureur du glaive. Le texte dit: *Stricti ensis ira:*

cette expression nous semble fort belle ; Racine se l'est appropriée :

Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.
(*Athalie*, acte v, sc. dern.)

Page 41. *C'est le résultat qu'il faut considérer dans ces guerres, et non la cause. Voir les mêmes idées exprimées par Corneille dans la Mort de Pompée, acte I, sc. 1^{re} :*

Alors que par le fer les choses sont vidées,
La justice et le droit sont de vaines idées, etc.

Page 47. *Quelle est donc sa naissance?* Toute cette altercation nous paraît conduite avec peu d'art, et encore moins de sens, d'un bout à l'autre ; ici, elle devient tout-à-fait risible, et l'on serait tenté de regarder comme une plaisanterie du poète, la précaution qu'il prend de faire dire à Amphitryon lui-même, que son fils n'est pas son fils.

Page 49. *Aux pieds d'une jeune fille.* Il s'agit des amours d'Hercule en général, et plus particulièrement d'Omphale, reine de Lydie, auprès de laquelle il s'oublia lui-même, et sa gloire et sa valeur. Tandis qu'Omphale, dit Lucien, couverte de la peau du lion de Némée, tenait la massue d'Hercule en ses mains, lui, habillé en femme et vêtu d'une robe de pourpre, travaillait à des ouvrages de laine, et souffrait qu'Omphale lui donnât de temps en temps des soufflets avec sa pantoufle, etc. Ce qu'on peut dire de plus avantageux pour sa gloire, dans cet état, c'est qu'en filant il rompait tous les fuseaux.

Les sons efféminés des tambours de Phrygie. Il s'agit des tambours qui servaient dans les fêtes de la Bonne Déesse. Numanus (*Énéide*, liv. IX, v. 614) adresse aux Troyens les mêmes reproches que Lycus fait ici à Hercule :

Vobis picta croco et fulgenti murice vestis. . .
Et tunicae manicas et habent redimicula mitrae
O vere Phrygiae, neque enim Phryges.
Tympana vos buxusque vocant Berecynthia matris
Idææ ; sinite arma viris et cedite ferro.

Page 51. *Bacchus ne rougit point, etc.* — Voyez OVIDE, *Métamorph.*, liv. III, v. 554 :

Quem neque bella juvant, nec tela, nec usus equorum ;
Sed madidus myrrha crinis mollesque coronæ,
Purpuraque et pictis intextum vestibus aurum, etc.

Oui, la maison d'Eurytus détruite. Voyez sur la mort d'Eurytus et la ruine de sa maison, *Hercule Œtéen*, v. 100, 173 et suiv., et 207 et ss., et les *Trachiniennes* de Sophocle, acte II. Eurytus était roi d'Œchalie, ville d'Eubée, suivant Sophocle.

Et ses cinquante filles brutalement violées. Il s'agit probablement des cinquante filles de Thespius, fils de Teuthras, roi de Mysie. Hercule ne les viola point comme dit ici Lycus ; leur père, ami d'Hercule, désirait avoir cinquante petits-fils dont ce héros fût le père. Il les viola même si peu, que la dernière de toutes, ayant refusé de céder comme ses sœurs, demeura vierge toute sa vie.

Ce sont là des exploits que ni Eurysthée ni Junon, etc. Eurysthée était roi de Mycènes, et fils de Sthénéclus et de Micippe, fille de Pélops. Jupiter ayant juré que le premier qui naîtrait des deux enfans que Micippe et Alcmène portaient dans leur sein, aurait l'empire sur l'autre, Junon avança la naissance d'Eurysthée qui domina Hercule toute sa vie, et persécuta même ses enfans après sa mort. Voyez le *Dictionnaire de la Fable*.

Eryx vaincu au combat du ceste. Éryx, fils de Vénus et de Butès, provoquait tous ceux qui arrivaient dans son royaume au combat du ceste, et tuait les vaincus. Il provoqua de même Hercule, mais il n'eut pas à s'en féliciter ; car ce héros le vainquit et le tua.

Antée, le roi des sables de Libye. Fils de Neptune et de la Terre, Hercule ne put se défaire de cet ennemi qu'en l'enlevant de terre, et en l'étouffant dans ses bras.

Le sang de Busiris justement répandu. Busiris, tyran d'Égypte et frère d'Antée, immolait ses hôtes sur les autels de ses dieux. Hercule le fit mourir de la même manière. Virgile dit : *Quis*

..... Illaudati nescit Busiridis iras ?

Page 51. *La défaite de Cygnus*. Nous croyons ici que l'auteur s'est trompé, en rendant Cygnus invulnérable : il a pris Cygnus, fils de Neptune et d'une Néréide, qui fut étouffé par Achille, pour un autre Cygnus, fils de Mars et de Pirène, ou selon d'autres, de Pélopie, qui n'était point invulnérable, et qui périt, en effet, dans un combat auquel il avait provoqué notre héros. Nous croyons cette explication la meilleure de toutes celles que fournissent les commentateurs. Si on ne l'admet pas, il faut croire que la qualité d'invulnérable ne ressort pas évidemment des termes employés par l'auteur, ce qui nous paraît difficile. Euripide, *Hercule furieux*, v. 390, dit qu'Hercule tua Cygnus à coups de flèches :

Κύκνον δὲ ξυνοδαίμταν
 Τόξοις ἄλεσεν, Ἀμφαναι-
 ας οἰκήτορ' ἄμικτον.

Page 53. *Personne, mieux que vous, ne peut apprendre à votre belle-fille à choisir le plus digne*. Ceci n'est point une allusion plus ou moins directe au malheur ridicule d'Amphitryon; c'est un appel impudent à l'immoralité d'un homme qu'on traite ainsi comme un véritable Paudarus, capable de vendre sa femme et sa fille. Dans la suite de son discours, Lycus parle comme Phocas qui veut marier Pulchérie avec son fils Martian.

..... Enfin, madame, il est temps de vous rendre,
 Le besoin de l'état défend de plus attendre;
 Il lui faut des Césars; et je me suis promis
 D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.

..... Si votre orgueil s'obstine à me haïr,
 Qui ne peut être aimé, peut se faire obéir, etc.

(P. CORNEILLE, *Héracl.*, acte 1, sc. 2.)

Voltaire, comme le remarque un commentateur, aimait le génie de Sénèque, et l'imita souvent. Polyphonte, dans *Méropé*, raisonne comme Lycus, et presque dans les mêmes termes. Après avoir dit :

Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne;

il fait un retour sur lui-même, et ajoute :

J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,

Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
 Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
 Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle, etc.
 (Mérope, acte I, sc. 4.)

Page 53. *N'infliger à tous qu'un supplice commun, la mort.* C'est une pensée qui revient partout dans notre auteur. Voyez *Phénic.*, v. 100; *Thyeste*, v. 248; *Troyenn.*, v. 1175; *Médée*, v. 19 et 1018; *Agamemnon*, v. 994, etc. Il semble qu'il ait été vivement frappé de cette parole: « Servaret exsulem; cui inopi quanto longiorem vitam, tanto plus supplicii fore. » (TACIT., *Annal.*, lib. XII, 20.) Le raisonnement de Lycus, dans sa cruauté, n'est qu'une allusion directe aux vengeances de Tibère: « Morivolentibus vis adhibita vivendi; nam mortem adeo leve supplicium putabat, ut, quum audisset unum ex reis, Carvilius nomine, anticipasse eam, exclamaverit: « Carvilius me evasit. » Et in recognoscendis custodiis, precanti cuidam poenæ maturitatem respondit: « Nondum tecum in gratiam redii. »

Page 55. *Ses mains qui ont porté les cieux.* Suivant la fable, Hercule vint au secours d'Atlas qui pliait sous le poids du ciel, et le porta en sa place. Voyez, au premier acte, le monologue de Junon.

Page 57. *Il affronte les glaces d'une mer effrayante.* Il s'agit de la mer de Pont. Sénèque semble dans cet endroit imiter Ovide, qui avait dit:

Vidimus ingentem glacie consistere pontum,

 Nec vidisse sat est; durum calcavimus æquor,
 Undaque non udo sub pede summa fuit.
 (OVID., *Trist.*, lib. III, eleg. 10, v. 37.)

Navem nunc facilis nunc equitem pati (v. 541). Virgile avait dit:

Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
 Puppibus illa prius, patulis nunc hospita plaustis.
 (Georg., lib. III, v. 362.)

Page 59. *Fais descendre le jour dans le sombre abîme.* Voyez HOMÈRE, *Iliade*, liv. XX, v. 56; VIRGILE, *Énéide*, liv. VIII, v. 243;

OVIDE, *Métam.*, liv. v, v. 356 ; et BOILEAU, *Traité du Sublime*, ch. VII :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ;
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

Page 59. *Orphée la perd une seconde fois.* — Voyez l'admirable épisode d'Orphée et d'Eurydice (VIRG., *Géorg.*, liv. IV, v. 457 et suiv.), et J.-B. ROUSSEAU, *Ode au prince du Luc* :

Heureux si trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois.

ACTE III. Page 63. *D'où vient que la terreur en assiège les portes sacrées ?* Ce passage nous semble avoir été imité par Voltaire, dans *Zaïre* :

Allez, que le sérail soit fermé désormais ;
Que la terreur habite aux portes du palais.

Page 65. *Dire qu'il mourra, c'est trop peu.* « Je meurs, je suis mort, je suis enterré, » dit l'*Avare* de Molière, acte IV, sc. 7 ; à la bonne heure, c'est de la comédie : mais rien de plus froid, de plus niais, de plus puéril que cette manière de s'exprimer, dans le style tragique. Sénèque d'ailleurs a fait un meilleur usage de ce genre de locution dans sa LXXVIII^e lettre : « Inter hæc tamen aliquis non gemit : parum est ; non rogavit : parum est ; non respondit : parum est ; risit, et quidem ex animo. »

Page 67. *Racontez-nous la suite de ses hauts faits.* Ce récit est beau sans doute, *sed non erat hic locus*. Notre poète, comme nous l'avons déjà dit, brille par l'éclat, mais non par l'à-propos de ses descriptions. Il serait tout naturel que le père d'Hercule, dans un si grand danger, se montrât plus occupé de la situation

présente que du tableau des enfers. L'auteur, en cela, manque tout-à-fait de bon sens et de goût : le drame tragique a besoin de récits ; assurément, mais l'art du poète consiste à les amener ; autrement les personnages ne peuvent plus que tenir hors de propos de fort beaux propos.

Page 67. *Dieux suprêmes, et toi, souverain de l'immense empire des morts.* Ce récit commence presque dans les mêmes termes que celui de Virgile au sixième livre de l'*Énéide*. Nous y renvoyons le lecteur, ainsi qu'au *Télémaque*, liv. XVIII.

Page 69. *C'est un demi-jour.* Notre La Fontaine a parfaitement rendu l'idée de ce double crépuscule :

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour, etc.

(LA FONTAINE, liv. x, fab. 15.)

Page 71. *La Peur, l'Épouvante, le Deuil.* Cette énumération est évidemment imitée de Virgile ; mais Sénèque en a laissé le trait le plus remarquable et le plus profond, *mala mentis gaudia*, les joies coupables, dont le comte de Maistre parle dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg*.

Non, point de près fleuris. « Tout autour il ne croissait ni herbes ni fleurs ; on n'y sentait jamais les doux zéphyrs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne ; la terre y languissait. On y voyait seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusait aux laboureurs ses moissons dorées, Bacchus semblait en vain y promettre ses doux fruits, etc. » (FÉNELON, *Télémaque*, liv. XVIII.)

Page 73. *Est-il vrai que la justice tardive saisit les coupables.* Quelque déplacé que soit ce morceau, nous ne pouvons nous dispenser d'en faire remarquer, sinon les beautés de style qui sont nombreuses, du moins l'effet moral qui résulte de cette description. Resterait à savoir quelle impression ce récit qui affirme, sous une forme vulgaire, toutes les grandes vérités morales,

produisait sur le peuple, et si cette pièce a jamais été représentée.

Page 73. *Les scélérats souffrent les maux qu'ils ont faits.* C'est la peine du talion, mais son application nous paraît difficile aux enfers. Un meurtrier, par exemple, était-il donc éternellement meurtri, un voleur éternellement volé? etc. Sénèque le Philosophe dit la même chose dans sa lettre XXXIX : *quæ fecere patiuntur*. Claudien admire cette justice qui rend aux méchants le prix de leurs œuvres :

Quam bene dispositum terris, ut dignus iniqui
Fructus consilii primis auctoribus instet!
Sic multos fluvio vates arente per annos,
Hospite qui caso monuit placare Tonantem,
Inventas primus Busiridis imbuit aras,
Et cecidit sævi, quod dixerat, hostia sacri;
Sic opifex tauri, tormentorumque repertor,
Qui funesta novo fabricaverat æra dolori,
Primus inexpertum, Siculo cogente tyranno,
Sensit opus, docuitque suum mugire juvenum.

(CLAUDIEN., in *Eutrop.*, lib. I, v. 157.)

J'ai vu des rois cruels plongés dans les cachots. Fénelon s'est plu à développer ces idées avec tout le charme de son style : « Au lieu que sur la terre ils se jouaient de la vie des hommes (les rois) et prétendaient que tout était fait pour les servir, dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude, etc. » (*Télémaque*, liv. XVIII.)

Page 77. *Un feu sauvage brille dans ses yeux ardents et enfoncés.* Comme tout ce récit est fidèlement imité de Virgile, nous avons pensé qu'il fallait traduire : *concavæ lucent genæ*, dans le sens de *stant lumina flamma*. Le mot *genæ* est souvent pris dans le sens de paupières, et même d'yeux par tous les poètes.

Page 83. *Chœur de Thébains.* Tout ce chœur nous semble un admirable morceau de poésie. Le sujet en est grave, l'expression noble et le ton solennel. Il n'a pas le défaut qu'on peut reprocher à beaucoup d'autres passages d'ailleurs fort remarquables

du même auteur, de venir mal-à-propos, et de ralentir l'action par une déclamation frivole et toujours trop longue. Tout y est simple, élevé, dans le sujet. La tragédie grecque et latine n'offrent pas, à notre avis, de morceau plus convenable et plus achevé.

ACTE IV. Page 89. *Dieu vainqueur de Lycurgue*. C'est Bacchus ; quant à Lycurgue, roi de Thrace, qui voulait bannir la vigne de ses états, et qui se coupa la jambe en voulant couper un cep, voyez les notes sur *Œdipe*, au deuxième volume des tragédies de Sénèque.

Page 91. *Que les rameaux du peuplier se tressent en couronnes sur nos têtes*. Voyez le dernier vers du chœur au troisième acte. Le peuplier était consacré à Hercule :

Populus Alcidae gratissima,

dit Virgile, *Bucol.* VII, v. 61.

Zéthus.... Dirce. Voir les notes sur *Œdipe*, au tome II de notre *Sénèque*.

La victime la plus méritoire, etc. Il est inutile de rappeler au lecteur la fortune qu'ont faite ces vers que notre poète a mis dans la bouche d'Hercule. Il n'en est pas de plus propres en effet à élever la violence du fanatisme politique jusqu'à la fureur du fanatisme religieux.

Je vais prononcer des vœux dignes de Jupiter et dignes de moi. Cette prière d'Hercule est sublime ; en voici l'imitation assez heureuse par le père de la tragédie française, le maître du grand Corneille :

Oyez si mon esprit conçoit une prière
 Séante dans ma bouche et digne de mon père !
 Que ce globe azuré soit constant en son cours,
 Qu'à jamais le soleil y divise les jours ;
 Que d'un ordre éternel sa sœur, brillante et pure,
 Aux heures de la nuit éclaire la nature ;
 Que la terre, donnée en partage aux humains,
 Ne soit jamais ingrate au travail de leurs mains ;

Que le fer désormais ne serve plus au monde
 Qu'à couper de Cérès la chevelure blonde ;
 Qu'une éternelle paix règne entre les mortels ;
 Qu'on ne verse du sang que dessus les autels ;
 Que la mer soit sans flots , que jamais vent n'excite
 Contre l'art des nochers le courroux d'Amphitrite ;
 Et que le foudre enfin demeure , après mes faits ,
 Dans les mains de mon père un inutile faix.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte III, sc. 1.)

Quoi qu'en dise un critique , nous trouvons cette pièce parfaitement belle , et nullement entachée du défaut ordinaire de notre poète. La grandeur des pensées et la pompe des expressions s'expliquent par la dignité du personnage. Il y a surtout beaucoup d'art au poète à mettre de telles paroles dans sa bouche , au moment même où son esprit se perd et sa raison s'égare.

Page 95. *Les géans furieux se dressent tous en armes.* Rotrou a encore imité ce passage dans son *Hercule mourant* :

La Thessalie encor peut fournir des Titans
 Capables d'étonner tes plus fiers habitans ;
 De nouveaux Géryons et de nouveaux Typhées
 Peuvent à tes dépens s'acquérir des trophées ;
 Encelade fendra ce pénible fardeau
 Qui lui servit d'échelle et , depuis , de tombeau.

(Acte III, sc. 2.)

Page 97. *Il me faut combattre Mycènes.* C'est-à-dire qu'il doit se venger promptement de la longue tyrannie d'Eurysthée , roi de Mycènes.

O crime affreux ! spectacle horrible et déchirant ! Le meurtre des enfans d'Hercule , par leur père , se passe sur la scène ; dans Euripide , au contraire , il est en récit. Le génie romain pouvait s'accommoder sans doute d'un pareil spectacle , mais il eût blessé la délicatesse des Grecs.

Page 99. *La cervelle a jailli contre les murailles.* On peut tout dire à des gens qui peuvent tout entendre. Les Romains ne crai-

gnaient pas cette image d'une cervelle répandue. *Voyez* les notes sur les *Troyennes*, tome II de notre *Sénèque*. La même image est présentée en récit dans l'exécution d'Astyanax.

Page 99. *Cette cruelle marâtre est en ma puissance*. Il est inutile de dire qu'il prend Mégare pour Junon.

Page 101. *Je trouverai dans Argos d'autres victimes à t'offrir*. C'est la même idée que plus haut; Eurysthée était en même temps roi d'Argos et de Mycènes.

Page 103. *Sommeil... qui, mêlant l'erreur à la vérité*. « Notre âme, dit Plutarque, connaît l'avenir par des songes quand elle est parfaitement purifiée. » La fausseté des songes dépendrait donc d'un certain état d'impureté. Sylla n'était point un homme pur cependant, et jamais homme n'eut des perceptions plus claires dans le sommeil et des songes plus vrais. Il recommanda à Lucullus, à qui il dédia ses mémoires, de regarder comme très-certain ce que les dieux lui auraient découvert en songe pendant la nuit, surtout à une certaine heure qu'il déterminait. *Voyez PLUTARQUE, Vie de Sylla.*

ACTE V. Page 117. *Mais pourquoi ne pas former plutôt un immense bâcher?* Voir *Hercule Œtéen* au troisième volume de ce théâtre. Il semble que cette parole soit prophétique dans la bouche d'Hercule, et qu'il ait déjà entrevu son bâcher sur l'Œta.

Page 121. *Par le mystère de ta naissance*. Amphitryon, au premier acte, sc. 3, parle comme un homme sûr de son fait. Ici, il a l'air de croire qu'il pourrait bien être encore le véritable père d'Hercule.

Page 129. *Mais que dis-je? L'enfer aussi me connaît*. Hercule parle ici comme Phèdre :

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.

Mais, que dis-je? mon père y tient l'urne fatale, etc.

Mon pays t'offrira l'asile que tu cherches. Apollon, dans les *Euménides* d'Eschyle, conseille de même à Oreste de se rendre à Athènes, pour s'y faire absoudre du meurtre de sa mère; il s'y

rend, plaide sa cause devant le peuple, appuyé par Minerve; et les Furies, condamnées par le jugement des citoyens, se retirent de lui. Suivant la fable, Mars, cité devant l'aréopage par Neptune, à cause du meurtre d'Halirrothius, avait dû aussi se faire absoudre par le jugement des douze dieux, etc. Voyez PAUSANIAS *in Attic.*, I, 21 et 28; APOLLODORE, III, 14; EURIPIDE, *Électre*, v. 1260, et *Iphigénie en Tauride*, v. 945, etc.

NOTES

SUR THYESTE.

ACTE 1^{er}. Page 137. L'OMBRE DE TANTALE. Nous parlons l'avis du commentateur qui trouve que cette tragédie s'ouvre admirablement par l'apparition de l'ombre de Tantale. Tout surnaturel qu'est ce ressort, on ne peut nier qu'il n'agisse puissamment et de manière à disposer le spectateur aux atrocités plus qu'humaines qui vont suivre. Indépendamment de l'impression de terreur que cette scène devait produire à l'aide surtout des machines et des décorations théâtrales, une grande vérité morale et religieuse devait s'offrir à l'esprit des spectateurs; l'ombre de Tantale apparaît comme cette malédiction, prononcée en sa personne, sur toute la race des Pélopidés, et comme l'annonce de tous les crimes qu'une fatalité mystérieuse doit accumuler sur les enfans d'un père coupable. « Tout héritier, dit Plutarque, qui se conforme à la méchanceté héréditaire de ses parens, est tenu à l'expiation de leurs forfaits, comme au paiement des dettes d'une succession à laquelle il n'a pas renoncé. » (PLUTARQUE, *Délais de la justice divine.*)

..... Longum nefas
Eat in nepotes.....

Cette faim toujours béante. C'est la traduction littérale de *fame hiante semper*. C'est une hardiesse de style que nous ne garantissons que comme la reproduction fidèle d'une autre hardiesse, dans une langue plus favorable que la nôtre à ces locutions hardées.

Le rocher roulant de Sisyphé. Voir, pour la description des supplices rappelés ici, le récit de Thésée au troisième acte d'*Hercule furieux*.

Page 137. *Me faut-il subir le châtimeut de Tityus ?* On a demandé si Tityus était en proie à un seul ou à plusieurs vautours. C'est une question assez frivole. Homère en compte plusieurs, Virgile un seul. Voyez HOMÈRE, *Odyssee*, liv. XI, v. 577, et VIRGILE, *Énéide*, liv. VI, v. 597.

In quod malum transcribor (v. 13). « Romani moris verbum est, dit Servius ; transcripti enim in colonias deducebantur. » Sénèque, lettre XV, emploie la même expression dans le même sens figuré, ainsi que dans *la Consolation à Marcia*, chap. XVI.

Page 139. *Qu'il s'engage entre tes descendants une lutte de crimes.* Voltaire a mis les mêmes idées dans la bouche d'Atrée :

..... L'enfer m'ouvre un sépulcre éternel :
 Je porterai ma haïce au fond de ses abîmes ;
 Nous y disputerons de malheurs et de crimes.
 Le séjour des forfaits, le séjour des tourmens,
 O Tantale ! ô mon père ! est fait pour tes enfans.
 Je suis digne de toi, tu dois me reconnaître,
 Et mes derniers neveux m'égalent peut-être.
 (Pélopides, acte v, sc. 5.)

Page 141. *Que la femme attende aux jours de son mari.* Il s'agit du meurtre d'Agamemnon mis à mort par Clytemnestre.

Qu'ils portent la guerre au delà des flots, etc. Mègère annonce ici d'avance la guerre des Grecs contre Troie : Agamemnon était généralissime. Le poète place mal-à-propos la mort d'Agamemnon avant la prise de Troie.

Que l'orgueil de la victoire les porte à s'élever insolemment au dessus des autres chefs. Il y a dans le texte : *Libido victrix*. En traduisant ces mots comme nous l'avons fait, ils se rapportent à la violence des deux Atrides, qui les porta à laisser le corps d'Ajax sans sépulture. Si, au contraire, *libido victrix* signifie en général l'égarement de la passion, cette parole s'explique par la querelle d'Agamemnon et d'Achille, au premier chant de *l'Iliade*, etc.

Que le jour s'éteigne. C'est ce qui doit arriver dans cette tragédie, à cause du festin d'Atrée.

Il faut la parer comme pour un jour de fête. Cette image est

belle; Atrée semble préparer une fête dans son palais pour le retour de son frère : non, c'est l'esprit de son aïeul qu'il va recevoir, c'est la rage de Tantale dont il va célébrer l'arrivée.

Page 141. *L'attentat de la Thrace.* Le meurtre d'Itys, fils de Térée, roi de Thrace, que Procné fit manger à son père pour venger la violence qu'il avait exercée sur Philomèle.

Page 145. *Malgré les châtimens réservés à ma langue indiscrete.* Un commentateur dit que le supplice de Tantale était la peine de son indiscretion, qui lui avait fait divulguer les secrets de Jupiter, dont il était le fils et le commensal. La fable ne dit rien de précis à ce sujet. Nous croyons que les châtimens dont il s'agit, sont ceux que Tantale redoute pour avoir averti ses enfans.

Gardez-vous, ô mes enfans! de souiller vos mains par des meurtres sacrilèges. Cette allocution de Tantale à ses enfans qui ne l'entendent pas, cette douleur qu'il éprouve à la pensée de leurs crimes, dont il est lui-même la cause première, sont du plus grand effet, et une démonstration très-poétique de ce sentiment de continuation de vie qui fait que le père souffre des malheurs et des crimes de ses enfans. C'est le châtiment jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, dont Moïse menaçait les Hébreux. Cet avertissement de Tantale à ses fils, est plus touchant et aussi beau que celui que Virgile a mis dans la bouche d'une des victimes qu'il a placées dans son enfer :

Discite justitiam moniti, et non temere Divos.

Page 147. *Les blancs sommets du Cithéron ne sont plus.* Il faudrait dire: « Les sommets du Cithéron ne sont plus blancs; » l'autre manière nous a paru plus élégante, sinon plus claire.

Le noble peuple d'Argos tremble que la sécheresse antique ne soit revenue. Argos, située dans un lieu sec, manqua d'eau jusqu'au moment où Danaüs inventa les puits. Voyez PLINE, liv. VII, ch. 56. Un vers d'Hésiode rappelle encore ce fait :

*Argos ἐνυδρον ἐὼν Δάραος πίνισται ἐνυδρον.

Argos l'Achéenne. La principale divinité d'Argos était Junon; Pise, capitale de l'Élide, adorait Jupiter, etc.

Myrtille, qui avait trompé son maître. Myrtille conduisait le char

d'Énomaiüs et lui assurait la victoire sur tous les prétendants à la main d'Hippodamie. Séduit par Pélops, il trahit son maître, et périt bientôt après, victime de la perfidie du vainqueur, qui ne voulut pas lui donner la récompense convenue.

ACTE II. Page 153. *Que ce riche palais.... tombe sur moi, pourvu qu'il écrase aussi mon frère.* Le grand Corneille a mis cette parole furieuse dans la bouche de Rodogune :

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

.....

Il est beau de mourir après ses ennemis.

(*Rodogune*, acte v, sc. 1.)

Page 155. *Tel que mon frère voulût l'avoir commis lui-même.* Crébillon s'est emparé de ce trait dans sa tragédie d'*Atrée et Thyeste* :

Vengeons tous nos affronts, mais par un tel forfait,

Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.

(*Acte III*, sc. 8.)

Pour me venger de ses attentats, il me faut les surpasser :

Je ne punirais point vos forfaits différens,

Si je ne m'en vengeais par des forfaits plus grands.

(*Atrée et Thyeste*, acte III, sc. 8.)

Fas est in illo, quidquid in fratre est nefas (v. 230). « Tout ce qui serait crime contre un autre, est justice contre Thyeste. » C'est la version littérale; cependant, je ne crois pas que ce soit là tout le sens, il y a corrélation plus vive entre *fas* et *nefas*; et, dans cette manière de traduire, Atrée dit: « Ce que Thyeste a fait contre l'anitié fraternelle, me rend tout permis contre un pareil frère. » Crébillon a plutôt imité que traduit cette pensée :

Contre Thyeste enfin tout paraît légitime.

(*Atrée et Thyeste*, acte I, sc. 3.)

Page 159. *Tu parles de la fin de son supplice :*

Qu'il vive : ce n'est plus sa mort que je médite ;

La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite.

Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
 Implore comme un bien la plus affreuse mort.

(*Atrée et Thyeste*, acte III, sc. 8.)

Voir, dans *Hercule furieux* (acte II, sc. 3), le même raisonnement exprimé par Lycus. Voyez également la note correspondant à ce passage.

Page 161. *Le ciel tonne, quoique sans orage.* Le tonnerre, par un temps serein, passait chez les anciens pour un prodige effrayant. Voyez les poètes et les auteurs qui ont traité la matière des présages, Jean Lydus, par exemple, et les *Phénomènes* d'A-ratus.

Page 163. *Notre cause est la même.* Térée avait violé Philomèle, sœur de Procné; Thyeste avait séduit la femme d'Atrée; il y a donc quelque rapport entre les deux positions.

Toutes les images du crime que je dois commettre sont déjà devant mes yeux. Toute cette tragédie est écrite avec une effrayante énergie. La puissance invisible qui pousse Macbeth à tuer Duncan, n'est pas plus vigoureusement rendue que cette rage du crime qui poursuit Atrée: ici le héros du poète anglais se rencontre avec celui de Sénèque:

Is it a dagger I see before me? etc.

Page 165. *Elles toucheront du moins ses enfans, jeunes, sans expérience, etc.* Le monstre ne s'est pas trompé dans ses calculs. Voyez plus bas, acte III, la conversation de Plisthène et de son père.

Page 167. *Tu crains qu'ils ne deviennent pervers? mais ils le sont en naissant.* Toujours l'hérédité du crime, comme nous l'avons dit dans la note première, toujours l'ombre de Tantale qui se projette sur sa famille.

Page 169. *Ce ne sont point les richesses qui font les rois.* Ces idées, sans doute, ont été mille fois répétées, mais rarement avec autant de grâce et de bonheur:

Roi de ses passions, il a (le sage) ce qu'il désire;
 Son fertile domaine est son petit empire;
 Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau, etc.

(RACAN.)

« Le sage, dit Cicéron, est plus roi que Tarquin, qui ne sut gouverner ni lui-même, ni son peuple; plus maître du peuple que Sylla, qui fut surtout passé maître en trois vices effroyables, la luxure, l'avarice et la cruauté, etc. » (CICÉRON, *des Biens et des Maux*, liv. III, ch. 22.)

Page 173. *La mort n'est un malheur que pour l'homme, etc.* Voici la traduction de ces vers par le président Hénault, qui a imité plusieurs passages philosophiques de notre auteur :

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas !

ACTE III. Page 175. *Si toutefois il est des dieux ! C'est avec raison qu'on a blâmé le poète, de cette réflexion qu'il met dans la bouche de Thyeste.* « A la première lecture de cette pièce, dit Lessing, tome II, page 105 de sa Bibliothèque, je me suis figuré, sur cette parole, que Thyeste ne le cédait guère en scélératesse à son frère. » Chacun sera de son avis : ce doute qu'exprime ce personnage sur qui doit se reporter tout l'intérêt du spectateur, n'est pas de nature à lui concilier les esprits, et l'on a vraiment besoin de tout son malheur pour le plaindre, après cette manifestation d'impiété si déplacée et si gratuite.

Page 177. *Je ne vois rien qui doive m'effrayer, et je tremble pourtant.* Assurément Thyeste ne voit rien, des yeux du corps, qui doive lui faire peur; mais à coup sûr, l'œil de son esprit voit, découvre très-bien ce qui doit l'effrayer. Racine paraît avoir imité ce passage de notre auteur :

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur se défie ?

JUNIE.

Et que sais-je ? il y va, seigneur, de votre vie;
Tout m'est suspect.....
.....!
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas ! si cette paix, dont vous vous repaissez,
Cachait contre vos jours quelques pièges dressés !

(RACINE, *Britannicus*, acte V, sc. 1.)

Page 179. *Je puis aussi mourir.* Le sens de ces mots, *quum possim mori*, ne nous semble point douteux malgré l'embarras des commentateurs. Thyeste qui ne craint pas pour lui-même, comme il le dit plus bas, ne peut pas répondre à son fils qu'il craint la mort. *Quum possim mori*, je puis aussi mourir; un homme qui peut dire cette parole avec certitude ne fera rien pour obtenir la royauté.

Ce n'est rien (le pouvoir), *pour qui ne désire rien.* Le mépris de la puissance est la plus haute puissance à laquelle un homme puisse atteindre. *Hoc est regnum, nolle regnari, quum possis.* (SENEC., *de Benef.*, lib. III, c. 37). Claudien a dit dans le même esprit :

..... Tunc omnia jure tenebis,
Quum poteris rex esse tui.

(IV *Consul. Honor.*, VIII, v. 262.)

Boileau, *Épître v*, v. 58, a rendu cette pensée aussi française qu'elle le sera jamais :

Qui vit content de rien, possède toute chose.

C'est notre ignorance qui nous fait aimer les grandeurs. Ce morceau a certainement le défaut d'une solennité fautive et d'un ton sententieux qui ne vont point à la circonstance; mais, pris en lui-même, il est grave et plein d'élévation. Tous nos poètes, qui ont exprimé les soucis du pouvoir et les peines de l'ambition, l'avaient sous les yeux en écrivant. Corneille surtout s'en est inspiré en traçant le rôle d'Auguste :

..... Tout ce qu'adore, en ma haute fortune,
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.

.....
J'ai souhaité l'empire et j'y suis parvenu;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu:
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.

(P. CORNEILLE, *Cinna*, acte II, sc. I.)

Page 181. *Je n'envoie point des flottes entières à la pêche.* Ceci n'est point, comme on pourrait le croire, une exagération poétique : « Cette gloutonnerie, dit Macrobe, ne put se contenter des trésors d'une seule mer. Octavius, commandant d'une flotte, voyant que le sarget (*scarus*) était si inconnu sur les côtes d'Italie, que son nom même n'existait pas en latin, apporta sur ses vaisseaux, comme dans des viviers, une multitude incroyable de ces poissons, les jeta dans la mer entre Ostie et la Campanie, et donna l'exemple d'ensemencer ainsi la mer comme on sème des graines dans un champ. » (*Saturnales*, II, 12.)

La mer ne recule point refoulée par mes digues. Horace, liv. III, ode 1, a dit :

Contracta pisces æquora sentiunt,
Jactis in altum molibus, etc.

On lit encore dans la lettre LXXXIX de Sénèque les mêmes invectives contre le luxe : « Ubi cumque in aliquem sinum litus curvabitur, vos protinus fundamenta jactetis, nec contenti solo, nisi quod manu feceritis, maria ageris introrsum. » Voyez aussi *Hercule furieux*, v. 1074 et suiv.

Les tributs des nations ne viennent point s'engloutir, etc. « C. Cæsar centies sestertio cœnavit uno die, et in hoc omnium adjunctus ingenio, vix tamen invenit quomodo trium provinciarum tributum una cœna fieret. » SENECA, *Consol. ad Helv.*, cap. IX. Voyez encore les mêmes idées dans Sénèque, lettre IX; Manilius, v. 368; Juvénal, sat. V, v. 97, et Lucain, liv. IV, v. 373, etc.

L'encens ne brûle point pour moi comme pour un dieu. Ceci pourrait se rapporter à presque tous les empereurs romains qui avaient des temples élevés à leur divinité, sinon dans Rome, au moins dans les provinces. Mais nous croyons, avec les commentateurs, que Sénèque désigne ici particulièrement Caligula, qui, averti qu'il avait dépassé le faite de la puissance et de la royauté, s'attribua la majesté divine, institua des prêtres chargés de son culte, et choisit les victimes qu'on devait immoler sur ses autels. » Voyez SUÉTONE, *Vie de Caligula*, ch. XXII.

Les autels de Jupiter ne sont point remplacés par les miens. Il

s'agit encore de Caligula : il avait fait décapiter un Jupiter venu de Grèce, pour mettre sa tête à la place de celle du dieu; quelques-uns même en étaient venus à lui donner le nom de Jupiter Latial. Voyez SUÉTONE, *Vie de Caligula*, ch. XXII.

Page 181. *Point de forêts dont les arbres se balancent sur le toit de mes palais; point d'étangs dont les eaux fument chauffées par la main des hommes.* « N'est-ce pas vivre contre nature, que de semer des vergers au sommet des tours, et d'avoir des forêts qui se balancent au dessus du toit des maisons? N'est-ce pas vivre contre nature, que de bâtir des thermes au sein de la mer, et de ne se pas croire à son aise pour nager, si l'on n'a dans son bain des vagues et des tempêtes? » SÉNÈQUE, lettre CXXIII. Voyez ce que Suétone, *Vie de Néron*, ch. XXXI, dit des bains de ce prince et de cette piscine qu'il avait commencé de faire creuser, du cap Misène au lac Averno, et qui devait contenir toutes les eaux thermales de Baïes.

Page 183. *S'il m'en prie, je dois craindre; il y a là quelque piège tendu autour de moi.* Plisthène fait la même réponse à Thessandre, dans l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon :

Et moi, je ne vois rien dont mon cœur ne frémissé.

De quelque crime affreux cette fête est complice :

C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux;

Et nous sommes perdus, s'il invoque les dieux.

(Acte v, sc. 2.)

C'est pour vous qu'Atrée me semble redoutable. Cette parole est belle dans la bouche de Thyeste. S'il est tranquille pour lui-même, ce n'est pas qu'il prévoie le sort de ses enfans tel qu'Atrée doit le faire, et sache d'avance qu'eux seuls doivent périr; mais il fait abnégation de sa propre vie, et ne s'inquiète que pour celle de ses fils :

Ah! je ne fuirais pas, quel que fût mon effroi,

Si mon cœur aujourd'hui ne tremblait que pour moi.

(*Atrée et Thyeste*, acte v, sc. 2.)

Vous craignez sa perfidie, maintenant que vous êtes en sa puissance! On ne peut disconvenir qu'il n'y ait beaucoup d'art à

notre poète à ne mettre dans l'esprit de Thyeste aucune mauvaise pensée contre son frère, et à le faire conduire malgré lui par ses enfans dans le piège où ses enfans doivent périr. *Ego vos sequor, non duco*; parole prophétique bien propre à annoncer d'avance la catastrophe, et à augmenter l'intérêt dû au malheur de Thyeste.

Page 185. *Remplissons nos engagements*. Nous ne croyons point, avec le commentateur de Lemaire, que cette parole s'adresse à Thyeste. Atrée se parle encore à lui-même, et se dit : Remplissons la promesse que je lui ai faite de le bien recevoir, faisons les démonstrations d'amitié qu'il doit attendre.

Page 187. *Si vous n'étiez tel à mon égard, il me serait facile de prouver mon innocence*. Rien de plus noble et de plus attendrissant que ce langage de Thyeste, en lui-même, et par opposition avec les sentimens d'Atrée. Les paroles de Thyeste sont l'expression d'un sentiment vrai, répondant à la démonstration la plus cruellement hypocrite qui se puisse imaginer. Rien de plus terrible que cette situation, rien de plus naturel que la manière dont elle est rendue.

Avoir une couronne, c'est l'effet du hasard; la donner, c'est l'ouvrage de la vertu.

Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême;
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même.

(P. CORNEILLE, *Cinna*, acte II, sc. 1.)

Pallidæ natos tenuere matres (v. 563). Nous avons traduit : « Les mères pâles pressaient leurs enfans contre leur sein. » Nous croyons ce sens véritable. Il s'agit d'une guerre soudaine, et qui avait porté l'effroi dans Mycènes. Le poète fait le tableau de cette inquiétude générale des mères et des épouses, qui se reproduit dans tous les momens d'orage. Du reste, l'autre sens, préféré par quelques commentateurs, n'offre rien de déraisonnable.

Page 195. *Celui qui dispense à son gré les couronnes*. Il s'agit évidemment du maître de Rome, à qui cet avis n'était point mal adressé. Il est inutile de faire remarquer au lecteur la beauté de ce passage; ces maximes : « Toute puissance relève d'une puis-

sance supérieure ; ce que les sujets craignent de leurs rois, les rois ont à le craindre d'un maître qui les domine, » sont dignes de Bossuet, et rappellent ce que ce grand homme a dit de plus fier et de plus élevé dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

ACTE IV, page 199. *Je ne demande pas qui, mais lequel des deux l'a commis.* Cette pensée a plus d'élégance en latin qu'en français : *Non quæro, quis sit, sed uter.* *Quis* est général, et se rapporte à tout le monde ; *uter* ne se rapporte qu'aux deux frères. Le chœur montre ainsi la bonne opinion qu'il a d'eux.

Dans la partie supérieure du palais de Pélops. Ce récit ressemble à beaucoup d'autres que Sénèque a semés à profusion dans ses tragédies, et qui n'ont pas un rapport direct et nécessaire avec l'action. On ne peut nier cependant qu'il n'ajoute une solennité plus grande au forfait d'Atrée.

Page 201. *On voit appendus à ce chêne des dons pieux.* Cette description ressemble à cent autres. Voyez OVIDE, *Métamorph.*, liv. VIII, v. 743 ; LUCAIN, *Pharsale*, liv. I.

Virgile (*Énéide*, liv. VII, v. 183) a dit :

Multaque præterea sacris in postibus arma,
Captivi pendent currus, curvæque securæ,
Et cristæ capitum, et portarum ingentia claustra,
Spiculaque, clypeique, ereptaque rostra carinis.

Le char d'Énomais, l'essieu trompeur de Myrtilé. Voyez plus haut vers 140, et surtout la note.

La tiare phrygienne de Pélops. Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, était venu s'établir en Grèce, à la suite d'une guerre que Tros, père de Ganymède, lui avait déclarée, ou, selon d'autres auteurs, à cause des tremblemens de terre qui désolaient son pays. La tiare phrygienne rappelle son origine :

Hoc Priami gestamen erat, quum jura vocatis
More daret populis ; sceptrumque sacerque tiaras.

(VIRGIL., *Æneid.* lib. VII, v. 244.)

Les arbres gigantesques s'enflamment d'eux-mêmes. Il nous est impossible de dire au juste ce que l'auteur a voulu exprimer.

A-t-il prétendu parler d'arbres qui prennent feu d'eux-mêmes, ou bien d'arbres qui semblent seulement brûler, comme ceux dont Lucain parle dans la description de la forêt de Marseille?

Et non ardentis fulgere incendia silvæ?

Le texte laisse chacun libre d'adopter le sens qui lui plaira le mieux.

Page 203. *Rien ne manque à l'ordre prescrit pour les sacrifices.* Voir à notre tome deuxième des tragédies de Sénèque, *Œdipe*, acte II, sc. 2, et les notes.

Et quel est le sacrificateur? Cette question se rapporte au récit de l'envoyé, mais elle fait peu d'honneur au bon sens et à la sensibilité des vieillards d'Argos. Les détails minutieux et puérils qu'on trouvera dans la suite de ce récit méritent le même reproche.

Page 205. (*Ne croyez pas qu'il manque de piété filiale*). Le sens de cette parenthèse nous échappe. C'est à lui-même apparemment qu'Atrée immole les trois enfans de son frère. Que vient donc faire ici Tantale, et la supposition du poète que c'est à lui que la première victime est sacrifiée? Le nom seul de l'enfant justifie cette idée, et c'est trop peu.

Page 207. *Le malheureux tombe, mourant de sa double blessure.* Il n'y a point deux blessures, mais une seule. Sénèque paraît imiter ici, mais avec le goût de son époque, un passage d'Ovide :

..... Missa fugientia terga sagitta
 Trajicit : exstabat ferrum de vulnere aduncum.
 Quod simul evulsum est, sanguis per utrumque foramen
 Emicuit.....

(*Metam.*, lib. IX, v. 127.)

Ovide parle de deux ouvertures, ce qui est tout naturel; Sénèque dit : une double blessure, vu le progrès du bon goût.

Il faut convenir que si notre auteur a suivi le précepte d'Horace, qui défend de mettre sur la scène le festin d'Atrée, il s'en est bien dédommagé par le récit. Il est impossible de remplir les oreilles de plus d'horreurs, en ménageant les yeux.

Page 209. *Une partie des chairs est embrochée, etc.* Voyez OVIDE, *Métamorphoses*, liv. 1, v. 228 :

Atque ita semineces partim ferventibus artus
Mollit aquis, partim subjecto torruit igni.

Et livre VI, v. 644 :

Vivaque adhuc, animæque aliquid retinentia membra
Dilaniant : pars inde cavis exultat ahenis,
Pars verubus stridet.

Le foie siffle autour de la broche. Ces détails sont effrayans, quoique beaux de style, et rendus comme Horace le voulait sous le rapport de l'art :

Indignatur item privatis ac prope socco
Dignis carminibus narrari scena Thyestæ.

Quoi qu'il en soit, *stridet in verubus jecur* nous rappelle ces beaux vers de l'*Odyssee* d'Homère, éloquentement cités et développés par Plutarque, dans son discours contre l'usage des viandes :

Εἶρπον μὲν ῥῖνοι, κρέα δ' ἄμφ' οὐλοῖς ἐμμεύκει,
Ὀπταλία τε καὶ ἄμα βοῶν δ' ὡς γίγντο φωνή.

Les peaux rampaient sur la terre écorchées,
Les chairs au feu mugissaient embrochées,
Cuittes autant que crües ; et était
Semblable aux bœufs la voix qui en sortait.

(Traduct. d'AMYOT.)

Cette fumée est elle-même sombre et pesante. Voir au second volume le sacrifice de Tirésias, sur le feu, la fumée, et toutes les autres circonstances observées dans un sacrifice.

Page 211. *Roi de la terre et du ciel.* Le texte porte : *Terrarum superumque parens*, père des hommes et des dieux. Nic. Heinsius prétend que le soleil ne doit pas recevoir ce nom qui ne convient qu'à Jupiter ; il se trompe. Macrobe dit que l'opinion qui résume dans le soleil tous les dieux qui sont sous le ciel, n'est pas fondée sur une vaine superstition, mais sur une raison divine. *Saturnal.*, liv. 1, ch. 27. Proclus nomme le soleil

l'image de Dieu, père de toutes choses, παγγενέταο θεοῦ. Orphée va plus loin, dans son *hymne au Soleil*; il l'appelle ἀθάνατον Δία, Jupiter immortel. Plutarque, *Questions romaines*, LXXVII, dit qu'il ne faut pas croire que le soleil et la lune ne sont que des représentations, des images de Jupiter et de Junon, mais que le soleil est réellement, ἐν ὕλῃ, Jupiter, et la lune aussi réellement Junon.

Page 215. *Que l'informe chaos ne revienne envelopper les hommes et les dieux.* Les anciens croyaient que le monde avait été fait et non créé. Sous ce rapport, il ne faudrait que substituer le mot *fecit*, admis dans quelques bibles, même catholiques, au mot *creavit* de la Vulgate, pour mettre leur théogonie d'accord avec la Genèse. L'informe chaos, masse indigeste et confuse, rappelle très-bien ce que dit Moïse : « Que la terre était sans forme et toute nue. »

Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Une remarque essentielle, c'est que les dieux des païens pouvaient rentrer aussi dans le chaos, d'où par conséquent ils étaient sortis, ce qu'on ne peut admettre du dieu chrétien, du Jéhovah des Juifs, qui est l'être éternel, nécessaire, immuable. Ainsi, les divinités païennes n'étaient que des puissances purement secondaires, des personnifications de forces finies et susceptibles de changement.

Page 217. *Notre vie a été marquée pour la fin des siècles.* Ces réflexions sans doute se rapportent parfaitement à la circonstance, mais il est permis aussi d'y voir l'expression de cette grande et solennelle tristesse qui tourmentait les esprits graves et élevés sous le règne des Césars. Il y avait, ce nous semble, plus qu'une inspiration d'artiste dans l'homme qui a écrit les derniers vers de ce chœur.

ACTE V, page 221. *Ce n'est pas de ses souffrances que je veux être le témoin, mais de leur commencement.* Le texte dit, mot à mot : Je ne veux pas le voir malheureux, mais pendant qu'il le devient; c'est-à-dire qu'Atrée veut voir sur son frère le premier effet de la douleur.

Page 221. *Un hoquet....* Nous demandons pardon au lecteur de ce mot qui ne rend pourtant pas tout entière l'expression latine, *eructat*; nous avons cru que c'était déjà beaucoup de l'indiquer.

O mon âme, fatiguée par de longues infortunes, dépose le fardeau de tes soucis inquiets. Nous ne pouvons affirmer que cet hymne fût un véritable chant. Néanmoins ce qui précède semble l'indiquer: le voilà qui chante, dit Atrée. La mesure des vers n'est point celle des monologues, ni des dialogues, mais une mesure particulière, comme celle des chœurs.

Quant au mérite de cet hymne, comme poésie, nous le croyons grand sous tous les rapports. Cet homme si malheureux qui chante l'oubli des peines passées, cette enveloppe de bonheur qu'une pensée amère soulève et détruit, cette âme qui s'inquiète et se trouble dans sa joie, ces ris mêlés à des pleurs, ces cris lugubres parmi des chants d'ivresse, cette lutte de sentimens contraires qui finit par un doute encore plus triste qu'elle, tout cela fortement senti, et vivement exprimé, nous semble de nature à produire les plus terribles impressions sur l'esprit des spectateurs.

Page 227. *Vous voulez voir leurs visages, vous les verrez, et je les mettrai tous dans votre sein.* Toutes les paroles d'Atrée, depuis le commencement de cette scène, sont équivoques et à double sens. Ici il joue, aussi misérablement que possible, sur les mots. *Ora, quæ exoptas, dabo*, dit le texte; *ora* signifie à la fois visages et têtes.

Cette coupe devient lourde, et mon bras ne peut plus la soutenir.

Le soleil s'obscurcit, et la coupe sanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.

(CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, acte v, sc. 7.)

Ah! rendez-moi mes enfans.

THYESTE.

Cependant je ne vois point mon fils.

ATRÉE.

Il n'est point de retour? Rassurez-vous, mon frère;
Vous reverrez bientôt une tête si chère:
C'est de notre union le nœud le plus sacré;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

Ibid.

Page 229. *J'entends résonner dans ma poitrine des gémissemens qui ne sont pas les miens.* Crébillon, qui a eu le mauvais sens de mettre sur la scène cet horrible sujet, dont il n'a fait qu'une tragédie obscure et indigeste, n'a pas manqué de prendre dans Sénèque les traits les plus heureux, et c'est ce qu'il a fait de plus sage; voici deux beaux vers qu'il doit à Sénèque :

De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.

ATRÉE. *Reconnais-tu tes enfans?* — THYESTE. *Je reconnais mon frère!* Ce trait sublime brille comme une perle dans le fatras de Crébillon :

ATRÉE.

Reconnais-tu ce sang?

THYESTE.

Je reconnais mon frère!

Page 235. *Sans l'excès de ta douleur, mon crime serait perdu.*

Par tes gémissemens je connais ta douleur;
Comme je le voulais, tu ressens ton malheur:
Et mon cœur, qui perdait l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.

(CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, acte v, sc. 8.)

Page 237. *Des enfans à leur père!* Nous avons voulu conserver toute la brièveté de cette exclamation déchirante; il faut sous entendre le mot *servir* pour compléter la phrase.

Oui à leur père, et, ce qui me ravit, à leur véritable père. Atrée a dit, au deuxième acte, qu'il doutait de la légitimité de ses enfans: il se réjouit ici de la certitude qu'il a que ceux de Thyeste sont nés de lui, ce qui rend le malheur plus grand d'un côté, et la vengeance plus complète de l'autre.

Et ceux de l'hymen? Thyeste avait séduit Érope et souillé la couche de son frère; ce sont les dieux de l'hymen qui l'ont puni dans le festin d'Atrée.

NOTES

SUR LES PHÉNICIENNES.

ACTE 1^{er}, page 245. Ce début est le même que celui de l'opéra d'*Œdipe à Colone*, de Guillard, et tous les deux sont à l'imitation de Sophocle. Voyez *Œdipe à Colone* dans le Théâtre des Grecs, mais surtout les *Phéniciennes* d'Euripide. Racine a imité quelques passages de notre auteur, dans ses *Frères ennemis*. Rotrou avait fait de même avant lui dans son *Antigone*; mais il a principalement suivi Euripide dans la première partie de sa pièce, et l'*Antigone* de Sophocle dans la seconde moitié. Le même sujet a été traité par le comte Alfieri, dans sa tragédie intitulée *Polynice*.

Cette pièce, de notre auteur, est incomplète et mutilée; le premier acte n'est pas fini, le deuxième commence à peine, le troisième est entier; mais la mutilation recommence vers la fin du quatrième, et le cinquième tout entier manque. Œdipe ne paraît qu'au premier acte qu'il remplit, et dans la première partie du deuxième; on ne le revoit plus dans les actes suivans, de sorte qu'il est difficile d'entrevoir le dénouement de la pièce en ce qui le regarde. Quant à la querelle des deux frères, elle se termine probablement de la manière convenue entre les mythologues. Voyez EURIPIDE, *Phéniciennes*, le *Supplément* à la tragédie de Sénèque, par Henry Chiffel, *les Frères ennemis* de Racine, et la *Thébaïde* de Stace.

Abandonne ton malheureux père. M. Ballanche a imité quelques détails de cet entretien d'Œdipe et de sa fille, dans son beau roman d'*Antigone*: « Ah! sans doute il y a sur mon front quelque marque d'anathème. . . ma fille abandonne-moi à mon sort déplorable. — Non, mon père, répondit Antigone, je ne vous

abandonnerai point; ne repoussez point les soins de votre fille, etc.» *Antigone*, liv. II.

Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi?
Assez et trop long-temps mon amitié t'accable :
Évite un malheureux, abandonne un coupable.

.....
Va-t'en.

(RACINE, *Andromaque*, acte III, sc. 1.)

Page 245. *Les cimes escarpées du Cithéron mon berceau*. Le texte dit : *Meus Cithæron*, mon Cithéron. Ce seul mot rappelle toute la destinée d'Œdipe, mais nous n'avons cru pouvoir le faire passer dans notre langue.

..... Habeant te lustra tousque Cithæron.

(STAT., *Thebaid.*, lib. XI, v. 742.)

Page 247. *Actéon périt dévoré par ses chiens*. Pour avoir vu Diane toute nue, qui le métamorphosa en cerf, et le fit dévorer par ses chiens.

Une mère excita les Bacchantes furieuses contre son fils. Agavé, mère de Penthée. Voir au deuxième volume, *Œdipe* et les notes.

La trace du taureau de Zéthus. Le taureau à la queue duquel Amphion et Zéthus attachèrent Dircé, femme de Lycus, pour venger leur mère Antiope, etc. Voir *Œdipe* et *Hercule furieux*, surtout aux notes.

J'irai vers la roche d'Ino. Ino, femme d'Athamas, roi de Thèbes, avait fait périr les deux enfans que ce prince avait eus d'une première femme. Athamas, pour s'en venger, tua Léarque, l'un des enfans d'Ino, qui prit la fuite, et, poursuivie par lui, se jeta à la mer avec son autre fils, Méricerte. Voyez les notes d'*Œdipe* au deuxième volume, et OVIDE, *Métamorph.*, liv. IV, v. 524.

Heureux ceux à qui un destin meilleur donna d'aussi bonnes mères! Œdipe vient de parler d'Agavé et d'Ino, si cruelles envers leurs enfans, et, comme tous ses crimes se résument dans son mariage avec sa mère, il maudit cet amour. Cette idée est

plus spécieuse que juste; car Jocaste ne l'aimait pas comme fils, mais comme époux, ne sachant pas qu'elle était sa mère.

Page 249. *Le vois-tu, ma fille? moi, je le vois.* « C'est ici! oui, c'est ici, je le sens! dis-moi, l'ombre de Laïus n'est-elle pas assise sur ce rocher? — Non, répondit Antigone, l'ombre de Laïus n'est point assise sur ce rocher. — Ah! je la vois, reprenait Œdipe, je la vois! grande, terrible; une large blessure, des torrens de sang qui en découlent, etc. » (BALLANCHE, *Antigone*, liv. II.)

Qui n'as de force que contre une partie de toi-même. Œdipe, au lieu de s'ôter la vie, ne s'est arraché que les yeux. Il se plaint ici de son peu de courage qui ne lui a permis de se punir que dans une partie de lui-même.

Retire-toi, ma fille, retire-toi vierge encore. L'auteur, quel qu'il soit, de cette tragédie, serait fâché d'omettre aucune des idées que la situation peut fournir à un esprit sans règle. Il est certain qu'un homme qui sciemment serait devenu l'époux de sa mère, pourrait aussi bien attenter à l'honneur de sa fille. Mais il n'y a pas le même danger pour Œdipe, qui n'a pris Jocaste pour épouse, que parce qu'il ne la connaissait pas pour sa mère. Il connaît sa fille, et l'appelle par son nom; le même crime est donc impossible pour lui, puisque les circonstances ne sont plus les mêmes. Cette crainte qu'il témoigne ne peut être expliquée que par le désordre de ses idées, et par l'horreur qu'il a conçue contre lui-même.

Aucune puissance, ô mon père, ne détachera ma main de la vôtre. Ce langage d'Antigone est simple, noble et touchant. L'auteur de cette pièce ne manquait pas de génie pour écrire, mais il ne savait pas s'arrêter. Antigone parle bien mieux qu'Œdipe, parce qu'elle ne parle pas aussi long-temps. Voici quelques traits de son discours imités par Ducis :

Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre :
 Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
 L'univers nous oublie; ah! recevons du moins,
 Moi vos tristes soupirs, et vous mes tendres soins.
 Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage :
 Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

(*Œdipe chez Admète*, acte III, sc. 2.)

Page 251. *Ah! l'unique salut d'Œdipe, c'est de n'en point attendre.* Littéralement: l'unique salut d'Œdipe, c'est de n'être pas sauvé. Virgile avait bien dit :

Una salus victis nullam sperare salutem ;

mais au moins ce vers présente une idée, celle de Corneille dans *les Horaces* :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Mais le vers de notre auteur ne renferme aucune idée ; c'est pourquoi nous lui avons donné celui du vers de Virgile, qu'il semble avoir voulu imiter, afin de ne pas donner un non-sens. Ducis a paraphrasé ce vers comme nous l'avons traduit :

Ma vie est un supplice, et, pour me secourir,
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.
(*Œdipe chez Admète*, acte III, sc. 2.)

Page 253. *Il n'y a pas plus de cruauté à faire mourir un homme, qu'à le forcer de vivre malgré lui.* C'est la paraphrase d'un vers d'Horace :

Invitum qui servat, idem facit occidenti.
(HORAT., *de Arte poet.*, v. 467.)

Le même paradoxe est développé dans Sénèque, lettre LXXVIII. Mais notre auteur ne s'arrête pas là, il ajoute gravement ; « La cruauté même n'est pas égale, elle est plus grande d'un côté. » Ce bavardage d'abord ne convient point à Œdipe, dans la situation présente ; en second lieu, le poète aurait dû réfléchir que si pour un homme fatigué de la vie il est plus cruel d'être forcé de vivre que contraint de mourir, un homme qui voudrait vivre dirait tout le contraire, sans raisonner moins juste. Racine a mis à peu près la même idée dans la bouche de Créon :

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie !
(*Les Frères ennemis*, acte v, sc. 6.)

Page 255. *Un homme gendre de son aïeul, etc.* — Voyez au deuxième volume, dans les notes d'*Œdipe*, les fameux vers de So-

phocle, blâmés par Longin, et traduits par Boileau dans le *Traité du Sublime* :

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie ;
Mais dans ce même sein où tu m'as renfermé,
Tu fais rentrer le sang dont tu m'avais formé, etc.

Page 255. *Ces plaines où règne le roi venu d'Assyrie.* C'est-à-dire Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie et non d'Assyrie.

Page 257. *La mort est partout, grâce à la bonté des dieux.* Si Lucius Annéus Sénèque le Philosophe n'est pas l'auteur de cette mauvaise tragédie, l'auteur, quel qu'il soit, a dû s'inspirer de la lecture de ses ouvrages. Voici deux passages tirés de ses écrits, qui se rapportent directement à ce que dit Œdipe : « *Malum est in necessitate vivere, sed in necessitate vivere nulla necessitas est. Patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles. Agamus Deo gratias quod nemo in vita teneri potest.* » (Épist. XII.) « *Ante omnia cavi (c'est Dieu qui parle) ne quis vos teneret invitos : patet exitus.* » (De Provid.) — Voyez aussi MARTIAL, liv. I, épigr. 43.

Page 261. *Votre cœur est exempt de crime.* Qu'il nous soit permis de citer quelques vers de l'opéra d'*Œdipe à Colonne*, parce qu'ils sont beaux, chose rare dans les compositions de ce genre :

Du malheur auguste victime,
Mettez un terme à vos regrets ;
Quand le cœur est exempt de crime,
Du sort on peut braver les traits.

Page 265. *Mon âme de père prévoit déjà de grands malheurs.* *Paternus animus* renferme ici plus de sens qu'on ne le croirait à la première vue. Les anciens regardaient comme véritables les pressentimens des pères, et leurs prophéties comme infaillibles. Voyez CLAUDIEN, *Enlèvement de Proserpine*, STACE, *Achilléide*, et OVIDE, *Métamorphoses*.

Page 267. *Refuser la vie pour vous-même, c'est la refuser à beaucoup d'hommes.* — *Humanum paucis vivit genus*, dit César dans Lucain. Cette maxime est vraie sous beaucoup de points de vue ; elle l'est surtout ici. La vie de beaucoup d'hommes est souvent attachée à la vie d'un seul.

Page 267. *Leur naissance criminelle fait qu'ils ne connaissent point de crime.* Racine a paraphrasé ce passage :

Tu peux voir sans horreur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père et la mère ont commis.
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchants et tous deux parricides ;
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux.

(*Les Frères ennemis*, acte I, sc. I.)

ACTE II, page 271. *Sept camps enferment Thèbes.* Six rois de la Grèce vinrent au siège de Thèbes, combattre pour Polynice, qui faisait le septième. C'était Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Parthénopée, Hippomédon et Adraste. Ce dernier, suivant la prophétie d'Amphiaraüs, roi d'une partie de l'Argolide, devait seul revenir vivant de cette guerre. Effectivement, tous les autres chefs y périrent. Adraste, chargé par eux de présents qu'il devait remettre à leurs fils, suscita contre Thèbes une seconde guerre dite des *Épigones*, dans laquelle Thèbes fut vaincue. Voyez ESCHYLE, *les Sept chefs devant Thèbes* :

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de sermens effroyables :
A l'entour d'un taureau qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger ;
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone, etc.

(BOILEAU, *traduction de Longin.*)

Page 275. *Ne me tirez donc pas de ces forêts.* Œdipe est, comme il le dit lui-même, plein de fureur et de vengeance : il a maudit ses enfans, il demande des armes, etc., et après avoir montré ces dispositions violentes, il rentre en lui-même, et désire de ne donner pas à sa colère l'occasion d'éclater, en se portant à quelque action funeste.

ACTE III. Page 277. *Depuis que Polynice mène la vie errante de l'exil.* Voyez *Polynice* dans les œuvres du comte Alfieri, acte I, sc. I.

Astretto

A mendicar dalle stauiere genti

Polinice soccorsi, all' ire sue
Qual fin, s' ei non ha regno?

Page 279. *Malheureuse mère! pourquoi former des vœux?*

..... Omai (Iassa!) che debbo
Creder, sperar, temer? per chi far voti?
Qual vincitor bramar? — Nessuno: entrambi
Miei figli sono. O tu, qual sii, che palma
N' hai colto, innanzi (ah!) non venimi; trema,
Fuggi iniquo; si aspetta al vinto intera
La mia pietade, etc.

(ALFIERI, *Polynice*, acte v, sc. 1.)

Page 281. *J'irai, j'irai; je présenterai ma tête à leurs coups.*
Voyez l'imitation de ce passage, dans la pièce italienne:

Ed io, non sonò? aver tra lor può loco
L'ira, se in mezzo io sto? deh! non mi torre
La speme mia!
..... Che più? mi udranno,
Se mi vi sforzan pur, lo infame loro
Nascimento attestar; nè l'empie spade
Troveran via fra lor, se non pria tinte
Entro al sangue materno

(ALFIERI, *Polynice*, acte I, sc. 1.)

ACTE IV. page 285. *C'est contre moi qu'il faut tourner le fer et les flammes.* Ce discours de Jocaste est noble et tout-à-fait convenable. En voici l'imitation par Rotrou dans sa tragédie d'*Antigone*:

Plongez, cruels, plongez vos armes dans mon sein;
Déployez contre moi votre aveugle colère,
Contre moi qui donnais des frères à leur père:
Ou, si vous m'épargnez, ne versez pas le sang
Que vous avez puisé dans ce coupable flanc;
Accordez-le-moi tout, ou ne m'en laissez goutte;
Perdez-moi tout entière, ou conservez-moi toute.
Quoi! nul de vous encor n'a mis les armes bas?
Je parle, et de vos mains elles ne tombent pas?
Si quelque piété règne chez vous encore,
Consentez à la paix que votre mère implore.

Si le crime vous plaît, un plus grand s'offre à vous,
 Ce flanc dont vous sortez est en butte à vos coups.
 Cessez donc cette guerre, ou cessez-en la trêve;
 Faites qu'elle s'éteigne, ou bien qu'elle s'achève;
 Ou n'allez pas plus outre, ou passez jusqu'au bout;
 Ne considérez rien, ou considérez tout, etc.

(ROTROU, *Antigone*, acte II, sc. 4.)

Page 287. *Toi qui revois ta mère après un long exil.*

Oh! da gran tempo in van bramato figlio!
 Pur ti riveggo in Tebe! — Al fin ti stringo
 Al sen materno. — Oh! quanto per te piansi! —
 Or di: miglior fatto ti sei? chiedesti
 La madre; eccola: in lei l'orrido incarco
 Di fraterna querela a depor vieni?
 Deh! dimmi; a me consolator ne vieni,
 O troncator de' miei giorni cadenti?

(ALFIERI, *Polynice*, acte II, sc. 3.)

Page 289. *Ta mère n'était point là pour te conduire à l'entrée de la chambre nuptiale.*

Les bruits nous ont appris avec quelle allégresse
 Et quel honnête accueil vous a reçu la Grèce;
 Vous y vîtes Adraste, et l'on dit qu'en sa cour
 Vous avez fait un choix digne de votre amour.
 Mais qui, dans votre lit, conduisit votre épouse?
 C'est un droit qu'on m'ôtait, et dont je suis jalouse, etc.

(ROTROU, *Antigone*, acte II, sc. 4.)

Et Legouvé, *Étéocle*, acte II, sc. 2 :

Croirai-je que toujours tu t'occupas de nous,
 Toi qui d'une étrangère est devenu l'époux?
 Hélas! ce n'est pas moi qui, mère fortunée,
 Allumai pour mon fils les flambeaux d'hyménée,
 Et d'un lien si cher consacrant les douceurs,
 T'amenai ton épouse et la parai de fleurs, etc.

Page 291. *La guerre, voilà ta dot.* C'est-à-dire qu'Adraste a fourni à Polynice, devenu son gendre, une armée pour soutenir ses droits, et faire la guerre à sa patrie, ou, si l'on veut, l'u-

nion de Polynice avec une princesse d'Argos, une fille de roi, a rendu plus fort ce désir de faire valoir ses droits à l'héritage d'Œdipe, afin de pouvoir offrir un trône à sa jeune épouse.

Page 291. *L'erreur aussi a présidé à ton hymen.* C'est-à-dire que Polynice avait épousé Argie, fille d'Adraste, roi d'Argos, et ennemi de Thèbes. Il aurait pu sans doute faire un meilleur choix, mais son erreur ne peut être justement comparée à celle d'Œdipe.

Savez-vous sous quel joug cet hymen vous a mis ?

De nos plus enragés et mortels ennemis, etc.

(ROTROU, *Antigone*, acte II, sc. 4.)

En effet, sans cette guerre, je ne t'aurais pas, et sans toi je ne verrais pas cette guerre. Le vieux Rotrou a traduit avec plus de hardiesse :

Enfin sans vous, mon fils, je n'aurais pas la guerre ;
Mais sans la guerre aussi, je ne vous aurais pas.

Page 293. *Ne détruis point cette Thèbes où tu veux régner.*

..... Più che ottenere il regno ,

Dunque abbi caro il meritarlo, o figlio.

Spero, l'avrai ; ma pur, s'ambo c' inganna

Il tuo fratel, di chi è l'infamia, dimmi ;

Di chi la gloria ? a mie ragioni, ai preghi,

Al pianto mio, deh ! cedi ; al pianto cedi

Della infelice patria tua : vorresti,

Pria che in Tebe regnar, distrugger Tebe ? etc.

(ALFIERI, *Polynice*, acte III, sc. 3.)

Et Racine, *les Frères ennemis*, acte IV, sc. 3 :

Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,

Détruire cet empire afin de le gagner ?

Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?

Thèbes, avec raison, craint le règne d'un prince

Qui de fleuves de sang inonde sa province :

Voudrait-elle obéir à votre injuste loi ?

Vous êtes son tyran, avant d'être son roi.

Page 295. *Que sera-ce donc quand tu régneras ?*

Dieux ! si devenant grand, souvent on devient pire,

Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas !
Si vous êtes cruel quand vous ne régnerez pas ?

(RACINE, *les Frères ennemis*, acte IV, sc. 3.)

Page 295. *Quoi ! pour errer toujours par le monde ?*

Ne vous semble-t-il point que la gloire d'un prince
Soit d'errer vagabond de province en province ?
Chassé de mes états, de mes biens, de ma cour,
De mon partage encor dois-je point de retour ?
Que pourrais-je avoir pis, si j'étais le parjure,
Si j'avais violé les droits de la nature ?
Il faut qu'un traître règne, et que je sois banni !
Il sera le coupable, et je serai puni !
Non, non, le droit ordonne, en première maxime,
Le prix à l'innocence, et le supplice au crime.

(ROTROU, *Antigone*, acte II, sc. 4.)

Page 297. *Livré à mon épouse, j'aurai donc à subir les caprices
d'une femme heureuse et puissante.*

Quoi ! ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme !
D'un éclat si honteux je rougirais dans l'âme.
.....
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître ;
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître ;
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de me faire haïr.
Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point roi, madame, ou l'être à juste titre, etc.

(RACINE, *les Frères ennemis*, acte IV, sc. 3.)

*Si tu veux absolument régner, si ta main ne peut se passer d'un
sceptre violemment conquis.*

Je sais qu'à votre tête il faut une couronne ;
Mais que, hors de chez nous, votre main vous la donne.
Faut-il que d'un seul lieu vos desseins soient bornés ?
Et ne saurais-je avoir deux enfans couronnés ?
Montez, le fer en main, les rochers du Tymole ;
Soumettez-vous les lieux qu'arrose le Pactole.
Osez ce qu'ont osé tant d'autres conquérans,
Tenez tout de vous-même, et rien de vos parens.

(ROTROU, *Antigone*, acte II, sc. 4.)

Page 301. *Sois sans crainte ; il ne sera que trop cruellement puni... il règnera.*

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Élevez-le vous-même à ce trône fatal.

(RACINE, *Les Frères ennemis*, acte IV, sc. 3.)

Nul ne s'est assis impunément sur le trône de Thèbes.

Sublime fin d'ogni tuo voto è dunque
Di Tebe il trono? Oh! non sai tu che in Tebe
Sommo infortunio è il trono? il pensier volgi
Agli avi tuoi: qual ebbe in Tebe scettro,
E non delitti? illustre certo è il seggio
Dove Edippo sedea. Temi tu forse,
Non sappia il mondo ch'ebbe figli Edippo?
Virtude hai tu? lascia a' spergiuri il trono.
Vuoi tu vendetta del fratel? ch'ei venga
In odio a Tebe, a Grecia, al mondo, ai Numi?
Lascia ch'ei regni, etc.

(ALFIERI, *Polynice*, acte II, sc. 4.)

Ce trône fut toujours un dangereux abîme ;
La foudre l'environne aussi bien que le crime.
Votre père et les rois qui vous ont devancés,
Sitôt qu'ils y montaient, s'en sont vus renversés.

(RACINE, *Les Frères ennemis*, acte IV, sc. 3.)

Thèbes, vous le savez, est un fatal empire,
Et son trône est un lieu bien funeste à son roi:
Les exemples de Laïe et d'Œdipe en font foi.

(ROTROU, *Antigone*, acte II, sc. 4.)

Et quel trône, d'ailleurs, brûles-tu d'occuper?
Celui que tant de fois la foudre vint frapper,
Le trône si glissant des tristes Labdacides?
Vois Laïus en tomber sous des mains parricides ;
Vois son fils que les dieux rendirent criminel,
Y régner dans l'inceste et le sang paternel :
Peux-tu donc disputer, trop plein de tes outrages,
Un écueil que des tiens ont blanchi les naufrages?
Fuis plutôt, etc.

(LEGOUVÉ, *Étéocle*, acte III, sc. 3.)

Moi, je te mets au nombre des exilés. Nous avons mis ces pa-

roles dans la bouche d'Étéocle, en adoptant la correction de Lemaire. Dans les autres éditions, Étéocle ne dit aucune parole, et n'est pas même compté parmi les personnages. Nous lui avons donné une part dans ce dialogue pour obtenir un sens plus clair et plus suivi que celui des anciens textes, sinon tout-à-fait satisfaisant. Les autres éditeurs ont mis dans la bouche de Jocaste ou de Polynice, les phrases que nous mettons dans celle de ce troisième interlocuteur, et cette disposition n'offre guère un sens naturel et suivi; Polynice, par exemple, après avoir dit que « vouloir être aimé, c'est se condamner à ne porter le sceptre que d'une main faible et languissante, » ajoute immédiatement après : « Un pouvoir détesté n'est jamais durable. » Ce qui rompt évidemment la suite des idées.

Page 301. *L'amour des sujets ne peut que gêner souvent l'autorité du maître.* Ces maximes sont absurdes, mais encore faut-il les rendre claires : un roi qui se sent aimé de ses sujets se trouve forcé par cet amour même à les traiter doucement ; s'il sent qu'il en est détesté, il les traite en ennemis.

Plus est permis aux rois à qui plus on s'oppose ;
 Une lâche douceur au mépris les expose.
 Un peuple trop aisé les lie en les aimant ;
 Il faut, pour être aimé, régner trop mollement.

(ROTROU, *Antigone*, acte II, sc. 4.)

Page 303. *Pour le trône je sacrifierais ma patrie.* Rotrou a mis cette partie du dialogue dans la bouche de Polynice :

..... Ne m'opposez plus d'inutiles avis.
 Parle, ma passion, les tiens seront suivis.
 Passe au dernier excès que peut faire paraître
 L'amour d'une couronne et la haine d'un traître.
 Je ne puis d'aucun prix, tant fût-il infini,
 Voir l'une trop payée, et l'autre trop puni.

(*Ibid.*)

NOTES

SUR HIPPOLYTE.

ACTE I^{er}. Page 311. *Allez, répandez-vous autour de ces bois épais.* Ce début marque la différence du théâtre antique et du théâtre moderne : rien de plus simple que l'intrigue de cette pièce dans Euripide et dans Sénèque ; l'amour incestueux de Phèdre pour son beau-fils forme à lui seul toute l'action. Racine, pour se conformer au goût et aux exigences de son époque, a fait Hippolyte amoureux, et mêlé des intérêts politiques à sa donnée principale. Sous ce rapport, il n'a pas été plus heureux que Pradon, qui fait dire par Hippolyte à son amante :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.

Notre poète n'a point eu les mêmes nécessités à subir, et sa pièce nous semble s'ouvrir très-heureusement par ce discours d'Hippolyte à ses veneurs, qui offre un spectacle agréable, et tout-à-fait conforme aux habitudes, aux goûts et aux mœurs de ce chaste héros.

Les sommets de la montagne de Cécrops. C'est une montagne située près d'Athènes, appelée la ville Cécropienne, de Cécrops, son fondateur.

Les roches de Parnes. Autre montagne de l'Attique, près du mont Hymette, pleine d'ours et de sangliers.

Les bords du fleuve qui coule dans les gorges de Thrie. Ce fleuve est le Céphise. Thrie était un bourg de l'Attique dans la tribu Œnoa. Voyez THUCYDIDE, I, 114, et STRABON, IX.

Page 313. *Des bois de Marathon.* Une des villes de la tétropole attique, et célèbre par la victoire de Miltiade sur les Perses.

Tournez vers l'Acharnie. Le texte dit : *qua tepidis subditus austris*

frigora mollit durus Acharneus. Il y a deux sens : il s'agit du bourg d'Acharnie, situé dans la partie méridionale de l'Attique, ou d'une montagne qui garantissait du froid un bourg du même nom.

Page 313. *Les rochers du doux Hymette*. Cette montagne est appelée douce, à cause de l'excellent miel qu'on y recueillait.

La terre étroite d'Aphidna. Aphidna, bourg athénien dans la tribu Antiochide.

Le cap de Sunium. Promontoire de la mer Égée, célèbre par le tombeau de Thémistocle et les promenades de Platon. Voyez POMPONIUS MELA, liv. II.

Les champs de Phlyéus. Bourg de la tribu Ptolémaïde, suivant Hésyche, ou de la tribu Cécropide, suivant Harpocraton. Voyez ARISTOPHANE, *les Guèpes*, acte I, sc. 3, v. 5.

Les ardents molosses. Chiens d'Épire, aussi renommés pour leur courage que ceux de Sparte l'étaient pour la rapidité de leur course.

Les braves crétois. Bien entendu que ce sont des chiens crétois, et non des hommes.

Armez l'épouvantail de plumes rouges. L'épouvantail était une espèce de filet, garni de plumes d'une couleur vive, et légèrement roussies, qui, par leur odeur et leur aspect, forçaient les bêtes à se précipiter dans les pièges et dans les toiles.

Page 315. *Les froides eaux de l'Araxe*. Fleuve d'Arménie, dont Virgile a dit :

..... Pontem indignatus Araxes.

Les biches de Crète. Virgile en parle ; mais Heyne, dans sa note sur ces vers :

..... Qualis coniecta cerva sagitta
Quam procul incautam nemora inter cressia fixit
Pastor agens talis,

dit que c'est une erreur, qu'il n'y avait point de biches en Crète, mais beaucoup de chèvres sauvages, suivant Solin, ch. XVII. Pline dit la même chose, liv. VIII, chap. 58, § 3.

Page 317. *Pourquoi m'as-tu fait asseoir comme ôtage à un foyer*

odieux? On ne voit point dans la fable que Phèdre ait été remise en ôtage à Thésée; Plutarque ne le dit pas. Notre poète suppose sans doute que Thésée, vainqueur des Crétois, en avait exigé la dernière fille de Minos, soit comme gage de leur fidélité, soit parce qu'il l'aimait.

Page 317. *La fidélité qu'il a coutume de garder à ses épouses.* Thésée avait eu beaucoup de femmes avant Phèdre, et « tous ces mariages, dit Plutarque, n'ont eu ni des commencemens honnêtes, ni des fins heureuses. Il enleva une Trézénienne nommée Anaxo; et, après avoir tué Sinnis et Cercyon, il fit violence à leurs filles. Il épousa Péribée, mère d'Ajax, Phérébée et Jopé, fille d'Iphiclès. Son amour pour Églé, fille de Panopéus, lui fit abandonner, avec autant de lâcheté que d'ingratitude, Ariadne, à qui il avait de si grandes obligations. Enfin, l'enlèvement d'Hélène, qui alluma dans l'Attique le feu de la guerre, fut la cause de son exil et de sa mort. » PLUTARQUE, *Vie de Thésée*, ch. XXVII.

Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux :
Hélène à ses parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés;
Ariadne aux rochers contant ses injustices,
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices, etc.
(RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. I.)

Page 319. *Pour arracher Proserpine du trône du roi des enfers.* Suivant Plutarque, il était allé avec Pirithoüs pour enlever l'épouse d'Aidoneus, roi des Molosses, qui avait donné à sa femme le nom de Proserpine, à sa fille celui de Coré, et à son chien celui de Cerbère. Voyez *Vie de Thésée*, ch. xxx.

Racine fait parler Phèdre comme elle parle dans Sénèque :

Qui va du dieu des mers déshonorer la couche.

Mais au troisième acte, sc. 5, Thésée dit simplement qu'il est allé avec Pirithoüs pour ravir la femme du tyran de l'Épire :

Je n'avais qu'un ami : son imprudente flamme
Du tyran de l'Épire allait ravir la femme;
Je servais à regret ses desseins amoureux, etc.

Page 319. *La toile s'échappe de mes mains.* Voilà ce que la Phèdre grecque et latine pouvaient dire sur la scène, mais ce que Racine s'est bien gardé de mettre dans la bouche de la sienne.

Tous les sujets, vieux ou modernes, sont empreints de la couleur du temps où ils sont représentés, et tout admirateur des anciens qu'était Racine, il est toujours de son siècle, par ce qu'il dit et par ce qu'il ne dit pas. La cour de Louis XIV eût trouvé Phèdre souverainement ridicule de venir dire sur la scène que depuis son amour elle ne sait plus ni coudre ni broder. C'est la même Phèdre néanmoins que celle d'Euripide et de Sénèque. Sans doute, mais dix-huit siècles l'ont un peu changée; et pour qui sait voir au fond des choses, Racine est moderne dans son imitation de l'antiquité.

Quelle fureur te fait aimer l'ombre des forêts? Racine doit à Sénèque plus qu'on ne pense; nous en donnerons la preuve par quelques citations.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !

(RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. 3.)

On remarquera toutefois la différence de la femme antique et de la femme moderne. Phèdre, dans Sénèque, parle de poursuivre les bêtes féroces à la course, de lancer des traits de ses propres mains; elle veut se faire chasseresse. Dans Racine, elle veut seulement s'asseoir à l'ombre des forêts pour suivre de l'œil Hippolyte, ou le voir voler sur son char.

Je reconnais la funeste passion qui égara ma mère.

Je reconnais Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.

(Acte I, sc. 3.)

O ma mère, combien tu me paraîs digne de pitié! Voyez EURIPIDE, *Hippolyte*, acte II, sc. 2, v. 337; et RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. 3 :

O haine de Vénus ! ô fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère !

Page 319. *Le chef indompté d'un troupeau sauvage.* Virgile n'en fait pas un portrait aussi terrible :

Pasiphaen nivei solatur amore juvenci :
 Ah ! virgo infelix, quæ te dementia cepit !

 Ah ! virgo infelix, tu nunc in montibus erras.
 (VIRGIL., *Eclog.* VI.)

Mais au moins il aimait quelque chose.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi ?
 (RACINE, *Phèdre*, acte II, sc. 1.)

Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
 Hippolyte te fuit, et, bravant ton courroux,
 Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
 (Acte III, sc. 2.)

Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
 Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
 Ce tigre que jamais je n'abordai sans crainte, etc.
 (Acte IV, sc. 5.)

Page 321. *Vénus hait la famille du Soleil.* Depuis les filets de Vulcain, à qui le Soleil avait découvert l'infidélité de son épouse.

Celui qui, dès le commencement, combat et repousse l'amour. Cette pensée, infiniment sage, est prise dans Lucrèce, qui l'a énergiquement exprimée :

..... Vitare plagas in amoris ne laciamur
 Non ita difficile est, quam captum retibus ipsis
 Exire, et validos Veneris perrumpere nodos.
 (LUCRET., *de Rerum natura*, lib. IV, v. 1137.)

Si on se plaît à nourrir et à caresser un doux penchant.

Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
 Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin, etc.
 (RACINE, *Phèdre*, acte IV, sc. 6.)

Le second, c'est de connaître l'étendue de la faute qu'on va com-

mettre. Ceci n'est pas très-clair. La nourrice veut dire que le premier degré de l'honneur, c'est d'être arrêté par la nécessité de ne commettre aucune faute ; et le second, de savoir reculer devant certaines actions par trop criminelles.

Page 323. *L'œil de vos aïeux embrasse toutes choses.* Racine a tiré un parti merveilleux de ces vers de notre poète :

Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré Soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher ? etc.

(RACINE, *Phèdre*, acte IV, sc. 6.)

Le supplice affreux d'un esprit troublé par le remords. Racine a reproduit ces idées sous une autre forme, et les a mises dans la bouche de Phèdre elle-même :

..... Je sais mes perfidies,
Œnone ; et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais :
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes, etc.

(Acte III, sc. 3.)

Page 325. *Pourquoi laisser vide le palais du Minotaure ?* Le Minotaure était le fruit monstrueux des amours de Pasiphaé et de son taureau. Thésée l'avait tué ; la nourrice conseille ironiquement à Phèdre de le remplacer par quelque autre monstre, fruit d'un amour semblable.

Jupiter même est brûlé de ses feux invincibles. Phèdre joue ici le rôle d'Œnone au quatrième acte de la pièce de Racine, elle plaide contre sa nourrice la même cause que défend Œnone dans la tragédie française :

Hé ! repoussez, madame, une injuste terreur ;
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?

La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle ;
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-temps :
Les dieux mêmes, les dieux, de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

(RACINE, *Phèdre*, acte IV, sc. 6.)

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

(VIRGIL., *Eclog.* III.)

Page 327. *C'est l'enivrement de la prospérité.* Rien de plus juste que ces idées, rien de plus philosophique que cette impiété. Un poète grec avait dit, contre cette idée d'attribuer ses vices à la colère de certains dieux, et particulièrement contre l'amour :

Οὐ γὰρ Ἔρως θεός ἐστι, πάθος δ' αἰδήλον ἀπάντων.

(*Phocylides*, v. 177.)

Euripide a exprimé la même idée dans son *Antigone* :

Τὸ μαινέσθαι δ' ἄρ' ἦν Ἔρως ἔροτοῖς.

Juvénal ne traite pas mieux la fortune :

..... Nos te

Nos facimus, fortuna, deam.

(*Sat.* X, v. 365.)

Page 329. *Je ne crains pas le retour de Thésée, etc.*

On ne voit pas deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie,
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

(RACINE, *Phèdre*, acte II, sc. 5.)

Antiope l'Amazone a éprouvé la rigueur de sa main. Ovide et Hygin rapportent la même chose ; Plutarque ne parle pas de la mort d'Antiope.

Vous savez d'ailleurs qu'il est fils d'une Amazone.

Songez qu'une barbare en son sein l'a porté.

(*Acte III*, sc. 1.)

Page 331. *Les cœurs les plus farouches ont été vaincus par l'amour.*

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.
(RACINE, *Phèdre*, acte III, sc. 1.)

Il hait tout notre sexe. — Je ne crains point de rivale.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.

Complice de Pirithoüs. C'est-à-dire adultère, et ravisseur de l'épouse du roi des morts. Voyez plus haut le commencement de cette scène.

Volage adorateur de cent objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche, etc.

Page 333. *J'échapperai au crime par la mort.* Ce mouvement soudain change les rôles; c'est la nourrice maintenant qui va prier Phèdre de céder à son amour.

Mourons; de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre;
Est-ce un si grand malheur, que de cesser de vivre?

Mais Racine a donné à Phèdre plus de délicatesse encore et de pudeur; elle parle comme une chrétienne qui craint d'avouer ses tentations:

Je t'en ai dit assez, épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

Mourez donc, s'écrie Œnone; et c'est Phèdre qui cède à ses instances, au lieu que, dans Sénèque, c'est la nourrice qui se rend complaisante à l'amour de sa maîtresse pour ne pas la voir mourir.

Page 335. *Déesse qui naquis au sein des mers orageuses.* Vénus est appelée en grec Aphrodite, née de l'écume des mers. Quelques auteurs pensent que ce nom lui fut donné plutôt pour exprimer le trouble des passions qu'elle inspire: « Beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, mal-

heureux qui se livre à ton calme trompeur! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. » (J.-J. ROUSSEAU, *Nouvelle Héloïse*, partie VI, lettre VII.)

Page 335. *Le double amour.* Ἐρως et ἀντέρως, chez les Grecs; l'amour divin et l'amour terrestre. Voir au deuxième volume les notes sur *Médée*.

Page 339. *Le feu de l'amour est un feu sacré.* — *Sacer ignis*, feu exécration; dans la vieille langue religieuse du Latium: *sacer esto*, qu'il soit dévoué aux dieux, dit la loi des Douze-Tables. Voyez le comte de MAISTRE, *Éclaircissement sur les sacrifices*.

Ses traits brûlans vont chercher les Néréides au fond des eaux bleuâtres. Un poète, je ne sais lequel, a dit:

L'humide sein des mers, où Vénus prit naissance,
Défend mal des feux de l'amour.

Voir, sur la puissance de l'amour, l'invocation à Vénus, au premier livre du poème de Lucrèce.

ACTE II. Page 343. *Malgré ses efforts pour la cacher, etc.*

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

(RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. 3.)

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs.

(*Ibid.*)

..... Je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

(ACTE II, sc. 5.)

Capricieuse et troublée, rien ne lui plaît long-temps, etc.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière, etc.

(ACTE I, sc. 3.)

Oubliant le sommeil.

Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux.

(*Ibid.*)

Page 345. *Elle ne songe plus à prendre des alimens.*

Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
(RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. 3.)

Débarrassez-moi de ces robes de pourpre, etc. Racine a encore imité ce passage, mais il ne prête pas à Phèdre le même sentiment ; il la fait parler comme une femme qui souffre de tout et partout, pleine de malaise et d'ennui. Dans Sénèque, elle ne se plaint pas des vêtemens qui la gênent, mais elle veut en prendre d'autres plus conformes à son désir de parcourir les forêts sur les pas d'Hippolyte.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin, sur mon front, d'assembler mes cheveux ? etc.
(Acte I, sc. 3.)

Page 349. *Quand on craint les rois, il faut renoncer à la justice.* Cette parole est terrible, mais injuste. Samuël a fait de la royauté un tableau bien sombre et bien dur, mais ce trait ne s'y trouve pas. Il semble qu'une pièce où de pareils mots se rencontrent n'ait pu être écrite à Rome que sous la république, ou composée plus tard sous les empereurs, à la condition expresse de n'être jamais représentée ni publiée.

Page 353. *Il n'est pas de vie plus libre.* Sénèque développe ici un thème banal et propre à ces époques malheureuses où l'homme, égaré dans la civilisation, veut revenir en arrière, et s'entoure de toutes les images d'une vie simple et primitive. Ce malaise et ces regrets sont communs aujourd'hui parmi nous, et tous nos grands littérateurs les ont exprimés. Les lettres de Sénèque sont remplies de ces plaidoyers contre la civilisation. Du reste, il est inutile de dire que ce long discours d'Hippolyte ne convient point à la tragédie ; c'est un fragment de poème, une élégie brillante et passionnée, tout ce qu'on voudra, mais non pas une partie de dialogue.

Page 359. *Mais la perversité de la femme est au dessus de tout.* Il y a dans ce jugement, porté contre la femme, plus que la

haine personnelle de notre chaste héros : on y reconnaît la violence des doctrines antiques. La femme, disait Hippocrate, est perverse par nature, et incapable de bien ; Salomon la déclarait « plus amère que la mort. » Caton la poursuivait de ses invectives, et Metellus dit un jour, et très-sérieusement, en plein sénat, qu'il serait à souhaiter qu'on n'en eût pas besoin pour la propagation de l'espèce. On peut croire encore que Sénèque est inspiré ici par son époque, où les femmes valaient bien peu sans doute ; mais les hommes valaient-ils davantage ?

Page 361. *Les frères Amazones se soumettent aussi à la puissance de Vénus.*

Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

(RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. I.)

C'est votre Hippolyte lui-même qui vous tient dans ses bras. Nous n'approuvons point ce mensonge de la nourrice ; il nous semble indécent, et de nature à n'être pas supporté sur notre scène.

Page 363. *Les mots, prêts à sortir, s'arrêtent sur mes lèvres.* Le lecteur qui voudra comparer la déclaration de Phèdre dans Sénèque, avec celle de la pièce de Racine, y trouvera la démonstration de ce que nous avons dit plus haut, que Racine n'est Grec ou Romain qu'en la forme, et que l'esprit de ses tragédies est à vingt siècles de distance de celles des pièces d'Euripide et de Sénèque.

Page 365. *Appelez-moi votre sœur, cher Hippolyte.* Phèdre parle ici comme Byblis à son frère Caunus, dont elle est amoureuse, et à qui elle veut faire oublier le lien qui les unit :

Jam dominum adpellat, jam nomina sanguinis odit ;
Byblida jam mavult quam se vocet ille sororem.

(OVID., *Metam.*, lib. IX, v. 465.)

Page 367. *Je veux tenir auprès de vous la place de mon père.* Cette parole pourrait échapper à tout le monde dans la position d'Hippolyte ; mais le poète ne devait point la lui mettre dans la bouche, à cause de l'équivoque et du double sens qu'une femme,

dans la position de Phèdre, doit nécessairement saisir avec avidité.

Page 569. *C'est l'excès de votre chaste amour pour Thésée. — Oui, cher Hippolyte, j'aime le visage de Thésée, etc.* Il suffit de citer cette partie de la déclaration de Phèdre, dans la tragédie française, pour montrer tout ce que Racine doit à notre auteur :

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'excès prodigieux, etc.

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on nous peint les dieux, ou tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.

Si vous aviez suivi Thésée sur la mer de Crète :

Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Monter sur le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur, du fil fatal, eût armé votre main.

Tout le reste de ce morceau admirable appartient à Racine :
lui seul a eu l'idée de faire dire à Phèdre :

Mais non, dans ce dessein je l'aurais devancé,

Lui seul pouvait terminer cette déclaration pathétique par ce
trait sublime :

Et Phèdre, au Labyrinthe avec vous descendue,
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Page 373. *Ne me touchez pas..... Mais quoi! elle m'embrasse.* Ici le poète français n'a eu rien de mieux à faire que de s'écarter le plus possible de notre auteur. Le sentiment de la dignité de la femme, telle que le christianisme l'a faite et telle que les hommes immoraux eux-mêmes la conçoivent du point de vue de l'art et de l'idéal poétique, ne peut soutenir l'image de Phèdre qui se jette brutalement sur l'homme et lui fait violence. Dans la pièce latine, c'est Hippolyte qui veut tuer Phèdre pour s'affranchir de ses atteintes hardies; dans la pièce française, elle se condamne elle-même à mourir par la force de sa honte et de ses remords. Grande et notable différence entre la femme païenne, au temps de Néron, et la femme chrétienne, sous Louis XIV.

Page 375. *C'est à nous de rejeter sur lui cet odieux attentat.* Il est possible que ces paroles s'adressent à Phèdre; mais on peut croire aussi qu'elle ne les entend pas, et qu'elle n'a jusqu'ici qu'une part toute passive dans le dessein de la nourrice. La pièce de Racine est autrement riche d'incidens, de ressorts et de combinaisons: l'attention du spectateur n'est pas uniquement fixée sur l'accusation que Phèdre et sa confidente dirigent contre Hippolyte: d'ailleurs l'héroïne, aussi malheureuse que coupable, a dans son crime une raison plus forte, qu'Euripide et Sénèque ne lui ont pas donnée, le tourment d'un amour méprisé, et la jalousie qui, selon l'expression de l'Écriture, est cruelle comme le sépulcre.

Page 377. *Et toi, conquérant de l'Inde.* — Voyez au second volume, *Œdipe*, passim, les louanges de Bacchus.

Le nom du héros que la sœur de Phèdre avait aimé avant toi. C'est Thésée. Les auteurs ne s'accordent pas sur le sort d'Ariadne après la trahison de Thésée. Racine a suivi l'opinion de ceux qui disent qu'elle se pendit de désespoir:

Ariadne ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

D'autres prétendent que, conduite par des matelots dans l'île de Naxos, elle y épousa Onaras prêtre de Bacchus. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Thésée*, ch. XVIII.

Page 379. *La reine des nuits, moins ancienne que les habitans de*

l'Arcadie. Les Arcadiens se vantaient d'être nés avant la Lune. Lycophron les appelle *προσέληνοι*, antilunaires.

**Ἀρκάδες, οἱ καὶ πρόσθε σεληναίης ἰδέονται,*
(*APOLLONIUS, Argonaut., IV.*)

Voyez aussi SÉNÈQUE, *Hercule Cétéen*, v. 1883 et suiv.

Page 383. *Comme il ressemblerait au jeune Pirithoüs*. « Voici quelle fut, dit Plutarque, l'occasion de l'amitié que Thésée contracta avec Pirithoüs. Comme sa force et son courage étaient célèbres dans toute la Grèce, Pirithoüs, qui voulait s'en assurer et se mesurer avec lui, enleva de Marathon un troupeau de bœufs qui lui appartenait, et, lorsqu'il sut que Thésée venait à lui bien armé, loin de prendre la fuite, il revint sur ses pas et alla droit à lui. Mais à peine ils se furent vus, que, frappés réciproquement de leur bonne mine et de leur fermeté, ils ne pensèrent plus à se battre. » (*Vie de Thésée*, ch. XXIX.)

ACTE III. Page 385. *Depuis qu'un destin bizarre me retient entre la vie et la mort*. C'est-à-dire que, vivant, il était retenu dans le séjour des morts: destin bizarre, en effet, et peu croyable :

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
(*RACINE, Phèdre*, acte II, sc. 1.)

C'est à Hercule que je dois la fin de mes malheurs. — Voyez plus haut, *Hercule furieux*, acte III.

Les soupirs, les larmes, la douleur, m'attendaient au seuil de mon palais. — Voyez *RACINE, Phèdre*, acte III, sc. 5 :

Que vois-je? quelle horreur, dans ces lieux répandue,
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
Si je reviens si craint et si peu désiré,
O ciel, de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?
.....
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements ;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements :
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrais être encor dans les prisons d'Épire, etc.

Page 389. *Vous dire le motif de ma mort, ce serait en perdre le fruit.*

Je meurs pour ne pas faire un aveu si funeste.

(RACINE, *Phèdre*, acte I, sc. 3.)

Il faut garder son secret, si l'on ne veut pas qu'il soit divulgué par un autre. « Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié. » (L'ABRUYÈRE, *de la Société et de la Conversation*.)

Page 393. *L'emblème glorieux du peuple athénien.* Cet emblème glorieux était une cigale d'or. Les Athéniens se prétendaient autochthones, ou enfans de la terre qu'ils habitaient. La cigale d'or était le symbole figuratif de cette origine.

Ergo omnis caro residebat cura capillo (Nisi);

Aurea solemni comptum quoque fibula ritu,

Mopsopiæ tereti nectebat dente cicadæ.

(VIRGIL, *Ceiris*, v. 126.)

Page 395. *O hypocrisie du visage de l'homme! etc.*

..... *... ▲ ce noble maintien,

Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?

Faut-il que sur le front d'un profane adultère,

Brille de la vertu le sacré caractère ?

Et ne devrait-on pas, à des signes certains,

Reconnaître le cœur des perfides humains !

(RACINE, *Phèdre*, acte IV, sc. 2.)

C'est contre moi que tu prenais tous ces détours.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche ! qui te condamne.

Je vois de tes froideurs le principe odieux :

Phèdre seule charma tes impudiques yeux, etc.

(*Ibid.*)

Page 397. *Le dieu des mers m'a promis d'exaucer trois vœux formés par moi.*

Et toi, Neptune.....

.....

Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,

Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

.....

Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père, etc.

(*Ibid.*)

Page 397. *Dans les sombres cavernes de l'enfer..... Je me suis retenu de former ce troisième vœu.*

Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle ;
Avare du secours que j'attends de tes soins ,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.

(RACINE, *Phèdre*, acte IV, sc. 2.)

Page 399. *O nature, puissante mère des dieux immortels, etc.*
On peut comparer ce chœur avec le début du premier livre contre Rufin. Des deux côtés, c'est le langage d'un homme qui a perdu la trace d'une providence régnant sur le monde, et qui oppose l'ordre et la régularité des phénomènes naturels avec le désordre qui l'afflige dans les choses humaines. Claudien, plus heureux que Sénèque, trouve au moins la justification des dieux dans le châtement de Rufin.

Page 401. *L'adultère, que le vice élève, s'assied sur le trône.*
Ceci n'est peut-être pas très-clair. *Vitio potens regnat adulter*, « l'homme adultère puissant par le vice, » littéralement. Nous croyons que, par le *vice*, il faut entendre l'immoralité générale qui, dans les siècles de corruption, devient le plus sûr moyen de parvenir.

O justice! ô vertu! vous n'êtes que de vaines idoles. C'est le cri d'une âme païenne qui, faible et facile à séduire, se détermine souvent par le succès ou le malheur. Le bonheur des méchants et le malheur des justes est la tentation la plus forte à laquelle un homme puisse résister, mais celle aussi à laquelle il résiste le plus rarement. Le psalmiste, plus savant et plus affermi dans la foi, ne succombait pas, mais chancelait : « Pene moti sunt pedes mei, quum pacem peccatorum viderem. » — « Le pied a failli me glisser à la vue du bonheur des méchants. »

ACTE IV. Page 405. *A peine eut-il quitté la ville d'un pas rapide.* Le récit de Thémène, dans la *Phèdre* de Racine, morceau de poésie brillante, mais déplacée dans une tragédie, est presque tout emprunté de Sénèque. Il semble que Racine, d'un goût si pur, ait été séduit par la beauté de ce passage de la tragédie latine. Sans doute il écrit mieux que Sénèque; mais, tout

en admirant la perfection de son récit, nous sommes fâchés qu'il ait négligé quelques traits plus convenables que d'autres qu'il a conservés, comme ceux-ci : « Alors il se parla quelque temps à lui-même, maudit le lieu de sa naissance, prononça plusieurs fois le nom de son père, etc. » Robert Garnier, le meilleur de nos vieux poètes tragiques, a presque traduit le récit de notre auteur. En voici les premiers vers :

Si tost qu'il fut sorti de la ville, fort blesme,
Et qu'il eust attelés ses limoniers luy mesme,
Il monte dans le char, et de sa droite main
Lève le fouet sonnante, et de l'autre le frein ;
Les chevaux sonne-pieds, d'une course esgalée,
Vont galopant au bord de la plaine salée ;
La poussière s'élève, et le char balancé
Volle dessus l'essieu comme un trait eslançé, etc.

Page 405. *La mer monte et se dresse comme une montagne humide.*

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux, etc.
(RACINE, *Phèdre*, acte v, sc. 6.)

Page 407. *C'était un taureau furieux à la tête azurée.* Racine fait très-bien de ne pas faire demander par Thésée « quelle forme avait cette masse effrayante. » Du reste la description du monstre est à peu près la même :

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux, etc.
(*Ibid.*)

Page 409. *Hippolyte seul ne tremble pas, etc.*

Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, etc.
(*Ibid.*)

Page 409. *Alors les coursiers éperdus ne savent plus obéir à la voix qui leur commande.*

La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;
En efforts impuissans leur maître se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume, etc.

(RACINE, *Phèdre*, acte v, sc. 6.)

Page 411. *Hippolyte renversé tombe sur le visage.*

..... L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé, etc.

(*Ibid.*)

Citons encore le vieux poète Garnier, non pour en rire, mais pour juger le progrès du style et du goût.

Il est contraint de choir, et de malheur advient
Qu'une longue lanière en tombant le retient :
Il demeure empesté ; le nœud toujours se serre,
Et les chevaux ardents le traînent contre terre,
A travers les halliers et les buissons touffus,
Qui le vont deschairant avec leurs doigts griffus.
La teste lui bondit et ressaulte, et sanglante,
De ses membres saigneux la terre est rougissante ;
Comme on voit un limas qui rampe aventureux
Le long d'un sep tortu laisser un tract glaireux,
Son estomac ouvert d'un tronc pointu, se vuide
De ses boyaux trainés sous le char homicide ;
Sa belle âme le laisse et va conter là-bas,
Passant le fleuve noir, son angoisseux trespas.
De ses yeux éthérés la luisante prunelle,
Morte, se va couvrant d'une nuit éternelle.

Tout son corps devient une proie dont chaque arbre de la route accroche un lambeau.

De son généreux sang la trace nous conduit,
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

(RACINE, *Phèdre*, acte v, sc. 6.)

Page 413. *Est-ce donc là tout ce qui reste de cette beauté merveilleuse ?*

..... Ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

(RACINE, *Phèdre*, acte V, sc. 6.)

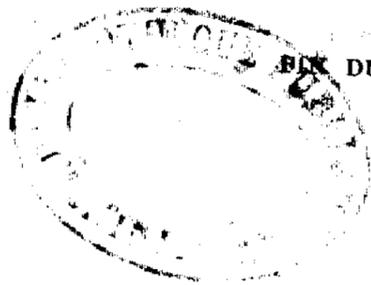
ACTE V. Page 419. *Hippolyte, est-ce ainsi que je te revois ?* Ce discours de Phèdre est bien différent de celui que lui prête Racine dans la même circonstance. Nous en avons déjà dit la cause. La Phèdre française est dévorée du même amour que celle de Sénèque, mais il y a seize siècles de l'une à l'autre, et le souffle de la morale chrétienne. La Phèdre ancienne éprouve aussi des remords, mais ils ressemblent plus à la douleur d'une amante qu'au repentir d'une femme coupable qui veut mourir pour expier, non-seulement les conséquences de son amour, mais encore son amour même.

Page 429. *O destinée fatale, ô cruelle bonté des dieux !*

O mon fils, cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables dieux qui m'avez trop servi !
A quels mortels regrets ma vie est réservée !

(Ibid.)

Livrons d'abord aux flammes ce que nous avons de lui, en attendant le reste. Nous ne savons pas quelle pouvait être la mise en scène de ce que Thésée vient de dire jusqu'ici dans cet inventaire des membres ou plutôt des chairs de son fils. C'est ce que nous appellerions presser l'horreur pour en faire sortir le dégoût. La délicatesse des Grecs n'eût point permis un pareil spectacle. On a conservé le titre d'une tragédie d'Euripide, *Ἴππόλυτος καλυπτόμενος*, dans laquelle le corps d'Hippolyte était apporté sur le théâtre, mais voilé, comme le titre l'indique.



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

	Pages.
INTRODUCTION.	j
HERCULE FURIEUX.	1
Personnages.	3
Argument.	5
THYESTE.	131
Personnages.	133
Argument.	135
LES PHÉNICIENNES.	239
Personnages.	241
Argument.	243
HIPPOLYTE.	305
Personnages.	307
Argument.	309
Notes sur Hercule furieux.	430
— sur Thyeste.	456
— sur les Phéniciennes.	472
— sur Hippolyte.	484

